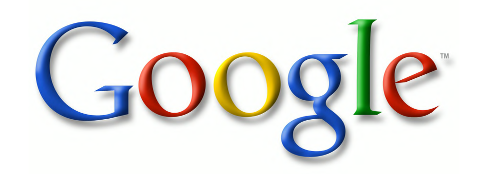
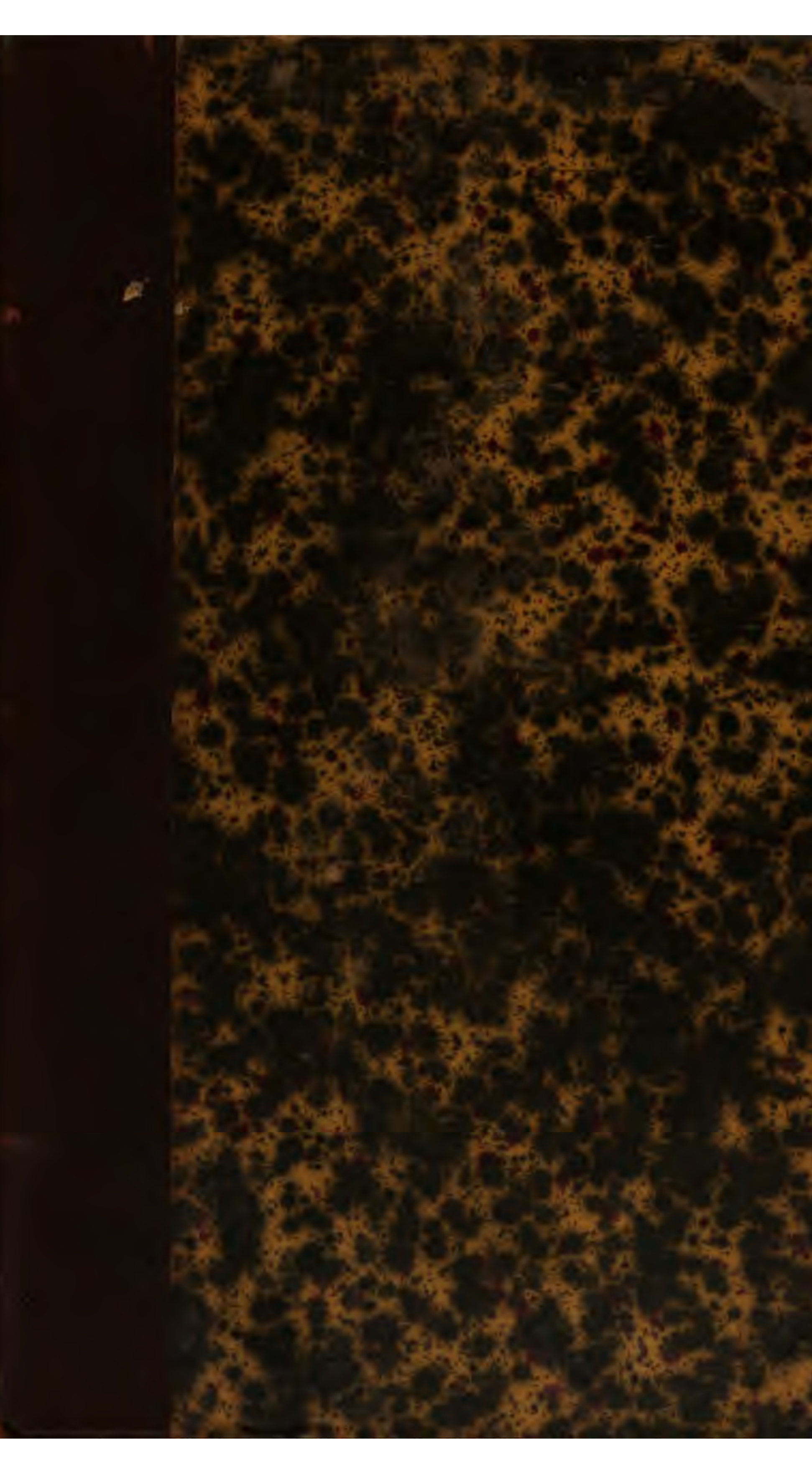
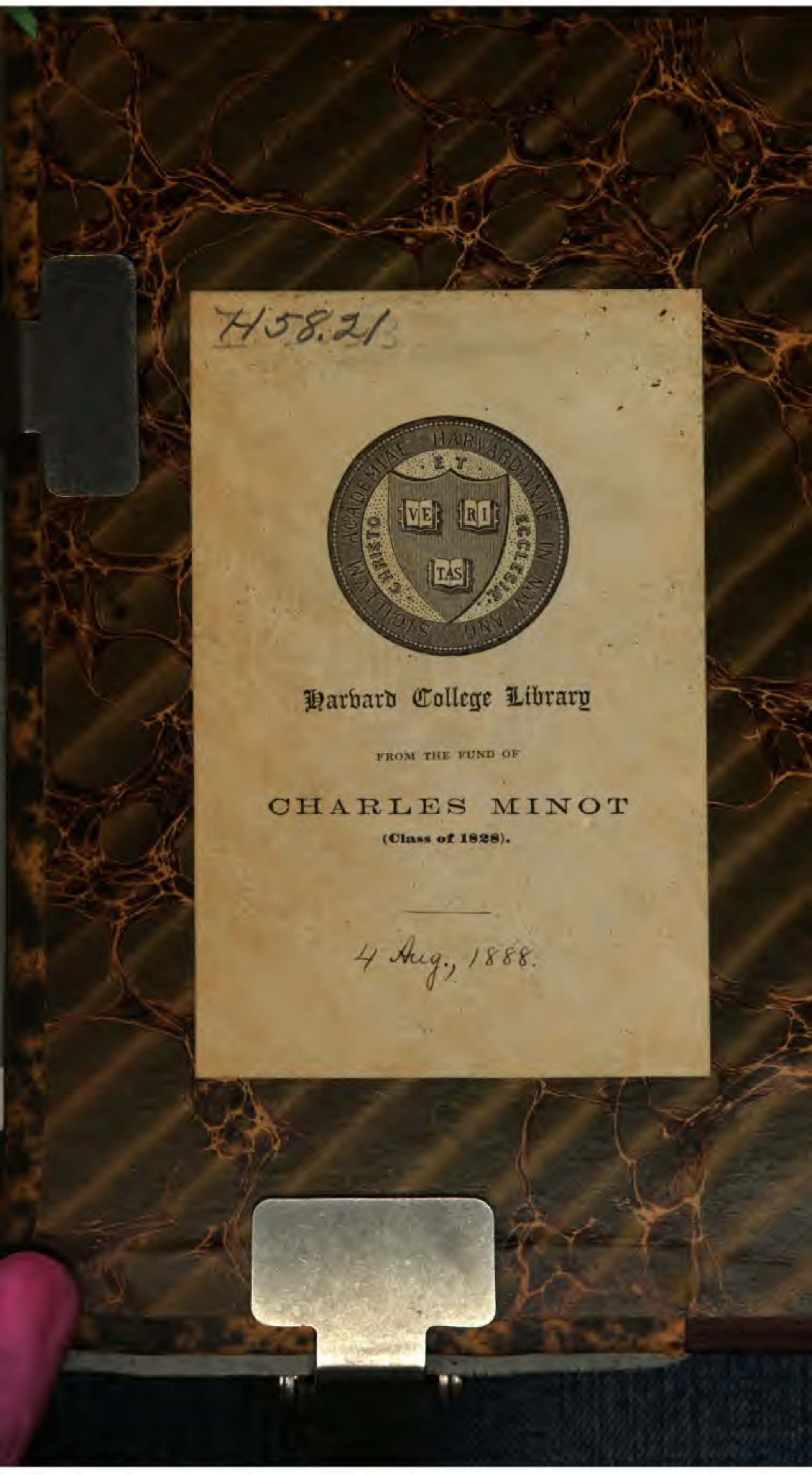
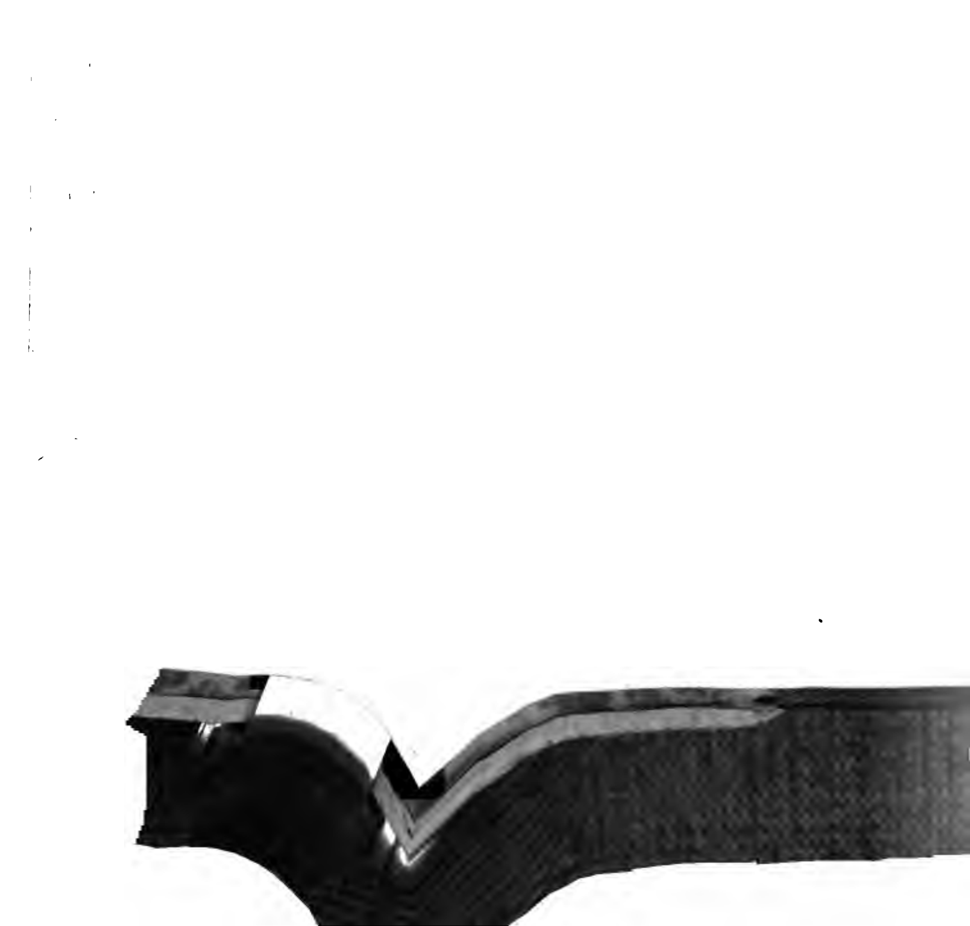






H58.21
CHRISTO ET ECCLESIAE
SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
Harvard College Library
FROM THE FUND OF
CHARLES MINOT
(Class of 1828).
4 Aug., 1888.





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME VII.



2 PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXII.

Minot fund.

HISTOIRE ANCIENNE
DES GRECS,
DES MACÉDONIENS, DES PERSES, ETC.

SUITE DU

LIVRE SEIZIÈME.

HISTOIRE
DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

§ VII. *Démétrius, fils d'Antigone, assiége et prend Athènes, et y établit le gouvernement démocratique. Démétrius de Phalère, qui y commandait, se retire à Thèbes. Il est condamné à mort, et ses statues renversées. Il passe en Égypte. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone et à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flotte une grande victoire sur Ptolémée, prend Salamine, et se rend maître de l'île entière de Cypre. Après cette victoire, Antigone et Démétrius prennent le titre de roi; et les autres princes, à leur exemple. Antigone forme une entreprise contre l'Égypte, qui lui réussit mal.*

ANTIGONE et Démétrius avaient formé le dessein d'affranchir la Grèce entière, que Cassandre, Ptolémée An.M.3698. Av.J.C.306.

Plut. in Dem. p. 892-894.

et Polysperchon tenaient dans une espèce de servitude. Ces princes confédérés, pour s'assujettir les Grecs, avaient jugé nécessaire d'établir dans toutes les villes dont ils s'étaient rendus maîtres l'aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des riches et des puissants, qui approchait le plus de celui des rois. Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire en y substituant la démocratie, qui flattait davantage l'inclination des Grecs, et en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'était un renouvellement de la politique si souvent employée contre Lacédémone par les Athéniens et par les Perses, qui avait toujours réussi, et qui ne pouvait manquer de réussir encore dans cette occasion, pourvu qu'elle fût appuyée d'une bonne armée. Antigone ne pouvait mieux faire que de donner le signal général de la liberté démocratique en commençant par Athènes, qui en était la plus jalouse, et qui était à la tête des autres républiques.

Quand le siége d'Athènes eut été résolu, un des amis d'Antigone lui dit que, s'il prenait cette ville, il devait la garder pour lui, comme la clef de toute la Grèce. Mais Antigone rejeta hautement cette proposition, et lui dit « que la clef la meilleure et la plus « forte qu'il connût, c'était l'amitié des peuples; et « qu'Athènes étant comme le fanal de toute la terre, « elle ferait éclater par-tout la gloire de ses actions. » C'est une chose étonnante de voir comment des princes très-injustes et très-intéressés empruntent quelquefois le langage de la justice et de la générosité, et cherchent à se faire honneur du dehors de vertus dont ils sont tout-à-fait éloignés dans le fond.

Démétrius partit pour Athènes avec cinq mille ta-



lents [1] et une flotte de deux cent cinquante voiles. Démétrius de Phalère commandait dans cette ville depuis dix ans, au nom et sous l'autorité de Cassandre. Jamais, comme je l'ai déja remarqué, cette république ne s'était vue sous un plus juste gouvernement, et elle n'avait jamais joui de plus de repos et de bonheur. Par reconnaissance, on lui avait élevé dans cette ville autant de statues qu'il y a de jours en l'année, c'est-à-dire trois cent soixante ; car pour-lors [2], selon Pline, l'année n'avait que ce nombre de jours. Pareil honneur n'avait jamais été rendu à aucun citoyen.

Quand la flotte de Démétrius approcha, tout le monde se préparait à le recevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolémée ; mais enfin les capitaines et les principaux officiers, étant détrompés, coururent aux armes pour se défendre. Tout était plein de tumulte et de confusion, les Athéniens se trouvant tout-à-coup réduits à repousser un ennemi qui abordait sans avoir été découvert, et qui faisait déja sa descente. Car Démétrius était entré dans le port, qu'il avait trouvé tout ouvert; et on le distinguait déja clairement sur le tillac de sa galère, d'où il faisait signe, de la main, qu'on se tînt en repos et qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ses côtés, « Que son père Antigone « l'avait envoyé sous d'heureux auspices pour mettre « les Athéniens en liberté, pour chasser la garnison de « leur citadelle, et pour leur rendre leurs lois et leur « ancien gouvernement. »

[1] 15 millions. = 27,500,000 fr. — L.

[2] « Nondùm anno hunc numerum dierum excedente. » (PLIN. lib. 34, cap. 6.)

A cette proclamation, les Athéniens, jetant leurs boucliers à leurs pieds, et battant des mains avec de grands cris de joie, pressaient Démétrius de descendre, et l'appelaient leur *sauveur* et leur *bienfaiteur*. Ceux qui étaient avec Démétrius de Phalère furent tous d'avis que, puisqu'il était déja le maître, il fallait le recevoir, quand même on serait assuré qu'il ne ferait rien de tout ce qu'il promettait; et, sans attendre davantage, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

Démétrius les reçut gracieusement, leur donna une audience très-favorable; et, pour les assurer de sa bonté, en les renvoyant il leur donna comme en ôtage Aristodème de Milet, un des plus intimes amis de son père. En même temps, il eut soin de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, lequel, à cause de ce changement arrivé dans l'état, craignait plus ses citoyens que les ennemis. Plein de respect pour la réputation et pour la vertu de ce grand personnage, il le renvoya avec une bonne et sûre escorte à Thèbes, comme il l'avait demandé. Pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verrait pas leur ville, et qu'il n'y mettrait pas le pied, quelque empressement qu'il eût d'y entrer, qu'il ne l'eût entièrement affranchie en chassant la garnison qui gênait leur liberté. Et, sur l'heure même, il ouvre un grand fossé, et élève de bons retranchements devant la forteresse de Munychia, pour en rompre toute communication avec la ville, et s'embarque aussitôt pour Mégare, où Cassandre avait mis une forte garnison.

A son arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre, fils de Polysperchon, nommée *Cratésipolis*, et très-



célèbre par sa beauté, était à Patres; et qu'elle desirait passionnément de le voir, et d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Mégare, et, ayant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez près, il se déroba de ses gens, et fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratésipolis ne fût point aperçue quand elle viendrait le voir. Quelques-uns des ennemis, avertis de cette imprudence, marchèrent contre lui lorsqu'il s'y attendait le moins. Il n'eut le temps que de prendre un méchant manteau, et de se sauver par la fuite; et peu s'en fallut qu'il ne fût pris de la manière du monde la plus honteuse, à cause de son incontinence. Les ennemis emportèrent sa tente et toutes les richesses qui y étaient.

La ville de Mégare étant prise, les soldats en demandaient le pillage; mais les Athéniens intercédèrent pour elle avec de fortes instances, et la sauvèrent. Démétrius chassa la garnison de Cassandre, et remit Mégare en liberté. Stilpon [1], célèbre philosophe, demeurait dans cette ville. Il le fit venir, et lui demanda si l'on ne lui avait rien enlevé, et s'il n'avait rien perdu. *Rien du tout*, lui répondit Stilpon, *car je porte avec moi tous mes biens*. Il entendait par ces mots la justice, la probité, la tempérance, la prudence, et l'a-

[1] « Megara Demetrius ceperat, cui cognomen Poliorcetes fuit. Ab hoc Stilpon philosophus interrogatus, num quid perdidisset : Nihil, inquit; omnia namque mea mecum sunt.... Habebat enim secum vera bona, in quæ non est manûs injectio.... Hæc sunt, justitia, virtus, temperantia, prudentia; et hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit..... Cogita nunc, an huic quisquam facere injuriam possit, cui bellum, et hostis ille egregiam artem quassandarum urbium professus eripere nihil potuit. » (SEN. *de Const. sap.* cap. 5, et *Epist.* 9.)

vantage de ne point compter au nombre des biens ce qui pouvait lui être enlevé. Que peuvent tous les rois de la terre ensemble contre un tel homme, qui ne desire et ne craint rien, et à qui la philosophie a appris à ne pas regarder la mort même comme un mal?

Quoique la ville eût été épargnée, tous les esclaves généralement avaient été pris et enlevés par les vainqueurs. Le jour que Démétrius devait partir, après avoir fait beaucoup de caresses à Stilpon il lui dit qu'il laissait la ville entièrement libre. *Vous dites vrai, seigneur*, lui repartit le philosophe, *car vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.*

Démétrius, étant retourné à Athènes, prit ses postes devant le port de Munychia, pressa le siége, chassa la garnison, et rasa le fort. Après quoi, les Athéniens le priant très-instamment de venir se rafraîchir dans la ville, il y entra, assembla le peuple, leur rendit leur ancien gouvernement, leur promit, de plus, que son père Antigone leur enverrait cent cinquante mille mesures de blé, et tout le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent leur démocratie, treize ou quatorze ans après l'avoir perdue.

Ils poussèrent leur reconnaissance pour leurs bienfaiteurs jusqu'à l'irréligion et l'impiété, par les honneurs excessifs qu'ils leur décernèrent. Premièrement, ils donnèrent le nom de *rois* à Antigone et à Démétrius, nom que ces princes, non plus que les autres, n'avaient osé prendre jusque-là, quoiqu'ils s'en fussent donné toute la réalité et l'effet. Ils les honorèrent du titre de *dieux sauveurs*. Au lieu de l'archonte qui donnait le nom à l'année, ils créaient tous les ans un



prêtre des Dieux Sauveurs, sous le nom duquel se faisaient tous les décrets et tous les actes publics. Ils ordonnèrent, de plus, que leur portrait serait tracé avec celui des autres dieux sur le voile que l'on portait en procession aux grandes fêtes de Minerve, nommées *Panathénées*. Et, par un excès de flatterie qu'on a peine à comprendre, ils consacrèrent l'endroit où Démétrius était descendu de son char, et y élevèrent un autel qu'ils appelèrent *l'autel de Démétrius descendant du char;* et aux dix anciennes tribus ils en ajoutèrent deux nouvelles, sous les noms de *tribu Démétriade* et de *tribu Antigonide.* On changea aussi les noms de deux mois, en leur faveur. Enfin il fut établi que ceux qu'on enverrait par un décret du peuple vers Antigone ou Démétrius, au lieu du simple titre d'ambassadeurs, seraient appelés *théores*, titre réservé à ceux qui étaient choisis pour aller offrir des sacrifices aux dieux à Delphes ou à Olympie au nom des villes. Mais ce qui fut encore plus étrange et plus outré que tous les honneurs dont je viens de parler, ce fut le décret d'un certain Dromoclide, qui proposait « Que, pour la con-
« sécration des boucliers qu'on dédiait dans le temple
« d'Apollon à Delphes, on se transporterait vers Démé-
« trius *le dieu sauveur;* et qu'après lui avoir fait des
« sacrifices, on demanderait à *ce dieu sauveur* comment
« on devait se conduire pour faire le plus religieusement,
« le plus magnifiquement et le plus promptement, la
« consécration et la dédicace de ces offrandes, et que
« le peuple exécuterait tout ce que l'oracle aurait ré-
« pondu. »

L'excès d'ingratitude de la part des Athéniens à l'égard de Démétrius de Phalère ne fut pas moins outré

ni moins criminel que l'excès de reconnaissance qu'ils venaient de témoigner à leur nouveau maître. Ils avaient toujours regardé le premier comme trop déclaré pour le gouvernement oligarchique, et lui avaient su mauvais gré d'avoir souffert la garnison des Macédoniens dans leur citadelle pendant dix ans, sans faire le moindre mouvement auprès de Cassandre pour la faire retirer. En quoi il n'avait fait que suivre l'exemple de Phocion, regardant sans doute ce frein comme nécessaire pour arrêter l'humeur inquiète et remuante des Athéniens. Peut-être aussi, en se déclarant contre lui, s'imaginèrent-ils faire leur cour au vainqueur. Quoi qu'il en soit, après l'avoir condamné à mort par contumace, ne pouvant sévir contre sa personne parce qu'il s'était retiré, ils renversèrent ce grand nombre de statues qu'ils avaient élevées à la gloire de Démétrius de Phalère. Quand il l'eut appris, *Au moins*, dit-il, *il ne sera pas en leur pouvoir de détruire la vertu qui me les a méritées*.

Diog. Laert.

Quel cas devait-on faire de ces honneurs, prodigués dans un temps, révoqués subitement dans un autre; refusés à la vertu, et prostitués à des princes vicieux, avec la disposition permanente de les leur ôter dans le premier mécontentement, et de les dégrader de la divinité avec la même impétuosité avec laquelle on la leur avait décernée ? Quelle faiblesse et quelle stupidité d'être touché de ces honneurs en les recevant, ou de les regretter en les perdant !

Les Athéniens ne s'en tinrent pas là : on accusa Démétrius de Phalère d'avoir fait beaucoup de choses contre les lois pendant son gouvernement, et on s'étudia à le rendre odieux. Il fallait bien qu'ils en vinssent

jusqu'à cette injustice et à cette calomnie, quelque criantes qu'elles fussent, pour se décharger du juste reproche d'avoir condamné une vertu connue et un mérite éprouvé. Pendant que les statues subsistaient, elles étaient des témoins publics qui déposaient continuellement en faveur de l'innocence de Démétrius contre l'injustice des Athéniens; c'était leur propre témoignage qui se tournait contre eux, et qu'ils ne pouvaient récuser. Mais le renversement des statues n'avait pas détruit sa réputation. Il était donc absolument nécessaire qu'il parût coupable pour que les Athéniens pussent se dire innocents et justes; et ils crurent qu'une condamnation solennelle et authentique suppléerait à ce qui manquait du côté des preuves et de la régularité de la forme. Ils n'épargnèrent pas même ses amis : ceux qui avaient eu une plus étroite liaison avec lui furent inquiétés; et peu s'en fallut que Ménandre, ce poëte si célèbre, dont Térence n'a fait presque que copier les comédies, ne fût appelé en jugement, par la seule raison qu'il avait été de ses amis.

Il y a de l'apparence que Démétrius, après avoir passé quelque temps à Thèbes, se réfugia chez Cassandre, qui connaissait tout son mérite, et en faisait un cas particulier, et qu'il demeura sous sa protection tant que ce prince vécut. Après sa mort, appréhendant tout de la brutalité de son fils Antipater, qui avait fait mourir sa propre mère, il passa en Égypte, et se retira vers Ptolémée Soter, prince recommandable par sa libéralité à l'égard des gens de lettres, et dont la cour était le refuge et l'asyle de tous les malheureux.

Il en fut reçu parfaitement bien; et, selon Élien, le roi lui donna la fonction de veiller à l'observation Lib. 3, c. 7,

Plut. de Exil. p. 601. des lois de l'état. Il tint le premier rang parmi les amis de ce prince : il y vécut dans l'abondance de toutes choses, et se trouva en état d'envoyer des présents Diog. Laert. à ses amis d'Athènes. C'étaient sans doute de ces véritables amis dont Démétrius lui-même disait qu'ils ne venaient dans la prospérité qu'après avoir été mandés; mais que, dans l'adversité, ils se présentaient toujours sans attendre qu'on les en priât.

Il s'occupa, pendant son exil, à composer plusieurs ouvrages sur le gouvernement, sur les devoirs de la vie civile, et sur d'autres matières pareilles; et cette occupation était pour son esprit une espèce de nourriture [1], qui entretenait en lui les sentiments de l'humanité dont il était plein: douce et consolante ressource, dans la solitude ou l'exil, pour un homme de bien qui cherche à mettre son loisir à profit et pour lui-même et pour le public!

Le lecteur, sans doute, en voyant la multitude énorme de statues érigées en l'honneur d'un seul homme, a remarqué l'étrange différence qui se trouve entre les beaux siècles d'Athènes et celui dont nous Corn. Nep. in Milt. c. 6. parlons ; c'est la réflexion d'un auteur bien sensé. Autrefois, dit-il, les Athéniens accordèrent pour toute récompense à Miltiade, qui avait sauvé l'état, le privilége d'être représenté dans un tableau, le premier et à la tête des neuf autres généraux, exhortant les troupes au combat; mais ce même peuple, énervé et corrompu par la flatterie de ses orateurs, décerne trois cents statues, et plus, à Démétrius de Phalère. Des hon-

[1] « Multa præclara in illo calamitoso exsilio scripsit, non ad usum *aliquem suum, quo erat* orbatus ; sed animi cultus ille erat ei, quasi quidam humanitatis cibus. » (Cic. *de Finib. bon. et mal.* lib. 5, n. 54.)

neurs ainsi prodigués ne sont point la preuve d'un vrai mérite, mais l'effet d'une basse flatterie; et ce fut une faute considérable à Démétrius de Phalère, de ne s'y être pas fortement opposé, supposé que la chose dépendît de lui. Caton agit bien plus sagement: il refusa plusieurs marques de distinction qu'on voulait lui accorder; et comme un jour on lui demandait pourquoi on ne lui avait point érigé de statues dans un temps où Rome en était pleine, *J'aime mieux*, dit-il, *qu'on demande pourquoi je n'en ai point*, *que pourquoi j'en ai.* Plut. in Præc. Reip. ger. p. 820.

Le véritable honneur, la véritable distinction, dit Plutarque dans l'endroit que je viens de citer, consistent dans l'estime et l'affection sincère des peuples, fondées sur un mérite effectif et sur des services réels : sentiments qui, bien loin de s'éteindre par la mort, se fortifient et se perpétuent de siècle en siècle; au lieu que les honneurs prodigués par la flatterie ou par la crainte aux mauvais princes et aux tyrans ne leur survivent point, et souvent même périssent avant eux. Ce même Démétrius Poliorcète, que nous voyons maintenant consulté et adoré par les Athéniens comme un oracle et comme un dieu, aura bientôt la douleur et la honte de voir qu'Athènes lui fermera ses portes, et ne voudra point le recevoir, parce que sa fortune sera changée.

Pendant que Démétrius demeurait à Athènes, il y épousa Eurydice, veuve d'Ophellas. Il avait déja plusieurs femmes; entre autres, Phila, fille d'Antipater, que son père l'avait forcé d'épouser contre son gré, en lui citant un vers d'Euripide qu'il parodia par le changement d'un seul mot : *Là où il y a du bien* [1], *là* Plut. in Demetr. p. 894.

[1] Ὅπου τὸ κέρδος, παρὰ φύσιν γαμητέον. Il y avait dans Euripide δουλευτέον.

il convient de se marier, même contre son inclination. Cette maxime, quelque ancienne qu'elle soit, ne vieillit point; et, quelque contraire qu'elle soit aux sentiments de la nature, elle se renouvelle de jour en jour. Démétrius se décria fort à Athènes par d'infames débauches.

Diod. l. 20, p. 783-789. Plut. in Demetr. p. 895, 896. Justin. l. 15, cap. 2.

Peu de temps après, son père lui fit quitter la Grèce, et l'envoya avec une grosse flotte et une forte armée pour faire sur Ptolémée la conquête de l'île de Cypre. Avant que de l'entreprendre, il envoya des ambassadeurs aux Rhodiens pour les inviter à se liguer avec lui contre Ptolémée. Cette tentative fut inutile; ils persévérèrent constamment à demander qu'il leur fût permis de ne point se départir de la neutralité qu'ils avaient embrassée. Démétrius, convaincu que les intelligences de Ptolémée dans Rhodes avaient traversé son dessein, s'avança vers Cypre. Il y fit sa descente, et marcha vers Salamine, capitale de l'île. Ménélas, frère de Ptolémée, qui y était renfermé avec presque toutes ses troupes, en sortit et livra bataille. Il fut vaincu, et obligé de rentrer dans la place, après avoir perdu mille de ses gens qui restèrent sur le champ de bataille, et trois mille qui furent faits prisonniers.

Ménélas, ne doutant point que le prince, enflé de cet heureux succès, ne dût entreprendre le siége de Salamine, fit de son côté tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance. Pendant qu'il y donnait tous ses soins, il envoya des courriers en diligence à Ptolémée pour lui porter la nouvelle de sa défaite, et celle du siége dont il était menacé. Il le pria de hâter le secours qu'il lui demandait, et de l'amener lui-même s'il le pouvait.



Démétrius, de son côté, après s'être fait faire un rapport fidèle de la situation de la place, de ses forces, et de celles de la garnison, persuadé qu'il n'avait pas assez de béliers ni d'autres machines pour la réduire, fit venir de Syrie un grand nombre d'habiles ouvriers avec une quantité infinie de fer et de bois, afin de préparer tout ce qui était nécessaire pour l'attaque d'une ville de cette importance. Ce fut pour-lors qu'il fit construire pour la première fois la fameuse machine nommée *hélépole*. J'en donnerai bientôt une exacte description.

Quand tout fut prêt, Démétrius s'approcha de la ville, et commença à en battre les murailles avec toutes ses machines. Comme il était bien servi, elles eurent tout l'effet qu'on en attendait. Après plusieurs attaques, les assiégeants vinrent à bout d'abattre de grands pans de muraille, de sorte que les assiégés ne pouvaient pas tenir un jour, à moins de prévenir par quelque hardie entreprise l'assaut que Démétrius y devait donner le lendemain. Pendant la nuit, qui avait suspendu les attaques, ceux de Salamine amassèrent sur leurs murs quantité de bois extrêmement sec et d'autres matières propres à prendre feu aisément, et sur le minuit ils jetèrent du haut des murs tout ce bois au pied de l'hélépole, des béliers, et des autres machines, et y mirent le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très-peu de temps toutes les machines parurent en feu. Les ennemis accoururent de toutes parts pour l'éteindre; ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de peine et de temps; et presque toutes les machines en furent considérable-

ment endommagées. Ce contre-temps ne découragea point le prince.

Ptolémée, sur la nouvelle du mauvais succès de son frère, dans le combat livré contre Démétrius, avait fait équiper en diligence une puissante flotte, et il vint promptement à son secours. La bataille, à laquelle on se préparait de part et d'autre après de vains pourparlers, tenait, non-seulement ces généraux, mais tous les autres princes et généraux absents, dans une grande attente de l'événement, qui paraissait très-incertain, et qui allait donner sur eux une entière supériorité au vainqueur. Ptolémée, qui était arrivé avec une flotte de cent cinquante vaisseaux, avait donné ordre à Ménélas, qui était à Salamine, qu'après que le combat serait engagé, et la mêlée le plus échauffée, il vînt, avec les soixante vaisseaux qu'il avait, charger l'arrière-garde de Démétrius et la mettre en désordre. Mais Démétrius avait eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélas; car ce petit nombre était suffisant pour garder l'entrée du port, qui était fort étroite, et pour empêcher Ménélas d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, et l'avoir répandue sur les pointes qui avançaient dans la mer pour être en état, en cas qu'il arrivât quelque malheur, de secourir ceux qui seraient obligés de se sauver à la nage, il prit le large avec cent quatre-vingts galères, et alla charger avec tant d'impétuosité et un si grand effort la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, et que Ptolémée lui-même, se voyant défait, prit très-promptement la fuite avec huit galères, les seules qui se sauvèrent :

car, de toutes celles qui restèrent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat; et les autres, au nombre de soixante et dix, furent prises, avec tous les équipages. De tout le reste de son train et de son bagage, comme de ses domestiques, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions, de ses armes, de son argent, et des machines de guerre, qui étaient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échappa à Démétrius; il se rendit maître de tout, et le fit conduire dans son camp.

Après cette bataille navale, Ménélas ne résista plus : il se rendit à discrétion à Démétrius, avec la ville, tous ses vaisseaux, et toute son armée de terre, qui consistait en douze cents chevaux et en douze mille hommes de pied.

Démétrius rehaussa l'éclat de cette victoire, déja si glorieuse en soi-même, par la bonté, par l'humanité et par la générosité dont il usa en cette occasion. Il fit enterrer magnifiquement les morts. Il rendit généreusement la liberté à Ménélas et à Lentisque, le premier frère et l'autre fils de Ptolémée, qui se trouvaient du nombre des prisonniers; et il les lui renvoya sans rançon, avec leurs amis et leurs domestiques, et tout leur bagage, pour répondre encore une fois à l'honnêteté que lui avait faite Ptolémée en pareil cas après la bataille de Gaza : tant alors, dit un historien, entre ennemis et les armes à la main on en usait avec plus de noblesse, de désintéressement, de politesse, qu'on n'agit maintenant entre amis et dans le commerce ordinaire de la vie [1]. Il choisit aussi parmi les dépouilles

[1] « Tantò honestiùs tunc bella gerebantur, quàm nunc amicitiæ coluntur. » (JUSTIN.)

douze cents armures complètes, qu'il donna aux Athéniens. Pour tout le reste des prisonniers, qui montaient à dix-sept mille hommes, sans compter les matelots pris sur la flotte, il les incorpora dans ses troupes, et par là renforça extrêmement son armée.

Antigone, qui était demeuré en Syrie, attendait dans une violente inquiétude et avec une grande impatience les nouvelles d'un combat dont l'issue devait décider de son sort et de celui de son fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avait remporté une victoire complète, sa joie le fut aussi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone et Démétrius rois. Antigone, sans perdre de temps, envoya à son fils le diadême dont on lui avait ceint la tête, lui donnant le titre de roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fût portée en Égypte, les Égyptiens proclamèrent aussi Ptolémée roi, pour ne pas paraître avoir le courage abattu par leur défaite, ni en estimer ou en aimer moins Ptolémée. Lysimaque et Séleucus, le premier dans la Thrace, l'autre à Babylone et dans les provinces orientales, suivirent leur exemple, et prirent enfin, chacun dans leurs états, le titre de roi, après en avoir usurpé depuis si long-temps toute l'autorité, sans avoir encore osé en prendre le nom. Il s'était écoulé environ dix-huit ans depuis la mort d'Alexandre. Cassandre seul, quoique les autres l'appelassent roi en lui parlant et en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Plutarque observe que ce nouveau titre n'aboutit pas seulement à faire augmenter à ces princes leur train et leur équipage, mais qu'il leur fit prendre des airs de



faste et de hauteur, et leur inspira des sentiments de fierté qui n'avaient point paru jusque-là; comme si, par ce titre, ils étaient devenus tout d'un coup d'une autre espèce que le reste des hommes.

Pendant tous les mouvements dont nous venons de parler, la puissance de Séleucus s'était bien accrue dans l'Orient : car, après avoir tué dans une bataille Nicanor, qui avait été envoyé contre lui par Antigone, non-seulement il s'était affermi dans la possession de la Médie, de l'Assyrie et de Babylone; mais, portant ses armes plus loin, il avait réduit la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, et toutes les autres provinces en-deçà de l'Indus, dont Alexandre avait fait la conquête.

An. M. 3699. Av. J.C. 305. Appian. in Syr. p. 122, 123. Justin. l. 15, cap. 4.

Antigone, de son côté, pour profiter de la victoire que son fils avait remportée en Cypre, assembla en Syrie une armée de près de cent mille hommes, qu'il destinait à faire une invasion eu Égypte. Il se flattait d'une victoire facile, et de dépouiller Ptolémée de ce royaume aussi aisément qu'il lui avait enlevé l'île de Cypre. Pendant qu'il conduisait cette grosse armée par terre, Démétrius le suivait avec sa flotte, en côtoyant les bords de la mer, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à Gaza. Là ils concertèrent ce que chacun devait exécuter. Les pilotes conseillaient de laisser passer le coucher des pléiades, parce que c'était un temps où la mer était fort orageuse, et de différer le départ de huit jours seulement. Le desir qu'avait Antigone de surprendre Ptolémée, et de prévenir ses préparatifs, lui fit négliger un conseil si salutaire. Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone essaierait de s'ouvrir un passage par terre pour entrer dans l'intérieur du pays. Ils ne réussirent

Diod. l. 20, p. 804-806. Plut. in Demetr. p. 896, 897.

ni l'un ni l'autre. Des orages violents firent beaucoup de désordre dans la flotte de Démétrius; et Ptolémée avait si bien pourvu à la garde des bouches du Nil, qu'il ne put y aborder. Antigone, de son côté, après bien des peines qu'il fallut essuyer pour traverser les déserts qui sont entre la Palestine et l'Égypte, trouva de bien plus grandes difficultés encore à surmonter, et il ne lui fut pas possible de passer le premier bras du Nil qu'il rencontra, tant Ptolémée avait donné de bons ordres, et bien posté ses troupes sur tous les passages et à toutes les avenues; et, ce qui l'affligeait encore plus que tout le reste, ses soldats désertaient tous les jours en grand nombre.

Ptolémée avait envoyé des bateaux en divers endroits de la rivière où les ennemis venaient prendre leur eau; et il avait fait proclamer dans ces bateaux, de sa part, qu'il donnerait à un simple soldat qui déserterait deux mines [1] (six-vingts livres), et à un officier un talent [2] (trois mille livres). Une récompense si considérable lui en attira quantité de toutes les sortes, mais sur-tout des troupes soudoyées. Ce n'était pas seulement l'argent qui les attirait : ils aimaient beaucoup mieux servir Ptolémée qu'Antigone, vieillard difficile à contenter, fier, chagrin et sévère; au lieu que Ptolémée se faisait aimer par sa douceur et par ses manières engageantes et pleines de bonté pour tout le monde.

Antigone, après avoir rôdé inutilement sur la frontière d'Égypte, jusqu'à ce que ses munitions de bouche commencèrent à lui manquer, voyant qu'il ne pouvait pas entamer l'Égypte, que son armée dépérissait de

[1] 1,833 fr. — L.

[2] 5,500 fr. — L.



jour en jour par les maladies et par la désertion; en un mot, qu'il lui était impossible de faire subsister plus long-temps dans le pays les troupes qui lui restaient, il se trouva obligé de retourner en Syrie d'une manière tout-à-fait honteuse. Il perdit, dans cette malheureuse expédition, beaucoup de soldats sur terre, et beaucoup de vaisseaux sur mer.

Ptolémée, après avoir offert aux dieux un sacrifice en action de grâces de la protection qu'ils venaient de lui accorder, fit part aussitôt à Lysimaque, à Cassandre et à Séleucus, de l'heureuse issue de cette campagne, et renouvela sa ligue avec eux contre l'ennemi commun. Ce fut la dernière attaque qu'il eut à essuyer pour la couronne d'Égypte; et elle contribua extrêmement à l'y bien affermir, par la manière prudente dont il s'y conduisit. C'est pourquoi Ptolémée l'astronome fixe ici le commencement de son règne, et en marque ensuite les années dans son Canon chronologique. Il commence cette époque au 7e de novembre, dix-neuf ans après la mort d'Alexandre.

§ VIII. *Démétrius forme le siége de Rhodes, qu'il lève un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole, fameuse machine. Colosse de Rhodes. Protogène, célèbre peintre, épargné pendant le siége.*

Antigone n'avait alors guère moins de quatre-vingts ans; et, comme il était devenu fort pesant et peu portatif pour aller à la guerre, il se servait de son fils, qui, par son application, par l'expérience qu'il avait déja acquise, et par le bonheur qui l'accompagnait, conduisait très-habilement les affaires les plus impor-

An. M. 3700. Av. J.C. 304. Diod. p. 809-815, et 817-825. Plut. in Demetr. p. 897, 8[illegible]

tantes; et, pour cette raison, le père n'était blessé ni de son luxe, ni de sa dépense, ni de ses débauches et de ses ivrogneries : car, pendant la paix, Démétrius s'abandonnait aux derniers excès en tout genre, sans garder aucune mesure ni aucune retenue; pendant la guerre, c'était tout un autre homme, actif, vigilant, laborieux, et invincible à la fatigue. Soit qu'il donnât dans le plaisir, soit qu'il passât à une occupation sérieuse, il se livrait tout entier à l'un ou à l'autre, et ne savait ce que c'était que se modérer. Il avait l'esprit inventif, curieux, et tourné du côté des arts; mais il n'employait pas cette industrie, qui lui était naturelle, à des choses frivoles et de nul usage, comme plusieurs rois, dit Plutarque, dont les uns se piquent d'exceller à jouer des instruments, les autres à peindre, et quelques-uns à tourner, et qui ont cent qualités de particulier, et pas une de prince. Son application aux arts mécaniques avait quelque chose de grand, de noble, et de vraiment royal. Ses galères à quinze rangs de rames faisaient l'admiration de ses ennemis, qui les voyaient voguer le long de leurs côtes; et ses machines, appelées *hélépoles,* étaient un spectacle pour ceux même qu'il assiégeait. Il en fit grand usage dans la guerre contre Rhodes, dont son père le chargea dans le temps dont nous parlons.

Parmi les îles Sporades, celle de Rhodes tenait le premier rang, soit par la fertilité de son terroir, soit par la sûreté de ses ports et de ses rades, qui y attiraient de tous côtés grand nombre de vaisseaux marchands. Elle formait alors un petit état très-puissant, dont tous les princes recherchaient l'amitié, et qui, de son côté, tâchait de les ménager tous en gardant une



exacte neutralité, et évitant avec soin, dans les guerres qui survenaient, de se déclarer pour l'un contre l'autre. Renfermés dans une petite île, toute leur puissance venait de leurs richesses, et leurs richesses du commerce, qu'il était de leur intérêt capital de se conserver libre avec les états de la Méditerranée, qui contribuaient tous à le faire fleurir. Les Rhodiens, par une conduite si sage, avaient rendu leur ville très-florissante; et, comme ils jouissaient d'une paix continuelle, ils s'étaient fort enrichis. Malgré cette neutralité apparente, leur inclination, aussi-bien que leur intérêt, les tenait particulièrement attachés à Ptolémée, parce que c'était avec l'Égypte qu'ils faisaient le principal et le plus avantageux commerce. Aussi, quand Antigone, dans la guerre de Cypre qu'il avait entreprise contre ce prince, leur envoya demander des vaisseaux et du secours, ils le prièrent de vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils se déclarassent contre Ptolémée, qui était leur ami et leur allié. Cette réponse, quelque sage et quelque mesurée qu'elle fût, mit Antigone en fureur. Il leur fit pour-lors de terribles menaces; et, à son retour d'Égypte, il envoya contre eux Démétrius son fils, avec une flotte et une armée, pour châtier leur téméraire audace, car il l'appelait ainsi, et pour les ranger à son obéissance.

Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt à fondre sur eux, avaient envoyé à tous les princes, leurs alliés, sur-tout à Ptolémée, pour implorer leur secours. Ils firent représenter au dernier, que leur attachement à ses intérêts était ce qui leur avait attiré le danger où ils se trouvaient exposés.

Les préparatifs de part et d'autre étaient immenses.

Démétrius arriva devant Rhodes avec une flotte très-nombreuse. Il avait deux cents vaisseaux de guerre de différente grandeur; plus de cent soixante et dix de transport, qui portaient environ quarante mille hommes, sans compter la cavalerie et les secours des pirates; près de mille barques chargées de vivres, et de tout ce qui est nécessaire à une armée. La vue du butin qu'on espérait de faire dans la prise d'une ville aussi riche que celle de Rhodes avait attiré beaucoup de soldats à la suite de Démétrius. Ce prince, le génie le plus fécond et le plus inventif qui fût jamais pour l'attaque des places et pour la construction des machines de guerre, en avait amené avec lui un nombre infini. Il n'ignorait pas qu'il avait affaire à de très-braves gens, à des commandants très-habiles et très-expérimentés dans la marine, et que les assiégés avaient plus de huit cents machines de guerre presque aussi redoutables que les siennes.

Dès que Démétrius se fut approché de l'île, il descendit à terre pour reconnaître par quel endroit il pourrait attaquer la place. Il envoya aussi des partis faire le dégât de tous les côtés. Il fit en même temps couper les arbres et abattre les maisons qui se trouvèrent aux environs de Rhodes, dont il se servit pour fortifier son camp d'une triple palissade.

Les Rhodiens, de leur côté, se préparaient à une vigoureuse défense. Tout ce qu'il y avait de gens de mérite et de service dans les pays alliés des Rhodiens s'était jeté dans la ville, autant pour l'honneur qu'il y a de servir une république très-reconnaissante et très-célèbre par le courage de ses citoyens, que pour faire montre de leur courage et de leur habileté, dans la

défense de cette place contre un des plus grands capitaines, et des plus savants dans l'art des siéges, que l'antiquité ait jamais produits.

Ils commencèrent par faire sortir de la ville la plupart des bouches inutiles. Dans le dénombrement qu'on fit de ceux qui restèrent capables de porter les armes, il se trouva six mille citoyens, et mille étrangers. On promit la liberté et le droit de bourgeoisie à ceux des esclaves qui auraient fait le devoir de braves soldats, le public se chargeant de payer aux maîtres le prix de chacun de ces esclaves. On déclara, de plus, que la ville ferait enterrer honorablement ceux qui seraient morts en combattant; qu'elle pourvoirait à la subsistance et à l'entretien de leurs pères, mères, femmes et enfants: qu'elle fournirait aux filles une dot pour les marier; et que, quand les garçons seraient en âge de servir dans l'armée, elle leur donnerait en public sur le théâtre, dans la grande solennité des Bacchanales, une armure complète.

Ce décret alluma une ardeur incroyable dans tous les ordres de la ville. Les riches apportaient en foule de l'argent pour le paiement des troupes et pour les autres dépenses. Les ouvriers redoublaient d'industrie dans la fabrique des armes, tant pour la promptitude de l'exécution que pour la beauté des ouvrages. Les uns travaillaient aux catapultes et aux balistes, les autres à d'autres machines non moins nécessaires. Quelques-uns réparaient les brèches des murs : plusieurs portaient des pierres sur les murailles, et y en amassaient de grands monceaux. Tout était en mouvement: tous à l'envi cherchaient à se distinguer, et jamais on ne vit un zèle si général ni si empressé.

Les assiégés firent d'abord sortir du port trois bons voiliers contre une petite flotte de vivandiers et de marchands qui apportaient des vivres aux ennemis. Ils coulèrent à fond un grand nombre de leurs barques, en brûlèrent plusieurs, et emmenèrent dans la ville ceux des prisonniers qui étaient en état de payer leur rançon. Cette course produisit une somme considérable aux Rhodiens; car on était convenu, de part et d'autre, que le prix du rachat des prisonniers serait, par tête, de cinq cents livres[1] pour une personne libre, et de la moitié pour un esclave.

On prétend que le siége de Rhodes est le chef-d'œuvre de Démétrius, et la plus grande marque de son esprit fécond en ressources et en inventions. Il commença l'attaque du côté de la mer, pour se rendre maître du port et des tours qui en défendaient l'entrée.

Dans ce dessein il fit construire deux tortues[2], chacune sur deux bâtiments plats joints ensemble, pour approcher de plus près des endroits qu'il voulait battre : l'une, plus forte et plus massive, pour se couvrir des masses énormes que les assiégés lançaient du haut des tours et des murailles par le moyen des catapultes plantées dessus; l'autre, bâtie plus légèrement, pour se mettre à l'abri des flèches et des traits. En même temps on éleva deux tours à quatre étages, lesquelles surpassaient en hauteur celles qui défendaient l'entrée du port : elles étaient destinées à battre celles-ci à coups de pierres et de traits. Chacune de ces tours était posée sur deux vaisseaux joints et liés ensemble.

Il fit faire, outre cela, devant ces tortues et ces tours,

[1] Mille dragmes. = 933 fr. — L.

[2] C'étaient des huttes de bois propres à couvrir les soldats.

une espèce de barrière flottante, sur une longue pièce de bois, haute de quatre pieds, avec des pieux garnis de grosses pointes de fer. Ces pieux étaient placés horizontalement en présentant leurs pointes en avant, afin d'empêcher que les vaisseaux du port ne pussent les briser avec leurs éperons.

De plus il choisit dans sa flotte les plus grosses barques qui s'y trouvèrent, sur le côté desquelles il fit dresser comme un rempart de planches, avec de petites fenêtres que l'on pouvait ouvrir. Il y plaça les plus habiles archers et les plus adroits arbalétriers de l'île de Crète, qu'il avait dans son armée, avec une infinité d'arcs, de petites balistes ou arbalètes, de catapultes, et d'autres instruments à traits, pour troubler le travail des ouvriers de la ville qui étaient occupés à réparer ou à rehausser les murs du port.

Les Rhodiens, voyant que les assiégeants tournaient tous leurs efforts du côté du port, mirent aussi tous leurs soins pour le défendre. Ils élevèrent sur une hauteur qui en était assez proche deux machines, et en firent dresser trois sur des carraques [1], à l'embouchure du petit port. L'on plaça dans ces deux endroits des frondeurs et des archers, avec une quantité prodigieuse de pierres, de dards et de traits de toutes sortes. L'on donna les mêmes ordres pour les carraques qui étaient dans le grand port.

Lorsque Démétrius s'avançait avec ses vaisseaux et tout son armement pour commencer l'attaque des ports, il s'éleva une tempête si furieuse, qu'il lui fut impossible de rien faire pendant tout le jour. Sur le soir la

[1] Les carraques sont de gros vaisseaux de charge.

mer étant devenue assez calme, il profita de l'obscurité de la nuit, s'avança près du grand port sans que les ennemis s'en aperçussent, s'empara d'une hauteur qui en était voisine, et qui n'était éloignée de la muraille que d'environ cinq cents pieds, et y posta quatre cents soldats. Dès qu'ils s'y furent logés, ils s'y fortifièrent de bonnes palissades.

Le jour arrivé, Démétrius fit avancer ses batteries au bruit des trompettes et des cris de toute l'armée. Elles eurent d'abord tout l'effet qu'il s'en était promis. Outre le grand nombre de gens qui furent blessés dans cette attaque parmi les assiégés, on fit plusieurs brèches dans le môle qui couvrait le port. Ces brèches cependant ne furent pas d'une grande utilité pour les assiégeants, qui y furent toujours repoussés par les Rhodiens. Après une perte à peu près égale de part et d'autre dans cette attaque, qui dura pendant tout le jour, la nuit s'approchant, Démétrius fut obligé de se retirer, avec ses vaisseaux et ses machines, hors de la portée des traits des ennemis.

Les assiégés, qui avaient appris à leurs dépens ce qu'on pouvait entreprendre pendant l'obscurité de la nuit, firent sortir de leur port, à la faveur des ténèbres, quantité de brûlots, dans le dessein d'aller mettre le feu aux tortues et aux tours de bois des ennemis. Malheureusement pour eux n'ayant pu forcer la barrière flottante qui les couvrait, ils furent contraints de revirer au port. Les Rhodiens, dans cette expédition, perdirent quelques brûlots que le feu consuma, tandis que les matelots se sauvèrent à la nage.

Le lendemain, le prince fit donner, au bruit des trompettes et des cris de toute l'armée, un assaut gé-

néral, tant au port qu'aux murailles de la place, pensant par là jeter la frayeur parmi les assiégés. Ceux-ci, bien loin de s'en effrayer, le soutinrent avec une vigueur incroyable, et montrèrent le même courage pendant huit jours que cette attaque fut continuée. Il se fit des actions de bravoure incroyables, de part et d'autre, pendant ce long intervalle.

Démétrius, profitant de la hauteur dont ses troupes s'étaient d'abord emparées, y fit élever une batterie de plusieurs machines, avec lesquelles il fit tirer, contre les tours et contre les murailles, des pierres du poids d'environ cent cinquante livres. Les tours étant ébranlées et les murailles ouvertes en très-peu de temps, les assiégeants coururent avec furie pour s'emparer du môle qui défendait l'entrée du port. Comme ce poste était de la dernière importance aux Rhodiens, ils n'épargnèrent rien pour en repousser les assiégeants qui s'y étaient déja avancés. On le fit par une grêle de pierres et de traits qu'on tira sur eux avec tant de force et de continuité, qu'après avoir perdu beaucoup de monde ils furent obligés de se retirer avec confusion.

Cet échec ne diminua rien de l'ardeur des assiégeants. Plus animés encore qu'auparavant contre les Rhodiens, ils montent à l'escalade en même temps par terre et par mer, et donnent tant d'occupation aux assiégés, qu'ils ne savent à quel endroit courir. Partout on attaque avec fureur, et par-tout on résiste avec intrépidité. Plusieurs, renversés de dessus leurs échelles, tombent par terre et se brisent; plusieurs, même des premiers officiers, arrivés jusque sur le mur, sont couverts de blessures et faits prisonniers par les ennemis. Il fallut enfin que Démétrius, malgré

sa valeur, pensât à la retraite pour aller raccommoder ses machines, que tant d'assauts avaient presque entièrement ruinées, aussi-bien que les vaisseaux qui les portaient.

Dès que le prince se fut retiré de devant Rhodes, l'on prit soin d'y faire inhumer promptement les corps morts. L'on porta aussi au temple les éperons des navires et les dépouilles qu'on avait enlevées sur les ennemis; et l'on travailla avec toute la diligence imaginable à réparer les brèches des murailles.

Démétrius, après avoir donné sept jours à radouber ses vaisseaux et à réparer ses machines, remit à la voile avec une flotte non moins formidable que la précédente. Il fit cingler droit au port, qui était l'endroit qui lui tenait le plus au cœur, et par lequel seul il croyait pouvoir réduire la place. Dès qu'il en fut à portée, il fit jeter une quantité extraordinaire de flambeaux de paille et de traits allumés pour brûler les vaisseaux qui y étaient, tandis qu'on battait le môle à coups de pierres lancées par les balistes sans discontinuation. Les assiégés, qui s'étaient attendus à toutes ces sortes d'attaques, travaillèrent avec tant d'activité et d'ardeur, qu'ils éteignirent promptement le feu qui s'était allumé dans les vaisseaux du port.

Ils firent sortir en même temps trois de leurs plus grands vaisseaux, sous le commandement d'Exaceste, l'un de leurs plus braves officiers, avec ordre d'aller attaquer les ennemis, et de faire les derniers efforts pour joindre les bâtiments qui portaient les tortues et les tours de bois, et de les heurter si rudement de la pointe des leurs, qu'ils les fissent couler à fond, ou les missent hors de combat. Cet ordre fut exécuté avec

une promptitude et une adresse merveilleuses. Les trois galères, après avoir brisé et franchi la barrière flottante dont il a été parlé, donnèrent de leurs éperons avec tant de violence dans le flanc des bâtiments ennemis qui portaient les machines, qu'on y vit aussitôt l'eau entrer de tous côtés. Il en était déja coulé deux à fond, lorsque le troisième, remorqué par des galères, fut conduit et réuni au gros de la flotte. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cet état, les Rhodiens, emportés par une aveugle ardeur, osèrent le tenter; mais comme la partie était trop inégale pour en sortir avec honneur, Exaceste, l'officier qui commandait sous lui, et quelques autres, après avoir combattu avec toute la bravoure imaginable, furent pris avec la galère sur laquelle ils étaient montés. Les deux autres regagnèrent le port après avoir couru bien des dangers. La plupart des gens d'équipage y arrivèrent aussi à la nage.

Quelque malheureux succès qu'eût eu, pour Démétrius, cette dernière attaque, il voulut encore en tenter une. Pour y réussir, il ordonna une machine d'une invention nouvelle, qui avait trois fois plus de hauteur et de largeur que celles qu'il venait de perdre. Dès qu'elle fut achevée, il la fit dresser du côté du port qu'il avait résolu de forcer. Sur le point de la mettre en action, une tempête furieuse s'éleva sur la mer, qui la fit périr sous ses yeux, avec les vaisseaux sur lesquels elle était montée.

Les assiégés, attentifs à profiter de toutes les occasions, se servirent du temps que dura la tempête pour regagner la hauteur voisine du port que les assiégeants avaient emportée dans le premier assaut, et où

depuis ils s'étaient fortifiés. Ils l'attaquèrent et furent repoussés plusieurs fois. Mais enfin les gens de Démétrius, qui la défendaient, voyant qu'ils avaient affaire à des troupes toujours fraîches, et qu'ils ne pouvaient espérer aucun secours, se rendirent, au nombre de quatre cents.

Après cet enchaînement de succès si heureux, il arriva à Rhodes cent cinquante hommes de Cnosse, ville de Crète, et cinq cents d'Égypte, envoyés par Ptolémée, dont la plupart étaient des Rhodiens qu'il avait pris à sa solde dans ses troupes.

Démétrius, fort chagrin de voir que toutes ses batteries, du côté du port, n'avaient eu aucun succès, résolut de les tourner du côté de terre, afin d'emporter la place par assaut, ou de la réduire à capituler. Ayant préparé quantité de matériaux de toute espèce, il fit faire une machine, qu'on appelle *hélépole*, qui surpassait en grandeur toutes celles qui avaient paru avant lui. La base en était quarrée. Chaque face avait soixante et quinze pieds : sa construction était un assemblage de grosses poutres équarries, liées avec du fer. Toute cette masse portait sur huit roues proportionnées au poids de la machine. Les jantes de ces roues étaient de trois pieds d'épaisseur, et armées de fortes bandes de fer.

Pour faciliter et varier le mouvement de l'hélépole, on y avait mis par-dessous des *antistreptes* [1], par le moyen desquels la machine pouvait être tournée et mue en tout sens.

[1] J'ai été obligé de me servir du terme grec, n'en connaissant point dans notre langue qui y réponde. Il paraît que cette machine était en grand la même chose que ces roulettes que l'on met sous les pieds d'un lit, et qui sont attachées à un pivot tournant et mobile en tout sens.



Aux quatre encoignures il y avait quatre poteaux d'environ cent cinquante pieds de hauteur, inclinés les uns vers les autres. La machine était à neuf étages, qui allaient en diminuant. Le premier était soutenu par quarante-trois poutres, et le dernier par neuf seulement.

Trois des côtés de la machine étaient revêtus de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne pussent l'endommager.

Chaque étage avait des fenêtres sur le devant, d'une grandeur et d'une figure proportionnées à la grosseur des traits de la machine. Au-dessus de chaque fenêtre était élevé un auvent, ou manière de rideau, fait de cuir, garni et rembourré de laine, lequel s'abaissait par une machine, et contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdaient toute leur force.

Chacun des étages avait deux larges échelles, l'une pour y monter, et l'autre pour en descendre.

Trois mille quatre cents hommes faisaient avancer cette machine. C'était l'élite de toute l'armée pour la force et pour la vigueur; mais l'art avec lequel cette machine avait été faite en facilitait beaucoup le mouvement.

Démétrius fit construire aussi beaucoup d'autres machines de différente grandeur, et pour différents usages. Il employa les équipages des vaisseaux pour aplanir le chemin par où l'on devait conduire les machines: ce chemin avait quatre cents toises [1] de longueur. Le nombre des artisans et de ceux qui étaient employés à tous ces ouvrages montait à près de trente mille.

[1] Quatre stades.

Aussi furent-ils achevés avec une rapidité inconcevable.

Les Rhodiens, à la vue de ces formidables préparatifs, ne s'étaient pas endormis. Ils travaillèrent à élever un contre-mur à l'endroit où Démétrius devait faire battre les murailles de la ville avec l'hélépole; et, pour cet effet, ils firent abattre la muraille qui environnait le théâtre, plusieurs maisons voisines, et même quelques temples, ayant promis aux dieux de leur en construire de plus magnifiques après la levée du siége.

Sachant que les ennemis avaient quitté la mer, ils envoyèrent en course neuf de leurs meilleurs vaisseaux de guerre, divisés en trois escadres, dont ils donnèrent le commandement à trois des plus braves officiers de marine qui fussent parmi eux. Ils revinrent chargés d'un riche butin, emmenant avec eux quelques galères et plusieurs barques qu'ils avaient prises, et un grand nombre de prisonniers. Entre autres, ils avaient arrêté une galère richement chargée, dans laquelle Phila avait fait mettre beaucoup de meubles, de tapisseries et de robes d'un grand prix, pour Démétrius son mari, avec des lettres qu'elle lui écrivait. Les Rhodiens envoyèrent le tout, et même les lettres, au roi Ptolémée, ce dont Démétrius fut vivement piqué. En cela, dit Plutarque, ils n'imitèrent pas la politesse des Athéniens, qui, ayant pris un jour les courriers de Philippe qui leur faisait la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne touchèrent point à ceux d'Olympias, et les envoyèrent à Philippe tout cachetés comme ils étaient. Il y a des règles de bienséance et d'honneur qui doivent être gardées inviolablement, même à l'égard des ennemis.

Pendant que les vaisseaux de la république faisaient en mer les prises dont nous venons de parler, il s'éleva à Rhodes une grande émotion au sujet des statues que l'on avait dressées à l'honneur d'Antigone et de Démétrius, et pour lesquelles on avait eu jusqu'alors une vénération singulière. Les principaux de la ville proposèrent, dans une assemblée, d'abattre les statues de ces princes, qui leur faisaient une si cruelle guerre. Le peuple, plus sensé en cette occasion et plus modéré que ses chefs, voulut qu'on laissât subsister les statues. Une conduite si sage et si équitable, indépendamment de tout événement, faisait beaucoup d'honneur aux Rhodiens; mais, en cas que la ville fût prise, elle pouvait leur servir beaucoup auprès du vainqueur.

Démétrius, ayant tenté sans succès plusieurs mines, qui furent toutes découvertes et rendues inutiles par l'attention et l'activité des assiégés, donna les ordres et fit tout préparer pour un assaut général. On conduisit pour cela l'hélépole à l'endroit d'où l'on pouvait battre la ville avec le plus de succès. Chaque étage de cette formidable machine était garni de catapultes et de balistes plus ou moins grandes selon la capacité du lieu. Elle était soutenue et fortifiée dans chacun de ses deux côtés par quatre autres petites machines appelées *tortues*, dont chacune avait une petite galerie couverte, afin que ceux qui entraient dans l'hélépole, ou qui en sortaient pour exécuter différents ordres, pussent le faire en sûreté. On y joignit aussi des deux côtés deux béliers d'une grandeur extraordinaire, faits chacun d'une pièce de bois de trente toises de longueur, armés d'une pointe de fer aussi forte que celle des galères, montés sur des roues, et qui étaient poussés,

dans l'attaque contre les tours ou contre les murs, avec une force et une roideur incroyable, par près de mille personnes.

Quand tout fut prêt, Démétrius ayant fait sonner la charge par toutes les trompettes, on donna un assaut général de tous les côtés par terre et par mer. Dans le feu de l'attaque, lorsque les murs étaient déja ébranlés par les coups de béliers, arrive une ambassade de la part des Cnidiens, qui presse extrêmement Démétrius de suspendre l'attaque, se flattant d'engager les assiégés à accepter une capitulation honnête. La suspension d'armes fut accordée, mais n'eut point de suite, les Rhodiens refusant de capituler sur le pied des conditions qu'on leur proposait. L'attaque recommença donc de nouveau, et avec tant de fureur, toutes les machines étant mises ensemble en mouvement, qu'on abattit une grosse tour de pierres quarrées avec la muraille qu'elle flanquait. Les assiégés se battirent à la brèche comme des lions, et repoussèrent les ennemis.

Dans ce même temps, les bâtiments que Ptolémée envoyait aux Rhodiens, chargés de trois cent mille mesures [1] de blé avec différents légumes, arrivèrent heureusement dans le port, malgré tous les efforts des navires ennemis qui croisaient aux environs pour les surprendre. Quelques jours après on y vit encore entrer deux petites flottes, l'une de la part de Cassandre, chargée de dix mille muids d'orge, l'autre de celle de Lysimaque, chargée de quarante mille muids de fro-

[1] Cette mesure est appelée *Artabe* par Diodore de Sicile. L'artabe valait, selon saint Jérôme, 3 modius romains et un tiers; le modius romain étant le 15[e] de notre setier, on voit que les 300,000 mesures équivalent à 66,666 setiers de blé. — L.

ment et autant d'orge. Un secours si abondant, et arrivé si à propos lorsqu'on commençait à manquer de vivres, remplit d'un nouveau courage les assiégés, qui résolurent de ne se rendre qu'à la dernière extrémité.

Ainsi animés, ils entreprennent de mettre le feu aux machines des ennemis. Vers le milieu de la nuit suivante, ils font sortir de la place force soldats armés de torches et de toutes sortes de bois allumés, qui marchent droit aux batteries et y mettent le feu. En même temps on tirait de dessus les murailles une infinité de traits pour soutenir ce détachement contre ceux qui viendraient pour éteindre les flammes; et il y eut beaucoup de ceux-ci blessés, parce qu'ils ne pouvaient, dans l'obscurité de la nuit, ni voir ni éviter les traits qu'on leur lançait. Quelques plaques de fer étant tombées de l'hélépole pendant l'incendie, les Rhodiens coururent avec impétuosité pour y mettre le feu. Mais, comme ceux du dedans l'éteignaient avec de l'eau à mesure qu'il s'allumait, ils n'en vinrent pas à bout. Cependant Démétrius, appréhendant qu'à la fin le feu ne prît à toutes les machines, les fit retirer le plus vite qu'il pût.

Démétrius, ayant voulu par curiosité savoir où pouvaient monter, du côté des assiégés, les machines propres à jeter des traits, fit amasser tous ceux que l'on avait lancés de dedans la place dans l'attaque de cette nuit. Les traits comptés, et la supputation faite, il se trouva qu'ils devaient avoir plus de huit cents machines, de diverse grandeur, propres à lancer des feux, et environ quinze cents propres à jeter des traits. Ce nombre effraya le prince, qui ne croyait pas avoir affaire à une ville où il y eût des préparatifs si redoutables. Il fit

inhumer ses morts, panser ses blessés, et réparer avec toute la diligence possible les machines qui avaient été démontées et mises hors de service.

Les assiégés, pour profiter du relâche que leur laissait l'éloignement des machines, travaillèrent à se prémunir contre le nouvel assaut que les ennemis se préparaient à leur donner. Pour cela ils commencent à creuser un large et profond fossé derrière la brèche, pour empêcher qu'on ne pût passer facilement par là dans la place ; puis ils construisent un gros mur en forme de croissant, qui environnait le fossé, et qui demandait une nouvelle attaque.

Attentifs à tout en même temps, ils détachèrent une escadre des meilleurs voiliers qu'ils eussent dans leur port, laquelle prit un grand nombre de bâtiments chargés de vivres et de munitions pour Démétrius, et les amena dans le port. Ils furent bientôt suivis d'un grand nombre de barques chargées de blé et d'autres munitions que leur envoyait Ptolémée, avec quinze cents hommes commandés par Antigone de Macédoine.

Démétrius, ayant rétabli ses machines, les fit toutes approcher de la ville. Une seconde ambassade, envoyée par les Athéniens et par d'autres peuples de la Grèce, arriva dans le camp pour le même sujet que la première, et n'eut pas un meilleur succès. Le roi, fécond en moyens et en expédients pour réussir dans ses projets, fit un détachement de quinze cents hommes de ses meilleures troupes sous la conduite d'Alcime et de Mancie, avec ordre d'entrer par la brèche, sur le minuit, en forçant les retranchements qui étaient derrière, et de gagner les environs du théâtre, où ils seraient en état de se maintenir si une fois ils pouvaient



s'en rendre les maîtres. Pour faciliter l'exécution d'un ordre si important, mais si dangereux, et pour amuser les ennemis par de fausses attaques, il fit en même temps sonner la charge par toutes les trompettes et monter à l'assaut par tous les endroits de la place, tant par mer que par terre, afin que, les assiégés se trouvant obligés de courir par-tout, les quinze cents hommes pussent forcer les retranchements qui couvraient la brèche, et s'emparer ensuite des postes avantageux aux environs du théâtre. Cette feinte eut tout le succès que le prince en avait espéré. Toutes les troupes ayant jeté en même temps de tous côtés de grands cris comme pour un assaut général, le détachement commandé par Alcime passa par la brèche, et attaqua si vigoureusement ceux qui défendaient le fossé avec le croissant qui le couvrait, qu'après en avoir tué un grand nombre et mis les autres en désordre ils s'emparèrent des environs du théâtre, où ils se logèrent.

L'alarme fut grande dans la ville. Les chefs qui y commandaient envoyèrent sur-le-champ défendre à tous les officiers et aux soldats d'abandonner leurs postes pour faire le moindre mouvement. Après cela, prenant avec eux l'élite de leurs troupes et celles qui étaient arrivées tout récemment d'Égypte, ils vinrent fondre sur le détachement qui s'était avancé jusqu'au théâtre. L'obscurité de la nuit ne leur ayant pas permis de les en chasser, le jour paraissait à peine qu'on entendit un cri général dans tous les quartiers des assiégeants, par lequel ils s'efforçaient d'encourager ceux qui étaient entrés dans la place à se main[illegible] dans leur poste, où ils ne tarderaient pas d'[illegible] courus. A ce cri terrible la populace, le[illegible]

les enfants qui étaient restés dans la ville, et qui se croyaient perdus sans ressource, ne répondirent que par des pleurs et des rugissements lamentables. Cependant on se battait vivement près du théâtre, et les Macédoniens s'y maintenaient dans leur poste avec une valeur intrépide qui étonnait leurs ennemis. Enfin, le grand nombre l'ayant emporté du côté des Rhodiens, qui revenaient toujours à la charge avec des troupes nouvelles et fraîches, il fallut, après la mort d'Alcime et de Mancie, qui commandaient le détachement, céder à la force et abandonner un poste où il n'était plus possible de tenir. Beaucoup demeurèrent sur la place; les autres furent faits prisonniers.

Cet échec, loin de ralentir l'ardeur de Démétrius, ne fit que l'augmenter. Il travaillait à se mettre en état de donner un nouvel assaut, quand on vint lui apporter des lettres d'Antigone son père, par lesquelles il lui mandait de faire tout ce qu'il pourrait pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui fallait un prétexte plausible pour renoncer au siége. Le hasard le lui fournit. Dans le moment même arrivèrent au camp des députés d'Étolie, pour lui renouveler les instances qu'on lui avait déja faites de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouvèrent pas éloigné.

Si ce que Végèce rapporte de l'hélépole est vrai, et Vitruve semble le confirmer, en changeant néanmoins quelques circonstances, ce fut encore un motif qui put contribuer beaucoup à faire entrer Démétrius dans des dispositions de paix. Ce prince se préparant à faire avancer son hélépole contre la ville, un ingénieur rhodien imagina un moyen de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie souterraine qui passait par-dessous

les murs de la ville, qu'il poussa sous le chemin par où la tour devait passer le lendemain pour approcher des murailles. Les assiégeants, ne soupçonnant rien du piége qu'on venait de leur tendre, conduisirent la tour jusqu'à l'endroit sous lequel on avait miné. Ce terrain, ainsi creusé et miné, ne pouvant supporter le poids d'une masse si énorme, fondit tout-à-coup sous la machine, qui s'enfonça si avant en terre, qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Voilà un des inconvénients auxquels ces machines terribles étaient exposées; il y en avait bien d'autres. Les deux auteurs que j'ai cités disent que cet accident détermina Démétrius à lever le siége. Il est au moins fort vraisemblable qu'il eut beaucoup de part à lui faire prendre enfin ce parti.

Les Rhodiens, de leur côté, ne desiraient pas avec moins d'ardeur que lui un accommodement, pourvu qu'il fût raisonnable. Ptolémée, en leur promettant un nouveau secours plus considérable encore que les premiers, les avait fortement exhortés à n'en pas manquer l'occasion si elle se présentait. Ils sentaient l'extrême besoin qu'ils avaient de faire finir un siége où ils auraient enfin succombé. Ainsi ils écoutèrent avec plaisir les propositions qui leur furent faites, et bientôt après le traité fut conclu et arrêté sous ces conditions : que la république de Rhodes serait conservée avec tous ses citoyens dans ses droits, priviléges et liberté, sans être soumise à aucune puissance; que l'alliance qu'elle avait toujours eue avec Antigone serait confirmée et renouvelée, avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il aurait, pourvu qu'elles ne fussent point contre Ptolémée; que, pour sûreté des articles ainsi accordés, il serait donné cent ôtages de la

ville au choix de Démétrius. Les ôtages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenue assiégée pendant un an.

Plin. l. 34, cap. 7.

Démétrius, qui s'était réconcilié avec les Rhodiens avant que de partir, voulut leur en donner une marque. Il leur fit présent de toutes les machines de guerre qu'il avait employées à ce siége : ils les vendirent dans la suite pour trois cents talents[1] (trois cent mille écus), qu'ils employèrent, avec quelque autre argent qu'on y ajouta, à faire ce colosse fameux qui passait pour une des sept merveilles du monde. C'était une statue du soleil, d'une si énorme grandeur, que les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes : elle avait soixante et dix coudées, c'est-à-dire cent cinq pieds de hauteur ; il y avait peu de gens qui pussent embrasser son pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y employa douze ans. Soixante-six ans après, il fut abattu par un tremblement de terre, comme nous le dirons dans la suite.

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnaissance du secours qu'il leur avait donné dans un danger si pressant, après avoir premièrement consulté l'oracle de Jupiter Ammon pour rendre la chose plus éclatante, consacrèrent à Ptolémée un bocage ; et, pour lui faire plus d'honneur, ils y firent un ouvrage magnifique. Autour du carré qui le renfermait, dont le tour était de quatre cents toises, ils firent bâtir un portique somptueux, auquel on donna le nom de *Ptoléméon;* et, par une flatterie aussi impie qu'ordinaire dans ces temps-là, on lui rendait, dans cet en-

[1] 1,650,000 fr. — L.

droit, des honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore d'une autre manière la mémoire de leur délivrance dans cette guerre, ils lui donnèrent le titre de *Soter*, qui signifie *sauveur*, dont les historiens se servent ordinairement pour le distinguer des autres Ptolémées qui régnèrent après lui en Égypte.

Pour ne point interrompre la suite et la liaison des divers événements de ce siége, j'ai différé jusqu'ici à en rapporter un qui a fait beaucoup d'honneur à Démétrius : il regarde son goût pour les arts, et l'estime qu'il faisait de ceux qui s'y distinguaient par un mérite singulier ; ce qui n'en est pas un petit pour les princes.

Il y avait pour-lors à Rhodes un célèbre peintre nommé *Protogène*, natif de Caune, ville de Carie, qui était dans la dépendance des Rhodiens. Son atelier était dans le faubourg de Rhodes, et hors de la ville, lorsque Démétrius en forma le siége. La présence des ennemis au milieu desquels il se trouvait, et le bruit des armes qui retentissait sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Le roi en fut surpris ; et, comme il lui en demandait un jour la raison, *C'est que je sais*, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, et non aux arts*. Il ne se trompait point ; Démétrius en effet s'en montra le protecteur. Il disposa une garde autour de son atelier, afin qu'au milieu du camp même il fût en repos, ou du moins en sûreté ; il allait souvent l'y voir travailler, et ne se lassait point d'admirer son application à l'ouvrage et son extrême habileté.

Le chef-d'œuvre de ce peintre était l'*Ialysus*. On

appelait ainsi un tableau où il avait peint quelque histoire de cet Ialysus [1], héros connu seulement dans la fable, et que les Rhodiens respectaient comme leur fondateur; Protogène avait employé sept ans à l'achever. La première fois qu'Apelle le vit, il fut si surpris et si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria : *Grand travail! œuvre admirable! il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages, et qui les élèvent jusqu'aux cieux.* S'il en faut croire Pline, pendant tout le temps que Protogène travailla à ce tableau, il se condamna lui-même à mener une vie fort sobre [2], et même fort dure, pour empêcher que la bonne chère n'émoussât la finesse de son goût et de son sentiment. Ce tableau avait été porté à Rome, et consacré dans le temple de la Paix, où il était encore du temps de Pline; il y périt enfin dans un incendie.

Le même Pline prétend que ce tableau sauva Rhodes, parce qu'étant dans un endroit par lequel seul Démétrius pouvait prendre la ville, il aima mieux renoncer à la victoire que de s'exposer à faire périr par le feu un si précieux monument de l'art [3]. Ç'aurait été pousser bien loin le goût et le respect pour la peinture. Nous avons vu les véritables raisons qui obligèrent Démétrius de lever le siége.

Il y avait dans ce tableau un chien qui faisait surtout l'admiration des connaisseurs [4], et qui avait coûté

[1] Il était fils d'Ochimus, qui était né du soleil et de Rhode, laquelle avait donné son nom à la ville et à l'île.

[2] Il ne vivait que de lupins bouillis, qui apaisaient en même temps et la faim et la soif.

[3] « Parcentem picturæ fugit occasio victoriæ. »

[4] « Est in ea canis mirè factus, ut

beaucoup au peintre, sans que jamais il eût pu être content de lui-même, quoiqu'il le fût assez de tout le reste. Il s'agissait de représenter ce chien tout haletant après une longue course, et la gueule encore pleine d'écume. Il s'appliqua à cette partie de son tableau avec tout le soin dont il était capable, sans pouvoir se contenter; il lui semblait que l'art se montrait trop. La vraisemblance n'était point assez pour lui, il lui fallait presque la vérité même. Il voulait que l'écume parût, non être peinte, mais sortir réellement de la gueule du chien. Il y remit souvent la main, y retoucha à plusieurs reprises, et se donna la torture pour arriver à ce simple, à ce naturel, dont il avait l'idée dans l'esprit, mais toujours inutilement. De dépit il jeta sur l'ouvrage l'éponge dont il s'était servi pour effacer, et le hasard fit ce que l'art n'avait pu faire.

On reprochait à ce peintre d'être trop difficile et de trop retoucher ses tableaux. Apelle en effet[1], quoiqu'il le regardât presque comme son maître, en lui attribuant beaucoup d'autres excellentes qualités, lui trouvait ce défaut, de ne pouvoir quitter le pinceau et

quem pariter casus et ars pinxerint. Non judicabat se exprimere in eo spumam anhelantis posse, quum in reliqua omni parte (quod difficillimum erat) sibi ipse satisfecisset. Displicebat autem ars ipsa, nec minui poterat et videbatur nimia, ac longiùs a veritate discedere, spumaque illa pingi, non ex ore nasci, anxio animi cruciatu; quum in pictura verum esse, non verisimile, vellet. Absterserat sæpiùs mutaveratque penicillum, nullo modo sibi approbans. Postremò iratus arti quòd intelligeretur, spongiam eam impegit inviso loco tabulæ, et illa reposuit ablatos colores, qualiter cura optabat: fecitque in pictura fortuna naturam. » (PLIN. lib. 35, cap. 10.)

[1] « Et aliam gloriam usurpavit Apelles, quum Protogenis opus immensi laboris ac curæ supra modum anxiæ miraretur. Dixit enim omnia sibi cum illo paria esse, aut illi meliora, sed uno se præstare, quòd manum ille de tabula nesciret tollere: memorabili præcepto, nocere sæpè nimiam diligentiam. » (Id. ibid.)

finir ses ouvrages; défaut qui, en matière d'éloquence, comme dans la peinture, est fort nuisible. Il faut en tout[1], dit Cicéron, savoir jusqu'où l'on doit aller; et c'est avec raison qu'Apelle reprochait à certains peintres de ne pas sentir où il fallait s'arrêter.

§ IX. *Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Cassandre le siége d'Athènes. Honneurs excessifs qu'il reçoit dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque, contre Antigone et Démétrius. Bataille d'Ipsus, ville de Phrygie, où Antigone est tué, et Démétrius mis en fuite.*

Plus nous avançons dans l'histoire des successeurs d'Alexandre, plus il est facile de reconnaître l'esprit qui les a toujours animés jusqu'ici, et qui les fait encore agir. D'abord ils se sont cachés, en nommant des rois imbécilles ou des enfants, pour couvrir leurs prétentions ambitieuses: maintenant que toute la famille d'Alexandre est exterminée, ils lèvent le masque, et se montrent tels qu'ils sont et qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à se maintenir chacun dans leur gouvernement; à s'y rendre indépendants réellement; à se donner une souveraineté absolue, et à étendre les limites de leurs gouvernements et de leurs royaumes aux dépens des autres gouverneurs plus faibles ou moins heureux. Ils emploient pour cet effet la force des armes, et se liguent ensemble par

[1] « In omnibus rebus videndum est quatenùs... In quo Apelles pictores quoque eos peccare dicebat, qui non sentirent quid esset satis. » (*Orat.* n. 73.)



des traités, toujours prêts à les rompre quand ils trouvent plus d'avantage avec d'autres, et à les renouer avec la même facilité. En un mot, ils regardent les vastes conquêtes d'Alexandre comme un héritage abandonné et sans maître, dont la prudence demande qu'on enlève le plus qu'il est possible, sans craindre le reproche d'usurpateur dans l'acquisition de pays qui étaient le fruit des victoires des Macédoniens, mais qui n'appartenaient à personne en particulier. Voilà le grand mobile de toutes les entreprises que nous voyons.

Séleucus était, comme on l'a vu, maître de tous les pays qui sont entre l'Euphrate et l'Indus. Il voulut l'être aussi de ceux qui sont au-delà de ce fleuve, et pour cela profiter de l'heureuse conjoncture du temps où il était lié d'intérêt avec Ptolémée, Cassandre, et Lysimaque; où les forces d'Antigone étaient partagées; où Démétrius était occupé au siége de Rhodes et à contenir les républiques de la Grèce, et où Antigone lui-même ne songeait qu'à s'emparer de la Syrie et de la Phénicie et à attaquer Ptolémée jusque dans l'Égypte. Il crut donc devoir mettre à profit cette diversion et cet affaiblissement du seul ennemi qu'il avait à craindre, pour porter ses armes contre les peuples de l'Inde, qui faisaient partie de son lot dans le partage général, et dont il espérait s'emparer aisément, en surprenant, par une irruption subite et imprévue, le roi Sandrocotte. C'était un Indien de fort basse extraction, qui, sous le spécieux prétexte de délivrer son pays de la tyrannie des étrangers, s'était fait une armée, et l'avait si bien grossie avec le temps, que, pendant que les successeurs d'Alexandre se faisaient la guerre, il s'était trouvé assez fort pour chasser les Macédoniens de toutes les

An. M. 3701.
Av. J. C. 303.

Justin. l. 15, cap. 4.
Plut. in Alex. p. 999.
Strab. l. 15, pag. 724.

provinces de l'Inde qu'Alexandre avait conquises, et pour s'y établir lui-même. C'était pour reprendre ces provinces, que Séleucus passa l'Indus; mais, quand il vit que Sandrocotte était maître absolu de toute l'Inde, et qu'il avait en campagne une armée de six cent mille hommes avec un nombre prodigieux d'éléphants, il ne jugea pas à propos d'attaquer un prince si puissant. Il entra donc en traité avec lui, et lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il lui donnerait cinq cents éléphants : la paix fût conclue sur ce pied-là [1]. Voilà où se termine la conquête des Indes par Alexandre! voilà le fruit de tant de sang répandu pour satisfaire la folle ambition d'un prince! Séleucus, aussitôt après, mena ses troupes en Occident contre Antigone, comme je le marquerai bientôt. La nécessité absolue où il se trouva d'entreprendre cette guerre fut une des plus fortes raisons qui le portèrent à conclure si promptement la paix avec le prince indien.

Diod. l. 20, p. 825-828. Plut. in Demetr. p. 889.

Dans le même-temps, les Athéniens appelèrent à leur secours Démétrius contre Cassandre qui assiégeait leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cent trente galères et une grosse infanterie. Il ne chassa pas seulement Cassandre de l'Attique, mais il le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où l'ayant défait il s'empara

[1] Pour entretenir des communications amicales avec Sandrocottus, Séleucus fit choix de Mégasthène, officier qui avait accompagné Alexandre lors de son expédition dans l'Inde; il l'envoya à *Palibothra*, capitale des états du prince indien, qu'on croit être *Patna* sur le Gange. Mégasthène y séjourna plusieurs années, et publia, après son retour, une relation de ses voyages, d'où il paraît que les Anciens tirèrent tout ce qu'ils savaient de ce pays : malheureusement le narrateur, trop ami du merveilleux, remplit sa narration de fictions extravagantes, qui diminuent beaucoup ou détruisent tout-à-fait la confiance dans ses récits.—L.



d'Héraclée, qui se rendit volontairement, et il reçut six mille Macédoniens qui passèrent de son côté.

A son retour les Athéniens, quoiqu'ils lui eussent déja prodigué tous les honneurs dont ils avaient pu s'aviser, trouvèrent encore de nouvelles flatteries pour enchérir sur les premières. Ils lui assignèrent pour son logement le derrière du temple de Minerve, appelé *Parthénon*. Il y logea, et ne rougit point de profaner ce lieu, si saint dans l'opinion des peuples, et la maison d'une déesse regardée comme vierge, par les débauches les plus infames et les plus criantes. Ses courtisanes y étaient bien plus honorées que la déesse même ; elles étaient les seules divinités qu'il adorât. Et, en effet, il Athen. l. 6, p. 253.
leur fit dresser des autels par les Athéniens, qu'il appela à cette occasion *des lâches* et *des malheureux*, véritablement nés pour l'esclavage ; tant ce prince fut choqué lui-même d'une adulation si basse et si indigne, comme Tacite le dit aussi de Tibère [1].

Démoclès, surnommé *le beau*, d'un âge encore fort tendre, pour se dérober à la violence de Démétrius, se jeta dans une chaudière d'eau bouillante qu'on préparait pour le bain, et il y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour apaiser la colère de Démétrius extrêmement irrité d'un certain décret qu'ils avaient fait à son sujet, en firent un nouveau qui portait, *Que le peuple d'Athènes statuait et ordonnait que tout ce que commanderait le roi Démétrius serait tenu pour saint envers*

[1] « Memoriæ proditur, Tiberium, quoties curiâ egrederetur, græcis verbis in hunc modum eloqui solitum : *O homines ad servitutem paratos !* Scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. » (Tac. *Annal.* lib. 3, cap. 65.)

les dieux, et juste envers les hommes. Croirait-on qu'on pût porter la flatterie et la servitude jusqu'à ce point de bassesse, d'extravagance, et d'irréligion ?

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnèse, et enleva à Ptolémée, qui s'y était rendu puissant, les villes de Sicyone, de Corinthe, et la plupart des autres où il avait des garnisons. Comme il se trouva à Argos dans la grande fête de Junon, il voulut la solenniser en y proposant des prix et en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa, ce jour-là même, Déidamie, fille d'Éacide roi des Molosses, et sœur de Pyrrhus.

Plut. in Demetr. p. 900.

Les états de la Grèce s'étant assemblés dans l'isthme, et la curiosité y ayant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, Démétrius fut proclamé chef de tous les Grecs, comme l'avaient été avant lui Philippe et Alexandre, auxquels il se croyait fort supérieur, tant il était enivré de ses heureux succès et des flatteries outrées qu'on lui prodiguait.

En partant du Péloponnèse pour retourner à Athènes, il écrivit aux Athéniens qu'à son arrivée il voulait être initié en même temps aux petits et aux grands mystères. Cela n'était point permis et ne s'était jamais fait; car il fallait garder certains interstices, les petits mystères ne pouvant se célébrer que dans le mois de mars, et les grands que dans le mois d'octobre [1]. Pour obvier à cet inconvénient et satisfaire un si religieux prince, il fut ordonné que le même mois de mai où l'on était serait réputé d'abord pour le mois de mars et ensuite pour celui d'octobre; et, par cette rare in-

[1] Les sentiments sont partagés sur les mois où se célébraient ces mystères.



vention, Démétrius fut dûment et légitimement initié, sans donner atteinte aux coutumes et aux cérémonies prescrites par la loi.

De tous les abus qui furent commis alors à Athènes, celui qui affligea et mortifia le plus les Athéniens fut que, Démétrius leur ayant ordonné de fournir et de livrer incessamment la somme de deux cent cinquante talents [1], et le recouvrement de cette somme ayant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, le prince n'eut pas plus tôt vu tout cet argent ramassé, qu'il le fit donner à Lamia, et aux autres courtisanes qui étaient avec elle, pour leur pommade et leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, et l'usage de cette somme plus que la somme même.

Outre cette affreuse dépense, Lamia, voulant donner en son particulier un festin à Démétrius, rançonna, de son autorité privée, plusieurs Athéniens des plus riches. Le festin coûta des sommes immenses; ce qui donna lieu à une plaisanterie assez ingénieuse d'un poëte comique de ce temps-là, qui dit que cette Lamia était une vraie *hélépole*. On a vu que l'hélépole était une machine inventée par Démétrius pour attaquer et prendre les villes.

Cassandre se voyant vivement pressé par Démétrius, et n'en pouvant obtenir la paix qu'à condition de se mettre absolument à la discrétion d'Antigone, Lysimaque et lui convinrent d'envoyer des ambassadeurs à Séleucus et à Ptolémée pour leur représenter l'état où ils se trouvaient. Cette conduite d'Antigone fit voir clairement qu'il ne visait à rien moins qu'à déposséder

An. M. 3702. Av. J.C. 302. Diod. l. 20, p. 800-836. Plut. in Demetr. p. 899. Justin. l. 15, cap. 4.

[1] Deux cent cinquante mille écus. = 1,375,000 fr. — L.

tous les autres successeurs d'Alexandre et à usurper tout l'empire, et qu'il était temps de s'unir étroitement tous ensemble pour abattre ce pouvoir exorbitant : d'ailleurs ils étaient piqués, Lysimaque sur-tout, de la manière méprisante dont Démétrius souffrait qu'on traitât les autres rois à sa table, s'appropriant à lui et à son père le nom de *rois;* au lieu que Ptolémée n'était, selon ses flatteurs, qu'un capitaine de vaisseau, Séleucus qu'un commandant d'éléphants, et Lysimaque un garde de trésors. Il se conclut donc une ligue entre ces quatre rois; et Séleucus se hâta de se rendre en Assyrie pour se préparer à cette nouvelle guerre.

L'ouverture s'en fit sur la côte de l'Hellespont. Cassandre et Lysimaque avaient jugé à propos que le premier demeurât en Europe, pour la défendre contre Démétrius; et que l'autre, avec autant de troupes qu'on en pourrait tirer de leurs deux royaumes sans les trop dégarnir, allât faire une invasion dans les provinces d'Antigone en Asie. Lysimaque, en conséquence, passa l'Hellespont avec une bonne armée, et de gré ou de force soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie, et la plupart des pays qui étaient entre la Propontide et la rivière du Méandre.

Antigone était alors à Antigonie, qu'il venait de faire bâtir dans la haute Syrie, occupé à célébrer des jeux solennels qu'il y avait établis. Cette nouvelle et celle de plusieurs autres révoltes, qui lui vinrent en même temps, lui firent incontinent quitter ses jeux. Il congédia sur-le-champ l'assemblée, et se prépara à marcher du côté de l'ennemi; et, dès que ses troupes furent réunies, il leur fit passer en diligence le mont



Taurus, et entra en Cilicie. A Cuindes, ville de cette province, il prit dans le trésor public l'argent dont il avait besoin, et augmenta ses troupes autant qu'il le trouva nécessaire. Ensuite il les mena droit à l'ennemi, et reprit en passant plusieurs places qui s'étaient révoltées. Lysimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive en attendant le secours qui lui venait de la part de Séleucus et de Ptolémée. Ainsi le reste de l'année se passa sans action, et chacun se retira dans ses quartiers d'hiver.

Au commencement de la suivante, Séleucus forma son armée à Babylone, et la mena en Cappadoce pour agir contre Antigone. Celui-ci manda aussitôt Démétrius, qui quitta promptement la Grèce, vint à Éphèse, et reprit cette ville et plusieurs autres qui s'étaient déclarées pour Lysimaque à son arrivée en Asie. An. M. 3703. Av. J. C. 301.

Ptolémée profita en Syrie de l'absence d'Antigone. Il recouvra la Phénicie, la Judée, et la Célésyrie, excepté les villes de Tyr et de Sidon, où Antigone avait laissé bonne garnison. Il forma le siége de cette dernière; mais, pendant qu'il la battait, on lui vint donner avis qu'Antigone avait défait Séleucus et Lysimaque et qu'il venait au secours de la place. Sur ce faux avis il fit une trève de cinq mois avec les Sidoniens, leva le siége, et retourna en Égypte.

Ici finit ce qui nous reste de l'histoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéressant, et dans le moment même où va se donner une bataille qui décidera du sort des successeurs d'Alexandre.

L'armée des confédérés, commandée par Séleucus et Lysimaque, et celle d'Antigone et de Démétrius, arrivèrent presque en même temps dans la Phrygie. Elles ne Plut. in Demetr. p. 902.

furent pas long-temps en présence sans en venir aux mains. Antigone avait plus de soixante mille hommes de pied, dix mille chevaux, et soixante et quinze éléphants. Les ennemis avaient soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cents chevaux, quatre cents éléphants, et six-vingts chariots armés de faux. Le combat se donna près d'une ville de Phrygie nommée *Ipsus*.

Dès qu'on eut donné le signal, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis et les mit en fuite. Mais, par un desir téméraire et aveugle de gloire, dont les généraux ne peuvent trop se défier, et qui a été funeste à plusieurs, Démétrius s'étant mis à poursuivre les fuyards trop chaudement et sans songer au reste de l'armée, il se laissa ravir la victoire qu'il tenait déja dans ses mains s'il avait su profiter de son avantage; car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour réjoindre son infanterie, les éléphants des ennemis ayant rempli tout l'espace qui était entre-deux. Alors Séleucus, voyant les gens de pied d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point, à la vérité, mais fit mine seulement de vouloir les attaquer, tantôt d'un côté et tantôt de l'autre, pour les effrayer, et pour leur donner le temps de quitter le parti d'Antigone et de passer dans le sien. Et c'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, et le reste fut mis en fuite. Dans ce moment, une grosse troupe de l'armée de Séleucus se détacha par son ordre, et alla tomber avec fureur



contre Antigone, qui soutint quelque temps leur effort. Mais enfin, accablé de traits et percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. Démétrius, voyant son père mort, rassembla ce qu'il put de troupes, et se retira à Éphèse avec cinq mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie. Ce furent les seuls restes de plus de soixante-dix mille hommes que son père et lui avaient au commencement de l'action. Le grand Pyrrhus, tout jeune encore pour-lors, accompagna par-tout Démétrius, renversa tout ce qui se présenta devant lui, et fit voir dans cette première action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devait un jour attendre de son courage et de sa bravoure.

Plut. in Pyrrho, p. 384.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

DEPUIS LA BATAILLE D'IPSUS JUSQU'A LA MORT DE PTOLÉMÉE ÉVERGÈTE.

ARTICLE PREMIER.

Ce premier article renferme l'espace de cinquante-cinq ans : savoir, les quinze dernières années de Ptolémée, fils de Lagus, qui en avait déja régné vingt-trois, ce qui fait en tout trente-huit; et quarante autres années, qui font la durée du règne de Ptolémée Philadelphe.

§ I. *Les quatre princes vainqueurs partagent l'empire d'Alexandre-le-Grand en quatre royaumes. Séleucus bâtit plusieurs villes. Athènes ferme ses portes à Démétrius. Celui-ci se réconcilie avec Séleucus, puis avec Ptolémée. Mort de Cassandre. Commencement de Pyrrhus. Prise d'Athènes par Démétrius. Il perd, presque en même temps, tout ce qu'il possédait.*

Après la bataille d'Ipsus, les quatre princes confédérés partagèrent les états d'Antigone en les ajoutant



à ceux qu'ils possédaient déja. Et ce fut par ce partage que l'empire d'Alexandre fut divisé en quatre royaumes fixes. Ptolémée eut l'Égypte, la Libye, l'Arabie, la Célésyrie et la Palestine; Cassandre eut la Macédoine et la Grèce; Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, et quelques autres provinces par-delà l'Hellespont et le Bosphore; Séleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate et jusqu'au fleuve Indus. Le royaume de ce dernier s'appelle ordinairement *le royaume de Syrie*, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, y fit sa principale demeure; et ses successeurs, appelés *Séleucides*, de son nom, en firent autant. Mais il comprenait, outre la Syrie, ces vastes et riches provinces de la haute Asie qui composaient l'empire des Perses. C'est ici que commencent les vingt années de règne que je donne à Séleucus Nicator, parce que ce ne fut que depuis la bataille d'Ipsus qu'il fut reconnu pour roi. En y ajoutant les douze années où il avait déja exercé l'autorité royale sans en porter le titre, cela fait les trente et une années de règne que lui donne Ussérius.

Plut. in Demetr. p. 902. Appian. in Syr. p. 122, 123. Polyb. l. 15, p. 572.

Ces quatre rois sont les quatre cornes du bouc[1] de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la première

[1] J'étais fort attentif à ce que je voyais: et en même temps un *bouc* vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre; et ce bouc avait une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce bélier, et lui rompit les deux cornes.... Le bouc ensuite devint extraordinairement grand; et étant crû, sa grande corne se rompit, et il se forma quatre cornes considérables au-dessous, vers les quatre vents du ciel. (DAN. ch. 8, v. 5, 6 et 8.) *Dieu donne ensuite à son prophète l'explication de ce qu'il venait de lui montrer.* Le bélier que vous avez vu qui avait des cornes, est le roi des Perses et des Mèdes. Le bouc est le roi des Grecs; et la grande corne qu'il avait entre les deux yeux, est le premier de leurs rois. Les quatre cornes qui se sont élevées après que la première a été rompue, sont les quatre rois qui s'éléveront de sa nation, mais non avec sa force et sa puissance. (Ibid. v. 20, 21, 22.)

corne rompue. Cette première corne était Alexandre, roi de Grèce, qui détruisit l'empire des Mèdes et des Perses désigné par le bélier à deux cornes; et les quatre autres cornes sont ces quatre rois, qui s'élevèrent après lui et partagèrent son empire entre eux. Ils n'étaient point de sa postérité : *et non in posteros ejus.*

Ce sont aussi les quatre têtes du léopard[1], qui sont montrées ailleurs au même prophète.

Par ce dernier partage de l'empire d'Alexandre furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'était fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'était simplement en provinces entre les gouverneurs, sous le frère et le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre rois, et en royaumes : et ainsi on ne peut entendre ces prophéties que de celui-ci; car il est clair qu'elles parlent de ces quatre successeurs d'Alexandre comme de quatre rois : *Quatuor reges consurgent.* Aucun des successeurs d'Alexandre ne fut roi qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'empire; encore n'était-ce qu'un titre précaire, que chacun se donnait de sa pure autorité, et qui n'était point reconnu par les autres. Au lieu qu'après la bataille d'Ipsus, le traité que firent les quatre confédérés, après avoir terrassé et dépouillé leur ennemi, assigna à chacun ses états à titre de royaume, et les autorisa et les reconnut comme des rois, souverains et indépendants de toute autre autorité supérieure. Ces quatre rois sont Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque.

[1] Après cela je vis une autre bête qui était comme un léopard; et elle avait au-dessus de soi quatre ailes, comme les ailes d'un oiseau. Cette bête avait quatre têtes, et la puissance lui fut donnée. (Dan. 7, 5.)



On ne peut assez admirer ici, et dans les autres endroits où nous ferons observer l'accomplissement des prédictions de Daniel, avec quelle lumière le prophète pénètre dans cette profonde nuit de l'avenir en un temps où il n'y avait pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle précision et quelle certitude, dans la variété de ces révolutions, et dans ce cahos d'événements singuliers, il en détermine les circonstances; fixe le nombre des successeurs, en marque la nation, qui doit être grecque; en désigne les contrées; en mesure la durée et la puissance, inférieure à celle d'Alexandre; en caractérise les princes, les alliances, les traités, les perfidies, les mariages et leur succès. Est-il possible d'attribuer au hasard, ou à la prévoyance humaine, des prédictions si détaillées et si éloignées de toute apparence; et de n'y pas reconnaître le caractère et comme le sceau de la Divinité, à laquelle tous les siècles sont présents, et qui dispose souverainement du sort des royaumes et des empires?

Il est temps maintenant de reprendre et de continuer le fil de l'histoire.

Onias, I[er] du nom, grand-prêtre des Juifs, mourut dans ce temps-ci. Il eut pour successeur son fils Simon, lequel, pour la sainteté de sa vie et la justice qui éclata dans toutes ses actions, fut surnommé *le Juste*. Il vécut neuf ans dans le pontificat. Joseph. Antiq. l. 12, cap. 2.

Séleucus, après avoir vaincu Antigone, s'empara de la haute Syrie, et y bâtit la ville d'Antioche sur l'Oronte, et il l'appela ainsi du nom de son père ou de son fils, car l'un et l'autre se nommait Antiochus. Cette ville, où les rois de Syrie firent dans la suite leur résidence, a été long-temps la capitale de l'Orient, et elle An. M. 3704. Av. J.C. 300. Strab. l. 16, p. 749, 750. Appian. in Syr. p. 124. Justin. l. 15, cap. 4.

conserva encore, depuis, ce privilége sous les empereurs romains. Antigone, peu de temps auparavant, avait bâti dans le voisinage une ville qu'il avait nommée *Antigonie*. Séleucus la fit démolir entièrement; il se servit des matériaux pour la sienne, et il y fit passer tous les habitants de la première.

Strab. l. 16, p. [749 et] 750. Entre plusieurs autres villes qu'il fit bâtir dans ce pays-là, il y en eut trois plus remarquables que les autres : l'une qu'il appela, de son nom, *Séleucie;* la seconde, *Apamée*, de celui d'Apamée sa femme, fille d'Artabaze, Perse; et la troisième, *Laodicée*, du nom de Laodice sa mère. Apamée et Séleucie étaient sur la même rivière qu'Antioche, et Laodicée sur la même côte vers le midi. Dans toutes ces nouvelles villes, il donna aux Juifs les mêmes priviléges et les mêmes immunités qu'aux Grecs et aux Macédoniens : sur-tout à Antioche en Syrie, où il s'en établit beaucoup; de sorte qu'ils y occupaient une partie aussi considérable de la ville, qu'à Alexandrie.

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius s'était retiré à Éphèse. De là il s'embarqua pour la Grèce, n'ayant plus de ressource que dans l'affection des Athéniens, chez qui il avait laissé ses vaisseaux, son argent, et sa femme Déidamie. Il fut étrangement surpris et irrité lorsque sur la route il rencontra les ambassadeurs des Athéniens, qui venaient au-devant de lui pour lui annoncer qu'il ne pouvait point entrer dans leur ville, parce que le peuple avait ordonné, par un décret, qu'on n'y recevrait aucun des rois, et pour lui apprendre qu'on avait renvoyé à Mégare sa femme Déidamie avec tous les honneurs et avec le cortége dus à sa dignité. Il connut pour-lors le cas qu'il fallait faire d'honneurs



et d'hommages extorqués par la crainte, et qui ne partaient point du cœur. L'état de ses affaires ne lui permettant pas de se venger de leur perfidie, il se contenta de leur envoyer faire ses plaintes avec modération, et redemander ses galères parmi lesquelles était cette galère prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers la Chersonèse. Ayant fait le dégât sur les terres de Lysimaque, il enrichit ses troupes du butin qu'il en tira, et retint par ce moyen auprès de lui son armée, qui commença à reprendre des forces et à se rendre plus redoutable.

Lysimaque, roi de Thrace, pour s'affermir dans ses états, fit un traité particulier avec Ptolémée, et se lia encore plus étroitement avec lui en épousant une de ses filles, nommée *Arsinoé*. Il en avait auparavant fait épouser une autre à son fils Agathocle, nommée *Lysandra*. Pausan. in Attic. p. 16-18.

Cette alliance de Lysimaque avec Ptolémée donna de l'ombrage à Séleucus. Il s'allia aussi de son côté à Démétrius, et épousa Stratonice, fille de ce prince et de Phila sœur de Cassandre. La beauté de Stratonice avait engagé Séleucus à la demander en mariage. Comme les affaires de Démétrius étaient dans un très-mauvais état, une alliance si honorable et avec un prince si puissant lui fit un extrême plaisir. Il mena aussitôt lui-même sa fille avec toute sa flotte, de Grèce où il avait encore quelques places, en Syrie. Il fit en passant une descente en Cilicie. Cette province appartenait alors à Plistarque, frère de Cassandre, à qui elle avait été assignée par les quatre rois qui avaient partagé la succession d'Alexandre-le-Grand après la

An. M. 3705. Av. J.C. 299.

Plut. in Demetr. p. 903.



mort d'Antigone. Plistarque alla porter ses plaintes à Séleucus, et lui faire des reproches de ce qu'il s'alliait avec l'ennemi commun sans le consentement des autres rois, ce qu'il regardait comme une infraction du traité. Démétrius, ayant eu avis de ce voyage, marcha droit à la ville de Cuindes, où était le trésor de la province, enleva ce trésor, qui se montait à douze cents talents [1], retourna promptement à sa flotte, arriva en Syrie, où il trouva Séleucus, et lui donna sa fille. Après quelques jours passés dans les divertissements de la noce, et dans les festins donnés et rendus de part et d'autre, Démétrius retourna dans la Cilicie, et se rendit maître de toute la province. Il envoya Phila sa femme à Cassandre, dont elle était sœur, pour excuser cette démarche. Ces rois imitaient les princes d'Orient, à qui il était ordinaire de prendre plusieurs femmes à-la-fois.

Sur ces entrefaites, Déidamie, une autre de ses femmes, qui l'était venue trouver de Grèce, et qui avait été quelque temps avec lui, mourut de maladie; et, Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par le moyen de Séleucus, il fut convenu qu'il épouserait
An.M. 3706. Ptolémaïde, fille de Ptolémée. Ainsi Démétrius com-
Av.J.C. 298. mença à rétablir un peu ses affaires : car, avec la nouvelle conquête de la Cilicie, il avait toute l'île de Cypre, et les deux riches et puissantes villes de Tyr et de Sidon en Phénicie, et plusieurs villes en Asie.

Il y avait eu bien de l'imprudence à Séleucus, de permettre qu'un ennemi si dangereux s'établît si près de lui, et usurpât sur un de ses alliés une province

[1] Douze cent mille écus. = 6,600,000 fr. — L.

aussi voisine que la Cilicie. Tout cela marque que ces princes se conduisaient sans règle, sans principe suivi, sans connaître même les véritables intérêts de leur ambition. Car, pour la bonne foi, la droiture, la reconnaissance, ils y avaient tous renoncé depuis longtemps; et, selon la remarque de l'auteur du premier livre des Machabées [1], ils ne régnaient que pour le malheur des peuples.

Séleucus ouvrit donc les yeux; et, pour n'avoir pas des deux côtés de ses états un voisin si habile, il demanda à Démétrius de lui céder la Cilicie pour une somme d'argent assez considérable. Démétrius n'ayant pas cru devoir écouter cette proposition, il lui demanda de lui rendre donc Tyr et Sidon, qui étaient des dépendances de la Syrie, dont il était roi. Démétrius, prenant feu, lui répondit fort brusquement que, quand il perdrait plusieurs autres batailles aussi funestes pour lui que celle d'Ipsus, jamais il ne se résoudrait à acheter si cher l'amitié de Séleucus. En même temps il fit voile vers ces deux villes, en renforça les garnisons, les pourvut de tout ce qu'il fallait pour les bien défendre, et prévint pour-lors le dessein que Séleucus avait formé de les lui enlever. Ce procédé de Séleucus, qui était assez conforme aux règles d'une politique intéressée, avait quelque chose de si odieux du côté de l'honneur, qu'il choqua tout le monde, et fut blâmé universellement. En effet, ayant des états d'une si grande étendue, qu'ils renfermaient tout ce qui était entre l'Inde et la Méditerranée, quelle avidité insatiable, ou quelle dureté, de ne vouloir pas laisser

[1] « Obtinuerunt pueri ejus regnum, et imposuerunt omnes sibi diademata.... et multiplicata sunt mala in terra. » (I *Machab.* cap. I, v. 9 et 10.)

jouir en repos son beau-père de ces débris de sa fortune!

An. M. 3707. Av. J.C. 297. En ce temps-là Cassandre mourut d'hydropisie. Il avait gouverné dix-neuf ans la Macédoine depuis la mort de son père Antipater, et six ou sept depuis le dernier partage. Il laissa trois fils qu'il avait eus de Thessalonice, une des sœurs d'Alexandre-le-Grand. Philippe, qui lui succéda, étant mort fort peu de temps après lui, laissa la couronne en dispute entre ses deux frères.

Plut. in Pyrrho, p. 383-385. Pyrrhus, le fameux roi d'Épire, épousa en Égypte Antigone, qui était de la maison de Ptolémée. Ce jeune prince était fils d'Éacide, que les Molosses, dans une révolte, avaient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mamelle, fut sauvé des mains des révoltés, qui le poursuivaient pour l'égorger. Après diverses aventures, il fut conduit en Illyrie à la cour du roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Éacide, pressa le roi de le lui remettre entre les mains, lui offrant deux cents talents[1]. Mais Glaucias eut horreur d'une telle proposition. Dès que cet enfant eut atteint la douzième année de son âge, il le remena lui-même en Épire avec une puissante armée, et le rétablit dans ses états; et les Molosses pour-lors furent obligés de céder à la force. Justin dit qu'ayant changé leur haine en compassion, ils le rappelèrent, et lui donnèrent des tuteurs pour administrer son royaume jusqu'à ce qu'il fût en âge; ce qui a peu de vraisemblance.

A l'âge de dix-sept ans, se croyant assez affermi sur

[1] Deux cent mille écus.



le trône, il quitta sa ville capitale, et alla faire un voyage en Illyrie, pour se trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avait été élevé. Les Molosses, profitant de son absence, se révoltèrent encore, chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, et se donnèrent à Néoptolème son grand oncle. Pyrrhus, ayant ainsi perdu son royaume, et se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de son beau-frère Démétrius, fils d'Antigone. Ce dernier avait épousé sa sœur Déidamie.

A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipsus, il se distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna point : il lui conserva les villes grecques que ce prince lui avait confiées; et, quand Démétrius eut fait, par le moyen de Séleucus, la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en ôtage en Égypte.

Pendant qu'il fut à la cour de ce prince, et dans les chasses et dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, et de sa grande patience dans tous les travaux. Et voyant que, de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice était celle qui avait le plus de pouvoir sur lui, et qui surpassait toutes les autres en esprit et en prudence, il s'attacha à elle particulièrement. Car, déja habile politique, il n'oubliait rien pour faire sa cour à ceux de qui sa fortune dépendait, et pour s'insinuer auprès des personnes qui pouvaient lui être utiles. Ses manières nobles et prévenantes le firent assez estimer de Ptolémée pour qu'il lui donnât Antigone, fille de Bérénice sa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes princes qui la demandaient en mariage. Bérénice l'avait eue de

Philippe, son premier mari, avant que d'être mariée à Ptolémée. Ce Philippe était un Macédonien, peu connu d'ailleurs. Quand Pyrrhus eut épousé Antigone, la reine eut assez de crédit sur l'esprit de son mari pour faire accorder à son gendre une flotte et de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses états. Voilà par où commença la fortune d'un prince exilé qui a passé pour le plus grand capitaine de son siècle. Et il faut avouer que toutes les démarches de sa jeunesse annonçaient un rare mérite, et donnaient de grandes espérances pour l'avenir.

An.M. 3708. Av. J.C. 296. Plut. in Demetr. p. 904, 905.

Nous avons vu qu'Athènes s'était révoltée contre Démétrius, et lui avait fermé ses portes. Lorsque ce prince crut avoir pourvu à la sûreté de ce qu'il possédait en Asie, il marcha contre cette ville rebelle et ingrate pour la punir comme elle le méritait. La première année fut employée à réduire les Messéniens, et à soumettre

An.M. 3709. Av. J.C. 295.

d'autres villes qui avaient quitté son parti. La suivante, il retourna contre Athènes, qu'il serra de près, et qu'il réduisit à la dernière extrémité en lui coupant les vivres. Une flotte de cent cinquante vaisseaux que le roi Ptolémée envoyait au secours des Athéniens, et qui parut près d'Égine, ne leur donna qu'une courte joie; car ces vaisseaux, voyant qu'il en arrivait à Démétrius un grand nombre du Péloponnèse, et plusieurs autres de Cypre, et que tous ensemble ils montaient au nombre de trois cents, levèrent les ancres et s'enfuirent.

Quoique les Athéniens eussent ordonné, par un décret, peine de mort contre quiconque oserait parler de paix et d'accommodement avec Démétrius, l'extrême disette qu'ils souffraient les obligea de lui ouvrir leurs portes. Quand il y fut entré, il commanda aux habi-



tants de s'assembler tous dans le théâtre. Il environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'échafaud où se jouent les pièces, et, descendant par l'escalier d'en-haut comme les acteurs, il se montra à cette multitude, qui était plus morte que vive, et qui attendait, dans un tremblement qui ne peut s'exprimer, l'arrêt de sa condamnation. Mais dès le commencement de son discours il dissipa toutes leurs craintes : car il n'éleva point sa voix comme un homme en colère, et n'usa point de termes emportés ni insultants; mais, adoucissant son ton, et leur faisant seulement des plaintes avec douceur et amitié, il leur pardonna, leur rendit ses bonnes graces, leur donna cent mille mesures de blé, et rétablit les magistrats qui leur étaient le plus agréables. On peut juger de la joie du peuple par la crainte et la frayeur qu'il avait ressentie. Quelle serait la gloire d'un prince qui soutiendrait toujours un si beau et si admirable caractère!

Après avoir réglé les affaires dans Athènes, il forma le dessein de dompter les Lacédémoniens. Le roi Archidamus vint à sa rencontre, et s'avança jusqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un grand combat, et, l'ayant mis en fuite, il se jeta dans la Laconie, donna un second combat à la vue même de Sparte, où il fit cinq cents prisonniers, et tua deux cents hommes sur la place; de sorte qu'on le regardait déja comme maître de la ville, qui n'avait jamais encore été prise.

Mais dans ce moment il reçut coup sur coup deux nouvelles qui lui donnèrent bien d'autres soins. La première était que Lysimaque venait de lui enlever tout ce qu'il avait en Asie; et l'autre, que Ptolémée

avait fait une descente en Cypre et pris toute l'île, excepté Salamine, où s'étaient retirés sa mère, sa femme et ses enfants, et qu'il assiégeait cette place avec vigueur. Démétrius laissa tout pour courir à leur secours. Peu de temps après il apprit que la ville s'était rendue. Ptolémée eut la générosité de relâcher la mère, la femme et les enfants de son ennemi sans rançon, et de les lui renvoyer avec toutes les personnes, l'équipage et les effets qui leur appartenaient : il leur fit même, en partant, des présents magnifiques qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

La perte de Cypre fut bientôt suivie pour Démétrius de celle de Tyr et de Sidon ; et, d'un autre côté, Séleucus lui enleva la Cilicie. Ainsi, en peu de temps, il se vit dépouillé de tout ce qu'il possédait, sans ressource et sans espérance pour l'avenir.

§ II. *Dispute des deux fils de Cassandre pour la couronne de Macédoine. Démétrius, appelé au secours d'Alexandre, se défait de lui, et est proclamé roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus et Lysimaque lui enlèvent la Macédoine, et la partagent entre eux ; mais bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison.*

Jamais prince n'essuya de plus étranges revers de fortune, et ne se vit exposé à de plus prompts changements, que Démétrius ; et il y donnait lieu par son imprudence, s'amusant à de petites conquêtes qui ne

le menaient à rien, pendant qu'il abandonnait ses provinces au premier occupant. Immédiatement après ses plus grands succès, il venait d'être dépouillé de tous ses états, et réduit presque au désespoir; et tout d'un coup une ressource inopinée s'offre à lui, d'où il avait le moins lieu de l'attendre.

An. M. 3710. Av. J. C. 294. Plut. in Demetr. p. 905; in Pyrrho, p. 386. Justin. l. 16, cap. 1.

Dans la querelle des deux fils de Cassandre pour la couronne, Thessalonice leur mère favorisait Alexandre, qui était le plus jeune. Antipater, l'aîné, en fut si outré, que de rage il la tua de ses propres mains, quoiqu'elle le conjurât, par ses mamelles qu'il avait sucées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appela à son secours Pyrrhus de l'Épire, et Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus arriva le premier, soumit plusieurs villes de Macédoine, en retint une partie pour le prix du secours qu'il avait donné à Alexandre; et, après avoir réconcilié les deux frères, il se retira. Démétrius survint dans ce moment; Alexandre alla au-devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié et de reconnaissance, mais lui témoigna que l'état des affaires était changé et qu'il n'avait plus besoin de son secours. Ce compliment déplut à Démétrius. Alexandre redoutait sa trop grande puissance, et craignait, en l'admettant dans ses états, de se donner un maître : au-dehors cependant ils vivaient en amis, et se donnaient des repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, sur un avis vrai ou supposé qu'Alexandre songeait à se défaire de lui, le prévint et le tua. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens; mais, quand il leur eut rendu compte de sa conduite, la haine qu'ils avaient pour Antipater, infame meurtrier de sa mère, fit qu'ils se déclarèrent pour Démétrius, et le procla-

mèrent roi de Macédoine. Il conserva cette couronne pendant sept ans. Antipater s'enfuit dans la Thrace, où il ne survécut pas long-temps à la perte de son royaume.

Par la mort de Thessalonice et de ses deux fils, une des branches de la famille royale de Philippe, roi de Macédoine, se trouva entièrement éteinte, comme l'autre, qui était par Alexandre-le-Grand, l'avait été par la mort du jeune Alexandre et d'Hercule, ses deux fils. Ainsi ces deux princes, qui par leurs guerres injustes avaient porté par-tout le fer et le feu, et causé la désolation de tant de provinces et de tant de familles royales, par une juste punition de la Providence éprouvèrent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avaient fait souffrir aux autres. Philippe, Alexandre [1], leurs femmes et tous leurs descendants, périrent de mort violente.

An. M.3711. Av. J.C. 293. Strab. l. 6, p. 738-743. Plin. lib. 16, cap. 26.

Ce fut à peu près dans ce temps-là que Séleucus bâtit sur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Babylone. Elle devint bientôt très-peuplée, et Pline dit qu'elle avait six cent mille habitants. Les digues de l'Euphrate rompues, l'inondation de tout le pays qu'elles avaient causée, et le bras de cette rivière qui passait par Babylone devenu si bas par cette saignée qu'il n'était plus navigable, tout cela avait rendu le séjour de Babylone si incommode, que, dès que Séleucie fut bâtie, elle attira bientôt tous ses habitants. Ainsi se préparait l'accomplissement de la célèbre prophétie d'Isaïe, qui, dans un temps où cette ville était la plus florissante, avait prédit qu'un jour elle deviendrait ab-

[1] Plusieurs auteurs ont écrit qu'Alexandre avait été empoisonné.



solument déserte et inhabitée. J'ai marqué ailleurs comment et par quels degrés cette prédiction fut parfaitement accomplie. Tome I, p. 447. [II. p. 184 de cette édit.]

Simon-le-Juste, souverain sacrificateur des Juifs, étant mort au bout de neuf ans de pontificat, laissa un fils en bas âge, nommé Onias. Comme il était trop jeune pour exercer cette dignité, on la donna à Éléazar, frère de Simon, qui l'exerça pendant quinze ans. An. M. 3712. Av. J.C. 292. Jos. Antiq. lib. 12, c. 2.

Je passe quelques événements peu considérables. Démétrius, se croyant assez affermi en Grèce et en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'empire de son père en Asie. Il forma pour cet effet une armée de plus de cent mille hommes, et équipa une flotte de cinq cents voiles. Il ne s'était point vu de si grand armement depuis Alexandre-le-Grand. Démétrius animait les ouvriers par sa présence et par ses conseils, allait en personne les visiter, montrait ce qu'il fallait faire, et mettait lui-même la main à l'œuvre. Tout le monde était surpris et étonné, non-seulement du nombre de ces galères, mais de leur grandeur; car jusque-là jamais homme n'en avait vu de seize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que long-temps après, que Ptolémée Philopator en fit bâtir une de quarante rangs [1] : mais elle n'était que pour la pompe et l'ostentation; au lieu que celles de Démétrius étaient d'un grand usage dans le combat, leur An. M. 3716. Av. J.C. 288. Plut. in Demetr. p. 909; et in Pyrrho, p. 386. Justin. l. 16, cap. 2.

[1] Cette galère avait deux cent quatre-vingts coudées de longueur, qui font quatre cent vingt pieds; et quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe, qui font soixante et douze pieds. Il y avait sur cette galère quatre cents matelots, sans compter les rameurs qui étaient au nombre de quatre mille, et près de trois mille soldats qui tenaient dans les espaces entre les rameurs et sur le dernier pont. (Plut. dans *la vie de Démétr.*)

légèreté et leur agilité les rendant encore plus dignes d'admiration que leur grandeur et leur magnificence.

An. M. 3717. Av. J.C. 287. Ptolémée, Lysimaque et Séleucus, informés des formidables préparatifs de Démétrius, en prirent l'alarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvelèrent leur alliance, et ils y engagèrent aussi Pyrrhus, roi d'Épire; de sorte que, quand Lysimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, Pyrrhus en fit autant de l'autre. Démétrius, qui était alors occupé en Grèce à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditait, accourut promptement pour défendre ses propres états; mais, avant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avait déja enlevé Bérée, une des plus considérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfants, et les effets de la plupart des soldats de Démétrius. La nouvelle de cette prise causa un désordre général dans l'armée de Démétrius. Une grande partie refusa absolument de le suivre. Ils déclarèrent, d'un air mutin et séditieux, qu'ils voulaient s'en aller chez eux défendre leurs familles et leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur leurs esprits, prit le parti de se sauver en Grèce, déguisé en simple soldat; et l'armée entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama roi de Macédoine.

La différence du caractère de ces deux princes contribua beaucoup à un si prompt changement. Démétrius, qui prenait pour vraie grandeur une vaine pompe et une fastueuse magnificence, s'était fait mépriser des Macédoniens par l'endroit même par où il prétendait s'attirer leur estime. Comme un véritable roi de théâtre, il ceignait ambitieusement sa tête d'un double diadême, portait des robes de pourpre rehaussées d'or,



et avait une chaussure tout extraordinaire. Il faisait travailler depuis long-temps à un superbe manteau, sur lequel on avait représenté en broderie d'or le monde entier et tous les astres qui paraissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait, à cause du changement de sa fortune, et il n'y eut point après lui de roi qui osât le porter.

Mais ce qui le rendit encore plus odieux, ce fut la difficulté qu'il y avait à l'approcher. Fier, hautain, méprisant, ou il ne donnait pas le temps de parler, ou il traitait si rudement ceux qui avaient affaire à lui qu'il les renvoyait tous mécontents. Un jour qu'il était sorti de son palais, et qu'il marchait dans les rues plus familièrement que de coutume, il y eut quelques gens qui lui présentèrent des placets et des requêtes. Il les reçut assez gracieusement, et les mit dans un pan de son manteau ; mais, quand il fut sur le pont de l'Axius, il jeta toutes ces requêtes dans la rivière. C'est bien peu connaître les hommes, que de ne pas sentir combien un mépris si marqué est capable de les révolter. A cette occasion, on rappelait une action du grand Philippe, que j'ai rapportée dans son temps. Il avait refusé plusieurs fois audience à une pauvre femme, sous prétexte qu'il n'en avait pas le loisir : *ne soyez donc point roi*, lui répliqua-t-elle avec quelque émotion. Philippe se fit une règle, depuis ce temps-là, d'accorder à ses sujets de fréquentes et longues audiences : Aussi, dit ici Plutarque, LA FONCTION LA PLUS INDISPENSABLE D'UN ROI EST DE S'APPLIQUER A RENDRE LA JUSTICE [2].

[1] Rivière de la haute Macédoine.

[2] Οὐδὲν γὰρ οὕτως τῷ βασιλεῖ προσῆκον, ὡς τὸ τῆς δίκης ἔργον.

Les Macédoniens avaient tout une autre idée de Pyrrhus. Ils entendaient dire, et ils l'avaient eux-mêmes éprouvé, qu'il était doux, affable, accessible, prompt et très-ardent à reconnaître les services qu'on lui avait rendus, lent à se mettre en colère et à punir. De jeunes officiers dans le vin avaient fait de lui des plaisanteries offensantes; l'ayant su, il les fit venir, et leur demanda s'il était vrai qu'ils eussent ainsi parlé : *Oui, seigneur*, répondit l'un d'entre eux, *et nous en aurions dit bien davantage si le vin ne nous eût manqué*. Cette plaisanterie, qui marquait de l'ingénuité et de l'esprit, le fit rire, et il les renvoya.

Les Macédoniens le mettaient beaucoup au-dessus de Démétrius, même pour le mérite guerrier. Il les avait battus dans quelques occasions; mais ils ne lui savaient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiraient son courage. Ils disaient que les autres princes n'imitaient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs gardes, par l'affectation de pencher le cou comme lui, et par une manière de parler fière et hautaine; que Pyrrhus était le seul qui le représentât par ses grandes et louables qualités. Il n'était pas lui-même exempt de vanité sur l'article de la ressemblance avec Alexandre pour les traits du visage[1]; mais une bonne femme de Larissa, chez qui il

[1] Les flatteurs avaient persuadé à Pyrrhus que réellement il ressemblait à Alexandre pour les traits du visage. Dans cette persuasion, ayant fait apporter les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, et de quelques autres princes, il demanda à une femme de Larissa, chez qui il était logé, auquel de ces princes elle trouvait qu'il ressemblât. Elle refusa long-temps de répondre. Enfin, pressée de le faire, elle dit qu'il ressemblait à Batrachion : c'était un cuisinier fort connu dans la ville. (LUCIAN. *advers. Indoct.* p. 552, 553.)



logeait, l'en détrompa par une réponse qui ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens croyaient voir en lui le regard de ce prince, le feu de ses yeux, cette vivacité, cette promptitude, cette impétuosité avec laquelle il chargeait les ennemis et renversait tout ce qui osait lui faire tête. Pour ce qui est de la science militaire, et de l'habileté à ranger une armée en bataille et de savoir prendre ses avantages, ils ne trouvaient personne qu'ils pussent comparer à Pyrrhus.

Il n'est pas étonnant que les Macédoniens, avec des préventions si favorables d'un côté et si désavantageuses de l'autre, aient quitté sans peine le parti de Démétrius pour embrasser celui de Pyrrhus. On voit par cet exemple, et par mille autres, combien il est important aux princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté et douceur, et en les aimant véritablement, moyen unique d'en être eux-mêmes aimés; ce qui fait leur plus solide gloire, leur plus essentielle obligation, et en même temps leur plus grande sûreté.

Lysimaque, étant survenu dans le moment que Pyrrhus venait d'être déclaré roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avait pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, et que par conséquent il devait avoir sa part du royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne croyait pas pouvoir encore compter entièrement sur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lysimaque. Ainsi ils partagèrent entre eux les villes et les provinces. Cet accord, loin de les concilier ensemble et de les réunir, fut pour eux un sujet continuel de haines et de divisions; car, dit Plutarque, ceux à l'avarice et à l'ambition desquels les mers, les

Plut. in Pyrrho, p. 389, 390.

montagnes, les déserts inhabitables, ne peuvent servir de barrières, et dont les bornes qui séparent l'Europe et l'Asie ne sauraient borner la cupidité, comment pourraient-ils se tenir en repos, et s'empêcher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux et si fort à leur bienséance ? Cela n'est pas possible. Il faut qu'ils soient toujours en guerre, ayant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie et d'injustice. Les noms de paix et de guerre sont pour eux deux sortes de monnaie, auxquelles ils donnent cours, et dont ils font un usage pour leurs intérêts, et non pour la justice : encore, continue le même auteur, sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié et de paix, ce qui n'est qu'une trève et qu'une surséance de leurs injustices.

Toute la suite de l'histoire des successeurs d'Alexandre justifie la réflexion de Plutarque. Jamais il ne se fit plus de traités, d'alliances, de conventions, et jamais on ne les viola plus ouvertement ni plus impunément. Plût à Dieu que cette plainte ne convînt qu'aux princes et aux temps dont nous parlons !

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus souples et plus soumis quand il les menait à la guerre que quand il les tenait en repos, et n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille et qui pût long-temps supporter la paix, faisait tous les jours de nouvelles entreprises sans beaucoup ménager ni ses sujets ni ses alliés. Lysimaque profita de l'indisposition des troupes à l'égard de Pyrrhus, et les aigrit encore davantage par ses émissaires en leur faisant honte de s'être choisi pour maître un étranger qui ne tenait à la Macédoine que par



intérêt, et non par affection. Ces reproches entraînèrent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les suites de cette désertion, se retira avec ses Épirotes et les troupes de ses alliés, et perdit la Macédoine de la même manière qu'il l'avait gagnée.

Il se plaignait beaucoup de l'inconstance et du peu d'attachement de ces peuples pour lui. Mais, dit encore Plutarque, les rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts; car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, et pratiquer les leçons d'infidélité et de trahison qu'ils leur donnent par toute leur conduite, en faisant voir en toute occasion qu'ils ne comptent pour rien la justice, la vérité et la bonne foi.

Pour ce qui regarde Démétrius, après la désertion de ses troupes, il s'était retiré dans la ville de Cassandrie[1], où était sa femme Phila, laquelle, désolée du funeste état où elle voyait son mari, et effrayée des malheurs où la décadence de ses affaires allait l'exposer elle-même, avala du poison et se délivra de la vie, qui lui était devenue plus insupportable que la mort. Plut. in Demetr. p. 910, 911.

Démétrius, pensant à ramasser les débris de son naufrage, s'en retourna en Grèce, où il avait encore plusieurs villes qui lui étaient demeurées soumises et attachées. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa le gouvernement à son fils Antigone, et, avec ce qu'il put tirer de troupes de ce pays-là, ce qui faisait dix à onze mille hommes, il s'embarqua, et fit voile vers l'Asie, résolu d'y chercher

[1] Ville de la haute Macédoine, sur les frontières de Thrace.

fortune en désespéré. Eurydice, sœur de sa femme Phila, le reçut à Milet. Elle avait avec elle la princesse Ptolémaïde, sa fille, qu'elle avait eue de Ptolémée, et dont le mariage avec Démétrius avait été conclu par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui donna; et de cette alliance naquit Démétrius, qui régna dans la suite à Cyrène.

Plut. in Demetr. p. 912-915.

Aussitôt après la célébration des noces, Démétrius entra dans la Carie et la Lydie, enleva quantité de places à Lysimaque dans ces provinces, et y augmenta considérablement ses forces; et à la fin il se rendit maître de Sardes. Mais, dès qu'Agathocle, fils de Lysimaque, parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ses conquêtes, et marcha vers l'Orient. Son dessein, en prenant cette route, était de surprendre l'Arménie et la Médie. Agathocle, qui le côtoya toujours, lui coupa si bien les vivres et les fourrages, que la maladie se mit dans son armée et l'affaiblit extrêmement. Et enfin, quand il voulut passer le mont Taurus avec le peu de monde qui lui restait, il trouva tous les passages gardés par les ennemis, et fut obligé de tourner sa marche vers Tarse en Cilicie.

De là il fit représenter à Séleucus, à qui cette ville appartenait, le triste état où il se trouvait réduit, et lui demanda d'une manière fort touchante les secours dont il avait besoin pour sa subsistance et celle des troupes qui lui restaient. Séleucus en eut d'abord pitié, et envoya des ordres à ses lieutenants de lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire. Ensuite, sur ce qu'on lui représenta de la valeur et de l'habileté de Démétrius, de ses ruses, de ses stratagêmes, et de sa hardiesse dans l'exécution des desseins où il voyait la



moindre ouverture, il jugea qu'il ne pouvait songér à rétablir un prince de ce caractère sans s'exposer lui-même. Ainsi, au lieu de continuer à le soutenir, il résolut sa perte, et il se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée pour venir fondre sur lui. Démétrius, qui en eut avis, se posta dans quelques endroits du mont Taurus où il jugea qu'il serait très-difficile de le forcer, et envoya une seconde fois conjurer Séleucus de le laisser passer dans l'Orient pour s'y établir dans quelque pays des Barbares et y finir ses jours tranquillement. En cas qu'il ne voulût point lui accorder cette grace, il le pria de lui permettre au moins de prendre des quartiers d'hiver dans ses états, et de ne pas l'exposer, en le chassant, aux rigueurs de la saison, de la faim et de la nudité, puisque ce serait le livrer sans défense à la discrétion de ses ennemis.

Séleucus était si prévenu contre le dessein de Démétrius sur l'Orient, que la proposition qu'il lui en fit augmenta sa défiance; et tout ce qu'il lui accorda fut de prendre des quartiers d'hiver dans la Cataonie, province limitrophe de la Cappadoce, pour les deux plus rudes mois de l'hiver, avec ordre d'en sortir aussitôt après. Pendant cette négociation, Séleucus mit de bonnes gardes à tous les passages de Cilicie en Syrie; de sorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour se dégager. Il chargea si vigoureusement les troupes qui gardaient les passages dans les montagnes, qu'il les en chassa, et s'ouvrit ainsi le chemin de la Syrie, où il entra aussitôt.

Cet heureux succès ayant ranimé son courage et l'espérance de ses soldats, il se préparait à faire un

dernier effort pour rétablir ses affaires : mais, malheureusement pour ce prince, une grosse maladie le saisit dans ce moment-là même, et l'arrêta tout court. Pendant quarante jours qu'elle dura, la plupart de ses soldats désertèrent; et il se vit réduit, quand sa santé fut assez rétablie pour recommencer à agir, à un coup de désespoir, qui était de tâcher de surprendre Séleucus dans son camp, à la faveur de la nuit, avec une poignée de gens qui lui restait. Un déserteur en avertit Séleucus assez à temps pour faire manquer le coup. Ce dessein manqué augmenta encore la désertion. Il tâcha, pour dernière ressource, de regagner les montagnes et de rejoindre sa flotte. Mais il trouva les passages si bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de se cacher dans les bois, où la faim l'obligea bientôt de se rendre à Séleucus, qui le fit mener sous bonne garde dans la Chersonèse de Syrie, près de Laodicée, où il le retint prisonnier. On lui accorda la liberté d'un parc pour la chasse, et toutes les commodités de la vie en abondance.

An. M. 3718. Av. J.C. 286.

Antigone, ayant appris la détention de son père, fut pénétré de la plus vive douleur, et écrivit à tous les rois, et à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en ôtage pour lui, et offrant d'abandonner, pour le prix de sa délivrance, tout ce qui lui restait encore. Plusieurs villes et grand nombre de princes firent pour lui la même prière. Lysimaque, au contraire, envoya offrir à Séleucus une grosse somme d'argent s'il voulait faire mourir son prisonnier. Une proposition si inhumaine et si barbare fit horreur à Séleucus; et, pour accorder une grace qui lui était demandée de tant d'endroits, il semblait n'attendre que

l'arrivée de son fils Antiochus et de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de sa liberté.

Cependant ce prince infortuné supportait son malheur avec patience et courage ; et il s'y accoutuma tellement dans la suite, qu'il n'en paraissait plus affligé. Il s'exerçait à la course, à la promenade, à la chasse, plus heureux cent fois, s'il avait bien connu son bonheur, que lorsqu'agité par l'ambition, comme par une violente frénésie, il courait les terres et les mers. Car quel autre fruit ces prétendus héros, qu'on appelle *conquérants*, tirent-ils de tous leurs travaux, de toutes leurs guerres, et de tous les dangers auxquels ils s'exposent, que de se tourmenter eux-mêmes en tourmentant les autres, et tournant sans cesse le dos au repos et au bonheur, qui, si on les en croit, est le but de tous les mouvements qu'ils se donnent? Mais peu-à-peu le chagrin le prit : il ne fit plus d'exercice ; son corps devint pesant ; il s'abandonna absolument à l'ivrognerie et au jeu des dés, à quoi il passait les journées entières, cherchant par là sans doute à écarter les tristes pensées de son état. Après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans, il tomba dans une grande maladie, causée par l'inaction, la bonne chère et l'excès du vin, et il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone son fils, à qui l'on envoya l'urne qui renfermait ses cendres, lui fit de magnifiques funérailles. Nous verrons dans la suite que cet Antigone, surnommé *Gonatas*, demeura paisible possesseur du royaume de Macédoine. La race de ce prince, toujours régnante, alla de père en fils, par plusieurs successions, en ligne directe jusqu'à Persée, en qui elle finit, et sur lequel les Romains conquirent la Macédoine.

§ III. *Ptolémée Soter cède l'empire à son fils Ptolémée Philadelphe. Tour de Pharos bâtie. Image de Sérapis apportée à Alexandrie. Fameuse bibliothèque établie alors dans cette ville, avec une académie de savants. Démétrius de Phalère présidait à l'une et à l'autre. Mort de Ptolémée Soter.*

An. M. 3719. Av. J.C. 285. Justin. l. 16.

Ptolémée Soter, fils de Lagus, après avoir régné vingt ans en Égypte avec le titre de roi, et près de trente-neuf depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône Ptolémée Philadelphe [1], un des fils qu'il avait eus de Bérénice. Il avait encore plusieurs enfants de ses autres femmes, entre autres Ptolémée surnommé *Céraunus*, ou *le foudre*, qui, étant fils d'Eurydice, fille d'Antipater, et l'aîné de tous, regardait la couronne comme lui appartenant de droit après la mort de son père. Mais Bérénice, qui, étant venue en Égypte simplement pour y accompagner Eurydice quand elle se maria, avait si bien charmé ce prince par sa beauté qu'il l'avait épousée, prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit préférer son fils à tous les enfants des autres reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries et les guerres qui auraient pu arriver après sa mort, qu'il prévoyait bien n'être pas fort éloignée à

[1] Ce mot signifie *amateur de ses frères*. Ptolémée fut ainsi surnommé par antiphrase, parce qu'il fit mourir deux de ses frères, qu'il prétendait lui avoir dressé des embûches. (PAUSAN. lib. I, pag. 12.)
= Si Ptolémée *Philadelphe* avait reçu ce titre par antiphrase, il n'eût point permis que ce titre ironique fût *officiel* : ce prince et sa femme Arsinoé, qui était sa sœur, en prenant *tous deux* le surnom de *Philadelphes*, voulurent manifester leur amour mutuel. — L.



l'âge de quatre-vingts ans qu'il avait, il résolut de le faire couronner pendant sa vie, et de lui abandonner tous ses états, disant qu'il était plus glorieux de faire un roi que de l'être soi-même. La cérémonie du couronnement de Philadelphe fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eût encore vue. Je me réserve à en donner la description à la fin de ce paragraphe.

Ptolémée Céraunus quitta la cour, et se retira auprès de Lysimaque, dont le fils Agathocle avait épousé Lysandra, sa sœur de père et de mère; et, après la mort d'Agathocle, auprès de Séleucus, qui le reçut avec une bonté tout extraordinaire, dont il ne fut payé que par une noire ingratitude, comme la suite de l'histoire le montrera.

La première année du règne de Ptolémée Philadelphe[1], qui fut la première de la 124e olympiade, la fameuse tour du fanal de l'île de Pharos fut achevée[2]. On l'appelait communément *la tour de Pharos*, et elle a passé pour une des sept merveilles du monde. C'était un grand bâtiment quarré, de marbre blanc, au haut duquel on entretenait continuellement du feu pour servir de guide aux vaisseaux[3]. Elle coûta huit cents talents à bâtir. Sur le pied de la monnaie d'Athènes, cela fait huit cent mille écus[4]; et, si c'est monnaie d'Alexandrie, c'est presque le double. L'architecte qui

Plin. l. 36, c. 12. Strab. l. 17, p. 791. Suid. in Φάρος.

[1] Il monta sur le trône, dans l'année 285 av. J. C. — L.

[2] Suidas dit qu'elle fut construite lorsque Pyrrhus passa en Épire, ce qui répond à la 23e année du règne de Soter: comme Eusèbe et le Syncelle mettent la construction du Phare sous Philadelphe, il est vraisemblable qu'il fut commencé par Soter et fini par son fils. — L.

[3] J'ai montré ailleurs (*Trad. de Strabon*, tome V, p. 330), que cette tour devait avoir 150 à 160 pieds de haut. — L.

[4] Huit cent mille écus. = 4,400,000 fr. — L.

la bâtit était Sostrate de Cnide, qui, pour en avoir l'honneur tout entier dans la postérité, usa d'une tromperie dont j'ai parlé ailleurs. Pharos était au commencement une véritable île à sept cents toises [1] de la terre ferme, et on n'y pouvait aller que par eau. Ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'était fait aussi à Tyr.

Tome I.

Dans ce temps-là on apporta du Pont, à Alexandrie, l'image du dieu Sérapis. Ptolémée, sur un songe qu'il eut, l'avait fait demander par ses ambassadeurs au roi de Sinope, ville du Pont, où elle était gardée. On la refusa pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin le peuple de Sinope, affligé de la famine, consentit de céder le dieu à Ptolémée pour un convoi de blé qu'il leur envoya. La statue fut apportée à Alexandrie, et mise dans un des faubourgs nommé *Rhacotis*, où elle fut adorée sous le nom de *Sérapis*, et où on lui bâtit dans la suite un temple fameux, appelé *le Sérapéon*, lequel, au rapport d'Ammien Marcellin, surpassait en beauté et en magnificence tous les temples du monde, hormis le Capitole de Rome. Ce temple avait aussi une bibliothèque, qui devint fameuse, dans les siècles suivants, pour le nombre et le prix des livres qu'elle contenait.

An.M. 3720. Av. J.C. 284. Tacit. Hist. lib. 4, c. 83 et 84. Plut. de Isid. et Osir. pag. 861. Clem. Alex. in Protrept. p. 31.

Am. Marcell. lib. 22, c. 16.

Ptolémée Soter avait cultivé les belles-lettres, comme cela paraît par la vie d'Alexandre qu'il avait composée, et qui était fort estimée des Anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les sciences, qu'il aimait, il fonda à Alexandrie une espèce d'académie,

Arrian. in præf. Plut. in Alex. p. 691. Q. Curt. l. 9, cap. 8. Strab. l. 17, p. 793.

[1] 7 stades. = Ces stades sont des stades d'Ératosthène, équivalents à 158 mètres : ainsi la distance qui séparait Pharos du continent n'était que de 1100 mètres environ. — L.

à laquelle on donnait le nom de *muséon*, où une société de savants travaillait à des recherches de philosophie et à perfectionner toutes les autres sciences, à peu près comme celles de Paris et de Londres. Pour cet effet il commença par leur donner une bibliothèque, qui s'augmenta prodigieusement sous ses successeurs. Son fils Philadelphe, en mourant, la laissa composée déja de cent mille volumes. Les princes de cette race, qui le suivirent, l'augmentèrent encore, de sorte qu'enfin il s'y trouva sept cent mille volumes.

Plut. in Moral. p. 1095.

Euseb. in Chron.

Voici comment on s'y prit pour la former. On saisissait généralement tous les livres grecs et autres qui entraient en Égypte; et on les envoyait au Muséon, où l'on en faisait faire des copies par des gens qu'on y entretenait exprès. Après cela on rendait ces copies aux propriétaires, et l'on retenait les originaux pour la bibliothèque. Ptolémée Évergète, par exemple, emprunta des Athéniens les œuvres de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle, et ne leur renvoya que les copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talents [1] (quinze mille écus) dont il leur fit présent pour les originaux qu'il retenait.

Galen.

Comme le Muséon fut d'abord dans le quartier de la ville que l'on nommait *Bruchion*, près du palais royal, ce fut là aussi qu'on établit d'abord la bibliothèque, et elle y attirait bien du monde. Mais quand elle fut si grossie, qu'on y comptait déja quatre cent mille volumes, on commença à mettre dans le Sérapéon les livres nouveaux qu'on y ajoutait. Cette dernière bibliothèque était donc comme un supplément de

[1] 82,500 fr. — L.

l'autre. Aussi voit-on qu'on l'appelait sa fille; et, avec le temps, il se trouva dans cette dernière jusqu'à trois cent mille volumes.

Plut. in Cæsare, p. 732; in Anton. p. 943. Am. Marcell. l. 22, c. 16. Dion. Cass. l. 42, p. 202.

Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie, un incendie, qui en fut l'effet, consuma la bibliothèque du Bruchion, avec ses quatre cent mille volumes. Sénèque me paraît de mauvaise humeur quand[1], à l'occasion de cet incendie, il censure et la bibliothèque même, et l'éloge qu'en avait fait Tite-Live en l'appelant le monument illustre de l'opulence des rois d'Égypte et de leur sage attention pour le progrès des sciences. Il veut qu'on ne la regarde que comme l'ouvrage du faste et de la vanité de ces princes, qui avaient amassé tant de livres, non pour leur propre usage, mais uniquement pour la pompe et l'ostentation. Sénèque, en parlant ainsi, montre, ce me semble, bien peu de discernement. N'est-il pas visible que les rois seuls sont en état d'amasser de ces magnifiques bibliothèques, qui deviennent un trésor nécessaire aux savants, et qui font un honneur infini aux états où elles se trouvent?

La bibliothèque du Sérapéon ne souffrit aucun dommage; et ce fut là apparemment que Cléopâtre mit les deux cent mille volumes de celle de Pergame, dont Marc-Antoine lui fit présent. Cette addition, avec les autres qui s'y firent de temps en temps, rendit la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie plus nombreuse et plus

[1] « Quadraginta millia librorum Alexandriæ arserunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. Alius laudaverit, sicut Livius, qui elegantiæ regum curæque egregium id opus ait fuisse. Non fuit elegantia illud, aut cura, sed studiosa luxuria: imò, ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum comparaverant.... Paretur itaque librorum quantùm sit, nihil in apparatum. » (SEN. *de Tranq. animi*, c. 9.)

considérable que la première; et, quoique pillée plus d'une fois pendant les troubles et les révolutions qui arrivèrent dans l'empire romain, elle se remettait toujours de ses pertes, et recouvrait son nombre de volumes. Elle a ainsi subsisté pendant un fort long temps, ouvrant ses trésors aux savants et aux curieux jusqu'au septième siècle, qu'elle eut enfin le même sort que sa mère, et qu'elle fut brûlée par les Sarrasins, quand ils prirent la ville, l'an de grace 642. La manière dont la chose arriva est trop singulière pour ne la pas mettre ici.

Jean, surnommé *le grammairien*, fameux sectateur d'Aristote, se trouva dans Alexandrie quand elle fut prise. Comme il était fort bien dans l'esprit d'*Amri, Ebnol As*, général de l'armée des Sarrasins, qui estimait beaucoup son savoir, il demanda à ce général la bibliothèque d'Alexandrie. Amri lui répondit que cela ne dépendait pas de lui, mais qu'il en écrirait au calife, c'est-à-dire à l'empereur des Sarrasins, pour avoir ses ordres, sans lesquels il n'osait en disposer. Il écrivit effectivement à Omar, calife d'alors, dont la réponse fut que, si ces livres contenaient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étaient d'aucun usage, parce que l'Alcoran était suffisant et contenait toutes les vérités nécessaires; mais que, s'ils contenaient des choses contraires à l'Alcoran, il ne fallait pas les souffrir. En conséquence, il lui ordonnait, sans autre examen, de les brûler tous. On les donna aux bains publics, où ils servirent, pendant six mois, à les chauffer au lieu de bois; ce qui fait bien voir le nombre prodigieux de livres qu'il y avait dans cette bibliothèque. Ainsi périt ce trésor inestimable de science [1].

Abul-Pharagius in Hist. dynast. IX.

[1] Lors de la destruction du *Sérapéum*, d'après l'édit de Théodose en

Strab. l. 17, p. 793.

Le muséon du Bruchion ne fut pas brûlé avec la bibliothèque qui en dépendait. Strabon, dans la description qu'il en donne, nous dit que c'était un grand bâtiment près du palais, sur le port; qu'il régnait tout autour un portique, où se promenaient les philosophes: que les membres de la société y étaient gouvernés par un président, dont le poste était si considérable et si honorable, que, sous les Ptolémées, c'était toujours le roi qui le choisissait lui-même, et, après eux, l'empereur romain; et qu'ils avaient une salle où ils mangeaient tous ensemble aux dépens du public, qui les entretenait fort bien.

C'est sans doute à ce muséon qu'Alexandrie est redevable de l'avantage dont elle a joui pendant plusieurs siècles, d'être une des plus grandes écoles du monde, et d'avoir formé un grand nombre d'excellents hommes dans la littérature: et, en particulier, c'est de là que l'église a tiré quelques-uns de ses illustres docteurs, comme Clément d'Alexandrie, Ammonius, Origène, Anatolius, Athanase, et plusieurs autres; car tous ceux que je viens de nommer y avaient étudié.

Il y a apparence que ce fut Démétrius de Phalère qui, le premier, en fut président. Il n'est pas douteux qu'il avait l'intendance de la bibliothèque; et Plutarque

391, les livres avaient été dispersés; et Paul Orose, disciple de saint Jérôme, trouva entièrement vides les armoires et les caisses où étaient renfermés ces livres. M. de St.-Croix tire de ces deux faits, et d'autres encore, des raisons pour douter de l'anecdote rapportée par Grégoire Bar-Hebræus ou Abulpharage, sur l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, lors de la prise de cette ville par les Arabes. Il croit que l'auteur arabe a mis beaucoup d'exagération dans son récit, et que cet incendie si fameux a été borné au petit nombre de livres qu'on avait recueillis depuis le règne de Théodose (*Magasin encyclopéd. année* 1799, t. V, p. 435 *et suiv.*). — L.



nous apprend que ce fut lui qui conseilla à Ptolémée d'amasser une bibliothèque d'auteurs de politique et de gouvernement, l'assurant qu'il y trouverait des conseils qu'aucun de ses amis n'oserait lui donner. En effet, c'est là presque l'unique moyen qui reste à la vérité d'approcher des princes, et de leur montrer, sous des noms empruntés, leurs devoirs et leurs défauts. Quand le roi eut goûté cet excellent avis, et qu'il fut en train d'assembler les livres qu'il lui fallait pour cette première vue, il n'est pas difficile de juger que cela le mena bien plus loin, et qu'il porta la chose jusqu'à amasser toutes sortes d'autres livres pour la bibliothèque dont nous parlons. Qui pouvait mieux l'aider dans l'exécution de ce noble et magnifique projet, que Démétrius de Phalère, qui était un savant du premier ordre aussi-bien qu'un très-habile politique.

Plut. in Apophth. p. 189.

On a vu ci-dessus ce qui avait amené Démétrius dans la cour de ce prince. Il y fut reçu à bras ouverts par Ptolémée Soter, qui le combla d'honneurs et en fit son confident. Il le consultait, préférablement à tous ses autres conseillers, sur les affaires les plus importantes; comme il fit en particulier sur celle qui regardait la succession à sa couronne. Ce prince, deux ans avant sa mort, prit la résolution d'abdiquer la royauté, et de la céder à un de ses enfants. Démétrius tâcha de l'en dissuader en lui faisant envisager qu'il ne lui resterait plus d'autorité, s'il se dépouillait ainsi, et qu'il était dangereux de se donner un maître. Le voyant absolument déterminé à cette abdication, il lui conseilla de suivre dans ce choix l'ordre prescrit par la nature, et suivi presque généralement par toutes les nations, en se déclarant pour l'aîné des enfants qu'il

Plut. in Demetr. p. 982. Diog. Laert. in Demetr. Phal.

An. M. 3719. Av. J.C. 285.

avait eus d'Eurydice, sa première femme. Le crédit de Bérénice l'emporta sur un avis si équitable et si sage, qui devint bientôt funeste à son auteur.

An. M. 3721. Av. J.C. 283.

Vers la fin de l'année où nous sommes, mourut Ptolémée Soter, roi d'Égypte, la seconde année après qu'il eut appelé son fils à l'empire, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il fut le plus habile et le plus honnête homme de sa race, et laissa des exemples de prudence, de justice et de clémence, qu'aucun presque de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Pendant les quarante ans à peu près qu'il gouverna l'Égypte depuis la mort d'Alexandre, il l'éleva à ce haut point de grandeur et de puissance qui la rendit supérieure à presque tous les autres royaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité, et l'éloignement du faste, qu'il y avait portés. Il était accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité, mangeait souvent chez eux; et quand il donnait lui-même à manger, il ne rougissait point d'emprunter des plus riches leur vaisselle, parce qu'il en avait fort peu à lui et uniquement ce qu'il lui en fallait pour son usage ordinaire. Et quand on lui représentait que la royauté semblait demander plus d'opulence, il répondait que la véritable grandeur d'un roi n'était pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres.

Plut. in Apophth. p. 181.

§ IV. *La Pompe de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte.*

Ptolémée Philadelphe, après que son père eut abdiqué la royauté en sa faveur, donna aux peuples, en montant sur le trône, la fête la plus magnifique dont



il soit parlé dans l'antiquité. Athénée nous en a laissé une longue description, tirée de Callixène le Rhodien, qui avait fait l'histoire d'Alexandrie. Don Bernard de Montfaucon la rapporte dans ses Antiquités. Je l'insérerai ici tout entière, parce qu'elle est fort propre à faire connaître jusqu'où allait la richesse et l'opulence de l'Égypte. D'ailleurs les auteurs anciens, parlant fort souvent de pompes sacrées, de processions et de fêtes solennelles à l'honneur de leurs divinités, j'ai cru en devoir donner une fois une idée par la description d'une des plus célèbres qui soient connues. On sait bon gré à Plutarque, qui fait sans cesse mention de triomphes chez les Romains, d'avoir fait une peinture exacte et détaillée de celui de Paul-Émile, qui fut un des plus magnifiques. Si la description que je donne ici paraît hors d'œuvre et trop longue, on peut l'omettre, et passer sans interruption à la suite de l'histoire; car j'avertis par avance qu'elle sera ennuyeuse.

Cette pompe solennelle dura un jour entier, depuis le matin jusqu'au soir, et fut conduite par le cours de la ville d'Alexandrie. Elle était divisée en plusieurs parties, et formait plusieurs pompes séparées. Sans parler de celle du père et de la mère du roi, les dieux avaient chacun leur pompe avec les ornements qui avaient rapport à leur histoire. Athen. l. 5, p. 197-203.

Athénée ne rapporte que ce qui composait celle de Bacchus en particulier ; par où l'on peut juger jusqu'où allait la magnificence du tout ensemble.

Les premiers qui marchaient étaient des Silènes, vêtus, les uns de robes de couleur de pourpre, et les autres de robes d'un rouge foncé; destinés les uns et les autres à écarter la foule.

Après les Silènes venaient les Satyres, au nombre de vingt de chaque côté, portant chacun une lampe dorée.

Après eux marchaient des Victoires, dont les ailes étaient d'or. Ces Victoires portaient des vases où l'on faisait brûler des parfums [1], hauts de neuf pieds, partie dorés, et partie ornés de feuilles de lierre. Leurs habits étaient brodés de figures d'animaux ; l'or y brillait de toutes parts.

Après venait un autel double, de neuf pieds, couvert d'un grand feuillage de lierre avec des ornements d'or. Il avait une couronne d'or composée de pampres, et ornée de certaines bandes blanches qui l'environnaient de tous côtés.

Six-vingts jeunes garçons marchaient ensuite, revêtus de tuniques de pourpre, portant chacun dans un vase d'or de l'encens, de la myrrhe et du safran.

Quarante Satyres les suivaient, portant chacun sur la tête une couronne d'or qui représentait des feuilles de lierre, et à la main une autre couronne qui était aussi d'or et ornée de feuilles de vigne. Leurs habits étaient bigarrés de différentes couleurs.

Deux Silènes marchaient ensuite, revêtus de manteaux de pourpre, avec des chaussures blanches. L'un deux portait une espèce de chapeau et un caducée d'or; l'autre avait une trompette. Au milieu des deux marchait un homme dont la taille était de six pieds. Il avait un masque et un habit tels qu'en portaient sur le théâtre ceux qui représentaient des tragédies, et il portait une corne d'abondance d'or ; celui-ci était appelé l'Année.

[1] Θυμιατήρια.



Une très-belle femme, de même taille que lui, marchait après, habillée superbement, et toute brillante d'or. Elle portait d'une main une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelait persée, et de l'autre main une palme. On appelait cette femme, *Penteteris*[1].

Elle était suivie des génies des quatre Saisons, qui portaient les ornements qui les distinguent; et de deux de ces grands vases d'odeur, tout d'or, et ornés de feuilles de lierre, au milieu desquels était un autel d'or quarré.

Ensuite venaient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de feuilles de lierre, et vêtus de rouge; les uns tenaient des vaisseaux pleins de vin, les autres des coupes à boire.

Après eux venait Philiscus, poëte et prêtre de Bacchus, avec les comédiens, musiciens, danseurs, et autres personnages de cette sorte.

On portait ensuite des trépieds, qui étaient la récompense préparée pour ceux qui présidaient aux combats et aux exercices des Athlètes. L'un de ces trépieds, haut de treize pieds et demi, était pour les jeunes garçons; l'autre, haut de dix-huit, était pour les hommes faits.

Un char d'une grandeur extraordinaire venait ensuite. Il était à quatre roues[2], et avait vingt et un pieds de long et douze de large. Il était tiré par cent quatre-vingts hommes. Sur ce char était Bacchus, haut de quinze pieds, qui sacrifiait avec une grande coupe

[1] Ce mot signifie *l'espace de cinq années;* parce qu'au bout de quatre années révolues la pompe ou fête de Bacchus se célébrait au commencement de la suivante, qui était la cinquième.

[2] Tous les chariots dont il sera parlé dans la suite, étaient pareillement à quatre roues.

d'or. Il portait une tunique de pourpre, brochée d'or, qui descendait jusqu'aux talons ; sur laquelle était une autre tunique transparente, de couleur de safran. Et par-dessus tout cela il était revêtu d'un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant lui était une grande cuve laconique d'or tenant quinze mesures appelées *métrètes* ou brocs [1]; un trépied d'or sur lequel était un vase d'odeur aussi d'or, et deux fioles d'or pleines de cannelle et de safran. Bacchus était à l'ombre des lierres, des pampres, et d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendaient des couronnes, des bandelettes, des thyrses, des tympanons, des rubans, des masques satyriques, comiques, et tragiques. Dans ce même char étaient des prêtres, des prêtresses, des ministres et interprètes des mystères, des troupes de danseurs de toutes sortes, et des femmes qui portaient des vans [2].

Après cela venaient les Bacchantes, qui allaient les cheveux épars, et portaient des couronnes, composées les unes de serpents, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Ces femmes portaient aux mains, les unes des couteaux, les autres des serpents.

Ensuite marchait un autre char, de douze pieds de largeur, tiré par soixante hommes, sur lequel était la statue de Nyssa ou Nysa assise [3]. Elle avait douze pieds de hauteur, et portait une tunique de couleur jaune brochée d'or, et sur cette tunique un autre vêtement laconique. Cette statue se levait par machines, sans

[1] Ce mot est souvent employé dans cette description. C'est une mesure grecque, qui répond à *l'Amphore romaine*, si ce n'est qu'elle était un peu plus grande. Elle contenait plus de cent livres pesant d'eau ou de vin, c'est-à-dire plus de cinquante pintes. Je l'exprimerai par le mot de *broc*.

[2] ......Mystica vannus Iacchi. (Virg.)

[3] On croyait que c'était la nourrice de Bacchus.

que personne y touchât ; et, après qu'elle avait versé du lait d'une phiole d'or, elle se rasseyait. Elle tenait de la main gauche un thyrse couronné de rubans. Elle portait une couronne d'or, sur laquelle étaient représentées des feuilles de lierre et des grappes composées de différentes pierres précieuses. Elle était couverte d'un ombrage épais formé par différents feuillages. Aux quatre angles du char étaient quatre lampes dorées.

Après venait un autre char, long de trente-six pieds, et large de vingt-quatre, tiré par trois cents hommes ; sur lequel était un pressoir, long pareillement de trente-six pieds, et large de vingt-deux et demi, tout plein de vendange. Soixante Satyres la foulaient au son de la flûte, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faisaient. Silène était le chef de la troupe. Le vin [1] coulait pendant toute la marche.

Un autre chariot de même grandeur était mené par six cents hommes. Il portait un outre de grandeur énorme, fait de peaux de léopard cousues ensemble. Cet outre tenait trois mille mesures. On en faisait couler du vin par tout le chemin.

Ce char était suivi de Satyres et de Silènes couronnés, au nombre de six-vingts. Les uns portaient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes. Tous ces vases étaient d'or.

Cette troupe était elle-même suivie immédiatement d'une cuve d'argent qui tenait six cents brocs, portée sur un char, et tirée par six cents hommes. Elle était ciselée, et avait des figures d'animaux aux bords, aux

[1] Le moût, le vin doux.

deux anses, et à la base. Elle était ceinte, au milieu, d'une couronne d'or ornée de pierres précieuses.

Après tout cela venaient deux coupes d'argent de dix-huit pieds de large, et de neuf de haut. Elles étaient ornées de bossettes en haut et tout autour, et avaient, aux pieds, des animaux, dont trois étaient d'un pied et demi, et un grand nombre de moindre grandeur.

Dix grandes cuves suivaient; seize autres cuves, dont les plus grandes tenaient trente brocs, et les plus petites cinq; dix chaudrons; vingt-quatre vases à deux anses sur cinq soucoupes; deux pressoirs d'argent, sur lesquels étaient vingt-quatre gobelets : une table d'argent massif de dix-huit pieds, et trente de six : quatre trépieds, dont l'un, qui était d'argent massif, avait vingt-quatre pieds de circuit; les autres trois, plus petits, étaient ornés de pierreries sur le milieu.

On portait ensuite quatre-vingts trépieds delphiques d'argent, moindres que les précédents : vingt-six cruches; seize flacons; cent soixante autres vaisseaux, dont le plus grand tenait six brocs, et le plus petit deux. Tous ces vaisseaux étaient d'argent.

Les vases d'or venaient ensuite : quatre, qu'on appelait laconiques, couronnés de pampres; deux vases à la corinthienne, ornés, au cou et au ventre, de figures d'animaux; ces vases tenaient huit brocs : un pressoir où étaient dix gobelets; et deux autres vases dont chacun tenait cinq brocs, et encore deux autres vases à deux mesures : vingt-deux autres seaux à rafraîchir les liqueurs, dont le plus grand tenait trente brocs, et le plus petit un : quatre grands trépieds d'or : une espèce de coffre ou corbeille d'or, propre à y mettre des vases aussi d'or, enrichie de pierres précieuses;



elle avait quinze pieds de long, et elle était faite à six degrés ornés de beaucoup de figures d'animaux dont la hauteur était de plus de trois pieds : deux gobelets, deux tasses de verre avec des ornements d'or ; deux soucoupes d'or de quatre coudées, et trois autres de moindre grandeur ; dix cruches : un autel de quatre pieds et demi ; et vingt-cinq plats.

Après cela marchaient seize cents jeunes garçons revêtus d'une tunique blanche, et couronnés, les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cent cinquante d'entre eux portaient des vases d'or, et quatre cents des vases d'argent ; trois cent vingt autres portaient des seaux d'or destinés à rafraîchir les liqueurs.

Il y en avait encore d'autres ensuite qui portaient de grands pots pour donner à boire, dont vingt étaient d'or, cinquante d'argent, et trois cents bigarrés de différentes couleurs.

Il y avait outre cela des tables de six pieds, où l'on voyait plusieurs choses remarquables. Dans l'une était représenté le lit de Sémélé, où se voyaient des tuniques brochées d'or et d'autres ornées de pierres précieuses.

Il ne faut pas omettre un char, long de trente-trois pieds, et large de vingt et un, tiré par cinq cents hommes ; sur lequel était un antre fort profond, couvert de lierre et de pampres, duquel antre sortaient et s'envolaient des pigeons, des ramiers, et des tourterelles, liés par le pied avec des bandelettes, afin que ceux qui étaient tout autour les pussent prendre. De cet antre sortaient aussi deux fontaines, dont l'une était de lait, l'autre de vin. Toutes les Nymphes qui étaient autour de l'antre portaient des couronnes d'or. Mercure

y était, portant un caducée d'or, et revêtu de riches habits.

Sur un autre char était représentée l'expédition de Bacchus dans les Indes. Bacchus y était représenté haut de dix-huit pieds, monté sur un éléphant; vêtu de pourpre, portant une couronne d'or, de lierre et de pampres. Il tenait dans sa main un long thyrse d'or. Il portait des souliers dorés. Sur le cou de l'éléphant était monté un Satyre de plus de sept pieds de haut, portant une couronne d'or de branches de pin, sonnant du cor, qui était une corne de chèvre. L'éléphant avait aussi son harnois tout d'or, et portait autour du cou une couronne d'or en forme de feuilles de lierre.

Cinq cents jeunes filles suivaient, ornées de tuniques de pourpre et de ceintures d'or. Six-vingts d'entre elles, qui commandaient aux autres, portaient des couronnes d'or en forme de branches de pin.

Après elles venaient six-vingts Satyres armés de toutes pièces ; les armes étaient, les unes d'argent, les autres de cuivre.

On voyait ensuite cinq troupes d'ânes montés par des Silènes et des Satyres couronnés. Une partie de ces ânes portaient des fronteaux et tout le reste du harnois d'or, et l'autre partie les portaient d'argent.

Après cela venaient vingt-quatre chars tirés par des éléphants, soixante tirés par des boucs, douze tirés par des lions, six tirés par des oryges, espèce de chèvres; quinze par des buffles, quatre par des ânes sauvages, huit par des autruches, sept par des cerfs. Sur tous ces chars étaient montés de jeunes garçons vêtus en cochers, et portant de certains chapeaux à grands bords [1].

[1] Petasos.



D'autres encore, mais plus petits, accompagnaient ceux-ci, armés de petits boucliers et de longs thyrses, revêtus de manteaux parsemés d'ornements d'or. Les jeunes garçons qui servaient de cochers étaient couronnés de rameaux de pins, et les plus petits de lierre.

Il y avait encore de l'un et de l'autre côté trois chars menés par des chameaux. Ceux-ci étaient suivis de chars tirés par des mulets, sur lesquels chars on voyait des tentes faites à la manière des Barbares, et des femmes indiennes, et d'autres nations, vêtues en esclaves. De ces chameaux quelques-uns étaient destinés à porter trois cents livres d'encens; d'autres portaient deux cents livres de safran, de cannelle, de cinnamome, d'iris, et d'autres aromates.

Près de ceux-ci marchaient des Éthiopiens armés de piques, qui portaient, les uns six cents dents d'éléphant, les autres deux mille branches d'ébène, les autres soixante coupes d'or et d'argent et de la poudre d'or.

Après ceux-ci venaient deux chasseurs qui portaient des dards dorés, et conduisaient deux mille quatre cents chiens, partie indiens ou hyrcaniens, partie molosses, ou d'autres espèces.

Ensuite cent cinquante hommes portaient des arbres, auxquels étaient attachées des bêtes fauves de différente espèce, et des oiseaux. On portait aussi, dans des cages, des perroquets, des paons, des méléagrides, des faisans, et d'autres oiseaux d'Éthiopie en grand nombre : marchaient ensuite cent trente moutons d'Éthiopie, trois cents d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-six bœufs blancs indiens, huit bœufs d'Éthiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, seize pan-

thères, quatre lynx, trois petits ours, une giroufle[1], un rhinocéros d'Éthiopie.

Après cela venait Bacchus, portant une couronne d'or ornée de feuilles de lierre, traîné dans un char. Il se réfugiait à l'autel de Rhéa, lorsqu'il était persécuté par Junon. Priape était auprès de lui, portant une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La statue de Junon portait un diadême d'or. Les statues d'Alexandre et de Ptolémée portaient des couronnes de feuilles de lierre qui étaient de fin or. La statue de la Vertu, qui était auprès de Ptolémée, portait une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, posée aussi auprès de Ptolémée, portait un diadême d'or.

Auprès de chacun d'eux était un grand vase plein de coupes d'or, et une grande coupe d'or qui tenait cinq brocs.

Ce char était suivi de plusieurs femmes vêtues richement, qui portaient les noms des villes de l'Ionie, et des autres villes grecques de l'Asie, et des îles qui avaient été autrefois subjuguées par les Perses : elles portaient toutes des couronnes d'or.

Sur un autre char était un thyrse d'or de cent trente-

[1] *Camelopardalis*. Cet animal, vrai ou fabuleux, est celui dont parle Horace :

Diversum confusa genus panthera camelo.

[Horat. lib. II, *Epist.* I, v. 195.]

=Je ne sais pourquoi Rollin doute si le *Camelopardalis* des Anciens, qu'il appelle *Giroufle*, est un animal vrai ou fabuleux. On a la certitude que les Anciens connaissaient parfaitement la giraffe ou chameau-léopard ; et Strabon la décrit avec exactitude. On en vit une à Rome, sous la dictature de Jules-César ; il y en eut dix de rassemblées par Gordien III, qui furent tuées aux jeux séculaires de Philippe. Les modernes n'en ont vu qu'une seule au quinzième siècle, envoyée par le soudan d'Égypte à Laurent de Médicis (Cuvier, *Discours préliminaires sur les ossements fossiles*, p. xxxiii). — L.

cinq pieds, et une lance d'argent de quatre-vingt-dix pieds.

Il y avait de plus un grand nombre de bêtes sauvages et de chevaux, vingt-quatre lions de grandeur démesurée; plusieurs autres chariots qui portaient non-seulement les statues des rois, mais aussi celles de plusieurs dieux.

Après cela venait un chœur de six cents hommes, parmi lesquels étaient trois cents joueurs de guitares, qui portaient tous des couronnes d'or, et toutes leurs guitares étaient dorées. Près de ceux-ci marchaient deux mille taureaux, tous de même couleur, qui portaient des fronteaux d'or au milieu desquels était une couronne aussi d'or. Ils étaient encore ornés d'un collier, et d'une égide[1] qu'ils portaient sur la poitrine. Tout cela était d'or.

Puis venait la pompe de Jupiter, et des autres dieux en grand nombre; et, après toutes les autres, celle d'Alexandre, dont la statue toute d'or était sur un char tiré par des éléphants. Il avait d'un côté la Victoire, e
de l'autre Minerve.

Il y avait encore dans cette pompe plusieurs t
d'or et d'ivoire. Sur un de ces trônes était un
diadême d'or; sur l'autre, une corne d'or. I
trône portait aussi une couronne d'or; et un
corne d'or toute solide et massive. Sur le t
lémée surnommé *Soter*, père du prince
une couronne d'or dont le poids ét
pièces d'or[2].

[1] C'était une espèce de bouclier qui couvrait le poitrail, du milieu duquel sortait une tête de Gorgone.

[2] Le
naire
de



On porta aussi en pompe trois cents vases d'or, destinés à faire brûler les parfums; cinquante autels dorés, entourés de couronnes d'or, à l'un desquels étaient attachés quatre flambeaux d'or de quinze pieds de hauteur. On y porta encore douze foyers dorés, l'un desquels, sur dix-huit pieds de circuit, en avait soixante de hauteur; et un autre, vingt-deux et demi seulement. Il y avait neuf trépieds Delphiques d'or, hauts de six pieds; six autres, de neuf pieds; un, plus grand que tous les autres, de quarante-cinq pieds, sur lequel étaient des animaux d'or de sept pieds et demi, et tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vigne.

On vit passer aussi des palmes dorées longues de douze pieds; un caducée doré, de plus de soixante-six pieds; une foudre dorée, de soixante pieds; un temple doré, dont le circuit était de soixante pieds; une corne double, de douze pieds; un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étaient de dix-huit pieds; des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente pieds.

On porta, en cette pompe, des couronnes d'or jusqu'au nombre de trois mille deux cents; une autre couronne sacrée, de six-vingts pieds, apparemment de circuit, ornée de pierres précieuses, qui environnait l'entrée du temple de Bérénice. Il y avait encore une égide d'or. Il y avait aussi plusieurs grandes couronnes d'or, portées par de jeunes filles richement habillées;

cette seule couronne montait à cent mille livres.

= On ne sait pas de quelle pièce d'or l'auteur grec veut parler: dans tous les cas, il s'agit, non du *poids*, mais de la *valeur*; car le grec dit, Ἐκ μυρίων κατεσκευασμένος χρυσῶν. (*Athen*. p. 202 B.). — L.



une de ces couronnes avait trois pieds de hauteur, et vingt-quatre de circuit.

On y porta aussi une cuirasse d'or, de dix-huit pieds, et une autre d'argent, de vingt-sept pieds, sur laquelle étaient deux foudres d'or de dix-huit pieds ; une couronne de chêne, ornée de pierreries ; vingt boucliers d'or, soixante-quatre armures entières d'or ; deux bottes d'or, de quatre pieds et demi; douze bassins d'or ; un grand nombre de flacons, dix grands vases de parfums pour les bains, douze cruches, cinquante plats, un grand nombre de tables, cinq tables couvertes de gobelets d'or, une corne d'or solide de quarante-cinq pieds. Tous ces vases et tous ces ouvrages d'or se trouvaient hors de la pompe de Bacchus décrite ci-devant.

Il y avait de plus quatre cents chariots chargés de vases et d'autres ouvrages d'argent, et vingt chariots chargés d'or; huit cents chariots chargés d'aromates.

Les troupes qui escortaient cette pompe étaient de cinquante-sept mille six cents hommes de pied, et de vingt-trois mille deux cents hommes de cheval, tous vêtus et armés magnifiquement.

Dans les jeux et combats publics qui suivirent de quelques jours cette pompeuse cérémonie, Ptolémée Soter donna à ceux qui remportèrent la victoire vingt couronnes d'or, et Bérénice sa femme vingt-trois [1].

Il paraissait, par les registres des intendants du palais, que la dépense de toute cette fête montait à deux mille deux cent trente-neuf talents et cinquante mines, c'est-à-dire à six millions sept cent dix-neuf mille cinq cents livres.

[1] Ce passage paraît corrompu dans Athénée. — L.

[2] 12,539,000 fr. — L.

Telle fut la pompe (dirai-je religieuse, ou plutôt théâtrale et comique?) que donna Ptolémée Philadelphe à son couronnement. Je suppose que Fabricius, ce fameux Romain dont nous avons parlé, si connu par son mépris pour l'or et l'argent, se fût trouvé pour-lors à Alexandrie. J'ai bien de la peine à croire qu'il eût pu soutenir ce spectacle jusqu'à la fin, et je ne doute point qu'il n'eût pensé et parlé comme le fit l'empereur Vespasien dans une occasion à peu près semblable. Il était entré, conjointement avec Tite son fils, en triomphe dans la ville de Rome après la prise de Jérusalem. Fatigué de l'excessive longueur de cette marche pompeuse [1], il ne put le dissimuler, et dit qu'il était bien puni, par cette ennuyante cérémonie, de la faiblesse qu'il avait eue de desirer à son âge l'honneur du triomphe.

Dans cette fête que donne Philadelphe, il ne paraît ni goût, ni élégance; rien de gracieux, rien d'ingénieux. On y voit de l'or et de l'argent prodigué avec une profusion horrible; ce qui me fait souvenir d'un endroit de Salluste, dont je me sais mauvais gré de ne pouvoir bien rendre dans notre langue la beauté et l'énergie. Catilina veut peindre le luxe énorme des Romains de son temps, qui mettaient des sommes immenses pour acheter des tableaux, des statues, des vases ciselés, et pour construire de superbes bâtiments. « Ils traînent, « dit-il, ils tourmentent en toutes manières leur or et « leur argent » (qu'on me pardonne cette traduction littérale), « et avec toutes ces affreuses dépenses ils

[1] « Adeò nihil ornamentorum extrinsecùs cupidè appetivit, ut, triumphi die fatigatus tarditate et tædio pompæ, non reticuerit meritò se plecti, qui triumphum... tam ineptè senex concupisset. » (SUETON. in *Vespas.* cap. 12.)



« ne peuvent pas néanmoins épuiser ni vaincre leurs « richesses. » *Omnibus modis pecuniam trahunt*[1], *vexant : tamen summa lubidine divitias suas vincere nequeunt.* Voilà où se borne ici tout le mérite de Philadelphe.

En effet, qu'y a-t-il de grand et de véritablement admirable dans cette vaine ostentation de richesses et dans ces énormes dépenses jetées dans un abyme sans fond, après avoir coûté tant de sueurs aux peuples et avoir été peut-être amassées par beaucoup d'exactions violentes? Les dépouilles des provinces et des villes sont sacrifiées à la curiosité d'un jour, et montrées en spectacle pour attirer la frivole admiration d'un vulgaire grossier, sans se proposer le moindre fruit ni la moindre utilité. Rien ne marque plus sensiblement une profonde ignorance du véritable usage des richesses, de la solide gloire, et de ce qui mérite à juste titre l'estime des hommes.

Mais que dire d'une pompe sacrée et d'une solennité de religion qui est convertie en une école publique d'ivrognerie et de licence; qui n'est propre qu'à exciter toutes les passions les plus honteuses, à porter à la dissolution, à corrompre tous les spectateurs; et qui n'offre qu'un dangereux étalage de tous les instruments de la débauche et de tous les motifs les plus puissants

[1] Je ne sais si ces termes métaphoriques, *trahunt*, *vexant*, *vincere nequeunt*, ne sont point tirés du combat de deux athlètes, dont l'un, après avoir terrassé son adversaire, et se croyant vainqueur, le traîne dans l'arène à la vue des spectateurs, le secoue, l'agite, le tourmente, sans pouvoir lui arracher l'aveu d'être vaincu. Ainsi, dans ce combat, où l'auteur semble mettre aux mains le luxe et l'argent, quelques énormes dépenses que fasse le luxe, il ne peut venir à bout d'épuiser son argent et de le vaincre.

pour y engager, et cela sous le prétexte d'honorer les dieux? Quelle divinité, qui souffre une pompe si scandaleuse, et qui l'exige!

§ V. *Commencement du règne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalère. Séleucus cède sa femme et une partie de son empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lysimaque: celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avait comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arsinoé par Céraunus son frère, et exil de cette princesse. Céraunus en est bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.*

An. M. 3721. Av. J.C. 283. Ptolémée Philadelphe, après la mort de son père, demeura seul maître de tous ses états, qui étaient l'Égypte et beaucoup d'autres provinces qui en dépendaient; savoir, la Phénicie, la Célésyrie, l'Arabie, la Libye, l'Éthiopie, l'île de Cypre, la Pamphylie, la Cilicie, la Lycie, la Carie, et les îles Cyclades.

Theocrit. Idyll. 17.

Philadelphe, tant que Soter vécut, avait dissimulé son ressentiment contre Démétrius de Phalère pour le conseil qu'il avait donné à son père lorsqu'il délibérait sur le choix d'un successeur. Mais, dès qu'il se vit seul maître, il le fit arrêter, et l'envoya bien gardé dans un fort écarté, où il ordonna qu'on le retînt en prison jusqu'à ce qu'il eût résolu ce qu'il en ferait. Une piqûre d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritait un meilleur sort.

Diog. Laert. in Demetr. Cic. in Orat. pro Rabir. Posth. n. 23.

Le témoignage favorable que lui rendent Cicéron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, et plusieurs autres, ne laisse aucun lieu de douter ni de sa probité, ni de la sagesse de son gouvernement. Il nous reste à examiner ce qu'on a pensé de son éloquence.

Le caractère de ses écrits [1], comme Cicéron le marque en plusieurs endroits, était la douceur, l'élégance, les graces, la parure et l'ornement, de sorte qu'il était facile d'y reconnaître le disciple de Théophraste. Il excellait dans le genre d'éloquence qu'on appelle *tempéré* ou *orné*. Son style, d'ailleurs tranquille et paisible, était ennobli et décoré par des métaphores brillantes et hardies, qui relevaient le fond de son discours, d'ailleurs peu riche en sentiments et en tout ce qui fait le grand et le sublime. On le regardait plutôt comme un athlète formé à l'ombre et dans le repos pour les jeux et pour les spectacles, que comme un soldat endurci par l'exercice des armes, et sortant de sa tente pour combattre l'ennemi. Ses discours, à la vérité, portaient dans les cœurs je ne sais quoi de doux et de tendre, mais ils n'inspiraient point cette force et cette ardeur qui enflamme les esprits, et n'y laissaient tout au plus que le souvenir agréable d'une douceur

[1] « Demetrius Phalereus in hoc numero haberi potest : disputator subtilis, orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis agnoscere. » (*De Offic.* lib. 1, n. 3.)

« Demetrius Phalereus, eruditissimus ille quidem, sed non tam armis institutus quàm palæstrâ. Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem et pulverem, non ut e militari tabernaculo, sed ut e Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis... Suavis videri maluit, quàm gravis ; sed suavitate eâ, quâ perfunderet animos, non quâ perfringeret : et tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodùm de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus. » (*De clar. Orat.* n. 37 et 38.)

et d'une grace passagère, comme il arrive après les concerts les plus harmonieux.

Ce genre d'éloquence, quand on sait le renfermer dans de justes bornes, a son prix et son mérite, il faut l'avouer; mais, comme il est rare et difficile de garder cette juste mesure et de réprimer les saillies d'une riche et vive imagination, qui n'est pas toujours guidée par le jugement, cette éloquence dégénère, et devient, par sa beauté même, un appât dangereux, qui gâte enfin et corrompt le goût. C'est l'effet que produisit, selon la remarque de Cicéron et de Quintilien, deux bons juges en cette matière, le style fleuri et semé de graces propre à Démétrius. Jusqu'à lui [1], avait régné à Athènes une éloquence noble et majestueuse, dont le caractère était une beauté naturelle et sans fard. Démétrius fut le premier qui y donna atteinte. A cette éloquence mâle et solide il en substitua une, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tendre et doucereuse, qui amollit les esprits et rendit enfin le mauvais goût dominant.

Après la mort de Ptolémée, il restait encore deux des capitaines d'Alexandre, Lysimaque et Séleucus, qui avaient été jusque-là toujours unis d'intérêt et d'amitié, et joints ensemble par des traités et des confédérations. Touchant déja à la fin de leur vie (car tous deux avaient quatre-vingts ans passés), ils auraient dû, ce semble, ne penser qu'à mourir dans l'union où ils avaient vécu; mais, tout au contraire, ils ne songeaient qu'à se faire la guerre, et à s'entre-détruire

[1] « Hæc ætas effudit hanc copiam; et, ut opinio mea fert, succus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset, non fucatus, nitor.... Hic (Phalereus) primus inflexit orationem, et eam mollem teneramque reddidit. » (*De clar. Orat.* n. 36 et 38.)



l'un l'autre. Voici ce qui donna occasion à leur querelle.

Lysimaque, après avoir donné en mariage son fils Agathocle à Lysandra, fille de Ptolémée, avait épousé lui-même une autre de ses filles nommée Arsinoé, et en avait eu plusieurs enfants. Les intérêts différents de ces deux sœurs les portèrent à entrer dans toutes sortes d'intrigues pour se faire un parti puissant quand Lysimaque viendrait à mourir : de quoi ne sont pas capables des femmes et des mères ambitieuses! Les raisons d'intérêt n'étaient pas les seules qui mettaient entre elles une si grande opposition; la division de leurs mères y contribuait aussi beaucoup. Lysandra était fille d'Eurydice, et Arsinoé de Bérénice. L'arrivée de Ptolémée Céraunus, frère de Philadelphe, dans cette cour, fit craindre à Arsinoé qu'il ne fortifiât trop le parti de Lysandra, dont il était frère du côté de sa mère, et qu'ils ne fussent en état de la perdre, elle et ses enfants, quand Lysimaque viendrait à manquer. Pour prévenir ce malheur, elle résolut la perte d'Agathocle, et y réussit. Elle donna tant d'impressions sinistres à son mari contre lui, en l'accusant de former des desseins contre sa vie et sa couronne, qu'il le mit enfin en prison et l'y fit mourir. Lysandra, avec ses enfants et son frère Céraunus et Alexandre, autre fils de Lysimaque, se sauva à la cour de Séleucus, et le porta à déclarer la guerre à Lysimaque. Plusieurs des principaux officiers de Lysimaque, et ceux même qui avaient été le plus attachés à lui, conçurent tant d'horreur du meurtre de son fils et des autres cruautés qui l'avaient suivi, qu'ils l'abandonnèrent, et allèrent trouver Séleucus où ils se joignirent à Lysandra et appuyèrent ses raisons. On

Justin. l. 17, c. 1. Appian. in Syr. p. 128. Pausan. in Attic. p. 18.

n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre, à laquelle il était déja fort porté de lui-même par des vues d'intérêt.

An. M. 3722. Av. J.C. 282. Plut. in Demetr. p. 906, 907. Appian. in Syr. p. 126-128.

Avant que de s'y engager, il céda à son fils Antiochus sa propre femme, nommée *Stratonice*, pour la raison qui va être rapportée; et il lui céda en même temps une grande partie de son empire, ne s'étant réservé que les provinces qui sont entre l'Euphrate et la mer.

Antiochus tomba dans une maladie de langueur dont les médecins ne pouvaient découvrir la cause, et qui, par cette raison, paraissait sans remède et ne laissait aucune espérance. On peut juger de l'inquiétude et de la douleur d'un père qui se voyait près de perdre un fils dans la fleur de son âge, qu'il destinait pour lui succéder dans ses vastes états, et qui faisait toute la douceur de sa vie. Érasistrate, l'un des médecins, plus attentif et plus habile que tous les autres, ayant examiné avec soin et suivi de près tous les symptômes de la maladie du jeune prince, crut enfin, par tout ce qu'il avait remarqué, être venu à bout d'en découvrir la vraie cause. Il jugea que son mal n'était qu'un effet de l'amour, et il ne se trompait pas; mais il n'était pas si aisé de découvrir l'objet qui causait une passion d'autant plus violente, qu'elle demeurait secrète. Voulant donc s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade; et, quand il y entrait quelque dame, il observait attentivement ce qui se passait sur le visage du prince. Il remarqua que, par rapport à toutes les autres, il était toujours dans une situation égale; mais, toutes les fois que Stratonice entrait ou seule ou avec le roi son mari, le jeune prince ne man-



quait pas de tomber dans tous les accidents que décrit Sapho, dit Plutarque, et qui désignent une passion violente : extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu sur les yeux, sueur froide, grande inégalité et désordre sensible dans le pouls, et d'autres symptômes pareils. Quand le médecin se trouva seul avec son malade, il sut, par des interrogations adroites, tourner si bien son esprit, qu'il tira de lui son secret. Antiochus avoua qu'il aimait la reine Stratonice, sa belle-mère; qu'il avait fait tous ses efforts pour vaincre sa passion, mais toujours inutilement : qu'il s'était dit cent fois tout ce qu'on pouvait lui représenter dans une telle conjoncture, le respect pour un père et un roi dont il était tendrement aimé, la honte d'une passion illicite et contraire à toutes les règles de la bienséance et de l'honnêteté, la folie d'un dessein qu'il ne pouvait et ne devait jamais vouloir satisfaire; mais que sa raison, égarée, et occupée d'un seul objet, n'écoutait rien : que, pour se punir d'un desir involontaire en un sens, mais toujours criminel, il avait résolu de se laisser mourir peu-à-peu, en négligeant le soin de son corps, et en s'abstenant de prendre de la nourriture.

C'était beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'à la source du mal; mais le plus difficile restait à faire, qui était d'y apporter le remède. Comment faire une telle proposition à un père, et à un roi? La première fois que Séleucus demanda comment se portait son fils, Érasistrate lui répondit que son mal était sans remède, parce qu'il naissait d'une passion secrète qui n'en avait point, aimant une femme qu'il ne pouvait avoir. Le père, surpris et affligé de cette réponse, demanda

pourquoi il ne pouvait avoir la femme qu'il aimait. Parce que, dit le médecin, c'est la mienne, et que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas, repartit le prince, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement ! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, reprit le médecin, mettez-vous pour un moment à ma place : lui céderiez-vous Stratonice? Et, si vous, qui êtes père, ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? Ah! plût aux dieux, s'écria Séleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement ! je lui céderais de tout mon cœur, et Stratonice, et l'empire même. Eh bien, dit Érasistrate, le remède est entre vos mains, c'est Stratonice qu'il aime. Le père n'hésita pas un moment, et obtint sans peine le consentement de son épouse. Ils furent couronnés roi et reine de la haute
In Misopog. Asie. Julien l'apostat, empereur des Romains, marque, dans un écrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour sa femme qu'après la mort de son père.

Quelques traits de retenue, de modération, et même de pudeur, qu'on entrevoie dans ce jeune prince, son exemple nous montre quel malheur c'est que de donner dans son cœur la moindre entrée à une passion illicite, qui peut troubler tout le repos de la vie.

Justin. l. 17, c. 1, 2. Appian. in Syr. p. 128. Memnonis excerp. apud Phot. c. 9. Pausan. in Attic. p. 18. Oros. 3-23. Polyæn. 4, 9.

Séleucus, libre de tout soin, ne songe plus qu'à marcher contre Lysimaque. Il se met donc à la tête d'une belle armée, et entre dans l'Asie Mineure. Tout plie devant lui jusqu'à Sardes, où il fallait mettre le siége. Il la prend aussi, et se rend maître par là des trésors de Lysimaque.



Ce dernier, ayant passé d'Hellespont pour arrêter les progrès de Séleucus, lui livra bataille en Phrygie[1]. Il y fut battu et tué, et Séleucus devint maître de tous ses états. Le plaisir auquel il fut le plus sensible[2], ce fut de se trouver, sur la scène, le dernier de tous les capitaines d'Alexandre, et de se voir par cette victoire le vainqueur des vainqueurs : c'est l'expression dont il se servait. Il regardait cet avantage comme l'effet d'une providence particulière. Cette dernière victoire assurément est celle qui justifie le mieux le titre de *Nicator* (le Vainqueur), qu'il avait déjà pris, et que les historiens lui donnent ordinairement pour le distinguer des autres Séleucus qui régnèrent après lui dans la Syrie. An. M. 3723. Av. J.C. 281.

Son triomphe ne dura pas long-temps. Sept mois après, en allant prendre possession de la Macédoine, où il comptait passer le reste de ses jours dans le sein de sa patrie, il fut assassiné lâchement par Céraunus, qu'il avait comblé d'honneurs et de bienfaits. Il l'avait reçu à sa cour dans sa fuite, l'y avait entretenu selon son rang, et l'avait mené dans cette expédition, à dessein, dès qu'elle serait achevée, d'employer les mêmes forces pour l'établir en Égypte sur le trône de son père. Ce scélérat, insensible à tous ces bienfaits, conspire contre son bienfaiteur, et l'assassine. An. M. 3724. Av. J.C. 280.

[1] Porphyre est le seul qui marque le lieu où se donna cette bataille, qu'Eusèbe appelle Κορυπέδιον, par erreur apparemment, pour Κυροπέδιον, *le champ de Cyrus*. Strabon en parle liv. 13, page 629.

[2] « Lætus eâ victoriâ Seleucus, et, quod majus eâ victoriâ putabat, solum se de cohorte Alexandri remansisse, victoremque victorum extitisse, non humanum esse opus, sed divinum munus, gloriabatur : ignarus prorsùs, non multò post fragilitatis humanæ se ipsum exemplum futurum. » (JUSTIN. lib. 17, cap. 2.)

Il avait régné vingt ans depuis la bataille d'Ipsus où la qualité de *roi* lui avait été assurée ; et trente et un, si l'on commence son règne douze ans après la mort d'Alexandre, lorsqu'il se rendit maître de l'Asie, qui est le temps où commence l'ère des Séleucides.

Tome VII des Mémoires de l'acad. des Inscriptions et Belles-Lettres. [Hist. p. 87-97.]

Une nouvelle dissertation de M. de La Nauze prolonge son règne au-delà de cinquante ans, en y ajoutant les dix-neuf d'Antiochus Soter son fils. L'auteur prétend que Séleucus Nicator ne quitta pas tout-à-fait le gouvernement ; qu'il commença par le partager, et qu'il le réunit après tout entier du vivant même de son fils. Il apporte des raisons probables pour appuyer son sentiment. On sait que je n'entre point dans ces sortes de disputes. Je m'en tiens donc à la chronologie d'Ussérius, mon guide ordinaire, qui donne, aussi-bien que le P. Pétau et M. Vaillant, trente et une années de règne à Séleucus Nicator.

Ce prince avait de grandes qualités. Sans parler de ses vertus guerrières, il se distingua entre les autres rois par un grand amour de la justice, par une bonté et une clémence qui le rendaient cher aux peuples, et par un respect singulier pour la religion. Il ne manquait pas de goût pour les belles-lettres. Il se fit un plaisir et un honneur de renvoyer aux Athéniens leur bibliothèque, que Xerxès leur avait enlevée, et qu'il trouva dans la Perse, aussi-bien que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'Athènes honorait comme ses libérateurs.

Pausan. in Attic. p. 14.

Les amis de Lysimaque, et ceux qui avaient servi sous ce prince, regardant d'abord Céraunus comme le vengeur de sa mort, s'attachèrent à lui, et le recon-

nurent pour roi; mais sa conduite leur fit bientôt changer de sentiments.

Il n'espérait pas pouvoir être paisible possesseur des états de Lysimaque tant que sa sœur Arsinoé et les enfants qu'elle avait eus de Lysimaque vivraient; il songe donc à s'en défaire, et à se délivrer de cette crainte. Les plus grands crimes ne coûtent rien à un ambitieux. Il feint d'être passionné pour sa sœur, et demande à l'épouser; ces mariages incestueux étaient communs et permis en Égypte. Arsinoé, qui connaissait son frère, éloignait autant qu'il lui était possible la conclusion de cette affaire, dont elle redoutait les suites pour elles et pour ses enfants. Mais plus elle différait, couvrant sa répugnance de divers prétextes plausibles, plus il la pressait vivement de consentir à ses desirs empressés: et, pour lever tous ses soupçons, il se transporta dans le temple le plus respecté des Macédoniens; et là, en présence d'un ami de confiance qu'elle lui avait envoyé, prenant à témoin les dieux tutélaires du pays, et tenant leurs statues étroitement embrassées, il proteste, avec les serments et les exécrations les plus terribles, que, dans la demande qu'il fait de ce mariage, il n'a que des vues pures et innocentes. Justin. l. 24, cap. 2-4.

Arsinoé ne se fiait guère à toutes ces promesses, quoique prononcées à la vue des autels et scellées du sceau redoutable de la religion; mais elle craignait de causer par un refus opiniâtre la perte de ses enfants, pour qui elle était plus alarmée que pour elle-même. Elle donne donc enfin son consentement. Les noces se célèbrent avec l'appareil le plus magnifique, et, de part et d'autre, avec les marques de la joie la plus vive et

de la tendresse la plus sincère. Céraunus, en présence de toute l'armée, ceint du diadème la tête de sa sœur, et la déclare reine. Arsinoé ressentit une véritable joie, se voyant glorieusement rétablie dans les droits dont la mort de Lysimaque, son premier mari, l'avait fait déchoir. Elle invite son nouvel époux à venir faire son entrée dans Cassandrie, sa ville; et, ayant pris les devants, elle prépare tout pour son arrivée. Les temples, les places publiques, les maisons particulières sont magnifiquement ornés. Ce n'étaient de tous côtés qu'autels et victimes près d'être immolées. Les fils d'Arsinoé, Lysimaque et Philippe, tous deux d'une rare beauté et d'un air majestueux, vont au-devant du roi avec des couronnes sur la tête, comme dans un jour de fête et de solennité. Céraunus se jette à leur cou, et les tient long-temps étroitement embrassés, comme aurait fait le père le plus tendre.

La comédie finit là, et se changea en une sanglante tragédie. Dès qu'il fut entré dans la ville, il se saisit de la citadelle, et donna ordre qu'on égorgeât les deux frères. Ces malheureux princes se réfugient chez la reine, qui, les tenant entre ses bras et les couvrant de son corps, tâche en vain de détourner les coups des meurtriers; ils sont tués tous deux dans le sein de leur mère. On ne lui laissa pas la triste consolation de rendre à ses enfants les derniers devoirs. Entraînée hors de la ville, ses habits déchirés et les cheveux épars, elle est reléguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la servir, et regardant comme le comble de tous ses malheurs de survivre aux deux princes ses fils.



La Providence ne laissa pas tant de crimes long-temps impunis : elle fit venir des peuples éloignés pour en tirer vengeance. An. M. 3725. Av. J.C. 279.

Les Gaulois, se trouvant trop d'habitants dans leur pays, en envoyèrent un nombre prodigieux chercher à s'établir dans une autre contrée. Ils venaient de l'extrémité de l'Océan. Ayant pris leur route par le Danube, quand ils furent arrivés vers l'embouchure de la Save ils se partagèrent en trois corps : le premier, commandé par Brennus et Acichorius, entra dans la Pannonie, qui est la Hongrie d'aujourd'hui ; le second, sous Céréthrius, dans la Thrace ; et le troisième, sous Belgius, dans l'Illyrie et la Macédoine. Justin. l. 24 et 25. Pausan. l. 10, p. 643-645. Memn. exc. apud Phot. Diod. Sic. Eclogæ, l. 22. Callim. hymn. in Delum, et schol. ad eumdem. Suidas in Γαλάται.

Tous les peuples, sur leur passage, saisis de frayeur, n'attendaient pas qu'on vînt les attaquer pour se soumettre, et, envoyant des ambassadeurs aux Gaulois, se trouvaient trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Ptolémée Céraunus [1], roi de Macédoine, fut le seul qui apprit sans trouble une si terrible irruption. Courant de lui-même à la peine que la vengeance divine préparait aux parricides dont il s'était rendu coupable, il alla au-devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal disciplinées, comme s'il était aussi facile de donner des combats que de commettre des crimes. Il eut l'imprudence de refuser un secours de vingt mille hommes, que les Dardaniens, peuple voisin de la Macédoine, lui offraient, répondant avec insulte que la Macédoine serait bien à plaindre,

[1] « Solus rex Macedoniæ Ptolemæus adventum Gallorum intrepidus audivit, hisque cum paucis et incompositis, quasi bella non difficiliùs quàm scelera patrarentur, parricidiorum furiis agitatus, occurrit. » (JUSTIN.)

si, après avoir soumis elle seule tout l'Orient, elle avait besoin des Dardaniens pour défendre ses frontières; et ajoutant, d'un ton fier et triomphant, qu'il menait contre l'ennemi les enfants de ceux qui, sous Alexandre, avaient dompté tout l'univers.

Il se conduisit de la même sorte à l'égard des Gaulois, qui lui avaient d'abord envoyé des députés pour lui offrir la paix en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il répondit qu'il ne traiterait de paix avec eux qu'à condition qu'ils remettraient entre ses mains pour ôtages les principaux de leur nation, et qu'ils lui livreraient leurs armes; qu'autrement il ne pouvait pas se fier à eux. Cette réponse fit rire les Gaulois. Voilà les moyens que Dieu emploie ordinairement pour punir la fierté et l'injustice des princes ; il leur ôte le conseil et la raison, et les livre à leurs folles pensées.

Peu de jours après on en vint à un combat, où les Macédoniens furent absolument défaits et taillés en pièces. Ptolémée, couvert de blessures, fut fait prisonnier; on lui coupa la tête, qui fut mise au bout d'une lance, et montrée par dérision à l'armée ennemie. Un très-petit nombre de Macédoniens se sauvèrent par la fuite; tous les autres furent ou tués, ou faits prisonniers. Comme les Gaulois se dispersèrent après cette victoire pour piller le pays des environs, Sosthène, un des principaux Macédoniens, peu connu jusque-là, assembla quelques troupes, profita du désordre où ils étaient, en tua un grand nombre, et obligea le reste à abandonner le pays.

Alors Brennus et sa troupe vinrent à leur tour en Macédoine. Il ne doit pas être confondu avec un autre



Brennus qui, un peu plus de cent ans auparavant, avait pris Rome. Sur la nouvelle qu'il eut du premier succès de Belgius, et du grand butin qu'il trouvait, il lui envia le pillage d'un pays si riche, et forma aussitôt la résolution d'en aller prendre sa part. Quand il eut appris qu'il avait été défait, ce fut pour lui un nouveau motif de hâter son départ, le desir de venger ses compatriotes se joignant à celui de s'enrichir. On ne sait ce que devint Belgius avec sa troupe, dont il n'est plus parlé; apparemment qu'il avait été tué dans la seconde action, et que les débris de son armée furent incorporés dans celle de Brennus. Quoi qu'il en soit, Brennus et Acichorius quittèrent la Pannonie, et, avec une armée de cent cinquante mille hommes d'infanterie et de quinze mille de cavalerie, ils entrèrent dans l'Illyrie, pour passer de là en Macédoine et en Grèce.

Dans une sédition qui arriva pendant cette marche, il se détacha vingt mille hommes qui prirent pour chefs Léonor et Lutaire, marchèrent en Thrace, s'y joignirent à ceux que Céréthrius y avait déja amenés, se rendirent maîtres de Byzance et de la côte occidentale de la Propontide, et de là mirent tout le pays d'alentour sous contribution.

Brennus et Acichorius ne laissèrent pas, malgré cette désertion, de continuer leur route. Ils tirèrent d'Illyrie, ou des renforts qu'on leur envoya des Gaules, de quoi grossir leur armée jusqu'à cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie et soixante et un mille deux cents de cavalerie. L'espérance du pillage et de quelque établissement avantageux leur attirait une multitude extraordinaire de soldats; avec cette armée ils marchèrent

An. M. 3726.
Av. J.C. 278.

droit vers la Macédoine, où ils accablèrent Sosthène par leur nombre et ravagèrent tout le pays. Nous marquerons bientôt comment, après la mort de Sosthène, Antigone régna dans la Macédoine.

Les Gaulois prirent ensuite le chemin des Thermopyles, pour entrer par là dans la Grèce. Ils y furent arrêtés quelque temps par les troupes qu'on y avait postées pour défendre cet important passage ; mais à la fin ils découvrirent le détour qu'avaient pris autrefois les troupes de Xerxès pour passer ces montagnes. Les Grecs, de peur d'être enveloppés par ceux que les Gaulois avaient détachés pour cela, se retirèrent et leur laissèrent le passage libre.

Brennus marcha, avec le gros de l'armée, du côté de Delphes, pour piller les richesses immenses du temple d'Apollon, et il ordonna à Acichorius de le suivre. Il disait, en raillant, qu'il était juste et raisonnable que les dieux fissent part de leurs richesses aux hommes, qui en avaient plus besoin qu'eux, et qui en faisaient un meilleur usage. On raconte ici des choses bien étonnantes et bien merveilleuses.

Justin. l. 24, c. 6-8. Pausan. l. 10, p. 652-654.

Comme Brennus approchait de Delphes, il survint tout-à-coup un orage épouvantable ; le tonnerre et la grêle lui tuèrent beaucoup de monde, et dans le même temps il se fit un tremblement de terre qui fendit les montagnes et détacha des rochers dont la chute les écrasait par centaines. L'abattement où se trouva l'armée la nuit suivante y jeta une terreur panique [1] : ils prenaient leurs propres gens pour des ennemis et s'entre-tuaient les uns les autres ; de sorte qu'avant qu'il fît assez de jour

[1] Les anciens croyaient que le dieu Pan envoyait ces terreurs. On apporte encore d'autres raisons de ce nom.



pour se reconnaître, plus de la moitié de l'armée avait péri de cette sorte.

Les Grecs, que le danger d'un temple si révéré parmi eux avait fait accourir de tous côtés au secours, animés par un événement où le ciel semblait se déclarer en leur faveur, vinrent charger les Gaulois avec tant de furie, que, quoique Acichorius eût joint Brennus, ils ne purent soutenir le choc, et on en fit un terrible carnage. Brennus fut du nombre des blessés; et quoique de plusieurs blessures qu'il avait reçues il n'y en eût aucune de mortelle, voyant tout perdu, et que le grand dessein qu'il avait formé n'avait abouti qu'à la ruine de son armée, il en fut si saisi, qu'il ne voulut pas y survivre. Il fit venir tous les hauts officiers qu'il put assembler dans l'embarras où l'on était, leur conseilla d'égorger tous les blessés, et de faire la meilleure retraite qu'ils pourraient; ensuite il prit autant de vin qu'il lui fut possible, s'enfonça le poignard dans la poitrine, et mourut.

Acichorius se chargea du commandement en chef, et essaya de regagner les Thermopyles pour sortir de Grèce et ramener dans son pays les tristes restes de l'armée. Comme il avait bien du pays à traverser, et un pays ennemi; que toutes les fois qu'il fallait des provisions pour ses troupes, il en coûtait une action; qu'il fallait coucher presque toujours sur la terre, quoique ce fût en hiver; enfin qu'ils étaient par-tout continuellement harcelés par les habitants des pays qu'ils traversaient, la faim, le froid, la maladie, l'épée, les emportèrent tous; et de ce nombre prodigieux d'hommes avec lequel on avait commencé cette expédition, pas un seul n'évita la mort.

Il peut y avoir de l'exagération et du fabuleux mêlés dans le récit de quelques-unes des circonstances de cet événement, et principalement dans ce qui est dit de l'orage survenu tout-à-coup à l'approche du temple, et des gros quartiers de rochers détachés miraculeusement des montagnes pour écraser ces troupes sacriléges. Peut-être cela se peut-il réduire à une grêle de traits lancés contre les ennemis, et à de grosses pierres roulées du haut des montagnes sur eux; événements tout naturels, et ordinaires dans ces sortes d'attaques, auxquels les prêtres, intéressés à faire valoir le pouvoir de leur dieu, auront donné un air de prodige et de miracle, que la crédulité des peuples, fort portés à donner dans le merveilleux, aura reçus et crus sans examen.

Rien cependant n'empêche de croire qu'ici les choses sont arrivées comme l'histoire le rapporte. L'entreprise de Brennus était certainement une impiété sacrilége, injurieuse à la religion et à la Divinité même. Il parlait et agissait de la sorte, non par conviction de la fausseté de ces dieux (il ne pensait pas mieux sur cet article que les Grecs), mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la Divinité est gravée dans le cœur de tous les hommes. Dans tous les siècles, dans tous les pays, on a toujours cru devoir lui rendre certains hommages. Les païens se sont trompés dans l'application de ce principe, mais ils en ont tous reconnu la nécessité; or Dieu, par bonté pour les hommes, a pu de temps en temps faire éclater sa vengeance, même parmi les païens, contre ceux qui témoignaient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conserver en eux, par des coups éclatants de sa colère, ces traits primi-



tifs et fondamentaux de la religion, jusqu'à ce qu'il lui plût de les en instruire pleinement dans les temps marqués, par le ministère du Médiateur à qui il était réservé d'apprendre aux hommes le culte pur et sincère que le véritable et l'unique Dieu exigeait d'eux. Nous voyons de même que Dieu, afin de conserver parmi les hommes le respect pour sa providence et son attention particulière sur toutes leurs actions, a eu soin de punir avec éclat de temps en temps, même parmi les païens, les parjures et les crimes noirs et criants. C'est par là que la créance d'un point si capital, et qui est le premier lien de l'homme avec Dieu, s'est maintenue malgré les ténèbres du paganisme et malgré la dissolution des mœurs.

Pour revenir aux Gaulois, Léonor et Lutaire, qui Liv. lib. 38, n. 16.
avaient fait bande à part, et s'étaient établis sur la Propontide, descendirent vers l'Hellespont, surprirent Lysimachia, et se rendirent maîtres de toute la Chersonèse de Thrace : là ils se brouillèrent, et les deux chefs se séparèrent. Lutaire continua sa marche le long de l'Hellespont, et Léonor avec le plus grand nombre retourna vers Byzance.

Celui-ci ayant ensuite passé le Bosphore, et l'autre l'Hellespont, ils se rencontrèrent en Asie, firent un accord, et rejoignirent leurs forces. Tous deux ensemble entrèrent au service de Nicomède, roi de Bithynie, qui, après avoir réduit Zipète son frère avec leur assistance, et être rentré par là dans la possession de tous les états de son père, leur assigna pour leur demeure la partie de l'Asie Mineure qu'on appela, à cause d'eux, *Gallo-Grèce*, où *Galatie*. C'est à leurs descendants qu'est écrite l'épître canonique de saint

Paul aux Galates. Saint Jérôme, plus de six cents ans après le temps dont je parle, dit qu'ils parlaient encore la même langue qu'il avait ouï parler à Trèves.

Le reste de ceux qui demeurèrent dans la Thrace eurent guerre dans la suite avec Antigone Gonatas, qui régnait en Macédoine; ils y périrent presque tous. Le peu qui en échappa, ou passèrent en Asie, et rejoignirent leurs compatriotes en Galatie; ou se dispersèrent ailleurs, où l'on n'a plus entendu parler d'eux. Voilà comment se termina la terrible inondation de ces Barbares, qui avait menacé la Macédoine et toute la Grèce d'une entière destruction.

An. M. 3728. Av. J.C. 276.

Après la mort de Sosthène, qui avait battu les Gaulois et régné quelque temps en Macédoine, Antiochus fils de Séleucus Nicator, et Antigone Gonatas fils de Démétrius Poliorcète, songèrent à s'en rendre maîtres: leurs pères en avaient été rois l'un après l'autre. Antigone, qui depuis la fatale expédition de son père en Asie, avait régné dix ans en Grèce, se trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier possession de la Macédoine. Ils levèrent tous deux de grandes armées, et formèrent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir dans sa conquête, et l'autre pour la lui enlever. Nicomède, roi de Bithynie, ayant pris dans cette occasion le parti d'Antigone, Antiochus ne voulut pas, en allant en Macédoine, laisser derrière lui un ennemi si puissant: au lieu donc de passer l'Hellespont, il vint tout d'un coup fondre sur la Bithynie, qui devint par là le théâtre de la guerre; les forces y étaient si égales, que l'un n'osa attaquer l'autre. On fut quelque temps, de cette manière, dans l'inaction. Pendant cet intervalle on en vint à un traité, par le-

Memnon. apud Phot. cap. 19.



quel Antigone épousa Phila, fille de Stratonice et de Séleucus, et Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine ; de cette sorte il en demeura paisible possesseur et la laissa à sa postérité, qui en jouit pendant quelques générations, jusqu'à Persée, le dernier de cette race, qui fut vaincu par Paul Émile et dépouillé de ses états, dont les Romains firent une province de l'empire peu d'années après.

Antiochus, s'étant ainsi débarrassé de cette guerre, An.M. 3729.
marcha contre les Gaulois. Depuis que Nicomède leur Av.J.C. 275.
eut accordé des terres, comme on l'a dit ci-dessus, ils faisaient continuellement des courses de tous les côtés, et incommodaient extrêmement leurs voisins : il les défit dans une sanglante bataille, et délivra le pays de leur oppression ; cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui signifie *sauveur*.

§ VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les livres saints, que les Juifs conservaient avec grand soin, pour en orner sa bibliothèque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante.*

Le tumulte des guerres, que la diversité d'intérêts An.M. 3727.
excitait entre les successeurs d'Alexandre dans toute Av.J.C. 277.
l'étendue de leur domination, n'empêchait point Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle bibliothèque qu'il formait à Alexandrie, et où il faisait ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares et les plus curieux. Ayant appris que les Juifs en avaient un qui contenait les lois de Moïse et l'histoire de ce peuple, il forma le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec pour en enrichir sa biblio-

thèque. Il fallait pour cela s'adresser au grand-prêtre de la nation ; mais il s'y trouvait une grande difficulté. Il y avait actuellement dans l'Égypte un nombre très-considérable de Juifs réduits en esclavage par Ptolémée Soter dans les invasions qui s'étaient faites de son temps en Judée. On représenta au roi qu'il n'y avait pas d'apparence de tirer des Juifs une copie ou une traduction fidèle de leur loi, pendant qu'il retiendrait un si grand nombre de leurs compatriotes dans l'esclavage. Ptolémée, qui était extrêmement généreux, et qui avait fort à cœur l'agrandissement de sa bibliothèque, n'hésita pas un moment ; il publia une ordonnance pour faire affranchir tous les Juifs esclaves dans ses états, portant ordre à son trésor de payer vingt dragmes[1] par tête à leurs maîtres pour leur rançon. La somme qui y fut employée se monta à quatre cents talents[2] ; ce qui fait voir qu'il y en eut six-vingts mille de rachetés. Le roi ordonna ensuite de mettre aussi en liberté les enfants qui leur étaient nés dans l'esclavage, avec leurs mères ; et cette somme monta à plus de la moitié de la première.

Après un préalable si avantageux, Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du grand-sacrificateur ce qu'il lui demandait : il s'appelait Éléazar. Il lui avait envoyé des ambassadeurs chargés d'une lettre très-obligeante de sa part, et de présents magnifiques. Ils furent reçus à Jérusalem avec toutes sortes d'honneurs, et on leur accorda avec joie tout ce que le roi avait demandé. Ils retournèrent donc à Alexandrie avec une bonne copie de la loi de Moïse, écrite en lettres d'or, que le sou-

[1] Dix livres.

[2] 400 mille écus. =2,200,000 fr. — L.



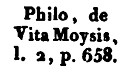
verain sacrificateur leur donna, et six anciens de chaque tribu, c'est-à-dire, en tout, soixante et douze, pour la traduire en grec.

Le roi voulut voir ces députés, et leur proposa à chacun une question différente pour essayer leur capacité. Il fut content de leurs réponses, où il parut une grande sagesse ; et il les combla de présents et de marques d'amitié. Ils furent ensuite conduits dans l'île de Pharos et logés dans une maison qui leur avait été préparée, où on leur fournissait en abondance tout ce qui leur était nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de temps, et l'ouvrage fut achevé en soixante et douze jours ; c'est ce qu'on appelle *la version des Septante* [1]. Le tout fut lu et approuvé en présence du roi, qui admira sur-tout la profonde sagesse des lois de Moïse, et renvoya les soixante et douze députés avec des présents d'une magnificence extraordinaire, pour eux, pour le grand-prêtre, et pour le temple. Des dépenses de cette sorte, quoique fort considérables, ne ruinent jamais un état, et font beaucoup d'honneur à un prince.

L'auteur d'où ces faits sont tirés est Aristée, qui se qualifie *officier aux gardes* de Ptolémée Philadelphe, et qui apporte beaucoup d'autres circonstances, que j'ai omises parce qu'elles paraissent moins vraisemblables. On prétend que les écrivains, soit juifs, comme Aristobule, Philon, Josèphe ; soit chrétiens, comme saint Justin, saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie, saint Hilaire, saint Augustin, et quelques autres, qui ont rapporté le fait de la version des Septante, ne

[1] On les appelle *Septante* par un compte rond, quoiqu'ils fussent septante et deux.

l'ont rapporté que sur la bonne foi d'Aristée, dont on soupçonne que l'ouvrage est supposé. Quelques-uns d'eux y ont ajouté des circonstances qui ne sont plus maintenant crues de personne par cette raison-là même qu'elles sont trop merveilleuses. Philon écrit que dans leurs traductions, qu'ils avaient faites séparément, il ne s'était pas trouvé un seul mot différent, bien loin qu'il y eût eu aucune différence dans le sens ou dans le tour dont ils s'étaient servis pour l'exprimer ; d'où il conclut que ce n'étaient pas de simples traducteurs, mais des hommes inspirés par l'esprit de Dieu, qui les conduisait et leur dictait tout sans exception, jusqu'aux moindres paroles. Saint Justin, et, après lui, les autres pères que j'ai cités, supposent que tous les soixante-douze interprètes travaillaient chacun dans une cellule séparée, qu'ils n'avaient aucun commerce entre eux, et que cependant leurs traductions se trouvèrent parfaitement conformes.


Philo, de Vita Moysis, l. 2, p. 658.

J'ai déja déclaré plusieurs fois que je n'entrais point dans ces sortes de dissertations historiques, qui demanderaient beaucoup d'érudition et de temps, et qui me détourneraient trop de mon principal objet. On peut consulter M. Prideaux, qui a traité cette matière. Ce qui est certain, et que personne ne conteste, c'est qu'il s'est fait en Égypte une traduction grecque des livres sacrés hébreux, du temps des Ptolémées; que nous avons encore cette traduction; et que c'est la même que l'on avait du temps de N. S. Jésus-Christ, puisque presque tous les passages que les écrivains sacrés du nouveau Testament citent du vieux, dans l'original grec, se trouvent mot à mot dans cette version. Elle subsiste et est encore en usage dans les églises d'Orient,

et elle a été la traduction ordinaire et canonique dont l'église des premiers siècles s'est servie.

Cette version, qui ouvrait l'intelligence des écritures de l'ancien Testament à une infinité de peuples, fut un des plus considérables fruits des conquêtes des Grecs; et l'on voit clairement qu'elle entrait dans le principal dessein que Dieu avait eu en livrant tout l'Orient aux Grecs, et les y maintenant malgré leurs divisions, leurs jalousies, leurs combats, et les fréquentes révolutions qui arrivaient parmi eux. Dieu préparait ainsi une voie aisée à la prédication de l'Évangile, qui était proche; et il facilitait la réunion de tant de peuples, différents de langage et de mœurs, dans une seule société, un même culte et une même doctrine, par une seule langue, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, et qui devint commune à tous les pays qu'Alexandre avait conquis.

§ VII. *Diverses expéditions de Pyrrhus : en Italie, double combat contre les Romains; Cinéas : en Sicile : en Italie, pour la seconde fois; troisième combat contre les Romains, où Pyrrhus est vaincu : en Macédoine, dont il se rend maître pour un temps après avoir vaincu Antigone : dans le Péloponnèse; il forme inutilement le siége de Sparte; il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, et des Romains à Philadelphe.*

Le retour de Pyrrhus en Épire, depuis qu'il avait absolument abandonné la Macédoine, le mettait en état de mener une vie tranquille au milieu de ses sujets, et

Plut. in Pyrrho, p. 390-397. Pausan. l. 1, p. 21, 22.

Justin. l. 18, c. 1 et 2.

de goûter les douceurs de la paix en gouvernant justement ses peuples. Mais un caractère vif et impétueux tel que le sien, et une ambition toujours avide et inquiète, ne pouvaient souffrir le repos; et il fallait qu'il fût toujours en mouvement, et qu'il y mît les autres: c'était une véritable maladie, une fièvre violente qui ne le quittait point, et qui avait des accès et des redoublements très-fréquents. Il ne pouvait se supporter lui-même, ni vivre avec soi. Il se fuyait sans cesse, en se répandant toujours au-dehors, et allant chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il ne rencontrait nulle part. Ce fut donc avec joie qu'il saisit la première occasion qui se présenta de se jeter dans de nouvelles affaires.

An. M. 3724. Av. J.C. 280.

Les habitants de Tarente, qui étaient en guerre avec les Romains, ne trouvant point dans leur pays de généraux assez habiles pour les opposer à des ennemis si redoutables, tournèrent les yeux vers l'Épire, et y envoyèrent des ambassadeurs de la part, non-seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques présents pour Pyrrhus. Ils avaient ordre de lui dire qu'ils n'avaient besoin que d'un capitaine sage, expérimenté, et de réputation; qu'ils ne manquaient pas de bonnes troupes; et qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messapiens, des Samnites et des Tarentins, ils mettraient sur pied une armée de vingt mille chevaux et de trois cent cinquante mille hommes de pied. On juge aisément comment Pyrrhus reçut une proposition si flatteuse pour lui et si conforme à son caractère. Les Épirotes, à son exemple, conçurent un vif desir et une violente passion de marcher à cette guerre.



Il y avait alors à la cour de Pyrrhus un Thessalien nommé Cinéas, homme d'un grand sens, et qui, ayant été disciple de Démosthène, passait alors non-seulement pour être celui de tous les orateurs de ce temps-là qui approchait le plus de la force et de l'éloquence de ce grand maître, mais encore pour avoir puisé avec le plus de succès dans une si excellente école les solides principes et les vraies maximes d'une saine politique. Il s'était attaché à Pyrrhus, et ce prince s'en servait pour l'envoyer en ambassade vers les villes avec lesquelles il avait quelque chose à traiter. Dans tous ces emplois, Cinéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourrait emporter*. Aussi Pyrrhus disait-il que l'éloquence de Cinéas lui avait gagné plus de villes qu'il n'en avait conquis lui-même par les armes ; c'est pourquoi il avait beaucoup de considération pour lui, le comblait d'honneurs, et l'employait à toutes ses plus grandes affaires. Un homme de ce caractère est d'un prix inestimable, et ferait le bonheur du prince et de ses sujets s'il était écouté.

Cinéas voyant donc que Pyrrhus se préparait à passer en Italie, et le trouvant, un jour, de loisir et de bonne humeur, il entra librement en conversation avec ce prince. *Vous songez*, lui dit-il, *à porter vos armes contre les Romains : si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? Les Romains une fois vaincus*, répondit Pyrrhus, *toute l'Italie sera à nous. Et quand nous en serons maîtres*, continua Cinéas, *que ferons-nous ?* Pyrrhus, qui ne voyait pas encore où il en voulait venir, *Voilà*, lui dit-il, *la Sicile, qui nous tend les*

bras, et vous savez de quelle importance est cette île. Mais, ajouta Cinéas, *la Sicile prise sera-t-elle la fin de nos expéditions? Non, certainement,* répliqua Pyrrhus avec vivacité. *Quoi! nous demeurerions en si beau chemin! Si Dieu nous accorde la victoire, et que nous réussissions, ce ne seront là que les préludes de plus grandes entreprises. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Grèce entière, voilà une partie de nos conquêtes futures. — Et, quand nous aurons tout conquis, que ferons-nous? — Ce que nous ferons? Nous vivrons en repos; nous passerons les jours entiers en festins, en conversations agréables, en fêtes, et nous ne penserons qu'à nous réjouir.* Alors Cinéas l'arrêtant : *Eh! seigneur,* lui dit-il, *qu'est-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des festins, de célébrer des fêtes, et de nous bien réjouir? Pourquoi aller chercher si loin un bonheur que nous avons entre nos mains, et acheter si cher ce que nous pouvons avoir sans peine?*

Ce discours de Cinéas affligea Pyrrhus sans le corriger. Il n'avait rien de raisonnable à y opposer; mais un sentiment plus vif, plus pénétrant, plus durable, l'entraînait vers un fantôme de gloire qui se montrait toujours à lui sous un dehors brillant et séducteur, et cette passion ne lui laissait de repos ni le jour ni la nuit.

M. Pascal examine cette réflexion de Cinéas dans le chapitre XXVI de ses *Pensées,* où il explique d'une manière admirable quelle est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps. « L'ame,



dit-il, ne trouve rien en elle qui la contente : elle n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense ; c'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, et de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli ; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi. »

Cela posé, après un grand nombre d'exemples qui démontrent la vérité de cette réflexion, il ajoute ce qui suit : « Lorsque Cinéas disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires ; ce qui est faux : Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde ; et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre, était encore moins capable de le satisfaire que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait. »

Mais ni le philosophe, ni le conquérant, n'étaient en état de connaître ainsi le fond du cœur humain. Pyrrhus envoya donc d'abord Cinéas aux Tarentins, avec trois mille hommes de pied ; et bientôt après, quantité de vaisseaux plats, de galères, et toute sorte de bâtiments de transport, étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt

mille hommes d'infanterie pesamment armée, deux mille archers, et cinq cents frondeurs.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer[1], il s'éleva un vent de nord si impétueux, qu'il l'emporta. D'abord le vaisseau où il était fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes et ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista, et aborda à la côte d'Italie, mais avec des peines infinies et un très-grand danger. Le reste de sa flotte ne put tenir sa route. Un vent de terre s'étant levé, alors la galère de Pyrrhus, battue par la proue, fut en très-grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffrait. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point; il se jeta à la mer. Ses amis et ses gardes s'y jetèrent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir et le sauver. La nuit qui était fort noire, et les vagues qui étaient poussées impétueusement contre la côte et repoussées avec un grand mugissement, rendaient le secours très-difficile. Enfin, après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents et les vagues, le lendemain, le vent étant considérablement baissé, le prince fut jeté sur le rivage, le corps entièrement faible et abattu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui seul l'empêchait de succomber.

En même temps les Messapiens, sur la côte desquels le flot l'avait jeté, accoururent pour lui donner tous les secours qui étaient en leur pouvoir. Ils allèrent aussi au-devant de quelques-uns de ses vaisseaux qui étaient réchappés, et dans lesquels il se trouva peu de

[1] La mer d'Ionie.

cavalerie, et seulement deux mille hommes de pied, et deux éléphants. Pyrrhus, les ayant rassemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès qne Cinéas fut averti de son arrivée, il sortit au-devant de lui avec ses troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, fut étrangement surpris d'en trouver les habitants uniquement occupés de leurs plaisirs, auxquels ils étaient accoutumés de se livrer sans ménagement et sans interruption. Ils comptaient que, pendant qu'il combattrait pour eux, ils demeureraient tranquillement dans leurs maisons, ne s'occupant qu'à prendre le bain, à user des parfums les plus exquis, à faire bonne chère et à se divertir. Pyrrhus ne voulut rien faire d'abord par la force, et malgré les Tarentins, jusqu'à ce qu'il eut des nouvelles que ses vaisseaux étaient sauvés, et que la plus grande partie de son armée l'eut rejoint. Alors il parla et agit en maître. Il commença par fermer tous les lieux d'exercices et tous les jardins publics, où ils avaient accoutumé de s'entretenir de nouvelles, et de régler toutes les affaires de la guerre en se promenant et en causant. Il leur ôta leurs festins, leurs spectacles, et leurs assemblées de nouvellistes. Il leur fit prendre les armes, et, dans les montres et les revues, il se rendit sévère et inexorable pour tous ceux qui y manquaient; de sorte qu'il y en eut plusieurs qui, n'étant pas accoutumés à une discipline si exacte, quittèrent la ville, appelant une servitude insupportable de ne pouvoir plus vivre à leur gré dans les délices et les voluptés.

Dans ce temps-là il reçut nouvelles que le consul Lévinus s'avançait contre lui avec une puissante armée et qu'il était déja dans la Lucanie, où il brûlait et sac-

cageait tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés, comme il trouvait très-honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage et vinssent faire le dégât jusque sous ses yeux, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avait; mais il envoya devant un héraut aux Romains pour leur demander si, avant que de commencer la guerre, ils ne voudraient pas consentir à terminer à l'amiable les différends qu'ils avaient avec les Grecs d'Italie, en le prenant pour juge et pour arbitre. Le consul Lévinus répondit au héraut, *que les Romains ne prenaient point Pyrrhus pour arbitre, et ne le craignaient point pour ennemi.*

Après cette réponse, Pyrrhus s'avança, alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie et d'Héraclée; et, sur l'avis que les Romains étaient fort près de lui, et qu'ils étaient campés de l'autre côté de la rivière de Siris, il monta à cheval, et s'approcha de la rive pour reconnaître leur situation. Quand il vit la contenance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnait par-tout, et la bonne assiette de leur camp, il en fut surpris; et, s'adressant à un de ses amis, qui se trouva près de lui, *Mégaclès,* lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares* [1] *n'est nullement barbare; nous verrons si le reste y répondra.* Et, déja inquiet du succès de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant d'avancer un corps de troupes sur la rivière pour l'opposer aux Romains s'ils songeaient à tenter le passage; mais il était déja trop tard. L'infanterie romaine passa à gué, et la cavalerie par-tout où elle pouvait; de sorte que le corps

[1] Les Grecs traitaient de barbares tous les autres peuples.



avancé de Pyrrhus, ne se trouvant pas assez fort, et craignant d'être enveloppé, fut contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée. Pyrrhus, qui venait d'arriver avec le reste de ses troupes, n'était plus à temps de disputer le passage.

Quand il vit, en-deçà de la rivière, briller quantité de boucliers romains, et leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il serra ses rangs, et commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté et à l'éclat de ses armes, qui étaient très-riches, et donnant à connaître, par ses actions, que la réputation qu'il avait acquise n'était pas au-dessus de son mérite. Il se livrait au combat sans s'épargner, et renversait tout ce qui se trouvait devant lui : mais il ne perdait pas de vue les fonctions de général; et, au milieu des plus grands dangers, il conservait tout son sang-froid, donnait ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril, et courait çà et là pour rétablir les affaires et pour soutenir ceux qui étaient les plus pressés.

Dans le fort de la mêlée, un cavalier italien, la pique à la main, s'attachant à Pyrrhus seul, le suivait partout, plein d'ardeur, et réglait tous ses mouvements sur les siens. Ayant trouvé un moment favorable, il lui porta un grand coup, qui ne blessa que son cheval. En même temps, Léonat de Macédoine perça de sa pique le cheval du cavalier. Les deux chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis, qui l'enlevèrent, et tuèrent le cavalier italien, qui combattit avec beaucoup de courage.

Cette aventure apprit à Pyrrhus à se précautionner plus qu'il ne faisait, et à prendre plus garde à lui; devoir essentiel pour un général, du sort de qui dé-

pend celui de toute une armée. Voyant sa cavalerie qui pliait, il envoya ordre à son infanterie d'avancer, la mit promptement en bataille, et, après avoir donné son manteau et ses armes à Mégaclès, l'un de ses amis, et s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut très-opiniâtre, et la victoire long-temps douteuse. On dit que les uns et les autres plièrent sept fois, et revinrent sept fois à la charge.

Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait fort à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste et lui arracher la victoire des mains. Les ennemis se jetèrent en foule sur Mégaclès, qu'ils prenaient pour le roi. Un cavalier, qui le blessa, et qui le jeta par terre, après lui avoir arraché son armet et son manteau, poussa à toute bride vers le consul Lévinus, et lui montra cet armet et ce manteau, en lui criant qu'il avait tué Pyrrhus. Ces dépouilles, étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, remplirent toute l'armée des Romains d'une joie inexprimable. Tout y retentit des cris de victoire; et, dans l'armée des Grecs, ce fut une consternation générale et un découragement universel.

Pyrrhus, qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise, parcourut diligemment toutes les lignes, la tête nue, tendant la main à ses soldats, et se faisant connaître à sa voix et à son geste. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphants qui décidèrent principalement du gain de la bataille; car Pyrrhus, voyant que les Romains étaient rompus par ces animaux, et que leurs chevaux, avant même que de les



approcher, en étaient effrayés, et emportaient leurs maîtres, mena promptement contre eux sa cavalerie thessalienne pendant qu'ils étaient en désordre, et les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il y eut dans cette bataille près de quinze mille Romains de tués, et treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres historiens diminuent la perte de part et d'autre.

Pyrrhus, sans perdre de temps, s'empara du camp des Romains, qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur alliance, ravagea tout le pays, et s'approcha de Rome jusqu'à trois cents stades, c'est-à-dire jusqu'à quinze lieues.

Les Lucaniens et les Samnites l'ayant joint après le combat, il leur fit de vifs reproches sur leur retardement; mais on voyait bien, à son air, que, dans le fond, il était ravi d'avoir défait avec ses seules troupes et celles des Tarentins, sans le secours des alliés, cette armée des Romains si nombreuse et si aguerrie.

Une perte si considérable n'abattit point le courage des Romains, ils ne rappelèrent point Lévinus; et ne songèrent qu'à se préparer à une seconde action. Cette grandeur d'ame, pleine de fermeté et d'audace, surprit et même effraya Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, et voir s'ils ne voudraient pas entendre à quelque voie d'accommodement; cependant il retourna à Tarente. Cinéas, étant donc envoyé à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, et leur envoya à tous, et à leurs femmes, des présents de la part du roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût; ils répondirent tous, et leurs femmes même, que, quand Rome

aurait fait publiquement un traité avec le roi, il aurait pour-lors tout sujet d'être content d'eux.

Quand Cinéas eut été introduit dans le sénat, il exposa les propositions de son maître, qui offrait de rendre sans rançon aux Romains leurs prisonniers; qui promettait de leur aider à conquérir toute l'Italie; et qui ne demandait autre chose que leur amitié, et une entière sûreté pour les Tarentins. Plusieurs, dans le sénat, paraissaient incliner à faire la paix; et cette pensée n'était point sans fondement, ni sans raison. Ils venaient d'être vaincus dans une grande bataille; ils étaient à la veille d'en livrer une plus grande encore : on avait lieu de tout craindre, les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie, ses confédérés.

Le courage des Romains eut besoin d'être ranimé dans ces circonstances par le célèbre Appius Claudius, sénateur illustre, que son grand âge et la perte de la vue avaient obligé de se renfermer dans sa famille et de se retirer des affaires. Sur le bruit sourd qui courait dans la ville, que le sénat était disposé à accepter les offres de Pyrrhus, il se fit porter dans l'assemblée, où l'on garda un profond silence dès qu'on le vit paraître. Là, ce vénérable vieillard, à qui le zèle pour l'honneur de sa patrie semblait avoir rendu toute son ancienne vigueur, montra, par des raisons également fortes et sensibles, qu'on allait détruire par un honteux traité toute la gloire que Rome jusque-là s'était acquise. Puis, transporté d'une noble indignation, « Que sont donc « devenus, leur dit-il, ces discours si fiers que vous « teniez, et qui ont retenti par toute la terre, que, si « cet Alexandre-le-Grand était venu en Italie du temps

« de notre jeunesse et de la vigueur de l'âge de nos « pères, il n'aurait point acquis la réputation d'invin- « cible ; mais que par sa fuite, ou par sa mort, il aurait « ajouté un nouveau lustre à la gloire de Rome ? Quoi « vous tremblez maintenant au seul nom d'un Pyrrhus, « qui a passé sa vie à faire la cour à un des gardes de « ce même Alexandre ; qui erre comme un aventurier « de contrée en contrée pour fuir les ennemis qu'il a « dans son pays, et qui a l'insolence de vous promettre « la conquête de l'Italie avec ces mêmes troupes qui « n'ont pu le mettre en état de conserver une petite « partie de la Macédoine ? » Il dit beaucoup d'autres choses pareilles, qui ranimèrent la générosité romaine, et dissipèrent toutes les craintes du sénat. D'un commun accord et d'une voix unanime, on fit cette réponse à Cinéas : *Que Pyrrhus commençât par sortir d'Italie : qu'alors, s'il voulait, il envoyât demander la paix ; mais que, tant qu'il serait en armes dans leur pays, les Romains lui feraient la guerre de toutes leurs forces, quand même il aurait battu dix mille Lévinus.*

On dit que Cinéas, pendant le séjour qu'il fit à Rome pour ménager un accommodement, prit grand soin, en homme habile et sensé, de s'instruire des mœurs et des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particulière, d'étudier la forme de leur gouvernement, et de s'informer, dans le plus grand détail qu'il put, des forces et des revenus de la république. Quand il fut retourné à Tarente, il fit au roi un fidèle rapport de tout ce qu'il avait appris dans les conversations qu'il avait eues avec les principaux de Rome, et lui dit, entre autres choses, *que le sénat lui avait paru une assemblée de plusieurs rois :* noble et

juste idée de cet auguste corps! Et, sur la grande quantité d'habitants dont il avait vu leurs villes et leurs campagnes peuplées, il lui dit *qu'il craignait beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre*. En effet, le consul Lévinus avait déja une armée deux fois plus grande que la première; et il laissait encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, et de faire plusieurs armées aussi nombreuses que celle qu'il venait de lever.

Le retour de Cinéas à Tarente fut suivi de près de l'arrivée des ambassadeurs que les Romains envoyaient à Pyrrhus; du nombre desquels était Fabricius, dont Cinéas dit au roi que les Romains faisaient un fort grand cas, comme d'un homme très-vertueux et très-habile dans la guerre, mais qu'il était extrêmement pauvre. Pyrrhus les reçut avec une très-grande distinction, et leur fit toutes sortes d'honneurs. Les ambassadeurs, dans l'audience qu'il leur donna, dirent tout ce qui pouvait convenir dans les circonstances présentes. Comme la victoire que Pyrrhus venait de remporter pouvait lui enfler le courage, ils lui représentèrent l'inconstance de la fortune, ses caprices, ses revers qu'il n'est pas possible de prévoir : que les plus grandes défaites n'étaient point capables d'abattre le courage des Romains, loin qu'un léger désavantage pût les alarmer ; que l'exemple de tant d'ennemis qu'ils avaient vaincus devait faire faire des réflexions à Pyrrhus sur l'entreprise qu'il formait : qu'en tout cas il trouverait des ennemis bien prêts à le recevoir et à se bien défendre. Après ces remontrances, ils lui laissaient le choix, ou de recevoir la rançon des prisonniers de guerre dont il était le maître, ou de les échanger contre

ceux de ses soldats qui étaient en la puissance du peuple romain.

Pyrrhus, ayant tenu conseil avec ses amis, répondit ainsi aux ambassadeurs de la ville de Rome : « Vous « avez mauvaise grace, Romains, pendant que vous « me refusez la paix, de me demander les prisonniers « que j'ai faits sur vous pour vous en servir ensuite « contre moi-même. Si vous n'avez en vue que vos vé« ritables intérêts et les miens, il ne faut point chercher « tant de détours. Terminez par un traité d'alliance la « guerre que vous me faites à moi et à mes alliés ; et « je vous remets sans rançon tous les prisonniers de « guerre, tant vos citoyens que vos alliés. Sans cette « condition, ne comptez pas que Pyrrhus puisse jamais « se résoudre à vous relâcher un si grand nombre de « soldats. »

Dionys. Halicarn. Excerpt. legat. p. 744-748.

Après avoir répondu de la sorte aux trois ambassadeurs, il prit Fabricius en particulier, et lui dit : « Pour vous, Fabricius, je connais votre mérite. J'ap« prends que vous êtes un grand capitaine, que vous « entendez parfaitement à commander une armée, que « la justice et la tempérance font votre caractère, et « que vous passez pour un homme accompli dans toutes « les vertus. Mais je sais aussi que vous êtes sans biens ; « et qu'en cela seul la fortune vous a mal partagé, en « vous réduisant, pour les commodités de la vie, à « l'état des plus pauvres sénateurs. Pour suppléer à ce « qui vous manque de ce côté-là, je suis prêt à vous « donner autant d'or et d'argent qu'il en faut pour « vous mettre au-dessus des plus opulents de Rome, « persuadé *qu'il n'est point de dépense qui fasse plus* « *d'honneur à un prince que de soulager les grands*

« *hommes qui sont contraints par la pauvreté de mener*
« *une vie indigne de leur vertu, et que c'est là le plus*
« *noble emploi qu'un roi puisse faire de ses richesses.*
« Ne croyez pas que, pour reconnaissance, je prétende
« exiger de vous aucun service injuste ou déshonorant.
« Ce que je vous demande ne peut que vous faire hon-
« neur et augmenter votre pouvoir dans votre patrie.
« Je vous conjure d'abord de m'aider de tout votre cré-
« dit à gagner le sénat des Romains, qui jusqu'ici s'est
« rendu trop difficile, qui n'a jamais voulu donner les
« mains à un accommodement, et qui n'a consulté en
« aucune manière les règles de la modération. Faites-
« lui bien comprendre, je vous prie, que j'ai donné ma
« parole de secourir les Tarentins et les autres Grecs
« qui habitent cette côte de l'Italie, et que je ne puis
« en honneur les abandonner, sur-tout me trouvant
« à la tête d'une puissante armée qui m'a déja fait ga-
« gner une bataille. Cependant il m'est survenu quel-
« ques affaires pressantes qui me rappellent dans mes
« états; et c'est ce qui me fait desirer encore plus ar-
« demment la paix. Au reste, si ma qualité de roi me
« rend suspect au sénat, parce que plusieurs autres
« n'ont pas fait difficulté de violer ouvertement la foi
« des traités et des alliances, devenez vous-même mon
« garant, et joignez-vous à moi pour m'aider de vos
« conseils dans toutes mes entreprises, et pour com-
« mander mes armées sous moi. J'ai besoin d'un homme
« vertueux et d'un ami fidèle : vous, de votre côté, vous
« avez besoin d'un prince qui, par ses libéralités, vous
« mette en état de faire plus de bien. Ne refusons point
« de nous aider l'un l'autre et de nous prêter un mu-
« tuel secours. »

Pyrrhus ayant ainsi parlé, Fabricius, après un moment de silence, lui répondit en ces termes : « Il est « inutile que je dise rien de l'expérience que je puis « avoir dans le gouvernement des affaires publiques et « particulières, dès que vous en êtes informé d'ailleurs. « A l'égard de ma pauvreté, vous me paraissez aussi « la connaître assez pour que je ne sois point obligé de « vous dire que je n'ai ni argent que je fasse profiter, « ni esclaves qui me produisent des revenus; que tout « mon bien consiste dans une maison de peu d'appa- « rence, et dans un petit champ qui fournit à mon « entretien. Si vous croyez néanmoins que la pauvreté « rende ma condition inférieure à celle de tout autre « Romain, et que, remplissant les devoirs d'un honnête « homme, je sois moins considéré parce que je ne suis « pas du nombre des riches, permettez-moi de vous « dire que l'idée que vous avez de moi n'est pas juste « et vous trompe, soit qu'on vous ait inspiré ces senti- « ments, soit que vous en jugiez ainsi par vous-même. « Si je ne possède pas de grands biens, je n'ai jamais « cru et ne crois point encore que mon indigence m'ait « jamais fait aucun tort, soit que je me considère comme « personne publique, ou comme simple particulier. Ma « patrie, à cause de ma pauvreté, m'a-t-elle jamais « éloigné de ces glorieux emplois qui font le plus noble « objet de l'émulation de tous les grands cœurs ? Je « suis revêtu des plus grandes dignités. On me met à la « tête des plus illustres ambassades. J'assiste aux plus au- « gustes cérémonies. On me confie les plus saintes fonc- « tions du culte divin. Quand il s'agit de délibérer sur « les affaires les plus importantes, je tiens mon rang « dans les conseils, et j'y donne mon avis. Je vais de

« pair avec les plus riches et les plus puissants; et si « j'ai à me plaindre, c'est d'être trop loué et trop ho- « noré par mes citoyens. Pour remplir tous ces emplois, « je ne dépense rien du mien, non plus que les autres « Romains. Rome ne ruine point ses citoyens en les éle- « vant à la magistrature. C'est elle qui donne tous les « secours nécessaires à ceux qui sont dans les charges, « et qui les leur fournit avec libéralité et magnificence; « car il n'en est pas de notre ville[1] comme de beaucoup « d'autres où le public est très-pauvre, tandis que « les particuliers possèdent des richesses immenses. « Nous sommes tous riches dès que la république l'est, « parce qu'elle l'est pour nous. En admettant également « aux emplois publics le riche et le pauvre, selon qu'elle « les en juge dignes, elle égale tous ses citoyens, et ne « reconnaît entre eux d'autre différence ni d'autre dis- « tinction que celle du mérite et de la vertu. Pour ce « qui regarde mes affaires particulières, loin de plaindre « mon sort, je m'estime le plus heureux de tous les « hommes lorsque je me compare aux riches; et je « sens en moi-même, dans cet état, une sorte de com- « plaisance, et même de fierté. Mon petit champ, « quelque maigre qu'il soit, me fournit tout ce qui m'est « nécessaire, pourvu que j'aie soin de le bien cultiver « et d'en conserver les fruits. M'en faut-il davantage? « Tout aliment m'est agréable quand il est assaisonné « par la faim; je bois avec délices quand j'ai grande « soif; je goûte les douceurs du sommeil quand j'ai « bien fatigué. Je me contente d'un habit qui me met à

[1] Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum.
(HORAT. [II. od. 15, 13].)

« couvert des rigueurs de l'hiver; et, entre tous les « meubles qui peuvent servir à un même usage, le plus « vil est celui qui m'accommode le mieux. Je serais « déraisonnable et injuste si j'accusais la fortune; elle « me fournit tout ce que demande la nature. Quant « au superflu, elle ne me l'a point donné, mais en même « temps elle ne m'en a pas inspiré le desir. De quoi « puis-je donc me plaindre? Il est vrai que, faute de « cette abondance, je me vois hors d'état de soulager « ceux qui sont dans le besoin, avantage unique qu'on « pourrait envier aux riches. Mais du moment que je « fais part, et à la république, et à mes amis, du peu que « je possède, que je rends à mes citoyens tous les ser- « vices dont je suis capable, et qu'enfin je fais tout ce « qui dépend de moi, que dois-je me reprocher? Ja- « mais la pensée de m'enrichir ne m'est venue dans « l'esprit. Employé depuis long-temps dans l'adminis- « tration de la république, j'ai eu mille occasions d'a- « masser de grandes sommes d'argent sans aucun re- « proche. En peut-on desirer une plus favorable que « celle qui se présenta il y a quelques années? Revêtu « de la dignité consulaire, je fus envoyé contre les « Samnites, les Lucaniens, les Brutiens, à la tête d'une « nombreuse armée. Je ravageai une grande étendue « de pays, je vainquis l'ennemi dans plusieurs batailles; « j'emportai d'assaut plusieurs villes pleines de butin « et d'opulence, j'enrichis toute l'armée de leurs dé- « pouilles: je dédommageai chaque citoyen de ce qu'il « avait fourni pour les frais de la guerre; et, ayant « reçu les honneurs du triomphe, je mis encore quatre « cents talents dans le trésor public [1]. Après avoir né-

[1] Quatre cent mille écus. = 2,250,000 fr. — L.

« gligé un butin si considérable, dont je pouvais prendre « tout ce que j'aurais voulu ; après avoir méprisé des « richesses si justement acquises, et sacrifié à l'amour « de la gloire les dépouilles de l'ennemi, à l'exemple « de Valérius Publicola et de plusieurs autres grands « personnages, qui, par leur généreux désintéresse- « ment, ont porté si haut la puissance de Rome, me con- « viendrait-il d'accepter l'or et l'argent que vous m'of- « frez ? Quelle idée aurait-on de moi ? Quel exemple « donnerais-je à mes citoyens ? De retour à Rome, « comment soutiendrais-je leurs reproches, et même « leur vue seule ? Nos censeurs, ces magistrats pré- « posés à veiller sur la discipline et sur les mœurs, « ne m'obligeraient-ils pas de rendre compte devant « tout le monde des présents que vous voulez me faire « accepter ? Vous garderez, s'il vous plaît, vos richesses, « et moi ma pauvreté et ma réputation. »

Je crois bien que l'historien a prêté ces discours à Pyrrhus et à Fabricius ; mais il n'a fait qu'exprimer et mettre dans un plus grand jour leurs sentiments, surtout du dernier, car tel était le caractère des Romains dans ces beaux siècles de la république. Fabricius[1] était véritablement persuadé qu'il y avait plus de gloire et de grandeur à pouvoir mépriser tout l'or du roi, qu'à régner.

Plut. in Pyrrho, p. 395-397.

Le lendemain Pyrrhus, voulant surprendre l'ambassadeur romain et l'étonner, comme il n'avait encore jamais vu d'éléphant, ordonna au capitaine de ses éléphants d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il serait en conversation avec Fabricius, et de

[1] « Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit, majusque regno judicavit regias opes posse contemnere. » (Sen. *Epist.* 120.)



le tenir là derrière une tapisserie pour le faire paraître quand il l'ordonnerait. Cela étant exécuté, et le signal donné, on retira la tapisserie, et cet animal énorme parut tout-à-coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, et jetant un cri horrible et épouvantable. Fabricius, s'étant tourné tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à Pyrrhus en souriant : *Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui.*

Le soir, quand on fut à table, on parla de beaucoup de choses ; et, après avoir parcouru les affaires de la Grèce et discouru des philosophes, Cinéas fit tomber la conversation sur Épicure et détailla ce que les épicuriens pensent des dieux et du gouvernement des états. Il dit qu'ils faisaient consister la fin et le souverain bien de l'homme dans la volupté ; qu'ils fuyaient les dignités et les charges comme la ruine et la perte du bonheur : qu'ils ne donnaient à la Divinité ni amour, ni haine, ni colère ; qu'ils soutenaient qu'elle ne prenait aucun soin des hommes, et qu'ils la reléguaient dans une vie tranquille où elle passait tous les siècles sans affaires et plongée dans toutes sortes de délices et de voluptés. Il y a bien de l'apparence que la vie molle et voluptueuse des Tarentins donna lieu à cet entretien. Pendant que Cinéas parlait encore, Fabricius, à qui cette doctrine était nouvelle, s'écria de toute sa force : *O grand Hercule, puissent les Samnites et Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !*

Qui de nous, à juger des mœurs anciennes par les nôtres, s'attendrait à voir rouler les propos de table

parmi de grands guerriers, non-seulement sur des affaires de politique, mais sur des matières d'érudition? car les questions de philosophie en faisaient alors le principal objet. De tels entretiens, assaisonnés de réflexions et de reparties spirituelles, ne valent-ils pas bien des conversations qui souvent, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, sans beaucoup de dépense d'esprit, se passent presque à louer, à exalter par des acclamations dignes d'épicuriens, la bonté des mets, la finesse des ragoûts, l'excellence des vins et des liqueurs?

Pyrrhus, admirant la grandeur d'ame de l'ambassadeur romain, et charmé de sa prudence et de sa sagesse, desira encore avec plus de passion de faire amitié et alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre; et, le prenant en particulier, il le conjura encore une fois de vouloir bien, après qu'il aurait moyenné un accommodement entre les deux états, s'attacher à lui et vivre dans sa cour où il aurait la première place parmi tous ses amis et tous ses capitaines. *Je ne vous le conseillerais pas*, repartit Fabricius en lui parlant à l'oreille et en souriant, *et vous entendez peu vos intérêts; car ceux qui vous honorent et qui vous admirent présentement, s'ils m'avaient une fois connu, m'aimeraient mieux pour leur roi que vous-même.*

Le prince, loin de se fâcher de cette réponse, l'en considéra encore plus, et ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que, si le sénat ne voulait pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoyés après qu'ils auraient embrassé leurs parents et leurs amis et célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoyés en effet après



la fête, le sénat ayant ordonné peine de mort contre quiconque demeurerait et ne se rendrait pas auprès de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp et lui rendit une lettre du médecin du roi, qui lui offrait d'empoisonner Pyrrhus si les Romains lui promettaient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendrait en terminant une si forte guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius [1], conservant toujours le même fonds de probité et de justice au milieu de la guerre, qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, et sachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à une telle proposition. Comme il ne s'était point laissé vaincre à l'or du roi, il crut aussi qu'il lui serait honteux de vaincre le roi par le poison. Après en avoir conféré avec son collègue Émilius, il écrivit promptement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre était conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, COSS.

AU ROI PYRRHUS,

Salut.

Il paraît que vous vous connaissez mal en amis et en ennemis: et vous en tomberez d'accord quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite; car vous verrez que

[1] «Ejusdem animi fuit, auro non vinci, veneno non vincere. Admirati sumus ingentem virum, quem non regis, non contra regem pro-

vous faites la guerre à des gens de bien et d'honneur, et que vous donnez toute votre confiance à des méchants et à des perfides. Ce n'est pas tant pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, que pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier, et que l'on ne croie pas que nous ayons eu recours à la trahison parce que nous désespérions de terminer heureusement cette guerre par notre courage.

Pyrrhus, ayant reçu cette lettre, et bien avéré le fait qui y était énoncé, fit punir son médecin; et, pour témoigner à Fabricius et aux Romains sa reconnaissance, il renvoya au consul tous les prisonniers sans rançon, et lui députa encore Cinéas pour tâcher de convenir de la paix avec lui. Les Romains, qui ne voulaient point accepter ni une grace de leur ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne refusèrent pas les prisonniers, mais ils lui en renvoyèrent un pareil nombre des Tarentins et des Samnites. Et, pour ce qui regardait le traité d'amitié et de paix, ils ne permirent pas même à Cinéas d'en parler que Pyrrhus n'eût regagné l'Épire sur les mêmes vaisseaux qui l'avaient apporté. Mais, comme ses affaires demandaient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche, et attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

Le combat fut rude et opiniâtre, et la victoire dou-

missa flexissent; boni exempli tenacem; quod difficillimum est, in bello innocentem; qui aliquod esse crederet etiam in hoste nefas; qui in summa paupertate, quam sibi decus fecerat, non aliter refugit divitias quàm venenum. » (SEN. *Epist.* 120.)



teuse jusqu'à la fin. Pyrrhus d'abord, ayant été poussé dans des lieux impraticables à la cavalerie et contre une rivière très-difficile et dont les bords étaient marécageux, fut fort maltraité et perdit beaucoup de monde; mais, s'étant enfin tiré de ce terrain désavantageux et ayant gagné la plaine, où il pouvait faire usage de ses éléphants, il marcha contre les Romains avec beaucoup d'impétuosité et de roideur, ses rangs bien ordonnés et bien serrés. Comme il trouva une vive résistance, le carnage fut grand, et il fut lui-même blessé dans la mêlée. Ses éléphants, qu'il lâcha à propos, rompirent en plusieurs endroits l'infanterie romaine, sans pouvoir néanmoins la mettre en déroute. Les deux armées, acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage, et ne cessèrent de combattre que lorsque la nuit les sépara. Les Romains se retirèrent les premiers et gagnèrent leur camp, qui était fort proche. La perte fut à peu près égale, et monta en tout, des deux côtés, à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut rester du côté de Pyrrhus, qui était demeuré le dernier sur le champ de bataille. Quelqu'un le félicitant sur sa victoire, il répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes ruinés*. En effet, ayant perdu dans cette bataille ses meilleures troupes et ses plus braves officiers, il sentait bien qu'il ne pouvait pas remettre sur pied une nouvelle armée comme les Romains, qui tiraient de leurs défaites mêmes [1] de nouvelles forces et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

[1] Per damna, per cædes, ab ipso
Ducit opes animumque ferro.
(HORAT. IV. Od. 4, v. 59.)



An. M. 3726. Av. J.C. 278. Plut. in Pyrrho, p. 397, 398. Pausan. l. 1, pag. 22. Justin. l. 18, c. 2; et l. 23, cap. 3.

Pendant qu'il s'occupait de ces tristes pensées, ne voyant presque pour lui aucune ressource, ni aucune voie honorable de se tirer d'une entreprise à laquelle il s'était trop légèrement engagé, un rayon d'espérance et de bonne fortune ranima son courage. D'un côté il arrive des députés de Sicile qui viennent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente et la ville des Léontins, et le prier de venir chasser les Carthaginois de leur île et la délivrer des tyrans. Dans le même temps il arrive de Grèce des courriers qui viennent lui donner avis que Céraunus avait été tué dans une bataille qu'il avait donnée contre les Gaulois en Macédoine, et que ce royaume semblait lui tendre les mains et lui offrir son trône.

Pyrrhus se trouva dans une nouvelle sorte d'embarras. Un moment auparavant, toute ressource lui manquait; ici il en avait trop, et ne savait quel parti prendre. Après avoir long-temps délibéré et pesé mûrement les raisons qui se présentaient de part et d'autre, il se détermina pour la Sicile, qui lui ouvrait un passage dans l'Afrique et lui montrait une plus ample moisson de gloire. Sans perdre de temps, il envoya devant lui Cinéas pour traiter avec les villes et les assurer de sa prompte arrivée; puis, ayant laissé dans Tarente une grosse garnison malgré les habitants, qui voyaient avec peine que Pyrrhus les abandonnait et les retenait néanmoins en servitude, il se mit en mer.

Quand il fut arrivé en Sicile, il se rendit maître d'abord de Syracuse, qui lui fut livrée par Sostrate [1], qui gouvernait alors cette ville, et par Thénon qui

[1] Denys d'Halicarnasse le nomme *Sosistrate*.



commandait dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du trésor public, et environ deux cents vaisseaux, ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les manières honnêtes et prévenantes qu'il employa dans les commencements lui gagnèrent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pied, deux mille cinq cents chevaux, et une flotte de deux cents voiles, il allait chassant les Carthaginois devant lui, et ruinant partout leur domination. Il leur enleva la ville d'Éryx, qui était la plus forte place qu'ils eussent dans l'île, et le mieux pourvue de gens de défense. Il vainquit dans un grand combat les habitants de Messine, appelés *Mamertins* [1], qui, par leurs courses et leurs irruptions, infestaient toute la Sicile, et il rasa toutes leurs forteresses.

Des progrès si rapides effrayèrent les Carthaginois, à qui il ne restait plus dans toute la Sicile que la seule ville de Lilybée. Ils lui envoyèrent offrir de l'argent et des vaisseaux, s'il voulait leur accorder la paix et son amitié. Mais, comme il aspirait à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avaient d'autre moyen d'obtenir ce qu'ils demandaient qu'en abandonnant la Sicile et qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs et eux. Il ne roulait dans sa tête que de grands projets pour lui et pour les siens. Il destinait à son fils Hélénus la Sicile, comme un royaume sur lequel il avait droit par sa naissance; car il l'avait eu de la fille d'Agathocle, et il destinait à son autre

[1] Ce mot signifie *martiaux*, parce que ces peuples étaient fort aguerris. Ils étaient originaires d'Italie; et s'étant emparés de Messine, ou y ayant été reçus, ils conservèrent leur nom, quoique la ville conservât aussi le sien.

fils Alexandre le royaume d'Italie, dont il comptait la conquête sûre.

Enflé par ses prospérités continuelles et par les forces qu'il avait en main, il ne pensait qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avaient attiré en Sicile. La première et la principale était la conquête de l'Afrique. Il avait assez de vaisseaux pour ce grand dessein : mais il manquait de matelots; et, pour en ramasser, il força les villes, avec beaucoup de rigueur, de lui en fournir, et les châtia très-sévèrement quand elles n'obéissaient pas à ses ordres.

Dionys. Hal. in Except. p. 541.

Ainsi il changea bientôt sa puissance en une domination et une insolence tyranniques. Il s'attira d'abord la haine de la famille et des amis d'Agathocle ; il les dépouilla de tous les biens qu'ils avaient reçus de ce prince, et en enrichit ses créatures. Au mépris des coutumes du pays, il donnait les premières dignités et le gouvernement des villes à ses satellites et à ses centurions, qu'il continuait dans la magistrature autant qu'il le jugeait à propos, sans observer le terme marqué par les lois. A l'égard des procès, des différends, des contestations, et de toutes les autres affaires de cette sorte, ou il s'en rendait lui-même l'arbitre souverain, ou il les abandonnait au jugement et à la discrétion de ses courtisans, qui n'avaient d'autres vues que de s'enrichir par un gain sordide et de vivre dans le luxe et la débauche.

Une conduite si dure et si différente de celle qui lui avait d'abord si bien réussi, aliéna les esprits et mit tout le monde contre lui. S'apercevant qu'il était universellement haï, et que les esprits, irrités par son mauvais gouvernement, ne cherchaient qu'à secouer le



joug; il mit dans la plupart des villes des garnisons à sa dévotion, sous prétexte que les Carthaginois se disposaient à lui faire la guerre. Il se saisit des plus illustres citoyens de chaque ville; et, feignant qu'ils lui avaient dressé des embûches, et qu'ils tramaient quelque trahison, il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle. Les services importants qu'il avait rendus au roi des Épirotes ne le mirent point à couvert de sa cruelle politique. On convenait qu'il avait plus contribué que personne à lui ouvrir le passage, et à réduire l'île sous sa domination. Pyrrhus voulut aussi faire prendre Sostrate; mais celui-ci, pressentant les embûches qu'on lui dressait, trouva le moyen de sortir de la ville. On hasarde de tout perdre en perdant l'amitié des peuples, qui est le lien le plus ferme qui les attache aux princes. Un traitement si injuste et si cruel, à l'égard de deux des premiers citoyens de Syracuse qui avaient été les principaux instruments de ses progrès dans cette île, acheva de le rendre odieux et insupportable aux Siciliens. Tel était le caractère de Pyrrhus. Vif et impétueux dans ses entreprises, il venait assez aisément à bout de gagner des provinces et des royaumes[1], mais il n'avait pas l'art de les conserver. La haine que les villes conçurent pour lui fut si grande, que les unes se liguèrent avec les Carthaginois, et les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le temps qu'il ne voyait partout que révoltes contre lui, que nouvelles entreprises, et qu'un soulève-

[1] « Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis acquisitisque celeriter carebat : tantò meliùs studebat acquirere imperia, quàm retinere. » (Just. lib. 25, cap. 4.)

ment général, il recut des lettres des Samnites et des Tarentins qui lui mandaient qu'ayant été chassés de toute la campagne, et réduits à se renfermer dans leurs villes, il ne leur était plus possible de soutenir la guerre, à moins qu'il ne vînt au plus tôt les secourir. Ces lettres arrivèrent bien à propos pour donner à son départ un prétexte honnête, et pour faire croire que ce n'était ni une fuite, ni un abandonnement de la Sicile, comme s'il eût désespéré d'y réussir.

En s'embarquant à Syracuse, il fut attaqué par les Carthaginois, de sorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre ces Barbares. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restaient; et à son arrivée il trouva les Mamertins qui y avaient passé avant lui au nombre d'environ dix mille, et qui traversèrent fort sa marche en le harcelant fréquemment et en tombant à diverses reprises sur son arrière-garde.

Plat. in Pyrrho, p. 399. Pausan. l. 1, p. 22. Justin. l. 23, c. 3.

Tite-Live et Denys d'Halicarnasse nous apprennent ici une circonstance qui ne fait pas d'honneur à la mémoire de Pyrrhus. Il y avait à Locres un célèbre temple consacré à Proserpine, fort respecté par tous les peuples du pays et par tous les étrangers, et auquel personne n'avait jamais osé toucher, quoiqu'on sût qu'il y avait de riches trésors renfermés dans ce temple. Pyrrhus, qui se trouvait dans une extrême disette d'argent, ne fut pas si scrupuleux. Il enleva tous les trésors de la déesse, et les chargea sur ses vaisseaux. Le lendemain, s'il en faut croire l'histoire, sa flotte fut battue d'une violente tempête, et tous les vaisseaux qui portaient le riche et sacré butin furent jetés sur la côte des Locriens. Cet orgueilleux prince,

Liv. lib. 29, n. 18. Dionys. Halicarn. in Excerpt. p. 542.

est-il dit dans Tite-Live, instruit par un si cruel désastre qu'il y avait des dieux, fit reporter bien religieusement tous ces trésors dans le temple. Mais cette restitution forcée n'apaisa pas la déesse; et celui qui rapporte ce fait, dans une harangue, attribue à cette impiété sacrilége tous les mauvais succès qui arrivèrent à Pyrrhus dans la suite, et en particulier le funeste genre de mort qui termina ses entreprises.

Pour-lors, après avoir essuyé cette tempête, il arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux; et, prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étaient campés dans le pays des Samnites. An. M. 3730. Av. J.C. 274.



Comme ceux-ci conservaient un secret ressentiment contre Pyrrhus de ce qu'il les avait abandonnés pour courir en Sicile, il y en eut parmi eux très-peu qui se joignissent à lui. Il ne laissa pas de partager son armée en deux corps. Il envoya l'un dans la Lucanie, pour s'opposer au consul qui y était, et pour l'empêcher de secourir son collègue; et pour lui, avec le second corps, il marcha contre l'autre consul Manius Curius, qui s'était retranché dans un lieu avantageux, près de la ville de Bénévent, pour attendre le secours qui lui venait de la Lucanie.

Pyrrhus, se hâtant d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choisit ce qu'il avait de meilleur dans ses troupes, et ses éléphants les mieux dressés et les plus aguerris, et se mit en marche sur la brune pour le surprendre dans son camp. Mais, le lendemain matin, les ennemis le découvrirent comme il descendait des montagnes. Manius sortit de ses retran-

chements avec quelques troupes, et tomba sur les premiers qu'il rencontra. Les ayant renversés et mis en fuite, il jeta la terreur parmi tous les autres : il y en eut beaucoup de tués, et il y eut même quelques éléphants de pris.

Ce succès donna à Manius la hardiesse de sortir de son fort avec toute son armée pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord de l'avantage à l'une de ses ailes, et poussa les ennemis ; mais à l'autre aile il fut renversé par les éléphants, et poussé jusqu'à son camp. Dans cet état, il appela à son secours les troupes qu'il avait laissées pour garder ses retranchements, et qui étaient en armes et toutes fraîches. Ces troupes s'avancèrent dans le moment, et, à coups de piques et de dards, elles forcèrent les éléphants à tourner le dos et à se renverser sur leurs propres bataillons : ce qui y causa une telle confusion et un si grand désordre, que les Romains remportèrent enfin une victoire pleine, qui leur valut en un sens la conquête de toutes les nations ; car le courage qu'ils avaient témoigné dans cette journée, et les grandes choses qu'ils avaient faites dans tous ces combats, ayant en tête un ennemi tel que Pyrrhus, augmentèrent leur réputation, leurs forces, leur confiance, et les firent regarder comme des hommes invincibles. Par la victoire sur Pyrrhus ils devinrent maîtres incontestables de toute l'Italie entre les deux mers. Bientôt après suivirent les guerres contre Carthage, dans lesquelles ayant abattu cette puissante rivale ils ne virent plus rien qui pût leur résister.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie et la Sicile, après avoir



employé à toutes ces guerres six années pleines et ruiné entièrement ses affaires. Il est vrai que dans toutes ses disgraces il conserva un courage invincible, et qu'en expérience pour la guerre, en audace et en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les rois et de tous les capitaines de son temps. Mais ce qu'il avait acquis par ses grands exploits, il le perdait par ses vaines espérances ; car le desir de courir après ce qu'il n'avait pas l'empêchait de conserver et de mettre en sûreté ce qu'il avait. C'est pourquoi Antigone le comparait à un homme qui a le dé heureux, mais qui case mal.

Plut. in Pyrrho, p. 400. Pausan. l. 1, c. 23. Justin. l. 25, cap. 3.

Il repassa en Épire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux ; et, comme il n'avait point de fonds pour faire subsister ces troupes, il cherchait la guerre pour fournir à leur entretien. Ayant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jeta dans la Macédoine, où régnait Antigone, fils de Démétrius. Son dessein était seulement de la piller et d'en emmener un grand butin ; mais, s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, et ayant débauché à Antigone deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, et mit toute son armée en désordre. D'autres Gaulois qui faisaient l'arrière-garde d'Antigone, en assez grand nombre, soutinrent conrageusement ses efforts. Le combat fut fort rude : mais enfin la plupart furent taillés en pièces ; et ceux qui commandaient les éléphants, ayant été enveloppés, se rendirent et livrèrent les éléphants. Il ne restait que la phalange macédonienne, parmi laquelle la défaite de son arrière-garde avait jeté le trouble et

la frayeur. Pyrrhus, voyant qu'elle paraissait refuser de combattre contre lui, tendit la main aux capitaines et aux officiers, les appelant chacun par son nom, et par ce moyen attira à lui toute cette infanterie d'Antigone, qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

Cette victoire enfla extrêmement le courage de Pyrrhus. On en peut juger par l'inscription des dépouilles qu'il offrit à Minerve Itonienne [1] : PYRRHUS, ROI DES MOLOSSES, CONSACRE A MINERVE ITONIENNE CES BOUCLIERS DES FIERS GAULOIS, APRÈS AVOIR DÉFAIT L'ARMÉE ENTIÈRE D'ANTIGONE. QU'ON NE S'EN ÉTONNE PAS, LES ÉACIDES SONT ENCORE AUJOURD'HUI CE QU'ILS ÉTAIENT AUTREFOIS, PLEINS DE COURAGE ET DE VALEUR.

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, et, s'étant rendu maître d'Ége [2], il en traita fort durement les habitants, et laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avait dans ses troupes, nation avide et insatiable d'argent s'il en fut jamais. Ils n'eurent pas plus tôt pris possession de la ville, qu'ils commencèrent à fouiller dans les tombeaux des rois de Macédoine, qui avaient là leur sépulture, enlevèrent toutes les richesses qui y étaient enfermées, et, par une insolence sacrilége, dissipèrent et jetèrent aux vents les cendres de ces princes. Pyrrhus passa légèrement sur cet attentat, et s'en mit fort peu

[1] Minerve fut appelée Itonienne, du nom d'Itonus fils d'Amphictyon. Elle avait deux temples sous ce nom : l'un dans la Thessalie près de Larisse, et c'est celui dont il s'agit ici; l'autre dans la Béotie, près de Coronée.

[2] Ville de la Macédoine, sur le fleuve Aliacmon.



en peine, soit que les grandes affaires qu'il avait alors sur les bras attirassent ailleurs son attention, soit que, sentant le besoin pressant qu'il avait de ces Barbares, il ne voulût pas les aliéner en faisant une recherche fort exacte qui le mettrait dans la nécessité de punir les coupables. Cette connivence criminelle le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires ne fussent pas dans un état de consistance et de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances et à de nouvelles entreprises. Cléonyme, Spartiate, arriva auprès de lui pour le solliciter de mener son armée contre Lacédémone; et Pyrrhus prêta volontiers l'oreille à cette proposition. Ce Cléonyme était de la race royale : Cléomène son père, roi de Sparte, avait eu deux fils, Acrotate et Cléonyme. Acrotate, qui était l'aîné, mourut avant son père, et laissa un fils nommé Aréus. Après la mort de Cléomène, il y eut une dispute au sujet de la royauté entre Aréus et Cléonyme. Comme celui-ci paraissait homme violent et despotique, il n'était point aimé à Sparte, et il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta sur lui. Ce même Cléonyme, dans un âge fort avancé, avait épousé une très-belle femme appelée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme, ayant conçu une violente passion pour Acrotate, fils du roi Aréus, qui était beau, bien fait et dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage non-seulement très-triste, mais encore très-honteux pour son mari Cléonyme, que l'amour et la jalousie transportaient également; car sa honte était publique, et il n'y avait pas un Spartiate qui ne sût le mépris que sa femme avait pour lui. Animé donc d'un vif desir de se venger

An.M.3732.
Av.J.C. 272.

Plut. in Pyrrho, p. 400-403. Pausan. l. 1, p. 23 et 24; et l. 3, p. 168. Justin. l. 25, c. 3.

et de ses citoyens injustes, et de sa femme infidèle, il mena Pyrrhus contre Sparte avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, et vingt-quatre éléphants.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connaître que Pyrrhus venait moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour se rendre maître lui-même du Péloponnèse. Il est vrai que dans ses discours il le nia fortement; car les Lacédémoniens lui ayant envoyé des ambassadeurs à Mégalopolis, il les assura qu'il n'en voulait point du tout à Sparte, et qu'il n'était venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupait dans le pays. Il leur témoigna même qu'il avait dessein d'envoyer les plus jeunes de ses enfants à Sparte, s'ils voulaient bien le permettre, afin qu'ils y fussent élevés dans les mœurs et dans la discipline des Spartiates, et qu'ils eussent ce grand avantage par-dessus tous les autres princes et les autres rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Il amusa par ces promesses flatteuses tous ceux qui venaient à sa rencontre pendant sa marche. Bien imprudent et bien insensé qui se fie aux paroles de ces politiques, dans l'esprit desquels la fourberie passe pour sagesse, et la bonne foi pour imbécillité! Pyrrhus ne fut pas plus tôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager et à les piller.

Il arriva sur le soir devant Lacédémone. Cléonyme voulait qu'il l'attaquât sans différer un moment, pour profiter du trouble où étaient les habitants, qui ne s'attendaient à rien moins qu'à un siége, et de l'absence du roi Aréus, qui était allé en Crète au secours des Gortyniens. En effet, les Ilotes et les amis de Cléonyme

s'empressaient déja à orner et à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui le soir même. Pyrrhus, qui comptait la prise de cette ville sûre et immanquable, remit l'attaque au lendemain. Ce délai sauva Sparte, et montra qu'il est des moments favorables et décisifs qu'il faut saisir, et qui ne reviennent plus.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer leurs femmes en Crète; mais elles s'y opposèrent. Il y en eut une, nommée Archidamie, qui, ayant pris une épée, entra dans le sénat; et, portant la parole au nom de toutes les autres, elle fit ses plaintes et demanda à tous ces hommes qui étaient là assemblés pourquoi ils avaient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

Dans ce même conseil il fut arrêté qu'on tirerait une tranchée parallèle au camp des ennemis pour leur disputer l'approche de la ville, en garnissant cette tranchée de leurs troupes. Mais, comme dans la surprise où ils se trouvaient, et dans l'absence de leur roi, ils n'avaient point assez de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pyrrhus et pour la combattre à découvert, ils résolurent d'achever de se fermer entièrement en ajoutant aux deux extrémités du fossé une autre espèce de retranchement formé par une chaîne de chariots enfoncés en terre jusqu'aux moyeux des roues, afin qu'ayant une assiette ferme ils arrêtassent les éléphants et empêchassent la cavalerie de les prendre en flanc.

Comme ils étaient occupés à ce travail, les femmes et les filles vinrent se joindre à eux; et, après avoir

exhorté ceux qui devaient combattre à se reposer pendant la nuit, elles mesurèrent la longueur de la tranchée et en prirent pour leur tâche la troisième partie, qu'elles eurent achevée avant le jour. La tranchée avait neuf pieds de largeur, six de profondeur, et neuf cents de longueur.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentèrent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, et, leur quittant la tranchée qu'elles avaient faite, elles les exhortèrent à la bien garder, et leur représentèrent vivement quelle douceur ce serait pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs mères et de leurs femmes après s'être montré dignes de Sparte par leur valeur. Pour Chélidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort si la ville venait à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Cependant Pyrrhus marcha à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendaient de l'autre côté de la tranchée les boucliers bien serrés. Cette tranchée n'était pas seulement difficile à passer; les soldats de Pyrrhus ne pouvaient même s'approcher du bord, ni s'y tenir fermes, à cause que la terre, qui ne venait que d'être remuée, s'éboulait facilement. Ce que voyant son fils Ptolémée, il prit deux mille Gaulois et l'élite des Chaoniens, et, coulant le long de la tranchée, il s'avança vers l'endroit des chariots pour s'y ouvrir un passage; mais il ne put y réussir, tant ils étaient serrés et enfoncés avant en terre. Dans cet embarras, les Gaulois s'avisèrent de relever et de dé-

gager les roues pour traîner les chariots dans la rivière voisine.

Le jeune Acrotate s'aperçut le premier de ce danger, traversa promptement la ville avec trois cents soldats qu'il prit avec lui, et, faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolémée par les derrières, sans être découvert parce qu'il marcha par des chemins creux. Il tomba brusquement sur les derniers, et les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce mouvement subit, ayant perdu leur rang et étant mis en désordre, ils s'entre-poussaient les uns les autres, et tombaient la plupart dans le fossé et autour des chariots. Enfin, après un long combat qui leur coûta beaucoup de sang, ils furent repoussés et obligés de prendre la fuite. Les vieillards et la plupart des femmes étaient de l'autre côté de la tranchée, et voyaient avec admiration ce courage intrépide d'Acrotate. Pour lui, couvert de sang et tout fier de sa victoire, il retourna à son poste, au milieu des louanges et des applaudissements des femmes spartiates, qui relevaient sa valeur et portaient envie à la gloire et au bonheur de Chélidonide ; preuve que les dames de Sparte n'étaient pas fort délicates sur le point de la chasteté conjugale.

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus, le long du fossé, défendu par l'infanterie lacédémonienne. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage. Plusieurs s'y distinguèrent, et, entre autres, Phyllius, qui, après avoir résisté long-temps et tué de sa main tous ceux qui s'étaient présentés devant lui pour forcer le passage, sentant enfin ses forces lui manquer par le grand nombre de blessures qu'il

avait reçues et la quantité de sang qu'il avait perdu, appela un des officiers qui commandaient à ce poste, lui céda sa place, et alla tomber mort au milieu des siens pour ne pas laisser son corps aux ennemis.

La nuit sépara les combattants et mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens se défendirent avec un nouveau courage et une nouvelle ardeur. Les femmes ne les abandonnaient point. Elles se tenaient toujours près d'eux, attentives à leur fournir des armes, à donner à boire et à manger à ceux qui en avaient besoin, et à retirer les blessés. Les Macédoniens travaillaient avec une merveilleuse diligence à combler le fossé par quantité de bois et d'autres matières qu'ils jetaient par-dessus les armes et les morts; et les Lacédémoniens de leur côté redoublaient leurs efforts et leur résistance pour les en empêcher.

Tout-à-coup ils voient Pyrrhus, qui, ayant forcé l'endroit où étaient les chariots, et s'étant ouvert un passage, poussait à toute bride contre la ville. Ceux qui étaient commandés pour défendre ce poste jettent de grands cris; les femmes y répondent avec des hurlements effroyables, et se mettent à courir de côté et d'autre. Pyrrhus s'avance et renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il était déja bien près de la ville, lorsque son cheval, percé d'un trait crétois et effarouché par la douleur, l'emporta bien loin dans la mêlée, et en mourant le jeta par terre. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, et à coups de traits ils repoussent les Macédoniens au-delà de la tranchée.

Aussitôt Pyrrhus fit cesser de tous côtés le combat,

se flattant que les Lacédémoniens, qui avaient perdu beaucoup de monde, et qui étaient presque tous blessés, prendraient le parti de se rendre. En effet, la ville était réduite aux abois, et paraissait hors d'état de soutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment où tout était désespéré, un des généraux d'Antigone leur amène de Corinthe un corps assez considérable de troupes étrangères. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Crète le roi Aréus avec deux mille hommes de pied.

Ces deux renforts, arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer davantage Pyrrhus et rallumer son ambition. Il trouvait qu'il lui serait plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs et sous les yeux de son roi. Après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportait que des blessures, il renonça à son entreprise, et se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hiver. Mais une nouvelle lueur d'espérance l'entraîna bientôt ailleurs. An. M. 3733. Av. J.C. 271.

Il s'était allumé à Argos une grande sédition entre deux des principaux citoyens, Aristéas et Aristippe. Ce dernier paraissait vouloir s'appuyer de la faveur et de la protection d'Antigone; et Aristéas, pour le prévenir, se hâta d'appeler Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ses victoires comme autant de degrés pour d'autres avantages plus grands, et ses défaites comme des raisons indispensables de recommencer la guerre pour réparer ses malheurs, ne pouvait être fixé, ni par ses bons ni par ses mauvais succès, dans une assiette d'esprit tranquille et assurée. Il

Plut. in Pyrrho, p. 403-406. Pausan. l. 1, p. 24. Justin. l. 25, c. 5.

n'eut donc pas plus tôt reçu le courrier d'Aristéas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin, et, ayant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en pièces les Gaulois et les Molosses, qui faisaient son arrière-garde. Ptolémée, que Pyrrhus son père avait détaché pour secourir cette arrière-garde, ayant été tué dans le combat, ses troupes se débandèrent et prirent la fuite. La cavalerie lacédémonienne, commandée par Évalcus, capitaine de grande réputation, les poursuivit avec tant de chaleur, que, sans s'en apercevoir, elle se trouva fort éloignée de son infanterie, qui n'avait pu la suivre.

Pyrrhus, qui venait d'apprendre la mort de son fils, et qui en ressentait une vive douleur, mena promptement contre eux sa cavalerie de Molosses, et, se jetant le premier au milieu des ennemis, il fut en un moment tout couvert de sang par le carnage qu'il fit des Lacédémoniens. Il était toujours intrépide et terrible dans les batailles; mais dans cette occasion, où la vengeance et la douleur ajoutaient comme une nouvelle pointe à son courage, il se surpassa lui-même, et par sa force et son audace il effaça tout ce qu'il avait fait dans les autres combats. Il cherchait par-tout Évalcus dans la mêlée : l'ayant aperçu, il pousse son cheval contre lui, le perce de sa javeline après avoir lui-même couru un grand risque; puis, sautant à terre, il combat à pied, et fait un carnage effroyable de tous ces Lacédémoniens, qu'il renverse sur le corps d'Évalcus. Cette perte de ce qu'il y avait de plus braves officiers et soldats à Sparte fut l'effet de la témérité



de ceux qui, ayant remporté une pleine victoire, se la laissèrent enlever en poursuivant les fuyards avec une aveugle et indiscrète témérité.

Pyrrhus, après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de Ptolémée, et avoir soulagé en quelque manière son affliction en assouvissant sa colère et sa vengeance dans le sang de ceux qui avaient tué son fils, continua sa route vers Argos. En arrivant il apprit qu'Antigone occupait les hauteurs qui bordaient la plaine. Il dressa son camp vers la ville de Nauplia; et le lendemain matin il envoya un héraut à Antigone, pour lui offrir de vider leur querelle par un combat singulier. Antigone se contenta de répondre que, *si Pyrrhus était las de vivre, il trouverait bien des chemins pour courir à la mort.*

En même temps il leur vint à tous deux des ambassadeurs d'Argos pour les prier de se retirer, et de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un et de l'autre. Antigone reçut volontiers cette proposition, et donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer; mais, comme il ne donnait aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

On ne se trompait point. La nuit venue, il s'approcha des murailles, et, ayant trouvé une porte ouverte par Aristéas, il eut le temps de faire entrer ses Gaulois, et de se saisir de la place avant que d'être aperçu: mais quand il voulut faire entrer ses éléphants, la porte se trouva trop basse; de sorte qu'il fallut leur ôter les tours qu'ils avaient sur le dos, et, quand ils furent entrés, les leur remettre. Tout cela ne put se faire dans l'obscurité sans beaucoup d'embarras, de

désordre et de bruit, et sans une perte de temps considérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens, voyant les ennemis dans leur ville, courent à la forteresse, se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, et députent vers Antigone pour le presser de venir à leur secours. Il y marche sans délai et fait entrer dans la ville son fils avec ses officiers et ses meilleures troupes.

En même temps arrive aussi dans Argos le roi Aréus, avec mille Crétois, et ceux des Spartiates qui avaient pu faire le plus de diligence. Toutes ces troupes, s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois et les mettent en désordre. Pyrrhus accourt pour les soutenir; mais, au milieu de la confusion et du tumulte qui régnaient par-tout pendant l'obscurité de la nuit, il ne peut ni se faire entendre, ni se faire obéir. Quand le jour parut, il fut bien surpris de voir la citadelle remplie d'ennemis. Pour-lors, perdant toute espérance, il ne songea plus qu'à se retirer; mais, comme il craignait les portes de la ville, qui étaient trop étroites, il manda à son fils Hélénus, qu'il avait laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille pour laisser une sortie libre à ses troupes. Celui à qui Pyrrhus avait donné cet ordre fort à la hâte, l'ayant mal entendu, en porta un tout contraire. Hélénus, dans le moment même, prenant avec lui sa meilleure infanterie et ce qui lui restait d'éléphants, entre dans la ville pour aller secourir son père.

Quand il entra, Pyrrhus commençait à se retirer. Pendant que la place put lui donner du terrain, il fit bonne contenance, tournant de temps en temps visage et repoussant avec courage ceux qui le poursuivaient;



mais, quand il se fut engagé dans la rue étroite qui menait à la porte, la confusion, qui était déja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes que son fils amenait à son secours. Il avait beau leur crier qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendaient point, et allaient toujours en avant. Pour surcroît de malheurs, un des plus grands éléphants, étant tombé de travers au milieu de la porte, la tenait comme fermée, de sorte qu'ils ne pouvaient plus ni avancer ni reculer. L'embarras et le trouble passaient tout ce qu'on peut dire.

Pyrrhus, voyant l'agitation de ses gens poussés et repoussés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguait son casque et qui le faisait reconnaître, et, se confiant en la bonté de son cheval, il se jeta au milieu des ennemis qui le poursuivaient. Comme il combattait en désespéré, un des ennemis l'approcha et lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse. La blessure ne fut ni grande ni dangereuse: Pyrrhus tourne aussitôt contre celui qui l'avait frappé; c'était un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mère regardait le combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes. Voyant donc son fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, et saisie de frayeur pour le grand péril auquel il s'exposait, elle prit à deux mains une grosse tuile, et la jeta sur Pyrrhus : elle lui tomba justement sur la tête; et, le casque n'ayant pu parer le coup, dans le moment d'épaisses ténèbres lui couvrent les yeux, ses mains lâchent les rênes, il tombe de son cheval sans être remarqué de personne; mais, bientôt après,

un soldat qui le reconnut l'acheva en lui coupant la tête.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigone, ayant pris cette tête, poussa à toute bride vers son père, et la jeta à ses pieds. Il en fut fort mal reçu, comme faisant un personnage indigne de son rang. Antigone, rappelant dans sa mémoire le sort de son aïeul Antigone et celui de son père Démétrius, ne put refuser des larmes à un spectacle si lugubre, et fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Après s'être rendu maître du camp et de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté et de générosité Hélénus son fils, aussi-bien que tous ses amis, et les renvoya en Épire.

On ne peut refuser le titre de grand capitaine à Pyrrhus, après l'estime particulière qu'en ont faite les Romains, et sur-tout après le témoignage glorieux que l'on dit lui avoir été rendu par l'homme du monde le plus digne d'être cru sur ce qui fait le mérite guerrier, et le plus capable d'en juger sainement et avec connaissance de cause. Tite-Live, sur le témoignage d'un historien qu'il cite sans le garantir, rapporte qu'Annibal, interrogé par Scipion, qui il regardait comme le plus grand et le plus habile général, mit au premier rang Alexandre, Pyrrhus au second, et ne se plaça lui-même qu'au troisième.

Liv. lib. 35, n. 14.

Il caractérisa Pyrrhus en ajoutant, « qu'il était le « premier qui eût enseigné l'art des campements; que « personne n'avait su mieux que lui prendre ses postes « et ranger ses troupes : qu'il avait eu l'art de gagner « les hommes et de se les attacher; en sorte que les

« peuples d'Italie auraient mieux aimé l'avoir pour « maître, tout étranger qu'il était, que le peuple ro-« main, qui, depuis tant d'années, tenait le premier « rang dans le pays. »

Pyrrhus pouvait avoir ces grandes qualités, quoique pourtant j'aie de la peine à comprendre comment Annibal a pu dire qu'il était le premier qui eût enseigné l'art des campements. Avant lui les autres généraux et rois grecs ne possédaient-ils pas cet art-là ? Il est vrai qu'il l'a enseigné aux Romains, et c'est à quoi il faut se borner. Mais enfin ces grandes qualités seules ne font pas, ce me semble, le grand capitaine ; elles lui manquèrent même, en plusieurs occasions. Il fut vaincu par les Romains près d'Asculum, pour avoir mal pris son terrain; il manqua la prise de Sparte, pour en avoir différé l'attaque de quelques heures; il perdit la Sicile, pour n'avoir pas assez ménagé l'esprit des peuples; il se perdit lui-même à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie. On pourrait rapporter beaucoup d'autres fautes qu'il fit, même par rapport à l'art militaire.

N'en est-ce pas une essentielle, indigne d'un grand capitaine et d'un roi, de s'exposer toujours sans ménagement comme un simple soldat, de combattre dans les premiers rangs comme un aventurier; de tirer plus de vanité d'une action personnelle, qui montrait seulement beaucoup de force de corps et d'audace, que de la conduite sage et attentive d'un général qui veille à la sûreté du tout, et qui ne confond pas son mérite et ses devoirs avec ceux d'un simple soldat? On a pu remarquer que ç'a été là assez le défaut des rois et des

généraux de ce siècle, séduits sans doute par le faux éclat de la témérité heureuse d'Alexandre.

N'est-ce pas un autre grand défaut dans Pyrrhus, de n'avoir suivi aucune règle dans l'entreprise de ses guerres, de s'y être livré aveuglément, sans réflexion, sans cause, par tempérament, par passion, par habitude, par impuissance de se tenir en repos, et par pure incapacité de faire autre chose que ferrailler? qu'on me pardonne cette expression. Il me semble qu'un tel caractère approche fort d'un héros de roman et d'un chercheur d'aventures.

Mais le défaut qui caractérise davantage Pyrrhus, et qui aura le plus choqué tous mes lecteurs, c'était de former des entreprises trop légèrement, de se livrer sans examen aux moindres apparences de succès, de changer de desseins et de vues, avec une facilité qui marquait peu de consistance d'esprit et même peu de jugement; en un mot, de tout commencer et de ne rien finir. Toute sa vie n'a été qu'une suite d'incertitudes, de variations, de changements. Transporté, en différents temps, par une ambition inquiète et impétueuse, dans la Sicile, dans l'Italie, dans la Macédoine, dans la Grèce, il ne fut nulle part moins que dans l'Épire, lieu de sa naissance et de son domaine. Donnons-lui donc le titre de grand capitaine, si, pour le mériter, il ne faut que du courage, de la valeur et de l'audace; car, pour ces qualités, il ne l'a cédé à personne. En le voyant dans les combats, on croirait voir la vivacité, l'intrépidité, et cette ardeur martiale d'Alexandre. Mais certainement il n'a pas eu les qualités d'un bon roi, qui, aimant véritablement ses peuples, fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre

heureux, sa gloire à leur procurer une paix tranquille et assurée.

La réputation des Romains commençant à faire du bruit parmi les nations étrangères, par la guerre de six ans qu'ils avaient soutenue contre Pyrrhus, qu'ils forcèrent enfin à quitter l'Italie pour retourner honteusement en Épire, Ptolémée Philadelphe envoya des ambassadeurs à Rome pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de se voir recherchés par un si grand roi. An.M.3730. Av.J.C.274. Liv.Epit.l.4, Eutrop. l. 2 [15.]

Pour répondre à ses honnêtetés, l'année suivante ils envoyèrent aussi une ambassade en Égypte. Les ambassadeurs furent, Q. Fabius Gurgès, Cn. Fabius Pictor, Numérius son frère, et Q. Ogulnius. Ils firent voir un désintéressement qui marquait bien leur grandeur d'ame. Ptolémée, dans un régal qu'il leur donna, fit présent à chacun d'eux d'une couronne d'or. Ils la reçurent, pour ne le pas désobliger en refusant l'honneur qu'il leur faisait; mais, le lendemain matin, ils allèrent mettre ces couronnes sur la tête des statues du roi qui étaient dans les places publiques de la ville. A leur audience de congé, le roi leur ayant encore fait des présents considérables, ils les reçurent comme ils avaient fait les couronnes; mais, dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au sénat rendre compte de leur ambassade, ils les mirent tous dans le trésor public; et, par ces deux belles actions, ils firent voir qu'en servant le public[1] les gens de bien ne doivent se proposer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de se bien acquitter de leur devoir. La répu- An.M.3731. Av.J.C.273. Liv. et Eutrop. ibid. Val. Max. l. 4, cap. 3. Dio in Excerpt.

[1] « De publico scilicet ministerio nihil cuiquam præter laudem benè administrati officii accedere debere judicantes. » (Val. Max.)

blique ne se laissa pas vaincre ici en noblesse de sentiments. Le sénat et le peuple voulurent qu'on donnât aux ambassadeurs, pour les services qu'ils avaient rendus à l'état, une somme équivalente à ce qu'ils avaient remis dans le trésor public. Voilà un beau combat de gloire et de générosité, où l'on ne sait à quel parti attribuer la victoire! Où trouve-t-on maintenant des hommes qui se dévouent ainsi au bien public sans aucun retour d'intérêt, et qui entrent dans les charges et dans les emplois sans aucune vue de s'y enrichir? Mais aussi où trouve-t-on des états et des princes qui sachent ainsi estimer et récompenser le mérite? On voit ici, dit un historien [1], trois beaux modèles, de libéralité dans Ptolémée, de désintéressement dans les ambassadeurs, d'équité dans le peuple romain.

§ VIII. *Athènes assiégée et prise par Antigone. Juste punition de Sotade, poète satirique. Révolte de Magas contre Philadelphe. Mort de Philétère, fondateur du royaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter; son fils Antiochus, surnommé* Théus, *lui succède. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphe; mort du premier. Guerre entre Antiochus et Ptolémée. Révolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux rois. Mort de Ptolémée Philadelphe.*

Depuis que la Macédoine s'était soumis les Grecs, et les avait rendus dépendants de son autorité, il semble qu'en perdant leur liberté ils avaient perdu ce courage

[1] Valère Maxime.

et cette grandeur d'ame qui jusque-là les avait si fort distingués des autres peuples. Ils paraissent entièrement changés, et on ne reconnaît plus leur ancien caractère. Sparte, autrefois si fière, et en possession de dominer sur toute la Grèce, souffre maintenant avec patience le joug d'une domination étrangère, et se laissera bientôt asservir au-dedans par des tyrans qui la traiteront avec la dernière cruauté. Nous verrons Athènes, si jalouse anciennement de sa liberté, et si formidable aux plus puissants rois, courir, pour ainsi dire, à la servitude, et, à mesure qu'elle changera de maîtres, leur prodiguer successivement les plus basses et les plus indignes flatteries. Elles feront l'une et l'autre quelques efforts, de temps en temps, pour se rétablir dans leur ancienne liberté, mais toujours faiblement et sans succès.

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puissant et par cela même formidable aux états de la Grèce, les Lacédémoniens et les Athéniens firent une ligue contre lui, et engagèrent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue qu'avaient formée ces deux peuples, et pour en prévenir la suite, commença, sans perdre de temps, par mettre le siége devant Athènes. Ptolémée aussitôt y envoya une flotte dont il donna le commandement à Patrocle, un de ses généraux; et Arée, roi de Lacédémone, se mit à la tête d'une armée pour secourir la place par terre. Patrocle, dès qu'il fut arrivé devant la ville, conseilla à Arée d'attaquer les ennemis, et promit en même temps de faire sa descente et de les charger par-derrière. Le conseil était sage, et ne pouvait manquer d'avoir un

An. M. 3736. Av. J. C. 268. Justin. l. 26, cap. 2. Pausan. in Lacon. p. 168, et in Attic. p. 1.

heureux succès; mais Arée, qui manquait de provisions, aima mieux retourner chez lui. La flotte, qui ne pouvait pas agir seule, en fit autant, et s'en retourna en Égypte sans rien faire. C'est l'inconvénient ordinaire des troupes de divers pays, commandées par des chefs qui n'ont entre eux ni subordination ni bonne intelligence. Athènes, abandonnée ainsi par ses alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison.

An. M. 3737. Av. J.C. 267. Athen. l. 14, p. 620, 621.

Patrocle, en s'en retournant, rencontra à Caune, ville maritime de la Carie, Sotade, poëte entièrement décrié pour la licence effrénée et de ses vers et de ses mœurs. Il n'épargnait dans ses poésies satiriques ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même la personne sacrée des rois. Chez Lysimaque, il affectait de noircir par des médisances atroces la réputation de Ptolémée; et quand il était à la cour de celui-ci, il traitait de la même sorte Lysimaque. Il avait composé une satire violente contre Ptolémée, où il y avait des traits sanglants sur son mariage avec Arsinoé sa propre sœur. Pour éviter la colère de ce prince, il s'était sauvé d'Alexandrie. Patrocle crut devoir faire un exemple d'un misérable qui avait fait un si grand affront à son maître. Il lui fit mettre du plomb autour du corps, et le fit jeter dans la mer. C'est une race bien dangereuse et bien détestable que ces poëtes satiriques de profession, qui ont renoncé à toute probité et à toute pudeur, et dont la plume, trempée dans le fiel le plus amer, ne respecte ni rang ni vertu.

An. M. 3739. Av. J.C. 265. Pausan. in Attic. p. 12 et 13.

Une révolte suscitée en Égypte par un prince de qui il semblait que Ptolémée n'avait rien de pareil à craindre, lui donna beaucoup d'occupation. Magas, gouverneur de la Cyrénaïque et de la Libye, ayant levé

l'étendard de la révolte contre Ptolémée son maître et son bienfaiteur, se fit déclarer roi de ces provinces. Ils étaient frères de mère; car il était fils de Bérénice et de Philippe, officier macédonien, qu'elle avait eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Aussi fut-ce à sa prière et par son crédit que Magas obtint cette vice-royauté, quand elle revint à la couronne par la mort d'Ophellas, comme il a été marqué ci-devant. Il s'y était si bien affermi par une longue possession, et par son mariage avec Apamé, fille d'Antiochus Soter roi de Syrie, qu'il entreprit de se rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes, il poussa ses prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à son frère les deux provinces qu'il gouvernait, il voulait même le détrôner. Il mena en Égypte pour cet effet une grande armée; et, prenant la route d'Alexandrie, il se rendit maître, en passant, de Parétonium, qui est une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la révolte des Marmarides dans la Libye, l'empêcha de pousser cette expédition plus loin. Il retourna sur ses pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnait une belle occasion à Ptolémée, qui s'était avancé sur la frontière à la tête d'une armée, de le charger et de le défaire entièrement : mais un nouveau péril l'appela lui-même d'un autre côté. Il découvrit un complot qu'avaient fait contre lui quatre mille Gaulois qu'il avait pris à sa solde, qui n'allait pas à moins qu'à le chasser d'Égypte et à s'en saisir eux-mêmes. Pour prévenir leur coup, il revint en Égypte, et mena les conjurés dans une île du Nil, où il les renferma si bien, qu'il les y fit tous mourir de

faim, excepté ceux qui aimèrent mieux s'entre-tuer que d'y languir ainsi.

An. M. 3740. Av. J. C. 264. Magas, après avoir mis ordre aux troubles qui l'avaient fait retourner sur ses pas, reprit ses desseins sur l'Égypte; et, pour y mieux réussir, il engagea son beau-père Antiochus Soter à y entrer. Il fut résolu entre eux qu'Antiochus attaquerait Ptolémée d'un côté, et Magas de l'autre. Ptolémée, qui fut averti secrètement de ce traité, prévint Antiochus, et lui donna tant d'occupation dans toutes ses provinces maritimes par les descentes et les ravages qu'y firent les troupes qu'il y envoya, que ce prince fut obligé de demeurer dans ses propres états pour les défendre; et Magas, qui avait compté sur la diversion qu'il ferait, ne jugea pas à propos d'entrer en action de son côté quand il vit que son allié ne faisait pas l'effort auquel il s'était attendu.

An. M. 3741. Av. J. C. 263. Strab. l. 13, p. 623, 624. Pausan. in Att. p. 13-18. L'année suivante, mourut Philétère, fondateur du royaume de Pergame, à l'âge de quatre-vingts ans. Il était eunuque, et avait eu pour maître Docime, officier de l'armée d'Antigone. Docime ayant quitté ce prince pour entrer au service de Lysimaque, Philétère le suivit. Lysimaque, lui trouvant beaucoup de capacité, le prit pour son trésorier et lui confia la ville de Pergame, dans le château de laquelle était le trésor. Il servit très-fidèlement Lysimaque dans ce poste pendant un grand nombre d'années. Mais son attachement aux intérêts d'Agathocle, le fils aîné de Lysimaque, que les intrigues de la jeune Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, firent périr comme on l'a vu ci-dessus, et la douleur qu'il témoigna de sa mort tragique, le rendirent sus-

pect à cette jeune reine, et elle prit des mesures pour le perdre. Philétère, qui s'en aperçut, prit le parti de se révolter; et, aidé, dans son dessein, de la protection de Séleucus, il y réussit, et se maintint dans la possession de la ville et des trésors de Lysimaque, à la faveur des troubles qui survinrent après sa mort et celle de Séleucus, qui arriva sept mois après. Il se conduisit avec tant d'adresse et d'habileté dans toutes les brouilleries des successeurs de ces deux princes, qu'il conserva la place et tout le pays d'alentour, dont il jouit lui-même pendant vingt ans, et qu'il en forma un état qui subsista pendant plusieurs générations dans sa famille et fut l'un des plus puissants états de l'Asie. Il avait deux frères, Eumène et Attale, dont le premier, qui était l'aîné, avait un fils nommé aussi *Eumène*, qui succéda à son oncle et régna vingt-deux ans.

C'est ici l'année que commença la première guerre punique, qui dura vingt-quatre ans, entre les Romains et les Carthaginois.

Nicomède, roi de Bithynie, ayant fait bâtir une ville près de l'endroit où était auparavant Astacus, que Lysimaque avait détruite, lui donna le nom de *Nicomédie*. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire du Bas-Empire, parce que plusieurs empereurs romains y firent leur résidence.

An. M. 3742. Av. J.C. 262. Pausan. Eliac. 1, p. 406. Euseb. in Chron. Trebell. Pollio in Gallien. Ammian. Marcell. l. 22, cap. 9. Memn. c. 21. Strab. l. 13, p. 624.

Antiochus Soter voulut profiter de la mort de Philétère, et s'accommoder de ses états; mais Eumène, son neveu et son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre, lui livra bataille près de Sardes, et le battit si bien, que non-seulement il garda ce qu'il avait déja, mais il agrandit même considérablement ses états par cette victoire.

An. M. 3743. Av. J.C. 261. Trog. in prolog. l. 26.

Antiochus, après cette défaite, revint à Antioche. Il y fit mourir un de ses fils [1], qui avait remué pendant son absence, et fit proclamer roi l'autre, qui portait le même nom que lui. Il mourut fort peu après, et lui laissa tous ses états. Il l'avait eu de Stratonice, fille de Démétrius, qui de sa belle-mère devint sa femme de la manière que l'on a vu ci-dessus.

An. M. 3744. Av. J.C. 260. Polyæn. Strateg. l. 8, cap. 50. Appian. in Syr. p. 130. Justin. l. 27, c. 1.

Ce nouvel Antiochus, quand il parvint à la couronne, avait pour femme Laodice, sa sœur de père. Il prit ensuite le surnom de *Theos*, qui veut dire *Dieu*; et c'est par là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres rois de Syrie qui ont porté le nom d'*Antiochus*. Les Milésiens furent les premiers qui le lui donnèrent, pour lui témoigner leur reconnaissance de les avoir délivrés de la tyrannie de Timarque. Ce Timarque était un gouverneur de la Carie, sous Ptolémée Philadelphe qui, outre l'Égypte, avait alors la Célésyrie et la Palestine, et les provinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie et Carie, dans l'Asie Mineure. Il s'était révolté contre son maître, et avait choisi Milet pour sa résidence. Pour se défaire de ce tyran, les Milésiens avaient eu recours à Antiochus, qui le défit et le tua. Ce fut pour cela qu'ils lui rendirent des honneurs divins, et lui donnèrent même jusqu'au titre de *Dieu*; flatterie impie, fort à la mode dans ces siècles-là pour les princes régnants! car les Lemniens avaient aussi fait des dieux de son père et de son grand-père, et leur avaient élevé des temples; les Smyrniens en firent autant pour Stratonice sa mère.

Athen. l. 6, p. 255.

[1] M. de La Nauze prétend qu'il y a erreur dans ce sommaire de Trogue Pompée. On peut consulter sa dissertation, tome VII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

Bérose, le fameux historien de Babylone, vivait au commencement du règne de ce prince; car il lui dédia son histoire. Pline dit qu'elle contenait les observations astronomiques de quatre cent quatre-vingts ans. Babylone ayant pour maîtres des Macédoniens, Bérose apprit leur langue, et passa premièrement à Cos, célèbre par la naissance d'Hippocrate, et y établit une école où il enseignait l'astronomie et l'astrologie. De Cos il alla à Athènes, où, malgré la vanité de son art, il s'acquit tant de réputation par ses prédictions astrologiques, qu'on lui éleva dans le gymnase, où se faisaient tous les exercices de la jeunesse, une statue avec une langue d'or. Josèphe et Eusèbe nous ont conservé d'excellents morceaux de cette histoire, qui répandent de la lumière sur plusieurs endroits de l'ancien Testament, et sans lesquels il serait presque impossible de donner une suite exacte des rois de Babylone.

Tatian. in Orat. contr. Græc. p. 171. Plin. lib. 7, cap. 56.

Vitruv. 9, 7.

Plin. 7, 37.

Ptolémée ayant à cœur d'enrichir son royaume, imagina un moyen d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui se faisait par mer. Les Tyriens en avaient été en possession jusque-là. Ils le faisaient par mer jusqu'à Élath, et de là par terre jusqu'à Rhinocorura, et de Rhinocorura encore par mer jusqu'à Tyr. Élath et Rhinocorura étaient deux ports de mer : le premier, sur la côte orientale de la mer Rouge; et le second, dans le fond de la Méditerranée, entre l'Égypte et la Palestine, près de l'embouchure de la rivière d'Égypte.

An. M. 3745. Av. J.C. 259.

Pour attirer ce commerce dans son royaume, Ptolémée crut qu'il fallait faire bâtir une ville sur la côte occidentale de la mer Rouge, d'où partiraient les vaisseaux. Il la bâtit presque sur la frontière d'Éthiopie, et lui donna le nom de sa mère Bérénice. Le port n'é-

Strab. l. 17, p. 815. Plin. lib. 6, cap. 23.

tant pas fort bon, on se servit de celui de Myos-Hormos, qui était tout proche et beaucoup meilleur [1]; et c'était là que venaient aborder toutes les marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse et de l'Éthiopie. De là on les transportait sur des chameaux à Coptos, d'où elles descendaient sur le Nil à Alexandrie, qui les fournissait à tout l'Occident, et renvoyait en échange à l'Orient toutes les marchandises de l'Occident. Mais, comme le chemin de Coptos à la mer Rouge traversait des déserts où l'on ne trouvait point d'eau, ni de villes, ni même de maisons pour loger, Ptolémée, pour y remédier fit faire un canal qui allait le long du grand chemin, et aboutissait au Nil, dont il tirait son eau; et le long de ce canal il fit bâtir des hôtelleries dans les endroits où les traites le demandaient, afin que les passagers y pussent trouver le couvert et les commodités nécessaires pour eux et pour leurs bêtes [2].

[1] Je crois que notre auteur confond ici deux choses fort distinctes. Le port de Myos-Hormos n'était pas proche de Bérénice, et l'on ne se servit pas du premier en même temps que du second. Sous les Ptolémées, Bérénice, ville située au fond d'un golfe, à peu près sous le tropique du cancer, servit au débarquement des marchandises. Ce fut plus tard, et sous les Romains, que Bérénice fut abandonnée et qu'on lui préféra le port dit *Myos-Hormos* (port de la Souris), appelé aussi le *port de Vénus*, maintenant le *vieux Cosseir*, situé à 100 lieues au nord de Bérénice, et presque en face de Coptos sur le Nil. Alors les marchandises n'eurent plus à traverser que 24 lieues, intervalle qui séparait les deux villes. — L.

[2] Il y a dans tout ceci des erreurs très-graves. Rollin confond la route de Bérénice à Coptos avec le canal qui joignit le Nil à la mer Rouge.

La première, partant de Coptos sur le Nil, suivait une direction sud-est, et aboutissait à Bérénice sur la mer Rouge; elle était garnie, de distance en distance, de citernes et de maisons pour loger les caravanes. Les voyageurs marchaient de nuit, et employaient douze journées à ce chemin.

Quant au canal de jonction, c'était l'ancien que Néchao avait fait ouvrir, que Darius avait voulu reprendre : nous l'avons décrit dans

Il ne se contenta pas de tous ces travaux. Comme son dessein était d'attirer absolument tout le commerce entre le levant et le couchant dans ses états, pour le protéger en même temps qu'il le facilitait, il équipa deux flottes, l'une dans la mer Rouge, et l'autre dans la Méditerranée. Celle de la Méditerranée était très-belle, et avait des vaisseaux d'une grandeur fort extraordinaire. Il y en avait deux à trente rangs de rames, un à vingt, quatre à quatorze [1], deux à douze, quatorze à onze, trente à neuf, trente-sept à sept, cinq à six, et dix-sept à cinq. Cela faisait en tout cent douze vaisseaux. Il en avait une fois autant à quatre et trois rangs, sans compter un nombre prodigieux de petits vaisseaux. Avec une flotte si formidable, non-seulement il mit le commerce à couvert de toute insulte, mais il tint aussi tant qu'il vécut, dans une entière sujétion, la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure, comme la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, et la Carie, jusqu'aux Cyclades.

Theocrit. Idyll. 17. Athen. l. 5, p. 203.

Magas, roi de Cyrène et de Libye, se voyant fort âgé et infirme, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée son frère, et lui fit proposer le mariage de Bérénice, sa fille unique, avec le fils aîné de Ptolémée, et de lui donner tous ses états pour dot. La négociation réussit, et la paix se fit à ces conditions.

An. M. 3746. Av. J.C. 258.

Mais, avant l'exécution, Magas vint à mourir, après

le premier volume (p. 40). Ptolémée Philadelphe n'en tira point tout le parti qu'il espérait, parce que la navigation de la mer Rouge était très-difficile dans la partie septentrionale. Ces difficultés, qui rebutaient les navigateurs, furent cause que ce prince fonda la ville de Bérénice, tout-à-fait au midi de l'Égypte (Strab. XVII, p. 815), et ouvrit ainsi une nouvelle route au commerce. — L.

[1] Il y a treize dans le texte d'Athénée. — L.

An. M. 3747. Av. J.C. 257. Athen. l. 12, p. 550. Justin. l. 26, cap. 3.

avoir gouverné cinquante ans la Libye et la Cyrénaïque. Sur la fin de ses jours il s'abandonnait aux plaisirs, et sur-tout aux excès de la table, qui affaiblirent beaucoup sa santé. Après sa mort, sa veuve Apamé, que Justin appelle *Arsinoé*, résolut de rompre le mariage de sa fille avec le fils de Ptolémée, qui avait été conclu sans son consentement. Pour cet effet, elle fit solliciter en Macédoine Démétrius, frère de père du roi Antigone Gonatas, de venir à sa cour, en l'assurant qu'elle lui donnerait sa fille et la couronne. Il ne tarda pas de s'y rendre. Dès qu'Apamé l'eut vu, elle conçut pour lui une passion violente, et résolut de le prendre elle-même pour son époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mère; et, se croyant par sa faveur au-dessus de tout, il commença à traiter la jeune princesse, les ministres et les officiers de l'armée, avec tant de hauteur et d'insolence, qu'il se forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduisit les conjurés jusqu'à la porte de la chambre de sa mère, où on le tua dans son lit, quoique Apamé fît tous ses efforts pour lui sauver la vie, jusqu'à le couvrir de son propre corps. Après cela Bérénice alla en Égypte, où son mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Apamé, on la renvoya à son frère Antiochus Théus, en Syrie.

An. M. 3748. Av. J.C. 256. Hieron. in Daniel.

Elle sut si bien aigrir son esprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre qui fut de longue durée, fort violente, et qui eut des suites très-funestes pour Antiochus, comme la suite le fera connaître.

An. M. 3749. Av. J.C. 255. Strab. l. 17, p. 789. Hieron. in Daniel.

Ptolémée ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Sa santé était trop délicate pour l'exposer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un

camp. Il se contenta d'y employer ses généraux. Antiochus, qui était dans la fleur de l'âge, entra lui-même en campagne, et mena avec lui toutes les forces de Babylone et de l'Orient pour pousser cette guerre avec la dernière vigueur. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui s'y passa ; ou peut-être qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part ni d'autre, ni d'événements fort considérables.

Malgré la guerre, Ptolémée n'oubliait pas sa bibliothèque : il continuait toujours à l'enrichir de nouveaux livres. Il était aussi fort curieux de portraits et de dessins des bons maîtres. Aratus, le fameux Sicyonien, était un de ceux qui lui en cherchaient en Grèce ; et il le servit si bien dans le goût qu'il avait pour ces raretés, que Ptolémée en conçut de l'amitié pour lui et lui fit présent de vingt-cinq talents [1], qu'il employa pour soulager ceux de Sicyone qui étaient dans le besoin, et pour racheter ceux qui étaient retenus captifs.

An. M. 3750. Av. J.C. 254. Plut. in Arato, p. 1031.

Pendant qu'Antiochus était occupé de la guerre d'Égypte, il se fit un grand soulèvement dans les provinces d'Orient, à quoi son éloignement l'empêcha de pourvoir assez promptement. Ainsi la révolte s'augmenta et se fortifia si bien, qu'il n'y eut plus moyen d'y remédier. Ces troubles donnèrent lieu au commencement de l'empire des Parthes.

An. M. 3754. Av. J.C. 250.

L'occasion de ces troubles fut qu'Agathocle, qui était gouverneur du pays des Parthes pour Antiochus, voulut faire violence à un jeune garçon du pays, nommé Téridate. Arsace, frère du jeune garçon, qui

Arrian. in Parth. apud Phot. cod. 58. Syncell. pag. 284.

[1] Vingt-cinq mille écus. = 137,500 fr. — L.

Justin. l. 41, cap. 4
Strab. l. 11, p. 515.

était d'une basse naissance, mais qui avait du courage et de l'honneur, pour délivrer son frère de la brutalité de ce misérable, ayant ramassé quelques-uns de ses amis, ils se jettent sur le gouverneur, le tuent, et se sauvent avec quelques gens qu'ils assemblèrent pour se défendre contre les poursuites auxquelles un coup aussi hardi les exposait. Leur parti se grossit si fort par la négligence d'Antiochus, que, dans très-peu de temps, Arsace se trouva assez puissant pour chasser les Macédoniens de la province et la gouverner lui-même. Les Macédoniens en étaient toujours demeurés maîtres depuis la mort d'Alexandre, d'abord sous Eumène, puis sous Antigone, après lui sous Séleucus-Nicator, et en dernier lieu sous Antiochus.

Justin. et Strab. ibid.

A peu près dans le même temps, Théodote se révolta aussi dans la Bactriane, et, de gouverneur qu'il était, se fit roi de cette province. Il en soumit les mille villes [1] qu'elle contenait, pendant qu'Antiochus s'amusait à la guerre d'Égypte; et il s'y fortifia si bien, qu'il ne fut plus possible de le réduire. Cet exemple fut suivi par les autres nations de ce côté-là, qui secouèrent toutes le joug en même temps; de sorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de son empire qui étaient au-delà du Tigre. Ceci arriva, selon Justin, lorsque L. Manlius Vulson et M. Atilius [2] Régulus étaient consuls à Rome, c'est-à-dire la quatorzième année de la première guerre punique.

An. M. 3755.
Av. J.C. 249.
Hieron. in Daniel. 11.

Les troubles et les révoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de se débarrasser de la guerre qu'il avait avec Ptolémée. La paix se fit entre eux,

[1] Villes ou bourgades. — L.

[2] Dans tous les fastes il y a *C. Atilius*.

dont les conditions furent qu'Antiochus répudierait Laodice pour épouser Bérénice, fille de Ptolémée; et que, déshéritant les enfants du premier lit, il assurerait la couronne à ceux qui naîtraient de ce mariage. Après la ratification du traité, Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de père, et qu'il en eût eu deux fils : Ptolémée s'embarqua à Péluse, et lui amena sa fille à Séleucie, port de mer près de l'embouchure de l'Oronte, rivière de Syrie, où Antiochus la vint recevoir; et le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Ptolémée aimait tendrement sa fille. Il donna ordre qu'on lui portât régulièrement de l'eau du Nil, afin qu'elle n'en bût point d'autre, la croyant meilleure pour sa santé. Il est rare que des mariages formés uniquement par des vues de politique, et fondés sur des conditions si injustes, ne soient pas suivis de succès malheureux et funestes. Polyæn. Strateg. lib. 8, c. 50. Athen. l. 2, p. 45. Athen. ibid.

Ce que je viens de rapporter du mariage de la fille de Ptolémée avec Antiochus avait été clairement prédit par le prophète Daniel. Je répéterai ici le commencement de cette prophétie, qui a été expliqué ailleurs; afin que d'un même coup-d'œil on voie et on admire la prédiction des plus grands événements de notre histoire, accomplie à la lettre.

Je vais vous annoncer la vérité. C'est l'homme vêtu de lin, qui parle de la part de Dieu à Daniel. *Il y aura encore trois rois en Perse:* Cyrus, qui régnait actuellement; Cambyse, son fils; et Darius, fils d'Hystaspe. *Le quatrième s'élèvera, par la grandeur de ses richesses et de sa puissance, au-dessus de tout; et, lorsqu'il sera devenu si puissant et si riche, il animera tous les peuples contre le royaume des Grecs.* C'est Xerxès, Daniel. c. 11, v. 2.

qui marcha contre la Grèce avec une armée formidable.

Daniel. c. 11, v. 3. *Mais il s'élèvera un roi vaillant, qui dominera avec grande puissance, et qui fera ce qu'il lui plaira.* A ces traits on reconnaît aisément Alexandre.

v. 4. *Et, après qu'il sera le plus affermi, son royaume sera détruit* par sa mort; *et il se partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne passera point à sa postérité, et son royaume ne conservera point la même puissance qu'avait eue ce premier roi: car son royaume sera déchiré; et il passera à des princes étrangers, outre ces quatre* plus grands. Nous avons vu le vaste empire d'Alexandre partagé en quatre grands royaumes[1], sans parler des princes étrangers qui fondèrent des royaumes dans la Cappadoce, dans l'Arménie, dans la Bithynie, à Héraclée, et sur le Bosphore. Tout cela est présent à Daniel.

Le prophète passe ensuite au mariage et à la paix dont je viens de parler.

v. 5. *Le roi du Midi se fortifiera. L'un de ses princes sera plus puissant que lui; il dominera sur beaucoup de*
v. 6. *pays, car son empire sera grand. Quelques années après, ils feront alliance ensemble, et la fille du roi du Midi viendra épouser le roi de l'Aquilon pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, et sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avaient amenée, et qui l'avaient soutenue en divers temps.*

Il faut remarquer qu'ici, et dans toute la suite du

[1] « Tùm maximum in terris Macedonum regnum nomenque, indè morte Alexandri distractum in multa regna, dum ad se quisque opes rapiunt lacerantes viribus. » (Liv. lib. 45, n. 9.)

chapitre, Daniel ne fait attention qu'aux rois d'Égypte et de Syrie, parce que ce sont les seuls qui aient fait la guerre au peuple de Dieu.

Le roi du Midi se fortifiera. Ce *roi du Midi* est Ptolémée, fils de Lagus, roi d'Égypte; et le roi du Septentrion est Séleucus Nicator, roi de Syrie. En effet, c'est là justement leur situation à l'égard de la Judée; car elle a la Syrie au nord, et l'Égypte au sud. V. 5.

Selon Daniel, le roi d'Égypte qui y régna le premier après Alexandre, Ptolémée Soter, qu'il appelle *le roi du Midi, sera puissant : confortabitur.* Tout ce qu'on en voit dans l'histoire justifie pleinement la justesse de ce caractère : car il était maître de l'Égypte, de la Libye, de la Cyrénaïque, de l'Arabie, de la Palestine, de la Célésyrie, de la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure; de l'île de Cypre; de plusieurs des îles de la mer Égée, qu'on nomme aujourd'hui l'Archipel; et de quelques villes même de Grèce, comme Sicyone et Corinthe.

Après cela, le prophète parle d'un autre des quatre successeurs de cet empire [1], lesquels il appelle *princes* ou *gouverneurs* : c'est Séleucus Nicator, *roi du Septentrion,* dont il dit *qu'il sera plus puissant que le roi du Midi, et sa domination plus étendue;* car c'est ce que veut dire l'expression qu'il emploie, *et se fortifiera au-dessus de lui, et il dominera.* Que ses états fussent plus grands encore que ceux du roi d'Égypte, c'est un fait bien aisé à vérifier : car il avait sous lui tout l'Orient depuis le mont Taurus jusqu'à l'Indus, et plusieurs provinces de l'Asie Mineure entre le mont

[1] « Et de principibus ejus prævalebit super eum, et dominabitur ditione : multa enim dominatio ejus. »

Taurus et la mer Égée; et, un peu avant sa mort, il eut encore, outre cela, la Thrace et la Macédoine.

Immédiatement après, il parle *de la venue de la fille du roi du Midi vers le roi du Septentrion*[1], *et de l'accord* ou *traité de paix qui se fera à cette occasion, entre les deux rois;* ce qui marque visiblement le mariage de Bérénice, fille de Ptolémée roi d'Égypte, avec Antiochus Théus roi de Syrie, et la paix qui se fit entre eux en considération de cette alliance. Tout arriva précisément comme l'avait prédit le prophète. La suite de l'histoire nous montrera la fin funeste de ce mariage, prédite aussi par Daniel.

Il continue, dans tout le reste du chapitre, à annoncer les événements les plus remarquables dans la suite des temps, sous ces deux races de rois, jusqu'à la mort d'Antiochus Épiphane, le plus grand persécuteur de la nation des Juifs. J'aurai soin, à mesure que ces événements se développeront dans la suite de cette histoire, d'en faire l'application à la prophétie pour en faire voir la justesse.

Mais, en attendant, je ne puis m'empêcher de reconnaître ici avec admiration la divinité des Écritures, qui nous annoncent d'une manière si précise et si détaillée des faits si singuliers et si extraordinaires plus de trois cents ans avant qu'ils arrivent. Quelle chaîne immense d'événements depuis le prophète jusqu'au temps dont il s'agit, dont un seul, venant à manquer, déconcertait tout le reste! Mais, pour ne parler que du mariage seul, quelle main a conduit à un même terme tant d'intérêts, tant de vues, tant d'intrigues, tant de

[1] « Et post finem annorum fœderabuntur: filiaque regis Austri veniet ad regem Aquilonis facere amicitiam. » (DANIEL, c. 11. v. 6.)

passions différentes? Quelle connaissance a pu prévoir avec tant de certitude des circonstances si arbitraires, et si sujettes, non-seulement à la liberté, mais au caprice? Et qui n'adorera pas le souverain pouvoir que Dieu exerce d'une manière secrète, mais certaine, sur les princes et sur les rois, dont il fait servir les crimes même à l'exécution de ses saintes volontés et à l'accomplissement de ses décrets éternels, où tous les événements, tant en général qu'en particulier, ont leur temps et leur place marqués, ceux même qui dépendent le plus du choix et de la liberté de l'homme!

Comme Ptolémée était fort curieux de statues, de dessins et de portraits faits par d'excellents maîtres, aussi-bien que de livres, il vit, pendant le séjour qu'il fit en Syrie, une statue de Diane dans un de ses temples, qu'il trouva fort à son gré; il la demanda à Antiochus, et l'emporta en Égypte. Peu de temps après son retour, Arsinoé tombe malade, et songe que Diane lui apparaît et lui dit que la cause de sa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté sa statue du temple où elle avait été consacrée. Là-dessus, on la renvoie au plus tôt en Syrie, on la remet dans son temple, et, pour apaiser la colère de la déesse, on lui fait de riches présents et un grand nombre de sacrifices. Mais tout cela fut inutile: le mal de la reine ne cessa point; elle en mourut même peu de temps après, et laissa Ptolémée inconsolable de sa perte, d'autant plus qu'il croyait en avoir été lui-même la cause par l'indiscrétion qu'il avait eue d'enlever à Diane sa statue.

An.M. 3756. Av. J.C. 248. Liban. Orat. 11.

Ce goût pour les statues, pour les tableaux, pour les pièces rares, quand il ne va que jusqu'à un certain point, peut être louable dans un prince et dans un

homme puissant ; mais, quand on s'y livre, il devient une dangereuse tentation, et porte souvent à de grandes injustices et à de grandes violences, comme Cicéron le montre dans la personne de Verrès, qui exerça une sorte de piraterie dans la Sicile, dont il était préteur, pour enlever des maisons particulières, et des temples même, tout ce qui s'y trouvait de plus rare et de plus précieux. Mais, quand on n'emploierait point ces voies criantes, et qu'on achèterait à prix d'argent ce qu'on souhaite d'avoir, il y a quelque chose, dit Cicéron, de dur et d'offensant de dire à un honnête homme [1] : *Vendez-moi ce tableau, cette statue ;* car c'est comme si on lui disait : *Vous n'êtes pas digne d'avoir une pièce si rare ; elle ne convient qu'à une personne de mon rang et de mon goût.* Je ne parle point des dépenses énormes qu'entraîne cette passion : car ces pièces rares n'ont d'autre prix que celui qu'y met la cupidité ; et la cupidité ne connaît point de bornes [2].

Quoique Arsinoé fût plus âgée que Ptolémée, et trop vieille, quand il l'épousa, pour avoir des enfants, il l'aima tendrement et constamment jusqu'à la fin. Après sa mort, il lui rendit tous les honneurs qu'il put imaginer ; il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, et fit plusieurs autres choses extraordinaires pour marquer combien il l'aimait.

Plin. l. 54, cap. 14. Ce qu'il y eut de plus remarquable fut le dessein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec

[1] « Superbum est et non ferendum dicere prætorem in provincia homini honesto, locupleti, splendido : Vende mihi vasa cælata. Hoc est enim dicere : Non es dignus tu, qui habeas quæ tam benè facta sint. Meæ dignitatis ista sunt. » (Cic. *Orat. de Signis*, n. 45.)

[2] « Etenim, qui modus est cupiditatis, idem est æstimationis. Difficile est enim finem facere pretio, nisi libidini feceris. » (Ibid. n. 14.)

un dôme dont toute la voûte devait être d'aimant, pour y tenir une statue de fer, faite pour elle, suspendue en l'air. Ce dessein était de l'invention de Dinocrate, fameux architecte de ce temps-là. Il ne l'eut pas plus tôt proposé à Ptolémée, que ce prince donna ordre d'y travailler incessamment. On n'eut pas le temps d'achever l'expérience pour voir si elle eût réussi ou non; car, Ptolémée et l'architecte étant morts tous deux fort peu de temps après, leur projet fut abandonné et demeura sans exécution. On a long-temps dit et cru que le corps de Mahomet était ainsi suspendu dans un cercueil de fer par un aimant enchâssé dans la voûte de la chambre où il fut mis après sa mort; mais c'est un bruit populaire qui est sans fondement.

Ptolémée Philadelphe ne survécut guère à sa chère Arsinoé. Il était d'un tempérament assez délicat. La mollesse dans laquelle il vivait avait encore augmenté la délicatesse naturelle de son tempérament. Les infirmités de la vieillesse, et l'affliction que lui causa la perte d'une femme qu'il aimait jusqu'à l'adoration, le plongèrent dans un abattement qui l'emporta, la soixante-troisième année de sa vie, après un règne de trente-huit ans. Il laissa deux fils et une fille, qu'il avait eus de sa première femme Arsinoé, fille de Lysimaque, différente de celle dont j'ai parlé auparavant. L'aîné, Ptolémée Évergète, régna après lui. Le second porta le nom de son aïeul maternel Lysimaque, et son frère le fit mourir pour rébellion. La fille était Bérénice, dont on a vu le mariage avec Antiochus Théus, roi de Syrie.

An. M. 3757. Av. J.C. 247. Athen. l. 12, pag. 10.

Canon Ptolem. Astron.

§ IX. *Caractère et qualités de Ptolémée Philadelphe.*

Quoique Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le proposer comme le modèle parfait d'un bon roi, parce qu'elles étaient contre-balancées par des défauts non moins considérables. Il déshonora le commencement de son règne par le ressentiment qu'il fit paraître contre un homme d'un rare mérite (c'était Démétrius de Phalère), parce qu'il avait donné à son père un conseil contraire aux intérêts de Philadelphe, mais conforme à l'équité et au droit naturel. L'abondance et les richesses extrêmes dont il jouissait entraînèrent bientôt après elles le luxe, la mollesse, et l'amour du plaisir, qui en sont les suites presque inséparables, et contribuèrent beaucoup à lui amollir le courage. Il cultiva peu les vertus guerrières, ce qui n'est pas toujours un malheur pour les peuples.

En récompense, il se distingua particulièrement par l'amour des arts, des sciences et des savants. Le bruit de ses libéralités attira à sa cour plusieurs poëtes illustres, comme Lycophron, Callimaque, Théocrite; celui-ci, dans quelques-unes de ses idylles, en fait de magnifiques éloges. Nous avons vu jusqu'où il porta le goût des livres, n'épargnant aucune dépense pour augmenter et enrichir la bibliothèque que son père avait commencée, qui leur a fait à l'un et à l'autre autant d'honneur que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Comme Philadelphe avait beaucoup d'esprit, et que son heureux naturel avait été cultivé avec soin par d'habiles maîtres, il conserva toujours un goût particulier pour les sciences, mais de la manière qui

convient à un prince, c'est-à-dire s'y appliquant avec sagesse et retenue, sans jamais s'y livrer avec passion. Pour perpétuer ce goût dans ses états, il établit à Alexandrie des écoles publiques et des académies, qui s'y sont conservées long-temps avec une grande réputation. Il aimait à s'entretenir avec les savants; et comme tout ce qu'il y avait d'hommes les plus habiles en chaque genre s'empressaient de lui faire leur cour, il tirait de chacun d'eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la quintessence et la fleur des sciences dans lesquelles ils excellaient : avantage inestimable qu'ont les princes et les grands seigneurs, s'ils savaient en profiter, de pouvoir, sans peine et sans travail, apprendre dans d'agréables conversations mille choses, non-seulement curieuses, mais utiles et importantes pour le gouvernement!

On peut regarder comme le fruit de ces entretiens de Philadelphe avec les savants, et du soin qu'il eut de mettre les arts en honneur, tout ce qu'il fit dans la longue durée de son règne pour faire fleurir le commerce dans ses états; et jamais prince n'y a mieux réussi que lui. Les plus grandes dépenses pour parvenir en ce point au but qu'il se proposait ne l'effrayaient pas. Nous avons vu que, pour faciliter et pour protéger le commerce, il construisit des villes entières; qu'il conduisit un canal d'une très-longue étendue dans des contrées désertes et sans eau; et qu'il entretenait dans les deux mers deux flottes très-nombreuses et très-bien équipées, uniquement pour la sûreté des négociants. Son grand principe était de faire trouver aux étrangers dans ses ports toute la sûreté, toute la commodité, toute la liberté possibles, sans gêner en rien

le trafic, ni vouloir le tourner selon ses vues, persuadé qu'il en est du commerce comme de certaines sources, qu'on tarit si l'on veut détourner leur cours.

Voilà des vues dignes d'un grand prince et d'un politique consommé. Aussi voyons-nous que le fruit en a été infiniment salutaire à son royaume, permanent, perpétuel, continuant encore de nos jours sur les mêmes fondements après plus de deux mille ans de durée, apportant sans cesse de nouvelles richesses et de nouvelles commodités en tout genre à toutes les nations, tirant d'elles continuellement des contributions volontaires, servant de lien entre l'Orient et l'Occident, les unissant par le soulagement mutuel de leurs besoins réciproques, et formant sur cette base un commerce qui se perpétue de siècle en siècle sans interruption. Ces grands conquérants, ces fameux héros qu'on fait tant valoir, sans parler ici des ravages qu'ils causent aux peuples, ne laissent presque après eux aucune trace de leurs victoires et des acquisitions qu'ils ont faites pour agrandir leurs empires : ou du moins les traces n'en sont pas fort durables, et les révolutions, auxquelles les plus puissants états sont sujets, leur enlèvent en peu de temps leurs conquêtes, et les font passer à d'autres. Au contraire, ce commerce d'Égypte établi par Philadelphe a été inébranlable, et n'a fait que s'accroître par la succession des siècles, et devenir de plus en plus utile et même indispensable pour toutes les nations : de sorte qu'en remontant à sa première source, on doit regarder ce prince comme le bienfaiteur, non-seulement de l'Égypte, mais de tout le genre humain et de toute la postérité.

Ce que nous avons remarqué dans l'histoire de Phi-

ladelphe, que les peuples voisins venaient en foule s'établir en Égypte, préférant le séjour dans une terre étrangère, à l'attachement naturel qu'ont tous les hommes pour leur pays natal, est encore un grand éloge pour ce prince; car le devoir le plus essentiel des rois, et le plaisir le plus doux qu'ils puissent goûter dans la royauté, est de se faire aimer des peuples et de leur rendre leur gouvernement aimable. En habile politique, il avait compris que c'était là un moyen sûr d'étendre ses états sans violence, en multipliant ses sujets; de les attacher au gouvernement par intérêt et par inclination; de procurer aux terres une meilleure culture; de faire fleurir les manufactures et les arts; et d'augmenter en mille manières la puissance du roi et du royaume, dont les vraies forces consistent dans la multitude des hommes.

ARTICLE II.

Ce second article comprend l'histoire de vingt-cinq ans, qui est le temps que dura le règne de Ptolémée Évergète.

§ I. *Antiochus Théus est empoisonné par sa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait aussi mourir Bérénice et son fils. Ptolémée Évergète venge leur mort, fait mourir Laodice, et s'empare d'une partie de l'Asie. Antiochus Hiérax et Séleucus son frère s'unissent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : son fils Démétrius lui succède. Guerre entre les deux frères Antiochus et Séleucus. Mort d'Eumène, prince de Pergame : Attale lui succède. Établissement de l'empire des Parthes par Arsace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus est fait prisonnier par les Parthes. Crédit de Joseph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius, roi de Macédoine : Antigone s'empare de son trône. Mort de Séleucus.*

An. M. 3758. Av. J.C. 246. Hieron. in Daniel. Plin. lib. 7, c. 12. Val. Max. lib. 9, c. 14. Solin. c. 1. Justin. l. 17, cap. 1.

Antiochus Théus n'eut pas plus tôt appris la mort de Ptolémée Philadelphe, son beau-père, qu'il répudia Bérénice, et reprit Laodice et ses enfants. Laodice, qui connaissait la légèreté et l'inconstance d'Antiochus, craignant que, par un effet de la même légèreté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion pour assurer la couronne à son fils. Par le traité fait avec Ptolémée, ses enfants étaient déshérités et ceux qu'aurait Bérénice devaient succéder, et elle en avait déja un. Laodice fait donc empoisonner Antiochus; et, quand elle le sut expiré, elle mit dans son lit un nommé *Artémon*, qui lui ressemblait beaucoup et pour le visage et pour la voix, afin de jouer

le personnage dont elle avait besoin. Il le fit fort adroitement, et, dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux seigneurs et au peuple sa chère Laodice et ses enfants. On publia, en son nom, des ordres par lesquels son aîné Séleucus Callinicus était nommé successeur à la couronne. Alors on déclara sa mort; et Séleucus monta paisiblement sur le trône, et l'occupa vingt ans. Il paraît par la suite qu'Antiochus son frère, surnommé *Hiérax*, eut le gouvernement des provinces de l'Asie Mineure, où il commandait un corps de troupes assez considérable.

Laodice, ne se croyant pas assez en sûreté tant que Bérénice et son fils vivraient, songea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire aussi. Bérénice en fut avertie, et se sauva avec son fils à Daphné, où elle se renferma dans l'asyle que Séleucus Nicator y avait bâti. Mais, trompée par la perfidie de ceux qui l'y assiégèrent par ordre de Laodice, premièrement son fils, puis elle ensuite, et tous les Égyptiens qui l'avaient suivie, furent égorgés de la manière la plus noire et la plus indigne.

Par là fut exactement accompli ce que le prophète Daniel avait prédit de ce mariage. *La fille du roi du Midi viendra épouser le roi du Septentrion, pour faire amitié ensemble; mais elle ne s'établira point par un bras fort, et sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avaient amenée, et qui l'avaient soutenue en divers temps.* Je ne suis point étonné que Porphyre, ennemi déclaré du christianisme, ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites après coup. En effet,

Dan. c. 11, v. 6.

auraient-elles été plus claires s'il avait été lui-même témoin des événements qu'il prédit?

Quelle apparence y avait-il que l'Égypte et la Syrie, qui du temps de Daniel dépendaient et faisaient partie de l'empire de Babylone, auraient, l'une et l'autre, des rois originaires de la Grèce? Le prophète, plus de trois cents ans auparavant, les y voit déja établis. Il voit ces deux rois en guerre, ensuite réconciliés par un traité de paix dont un mariage est le gage et le sceau. Il voit que c'est le roi d'Égypte, et non celui de Syrie, qui donne sa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Égypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui sera suivie de près d'une étrange catastrophe. Enfin il voit que sa race, malgré les précautions expresses, prises par le traité, de la faire succéder seule à la couronne à l'exclusion des enfants du premier lit, non-seulement ne monte point sur le trône, mais est entièrement exterminée; que la nouvelle épouse succombe elle-même, et est livrée à sa rivale, et qu'elle périt avec tous ses officiers, qui l'avaient conduite d'Égypte en Syrie, et qui jusque-là avaient été sa force et son soutien. « O mon « Dieu, que vos oracles sont dignes d'être crus et res« pectés! » *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

Pendant que Bérénice était bloquée et assiégée à Daphné, les villes de l'Asie Mineure, qui avaient appris son malheur, en eurent pitié, s'associèrent, et envoyèrent des troupes à Antioche pour la délivrer; et son frère Ptolémée Évergète fit toute la diligence qu'il put pour s'y rendre avec une armée formidable: mais Bérénice et son fils étaient morts avant que les uns ou les autres y arrivassent. Quand ils virent que leurs ef-

forts pour sauver la reine et son fils étaient désormais inutiles, ils ne songèrent plus qu'à venger leur mort d'une manière éclatante. Les troupes d'Asie et celles d'Égypte se joignirent; et Ptolémée, qui les commandait, fit tout ce qu'il voulut pour satisfaire sa juste indignation, tant le crime de Laodice et du roi son fils, qui s'en était rendu complice, avait d'abord aliéné d'eux l'esprit des peuples. Non-seulement il fit mourir Laodice: mais il se rendit maître de toute la Syrie et de la Cilicie; ensuite il passa l'Euphrate, soumit tout jusqu'à Babylone et au Tigre; et, sans une sédition qui l'obligea de retourner en Égypte, il était sur le point de faire la conquête entière de toutes les provinces de l'empire de Syrie. Il laissa donc à Antiochus, un de ses généraux, le commandement des provinces qu'il avait conquises en-deçà du mont Taurus, et à Xanthippe celles d'au-delà, et retourna en Égypte chargé du butin qu'il avait fait dans les pays conquis.

Il emporta jusqu'à quarante mille talents d'argent [1], et une quantité prodigieuse de vases d'or et d'argent; et des statues jusqu'au nombre de deux mille cinq cents, dont une partie étaient les idoles d'Égypte, que Cambyse, quand il en fit la conquête, avait emportées en Perse. Ptolémée gagna le cœur de ses sujets en rendant ces idoles à leurs anciens temples, à son retour de cette expédition; car les Égyptiens, les plus superstitieux et les plus attachés de tous les peuples à leur idolâtrie, ne savaient comment exprimer suffisamment leur estime et leur reconnaissance pour leur roi, de leur avoir ainsi rendu leurs dieux. C'est de là que lui

[1] Six-vingts millions. = 220 millions de francs. Cette somme est bien forte! — L.

est venu le titre d'*Évergète* [1], qui veut dire *le bienfaiteur;* titre infiniment préférable à ceux qu'une fausse idée de gloire fait prendre aux conquérants, et qui caractérise véritablement les rois dont la solide grandeur consiste à pouvoir et à vouloir faire du bien à leurs sujets. Il serait à souhaiter que Ptolémée l'eût mérité par de meilleurs endroits.

Tout ceci arriva encore précisément comme il avait été prédit par le prophète Daniel. Il suffit de rapporter le texte : *Mais il sortira un rejeton de la même tige* du roi du Midi ; c'est-à-dire Ptolémée Évergète, fils de Ptolémée Philadelphe. *Il viendra avec une grande armée; il entrera dans les provinces du roi du Septentrion* (Séleucus Callinicus); *il y fera de grands ravages, et il s'en rendra le maître; il emménera en Égypte leurs dieux captifs, leurs statues, et leurs vases d'argent et d'or les plus précieux; et il remportera toutes sortes d'avantages sur le roi du Septentrion. Le roi du Midi entrera dans son royaume* (de Séleucus), *et il reviendra* ensuite *dans son pays*, c'est-à-dire dans l'Égypte.

Dan. c. 11, v. 7-9.

Quand Ptolémée Évergète partit pour cette expédition, Bérénice sa femme, qui l'aimait tendrement, craignant les dangers où il allait être exposé dans cette guerre, fit vœu de consacrer ses cheveux s'il en revenait sans accident. Apparemment que c'était ce qu'elle estimait davantage et à quoi elle était le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec tant de bonheur et de gloire, pour s'acquitter de sa promesse elle se les

Hygini poet. Astron. l. 2. Nonnus, in Hist. Synag. Catullus, de Coma Beren.

[1] C'est ce que dit saint Jérôme; mais cette origine du titre d'Évergète est assez douteuse, attendu que les Ptolémées prenaient leur surnom en montant sur le trône. — L.

fit couper, et les offrit aux dieux dans le temple que Ptolémée Philadelphe avait fait bâtir à sa chère Arsinoé sur le promontoire Zéphyrion en Cypre, sous le nom de *Vénus Zéphyrienne*. Peu de temps après, ces cheveux consacrés s'étant perdus on ne sait pas comment, Ptolémée sut très-mauvais gré aux prêtres de leur négligence, et entra dans une grande colère contre eux. Conon de Samos, mathématicien et habile courtisan, qui se trouva alors à Alexandrie, s'avisa de dire que ces cheveux avaient été transportés dans le ciel; et montrant sept étoiles près de la queue du lion, qui jusque-là n'avaient fait partie d'aucune constellation, il dit que c'était la chevelure de Bérénice. D'autres astronomes, soit pour faire leur cour aussi-bien que lui, ou pour ne pas choquer le prince, employèrent le même nom, qui est demeuré en usage jusqu'à présent. Callimaque, qui avait été à la cour du père, composa un petit poëme sur la chevelure de Bérénice, que Catulle a traduit en latin. Cette traduction est parvenue jusqu'à nous.

En revenant de cette expédition, Ptolémée passa par Jérusalem, et y offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de sacrifices pour lui faire hommage des victoires qu'il avait remportées sur le roi de Syrie, et lui donna par là visiblement la préférence sur les dieux d'Égypte. Peut-être qu'on lui montra les prophéties de Daniel, et qu'il en conclut qu'il avait l'obligation tout entière de ses heureux succès au Dieu qui les avait fait prédire si exactement par ses prophètes. Jos. contra Apion. l. 2.

Cependant Séleucus, que la crainte des troubles domestiques avait retenu dans son royaume, voyant que Ptolémée était de retour en Égypte, partit avec une An. M. 3759. Av. J.C. 245. Justin. l. 27, c. 2.

flotte considérable pour réduire les villes qui s'étaient révoltées. Elle ne fut pas plus tôt en mer, qu'une horrible tempête la fit toute périr, comme si le ciel[1], dit Justin, eût armé les vents et les flots contre ce roi parricide, pour venger son crime. Il ne se sauva presque personne que Séleucus lui-même, et quelques gens de sa suite, qui échappèrent tout nus de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui semblait devoir l'abymer, servit au contraire à rétablir ses affaires; les villes d'Asie, qui s'étaient révoltées par l'horreur qu'elles avaient contre lui depuis le meurtre de Bérénice et de son fils, quand elles apprirent cette grande perte, croyant qu'il avait été assez puni, changèrent leur haine en compassion, et reprirent son parti.

An.M. 3760. Av. J.C. 244. Ce changement inespéré l'ayant remis en possession de la meilleure partie de ses états, il travailla à mettre sur pied une armée pour reprendre le reste; mais cet effort ne lui réussit pas mieux que le précédent. Son armée fut battue par Ptolémée : il perdit plus de la moitié de ses troupes, et se sauva lui-même à Antioche avec aussi peu de monde qu'il en avait eu auparavant en échappant du naufrage; comme si, dit l'historien, triste jouet de la fortune[2], il n'avait recouvré son ancienne puissance que pour la perdre une seconde fois avec plus de douleur.

Après ce second échec, les villes de Smyrne et de Magnésie dans l'Asie Mineure, par pure affection pour Séleucus, firent une ligue par laquelle elles s'obligeaient d'employer toutes leurs forces pour le soutenir. Elles

[1] « Velut diis ipsis parricidium vindicantibus. »

[2] « Quasi ad ludibrium tantùm fortunæ natus esset, nec propter aliud opes regni recepisset, quàm ut eas amitteret. » (JUSTIN.)

étaient fort attachées à sa famille, dont apparemment elles avaient reçu de grands bienfaits, et avaient rendu des honneurs divins à Antiochus Théus son père, aussi-bien qu'à Stratonice, mère de ce dernier. Callinicus fut fort sensible aux marques d'attachement que lui avaient données ces deux villes, et leur accorda dans la suite de grands priviléges. Elles firent graver le traité dont nous parlons, sur une grande colonne de marbre qui subsiste encore, et qui est à présent dans la cour du théâtre d'Oxford. Cette colonne fut apportée d'Asie par Thomas, comte d'Arundel, au commencement du règne de Charles I[er], et donnée, avec d'autres marbres antiques, à l'université d'Oxford, par Henri, duc de Norfolk, son petit-fils, sous le règne de Charles II. Toute la république littéraire doit savoir gré à des seigneurs qui se piquent ainsi de décorer et d'enrichir des universités ; je souhaiterais qu'on eût ici le même zèle pour l'université de Paris, la mère de toutes les autres, et si digne, par son antiquité, par sa réputation, par le nombre et l'habileté de ses maîtres, et par son dévouement à la personne sacrée des rois, d'être favorisée particulièrement par les princes et par les grands seigneurs : l'établissement d'une bibliothèque dans cet illustre corps ferait un honneur immortel à quiconque en jetterait les premiers fondements.

Séleucus, dans l'extrémité où il s'était trouvé réduit, avait eu recours à son frère Antiochus, et lui avait promis la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure qui dépendaient de l'empire de Syrie, pourvu qu'il le vînt joindre avec ses troupes pour agir de concert avec lui. Ce jeune prince était alors dans ces provinces, à la

tête d'une armée; et, quoiqu'il n'eût que quatorze ans [1], comme il avait déja toute l'ambition et toute la scélératesse qui ne se trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta, sans balancer, les offres qu'on lui faisait, et vint trouver son frère, non pour lui conserver ses états, mais pour s'en emparer lui-même. Il était d'une avidité si grande, et toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentait à lui, sans aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom d'*Hiérax* [2], qui veut dire un oiseau de proie qui fond sur tout ce qu'il trouve, et à qui tout est bon quand il le peut ravir.

An. M. 3761. Av. J.C. 243. Quand Ptolémée apprit qu'Antiochus se disposait à agir de concert avec Séleucus contre lui, afin de n'avoir pas ces deux princes pour ennemis en même temps, il s'accommoda avec Séleucus, et il y eut une trève conclue pour dix ans.

An. M. 3762. Av. J.C. 242. Vers ce même temps, Antigone Gonatas mourut, âgé de quatre-vingts ou quatre-vingt-trois ans, après en avoir régné trente-quatre en Macédoine et quarante-quatre dans la Grèce. Il eut pour successeur son fils Démétrius, qui régna dix ans, et qui se rendit maître de la Cyrénaïque et de toute la Libye. Démétrius avait épousé d'abord la sœur d'Antiochus Hiérax; Olympias, fille de Pyrrhus, roi d'Épire, après la mort d'Alexandre son mari, qui était aussi son frère, engagea Démétrius à

Polyb. l. 2, p. 131. Justin. l. 28, cap. 1.

[1] « Antiochus, quum esset annos quatuordecim natus, supra ætatem regni avidus, occasionem non tam pio animo, quàm offerebatur, arripuit: sed, latronis more, totum fratri eripere cupiens, puer sceleratam virilemque sumit audaciam. Undè Hierax est cognominatus: quia, non hominis, sed accipitris ritu, in alienis eripiendis vitam sectaretur. » (Justin.)

[2] Un épervier.

épouser sa fille Phtia. La première femme, ne pouvant souffrir cette injure, se retira chez son frère Antiochus, et le sollicita vivement à porter la guerre contre son infidèle mari; mais il avait pour-lors d'autres occupations et d'autres vues.

En effet, Antiochus continuait toujours ses préparatifs, comme pour marcher au secours de son frère, selon le traité qu'ils avaient fait ensemble, mais véritablement pour le détrôner lui-même, cachant sous le nom de frère toute la mauvaise volonté d'un ennemi [1]. Séleucus comprit alors que c'était à lui qu'il en voulait, et passa aussitôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. Le prétexte d'Antiochus était la promesse qu'on lui avait faite de la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure pour assister son frère contre Ptolémée. Séleucus, qui se voyait délivré de cette guerre sans l'assistance de son frère, ne se croyait pas obligé à tenir sa promesse. Antiochus, ne voulant point se désister de ses prétentions, et Séleucus refusant de les lui accorder, il fallut que les armes en décidassent. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie: Séleucus y fut défait, et eut de la peine à sauver sa personne; Antiochus aussi, malgré sa victoire, courut grand risque. Les troupes, à la valeur desquelles il la devait principalement, étaient des Gaulois qu'il avait pris à sa solde, du nombre de ceux apparemment qui s'étaient établis dans la Galatie. Ces traîtres, sur le bruit qui s'était répandu que Séleucus avait été tué dans l'action, avaient formé le dessein de se défaire d'Antiochus, comptant qu'après la mort de ces deux

Justin. l. 27, c. 2.

[1] « Pro auxilio bellum, pro fratre hostem, imploratus exhibuit. »

princes ils feraient ce qu'il leur plairait en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Justin. l. 27, c. 3.

Eumène, prince de Pergame, pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ses forces contre Antiochus et les Gaulois, dans l'espérance d'accabler les uns et les autres à la faveur de leur division. Un danger si pressant obligea Antiochus de faire un nouveau traité avec les Gaulois, par lequel, au lieu de leur maître qu'il était auparavant, il devint simplement leur allié et fit avec eux une ligue offensive et défensive; mais ce traité n'empêcha pas Eumène de les attaquer. Comme il le fit si brusquement, qu'il ne leur laissa pas le temps de se remettre de leurs fatigues et de faire des recrues, il remporta sur eux une victoire qui ne lui coûta pas beaucoup, et qui lui ouvrit toute l'Asie Mineure.

An.M. 3763. Av. J.C. 241. Athen. l. 10, p. 445. Strab. l. 13, p. 624. Valer. Excerpt. ex Polyb.

Après ce succès, Eumène s'abandonna aux excès de la table et de l'ivrognerie, et en mourut au bout d'un règne de vingt ans. Comme il n'avait point d'enfants, ce fut Attale son cousin germain, fils d'Attale cadet de son père, qui lui succéda; c'était un prince sage et vaillant, et qui sut bien se maintenir dans les conquêtes qu'on lui laissa. Après avoir entièrement réduit les Gaulois, il se trouva si bien affermi dans ses états, qu'il prit le titre de roi; car jusque-là ses prédécesseurs, quoiqu'ils en eussent le pouvoir, n'avaient pourtant encore osé en prendre le nom : Attale fut le premier de sa maison, qui le porta; il le laissa à sa postérité avec ses états, et elle en jouit jusqu'à la troisième génération.

Pendant qu'Eumène, et Attale après lui, enlevaient

ainsi des provinces à l'empire de Syrie vers le couchant, Théodote et Arsace en faisaient autant à l'orient. Sur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arsace se jeta sur l'Hyrcanie, l'ajouta à la Parthie, qu'il avait déja démembrée de l'empire, et se fit un royaume de ces deux provinces, qui devint dans la suite bien formidable à l'empire romain. Peu de temps après, Théodote étant mort, Arsace fit une ligue offensive et défensive avec son fils, qui porta le même nom et succéda à son père dans la Bactriane; et par cette union ils se maintinrent tous deux dans ces états. Malgré tout cela les deux frères s'opiniâtraient toujours à se faire la guerre, sans considérer que, pendant qu'ils se disputaient l'un à l'autre l'empire que leur avaient laissé leurs pères, leurs ennemis communs le leur enlevaient pièce à pièce. Justin. l. 41, cap. 4.

Après plusieurs pertes et plusieurs défaites, Antiochus, vaincu et dépouillé, fut obligé de chercher des retraites, et d'en changer souvent avec les débris de son parti, jusqu'à ce qu'enfin il fut tout-à-fait chassé de la Mésopotamie; et, ne voyant plus d'endroit où il pût être en sûreté dans tout l'empire de Syrie, il se réfugia chez Ariarathe, roi de Cappadoce, dont il avait épousé la fille. Son beau-père, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre qui lui était à charge, et résolut de s'en défaire. Antiochus, averti de son dessein, se sauva en Égypte. Il aima mieux se mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de sa maison, que de se fier à un frère qu'il avait si fort offensé. Mais il eut sujet de s'en repentir. Il ne fût pas plus tôt en Égypte, que Ptolémée le fit arrêter, et le mit en prison sous bonne garde, An. M. 3774. Av. J. C. 230.

An. M 3778. Av. J.C. 226. où il le retint pendant quelques années, jusqu'à ce qu'enfin, assisté par une courtisane qui le voyait, il s'évada; et, en sortant d'Égypte, il fut assassiné par des voleurs.

An. M. 3765. Av. J.C. 239. Ptolémée cependant, profitant des douceurs de la paix, s'appliquait à cultiver les sciences dans ses états, et à augmenter la bibliothèque de son père, à Alexandrie, de toutes sortes de livres. Comme il fallait, pour les bien choisir et pour en avoir soin, un bibliothécaire habile, quand Zénodote, qui l'avait été depuis le temps de Ptolémée Soter grand-père du roi, vint à mourir, Évergète attira d'Athènes Ératosthène le Cyrénien, qui était en grande réputation, et qui avait été élève de Callimaque, du même pays. C'était un homme d'un savoir universel. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous, excepté le catalogue qu'il a laissé des rois de Thèbes en Égypte, avec les années de leurs règnes, depuis Ménès ou Misraïm, qui peupla l'Égypte après le déluge, jusqu'à la guerre de Troie. Ce catalogue contient une suite successive de trente-huit rois, et se trouve encore aujourd'hui dans George le Syncelle.

Suid. in voce Ζηνόδοτος. Id. in voc. Ἀπολλώνιος et Ἐρατοσθένης

An. M. 3768. Av. J.C. 236. Séleucus, se voyant débarrassé des troubles que son frère lui avait causés; après avoir rétabli l'ordre au-dedans, et remédié aux maux qu'avait causés cette guerre, se tourna vers l'Orient pour tâcher de réduire les révoltés : mais il n'y réussit pas; on avait donné trop de temps à Arsace pour se fortifier dans son usurpation. Après de vains efforts pour remettre ces provinces dans l'obéissance, Séleucus fut obligé d'abandonner honteusement son entreprise. Peut-être néanmoins eût-il pu y réussir avec le temps; mais de

nouveaux troubles, qui s'élevèrent dans ses états pendant son absence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les apaiser; ce qui donna le temps à Arsace de se fortifier, et d'établir si bien sa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la suite ne furent pas capables de l'ébranler.

Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative dès que ses autres affaires lui en laissèrent le temps. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la première. Non-seulement il fut battu par Arsace dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Les Parthes observèrent long-temps le jour de cette victoire d'Arsace, qu'ils regardaient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur esclavage; car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans que les rois parthes auxquels ils furent soumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils eussent continué à le porter. Alors Arsace commença à prendre le titre de roi, et établit solidement cet empire d'Orient, qui balança, depuis, la puissance romaine, et fut une barrière que les Romains ne purent forcer. Tous les rois qui le suivirent se firent un honneur et une loi de porter le nom d'Arsace, comme les rois d'Égypte conservèrent celui de Ptolémée tant que la race de Ptolémée Soter régna dans ce pays-là. Arsace, d'une condition très-basse [1] élevé sur le trône, et devenu aussi mémorable parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, et

An.M. 3774. Av. J.C. 230. Justin. l. 41, c. 4 et 5.

[1] « Arsaces, quæsito simul constitutoque regno, non minùs memorabilis Parthis (fuit) quàm Persis Cyrus, Macedonibus Alexander, Romanis Romulus. » (Justin.)

Romulus chez les Romains, est une preuve de ce que dit l'Écriture, *que le Très-Haut a la domination sur les royaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plaît, et qu'il établit roi, quand il veut, le dernier d'entre les hommes.*

Dan. 4, 14.

An. M. 3771. Av. J.C. 233. Joseph. Antiq. l. 12, cap. 3 et 4.

Onias, souverain-sacrificateur des Juifs, avait négligé de payer à Ptolémée le tribut ordinaire de vingt talents [1], que ses prédécesseurs avaient toujours payé régulièrement aux rois d'Égypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Le roi envoya Athénion, un de ses courtisans, à Jérusalem, sommer les Juifs de payer les arrérages dont la somme s'était accumulée pendant plusieurs années, avec menace, si l'on y manquait, d'envoyer des troupes qui les chasseraient du pays et le partageraient entre elles. L'alarme fut grande dans Jérusalem. On députa, vers le roi, Joseph, neveu d'Onias, généralement estimé, quoique jeune encore, pour sa prudence, sa probité et sa justice. Athénion, dans le séjour qu'il fit à Jérusalem, avait fort goûté son caractère, et, étant parti pour l'Égypte avant lui, promit de lui rendre auprès du roi tous les services qui dépendraient de lui. Joseph le suivit de près. Il rencontra, sur la route, des gens des plus considérables de la Célésyrie et de la Palestine, qui allaient aussi en Égypte dans le dessein d'y prendre les grandes fermes du revenu de ces provinces. Comme l'équipage de Joseph n'était pas, à beaucoup près, aussi magnifique que le leur, ils firent peu de cas de lui, et lui trouvèrent peu d'esprit et de mérite. Joseph dissimula, et, dans les conversations qu'il eut avec eux, il

[1] Vingt mille écus. = 110,000 fr. — L.

en tira, sans paraître avoir aucun dessein, toutes les lumières qu'il pouvait desirer sur l'affaire qui les menait à la cour.

En arrivant à Alexandrie, ils trouvèrent que le roi était allé faire un tour à Memphis. Joseph fut le seul de la troupe, qui, sans perdre de temps, se mit en chemin pour l'y aller trouver. Il eut le bonheur de le rencontrer comme il en revenait avec la reine et Athénion dans son char. Le roi, qu'Athénion avait fort prévenu en sa faveur, fut ravi de le voir, et le fit monter dans son char. Joseph excusa son oncle, sur son âge et sa lenteur naturelle, avec tant d'adresse et d'habileté, que le roi en fut satisfait, et conçut une grande estime pour l'avocat qui avait si bien plaidé sa cause. Il lui fit donner un appartement dans le palais royal à Alexandrie, et le faisait même manger à sa table.

Quand le jour fut venu, où l'on devait affermer par voie d'enchère les revenus des provinces, les compagnons de voyage de Joseph n'offrirent, pour les provinces de Célésyrie, de Judée et de Samarie, que huit mille talents, c'est-à-dire vingt-quatre millions. Joseph, qui, par les conversations qu'ils avaient eues sur ces matières en sa présence, avait découvert que ces fermes valaient plus du double, leur fit des reproches de ce qu'ils mettaient si bas les revenus du roi, et en offrit le double, ou seize mille talents. Ptolémée était bien aise de voir augmenter son revenu si considérablement; mais il craignit que celui qui portait si haut cette ferme ne fût pas en état de payer la somme qu'il offrait, et il lui demanda quelle caution il lui donnerait. Joseph lui répondit, avec un grand sang-froid, qu'il lui donnerait, pour cautions, des personnes dont il se-

rait content, et contre qui il était sûr qu'il n'avait rien à objecter. On lui dit de les nommer. Il nomma le roi et la reine, et dit qu'ils seraient cautions pour lui l'un et l'autre. Le roi ne put s'empêcher de rire de cette saillie. Elle le mit de si bonne humeur, qu'il lui fit adjuger la ferme sur sa simple parole et sans exiger de lui aucune caution. Il l'exerça pendant dix ans, au grand contentement de la cour et des provinces. Nos riches financiers s'en retournèrent honteux et confus, et dûrent reconnaître qu'un équipage magnifique est un mérite bien mince.

An. M. 3772. Av. J.C. 232. Justin. l. 28, cap. 3. Dexipp. Porphyr. Euseb.

En Macédoine, mourut le roi Démétrius. Il laissa un fils nommé Philippe, qui était en très-bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel, ayant épousé la mère de son pupille, monta sur le trône, et régna pendant douze ans. Comme il était magnifique en promesses, mais sans effet, on lui donna le surnom de *Doson* [1].

An. M. 3778. Av. J C 226. Justin. l. 7, cap. 3. Atheu. p. 153.

Cinq ou six ans après, Séleucus Callinicus, qui depuis quelque temps était retenu captif chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arsace, pendant tout le temps de sa captivité, le traita toujours en roi. Sa femme était Laodice, sœur d'Andromaque un de ses généraux. Il en eut deux fils et une fille. Il maria la fille à Mithridate, roi de Pont, et lui donna la Phrygie pour sa dot. Les fils étaient Séleucus et Antiochus. Le premier, qui fut surnommé *Céraunus*, lui succéda.

Nous voici arrivés au temps où la république des Achéens commence à paraître avec éclat dans l'histoire, et soutient des guerres en particulier contre celle

[1] Ce nom, en grec, signifie *un homme qui donnera*, c'est-à-dire qui promet de donner, et qui ne donne point.

de Lacédémone. C'est ce qui m'engage à exposer ici l'état présent de ces deux républiques. Je commencerai par celle des Achéens.

§ II. *Établissement de la république des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractère de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Évergète, il apaise la sédition près d'éclater dans Sicyone. Il enlève Corinthe à Antigone, roi de Macédoine. Il fait entrer plusieurs villes dans la ligue des Achéens, Mégare, Trézène, Épidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même succès par rapport à Argos.*

La république des Achéens n'était considérable, dans les premiers temps, ni par le nombre de ses troupes, ni par la grandeur de ses richesses, ni par l'étendue de son domaine, mais par une grande réputation de probité, de justice, d'amour de la liberté; et cette réputation était fort ancienne. Les Crotoniates et les Sybarites, pour rétablir le bon ordre dans leurs villes, adoptèrent les lois et les coutumes des Achéens. Après la célèbre bataille de Leuctres, les Lacédémoniens et les Thébains, par estime pour leur vertu, les prirent pour arbitres dans un différend qu'ils avaient entre eux.

Polyb. l. 2, p. 125-130.

Le gouvernement de cette république était démocratique, c'est-à-dire entre les mains du peuple. Elle conserva sa liberté jusqu'au temps de Philippe et d'Alexandre; mais sous eux, et depuis eux, elle fut, ou soumise aux Macédoniens, qui s'étaient rendu maîtres de la Grèce, ou opprimée par de cruels tyrans.

Elle était composée de douze villes[1] renfermées dans le Péloponnèse, qui toutes ensemble n'en valaient pas une bonne. Elle ne se signala d'abord par aucune action éclatante, parce que parmi ses citoyens il n'y en avait aucun qui se distinguât des autres par un mérite particulier. On verra, dans la suite, quel changement un homme seul y apporta par ses grandes qualités. Depuis la mort d'Alexandre, cette petite république fut livrée à tous les maux que la discorde entraîne après elle. L'amour du bien public n'y dominait plus; chaque ville ne songeait plus qu'à ses propres intérêts. Leur état n'avait plus rien de fixe ni de stable, parce qu'elles changeaient de maîtres à mesure que la Macédoine en changeait; soumises d'abord à Démétrius, puis à Cassandre, et en dernier lieu à Antigone, surnommé *Gonatas*, qui y laissa dominer les tyrans dont il disposait, afin qu'elles ne pussent pas se soustraire à son autorité.

An.M. 3724. Av. J.C. 280. Vers la 124e olympiade, c'est-à-dire à peu près dans le temps de la mort de Ptolémée Soter, père de Philadelphe, et du passage de Pyrrhus en Italie, la république des Achéens reprit ses premiers usages, et rentra dans l'ancienne concorde. Ceux de Patrées et de Dyme en jetèrent les premiers fondements. Les tyrans furent chassés des villes. Réunies toutes ensemble comme autrefois, elles ne firent plus qu'un seul corps de république. Il y avait un conseil public où se décidaient les affaires. Un greffier commun en tenait les registres. L'assemblée avait deux présidents, que les villes

[1] Ces douze villes étaient Patræ, Ægira, Pellene, Ægium, Bura, Dyma, Pharæ, Tritæa, Leontium, Ceraunia, Olenus, Helice.

nommaient tour-à-tour; mais bientôt après, on jugea à propos de les réduire à un seul.

Le bon ordre qui régnait dans cette petite république, où l'égalité, la liberté, l'amour de la justice et du bien public, étaient les règles fondamentales du gouvernement, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses lois et à ses priviléges. Sicyone fut une des premières qui s'y joignit; et ce fut par le moyen d'Aratus, l'un de ses citoyens, qui jouera dans la suite un grand rôle, et deviendra fort illustre.

Sicyone, qui gémissait depuis long-temps sous le joug des tyrans, venait de faire un effort pour le secouer, en mettant en place Clinias, l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens; et déja le gouvernement paraissait se rétablir et prendre une meilleure forme: mais Abantidas, pour se saisir de la tyrannie, trouva le moyen de s'en défaire; et de tous ses parents ou amis il chassa les uns et tua les autres. Il cherchait aussi Aratus, fils de Clinias, qui n'avait que sept ans, pour le faire mourir: mais, parmi le trouble et le désordre dont la maison était pleine lorque le père fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; et, errant par la ville saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard sans être vu dans la maison de la sœur du tyran. Cette femme, naturellement généreuse, et d'ailleurs persuadée que c'était sous la conduite de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha avec grand soin; et, la nuit venue, elle l'envoya secrètement à Argos.

Plut. in Arato, p. 1027-1031.

Aratus, sauvé ainsi d'un si grand danger, sentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente et la plus vive contre les tyrans, et elle s'augmenta

toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand soin chez les hôtes et les amis que son père avait à Argos. La tyrannie, en assez peu de temps, avait déja passé par plusieurs mains à Sicyone, lorsque Aratus, qui commençait à entrer dans l'âge viril, songea à en délivrer entièrement sa patrie. Il était en grande considération, tant à cause de sa naissance que de son courage, qui était accompagné d'une gravité au-dessus de son âge, et d'un sens ferme et rassis. Ces qualités, qui étaient connues, faisaient que les bannis de Sicyone avaient particulièrement les yeux sur lui, le regardant comme leur ressource et comme leur futur libérateur. Ils ne se trompaient pas.

An. M. 3752. Av. J.C. 252. Aratus, âgé de vingt ans, forma une conspiration contre le tyran, c'était alors Nicoclès ; et, quoique les espions envoyés par celui-ci à Argos l'observassent de près, il sut si bien couvrir son dessein et le conduisit avec tant de prudence et de secret, qu'il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone par escalade. Le tyran fut trop heureux de se sauver de la ville par des conduits souterrains. Comme le peuple s'assemblait en tumulte, ne sachant rien de tout ce qui se passait, un héraut cria, à haute voix, qu'*Aratus, fils de Clinias appelait les citoyens à la liberté*. Aussitôt ils courent en foule au palais du tyran, et y mettent le feu. En un moment le palais fut embrasé : il n'y eut pas un seul homme de tué ou de blessé ni de part ni d'autre, le bonheur d'Aratus ayant conservé cette action pure et nette du sang des citoyens, ce qui faisait sa joie et son triomphe. Il rappela les bannis, qui n'étaient pas moins de cinq cents.

Sicyone commençait à jouir de quelque repos; mais

Aratus n'était point sans inquiétude et sans embarras. Au-dehors il s'apercevait qu'Antigone jetait un œil d'envie sur sa ville, et cherchait les moyens de s'en emparer depuis qu'elle avait recouvré sa liberté : au-dedans il voyait, à l'occasion des bannis, des semences de division et de discorde, dont il craignait extrêmement les suites. J'expliquerai bientôt ce qui y donnait lieu. Il crut que, dans la conjoncture délicate où il se trouvait, le parti le plus sage et le plus sûr était d'unir Sicyone à la ligue des Achéens. Il n'eut pas de peine à y réussir, et ce fut un des plus grands services qu'il rendit à sa patrie.

Ce n'est pas que la puissance des Achéens fût grande: ils n'avaient, comme je l'ai déja observé, que de très-petites villes ; leur pays n'était ni bon ni riche, et ils habitaient le long d'une côte qui n'avait ni ports ni abris : mais, avec cette médiocrité et cette faiblesse apparente, ils furent ceux qui firent le mieux comprendre que les forces des Grecs étaient invincibles toutes les fois qu'ils avaient de l'ordre et de la discipline, qu'ils demeuraient bien unis, et qu'ils étaient conduits par un général sage et expérimenté. Aussi ces mêmes Achéens, qui étaient si peu de chose en comparaison de l'ancienne puissance de la Grèce, en prenant toujours de bons conseils, en demeurant étroitement unis ensemble, en n'étouffant point le mérite de leurs concitoyens par l'envie, mais aimant à s'y soumettre avec docilité, non-seulement se maintinrent libres au milieu de tant de villes puissantes, de tant d'états plus forts qu'ils n'étaient, de tant de tyrans, mais encore ils affranchirent et sauvèrent la plupart des états de la Grèce.

Aratus, après s'être engagé et avoir engagé sa ville dans la ligue des Achéens, alla servir dans leur cavalerie, et il se fit extrêmement aimer de ses généraux par sa promptitude et sa vivacité à exécuter leurs ordres; car, quoiqu'il eût infiniment contribué au pouvoir et au crédit de la ligue en y apportant sa propre réputation et toutes les forces de sa patrie, cependant il se montrait en tout aussi soumis que le moindre soldat à celui qui était élu général des Achéens, quelque petite et obscure que fût la ville d'où on l'avait tiré : grand et salutaire exemple pour les jeunes seigneurs et les jeunes princes, lorsqu'ils servent dans les troupes, qui leur apprend à oublier leur naissance et à ne la faire respecter que par une plus exacte soumission aux ordres des commandants!

Plut. in Arato, p 1031. Polyb. l. 4, p. 277, 278.

On ne se lassait point d'admirer et de louer la conduite et le caractère d'Aratus. Il était naturellement honnête et poli, grand et noble dans ses sentiments, uniquement occupé de l'intérêt commun sans songer au sien; implacable ennemi des tyrans, et n'ayant pour sa haine et pour son amitié d'autre règle que l'utilité publique. C'était, en beaucoup de choses, un homme accompli pour être à la tête des affaires; parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Il supportait avec douceur les différends qui s'élèvent souvent dans les délibérations. Il ne cédait à personne dans l'art de faire des amis et des alliances. Il était fort propre à imaginer des entreprises contre les ennemis, à couvrir ses desseins par un secret impénétrable, et à les conduire à une heureuse fin, par sa patience et par son audace. Mais ce même Aratus, à la tête d'une armée, n'était pas reconnaissable; lent, irrésolu, timide, il ne pou-

vait soutenir la vue du danger. Ce n'est pas que réellement il manquât de courage et de hardiesse; mais ces qualités étaient comme engourdies par la grandeur de l'exécution, et il n'était timide que par occasion et par intervalle. De là vient que tout le Péloponnèse a été rempli des trophées de ses vainqueurs et des monuments de ses défaites. C'est ainsi, dit Polybe, que la nature a mis des qualités différentes et contraires, non-seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits, et, ce qui est le plus étonnant, souvent par rapport à une même personne, de sorte que le même homme n'est plus le même : dans une occasion, vif, courageux, hardi; dans une autre, sans vigueur, sans vivacité, sans résolution.

J'ai dit que l'affaire des bannis causait à Aratus une grande inquiétude. C'était au sujet des terres et des maisons qu'ils possédaient avant leur bannissement, dont une grande partie avait passé des mains des propriétaires entre celles de gens qui les avaient vendues à d'autres et avaient disparu depuis que le tyran avait été chassé. Il était naturel que les bannis, à leur retour, rentrassent dans leurs biens, et ils le demandaient avec instance; mais ces biens se trouvaient occupés pour la plupart par des gens qui les avaient achetés de bonne foi, à qui par conséquent il fallait rendre le prix de ces terres et de ces maisons si on leur en ôtait la possession. Les prétentions et les plaintes étaient fort vives de part et d'autre, et Sicyone se trouvait à la veille de son entière ruine par une guerre civile qui paraissait inévitable. Jamais affaire ne fut plus embarrassante. Il n'était pas au pouvoir d'Aratus de concilier les deux parties, dont les demandes

An. M. 3753. Av. J.C. 251. Plut. in Arato, p. 1031-1038.

étaient également justes ; et l'on ne pouvait les satisfaire toutes deux en même temps sans qu'il en coûtât des sommes considérables, qu'il n'était pas en état de fournir. Il ne vit d'autre ressource, dans une si pressante extrémité, que la bonté et la libéralité de Ptolémée, roi d'Égypte, qu'il avait éprouvée en sa propre personne à l'occasion de ce que je vais raconter.

Ce prince était fort curieux de portraits et de tableaux. Aratus, qui était connaisseur, assemblait tout ce qu'il pouvait trouver d'ouvrages des plus grands maîtres, principalement de Pamphile et de Mélanthe, et l'envoyait au roi. Sicyone était encore alors en grande réputation pour les arts, et pour la peinture sur-tout, dont le goût s'y était conservé sans altération dans toute son ancienne pureté. On disait qu'Apelle, déja admiré de tout le monde, avait été à Sicyone, et s'était attaché à ces deux peintres, à qui il donna un talent[1], moins pour apprendre d'eux la perfection de l'art, que pour participer à leur grande réputation. Dès qu'Aratus eut rendu la liberté à sa ville, il effaça et détruisit tous les portraits des tyrans : mais, quand il vint à celui d'Aristrate, qui avait régné du temps de Philippe, et qui était représenté debout sur un char de victoire, il balança long-temps s'il l'effacerait; car tous les meilleurs élèves de Mélanthe avaient contribué à la perfection du tableau, et Apelle lui-même y avait mis la main. Cet ouvrage était si merveilleux, qu'Aratus se laissa enfin toucher à la beauté de l'art; mais bientôt après, emporté par la haine qu'il avait pour les tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât.

[1] Mille écus. = 5,500 fr. — L.

Ce goût pour la peinture avait mis Aratus dans les bonnes graces de Ptolémée. Il crut donc pouvoir implorer sa générosité dans la fâcheuse conjoncture où il se trouvait. Il s'embarqua pour l'Égypte, où il n'arriva qu'après avoir essuyé bien des contre-temps et des dangers. Il eut une longue audience du roi, qui l'estima d'autant plus qu'il le connut davantage. Il lui donna pour sa ville la somme de cent cinquante talents[1]. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnèse; et, le roi ayant partagé les autres en divers paiements, il les envoya ensuite par parties.

Son retour causa une joie universelle dans Sicyone. On le nomma seul arbitre souverain et maître absolu pour terminer tous les différends des bannis et pour régler leurs partages. Mais, en sage politique, qui ne cherche point à s'attirer à lui seul la décision de toutes les affaires, et qui ne craint point que d'autres diminuent sa gloire en la partageant avec lui, il refusa constamment l'honneur qu'on voulait lui faire, et nomma quinze des citoyens les plus estimés dans la ville, qu'il prit pour adjoints, et avec lesquels, après un fort grand travail et de longues séances, il parvint à rétablir l'amitié et la paix entre les habitants, ayant restitué aux particuliers le prix des terres ou des maisons qu'ils avaient achetées de bonne foi. On a toujours remarqué que la gloire suit ceux qui la fuient, comme souvent elle fuit ceux qui la cherchent. Aratus, qui avait cru avoir besoin de conseil pour terminer cette importante affaire (et plus on a de mérite, plus on pense

[1] Cent cinquante mille écus. = 825,000 fr. — L.

de la sorte), en eut seul tout l'honneur. On le combla de louanges, on lui éleva des statues, et, par des inscriptions publiques, on le déclara le père du peuple et le libérateur de la patrie, qualités bien au-dessus de celles des plus fameux conquérants.

Un succès si éclatant donna de la jalousie, et même de la crainte à Antigone. Soit qu'il voulût le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, il en fit un grand éloge dans un repas public, relevant par des louanges extraordinaires la capacité et le mérite de ce jeune homme. Il insinua en termes assez clairs qu'Aratus, ayant connu par lui-même la vanité du faste égyptien, voulait s'attacher à son service, et que lui, de son côté, était résolu de l'employer dans ses affaires. Il finit par prier tous les seigneurs de sa cour qui étaient présents de le regarder désormais comme leur ami. Ce discours ne manqua pas d'être rapporté à Ptolémée, qui en fut surpris et affligé. Il fit faire des plaintes à Aratus d'un changement qui lui était si injurieux; mais celui-ci n'eut pas de peine à s'en justifier.

Aratus, ayant été élu pour la première fois général des Achéens, alla ravager la Locride et tout le territoire de Calydon. Mais, étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à Chéronée [1], où ils furent battus par les Étoliens.

An. M. 3760. Av. J.C. 244. Huit ans après, ayant été élu pour la seconde fois général des Achéens, il rendit un grand service à toute

[1] Philippe, plus de quarante ans auparavant, avait remporté près de la même ville une célèbre victoire contre les Athéniens et les Thébains. = La bataille de Chéronée gagnée par Philippe est de l'an 338; elle s'est donnée, en conséquence, 75 ou 76 ans avant celle dont il est question ici. — L.

la Grèce par une action que Plutarque égale aux entreprises les plus fameuses des généraux grecs.

L'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit et joint le continent de la Grèce avec celui du Péloponnèse; et la citadelle de Corinthe, appelée *Acro-Corinthus*, qui est située sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux continents, et les séparant dans un passage d'ailleurs assez étroit, quand elle est pourvue d'une bonne garnison, rompt et empêche toute communication au-dedans de l'isthme par terre et par mer, et rend maître absolu de la Grèce celui qui en est saisi et qui y entretient des troupes. Philippe appelait cette citadelle *les entraves de la Grèce*. Aussi était-elle l'objet du desir et de la jalousie de tous les voisins, et sur-tout des rois et des princes.

Antigone, après avoir long-temps cherché avec une inquiétude et un empressement extraordinaires les moyens de se rendre maître de cette place, était enfin venu à bout de l'enlever par surprise, et il se félicitait de ce succès inopiné comme d'un vrai triomphe. Aratus ne perdit pas l'espérance de la lui enlever à son tour; et, pendant qu'il était tout occupé de cette pensée, une espèce de hasard lui fournit une occasion favorable de la mettre à exécution.

Ergine, habitant de Corinthe, était venu à Sicyone pour quelque affaire, et avait fait une liaison particulière avec un banquier fort connu et ami d'Aratus. Dans la conversation, comme ils parlaient de la citadelle de Corinthe, Ergine dit qu'en allant voir Dioclès, son frère, qui était soldat de la garnison, ce qu'il faisait assez souvent, il avait remarqué, dans le côté le

plus escarpé, un petit sentier, taillé en travers dans le roc, qui conduisait à un endroit où la muraille de la citadelle était très-basse. Le banquier ne laissa pas tomber cette parole, et lui demanda en riant si lui et son frère seraient d'humeur à gagner une grosse somme d'argent et à faire fortune. Ergine entendit bien ce qu'on lui voulait dire, et promit de sonder sur cela son frère Dioclès. Peu de jours après il revint, et se chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur, et de lui aider avec son frère à exécuter le reste de son entreprise. Aratus, de son côté, promit de leur donner soixante talents[1], si l'affaire réussissait. Mais, comme il fallait que ces soixante talents fussent déposés chez le banquier pour la sûreté des deux frères, et qu'Aratus ne les avait pas et ne voulait pas les emprunter, de peur de donner du soupçon et d'éventer son entreprise, il prit la plus grande partie de sa vaisselle d'or et d'argent et les joyaux de sa femme, et les mit en gage chez le banquier pour toute la somme.

Il avait l'ame si grande, dit Plutarque, et il était enflammé d'une si vive ardeur pour les belles actions, que, sachant qu'Épaminondas et Phocion avaient été estimés les plus justes et les plus gens de bien de toute la Grèce pour avoir refusé les présents qu'on leur offrait et avoir fait plus de cas de la vertu que de toutes les richesses du monde, il s'efforça d'aller encore plus loin qu'eux et d'enchérir sur leur désintéressement et leur générosité. En effet, il y a bien de la différence entre refuser des présents et sacrifier soi-

[1] Soixante mille écus. = 330,000 fr. — L.

même tout son bien pour le service du public. Aratus donne tout le sien, et le donne sans qu'on le sache, et pour une entreprise dont il courra seul le danger. Qui est-ce donc, s'écrie Plutarque enthousiasmé de la beauté de cette action, qui n'admirera pas une magnanimité si rare et si surprenante ? Qui est-ce, encore aujourd'hui, qui ne s'intéresse pas à ce grand exploit, et qui ne prend point part au combat de ce grand personnage qui achète si chèrement un si grand danger et qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule espérance de faire une belle action ?

On remarque ici que ce qui perpétuait chez les Grecs le goût de la gloire, du désintéressement, de l'amour du bien public, c'était le souvenir des grands hommes qui s'étaient distingués dans les siècles passés par ces beaux sentiments. Et c'est là le grand avantage de l'histoire, écrite comme elle l'était chez les Grecs, comme aussi le principal fruit qu'on en doit tirer.

Les préparatifs de l'entreprise furent traversés de plusieurs contre-temps fâcheux, dont un seul semblait devoir tout déconcerter. Enfin, tout étant prêt, Aratus ordonna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes; et, prenant avec lui quatre cents soldats choisis, dont la plupart ignoraient ce qu'on allait exécuter, et qui portaient avec eux des échelles, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. Il faisait un beau clair de lune, qui leur fit craindre avec raison d'être découverts. Heureusement

pour eux il se leva, du côté de la mer, un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville et y répandit une grande obscurité. Là toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, tant parce qu'on fait moins de bruit, les pieds nus, que parce qu'on monte mieux sur des échelles, et qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais Ergine, et avec lui sept jeunes hommes déterminés, tous équipés en voyageurs, se glissèrent dans la porte sans être aperçus, et tuèrent d'abord la sentinelle et les gardes qui faisaient le guet. En même temps on appliqua les échelles aux murailles; et Aratus fait monter promptement avec lui cent des plus résolus, ordonne aux autres de suivre comme ils pourraient, et, ayant aussitôt retiré les échelles, il descend dans la ville, et, à la tête de ses cent hommes, il marche vers la citadelle, plein de joie comme ayant déja réussi, parce qu'il n'avait pas été découvert.

En avançant, ils rencontrèrent une garde de quatre hommes qui portaient de la lumière, et dont ils ne furent point aperçus parce qu'ils étaient enfoncés dans l'ombre; mais, eux, ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumière. Aratus et ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles et quelques vieilles masures, comme dans une embuscade, d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jetèrent sur eux, et en tuèrent trois. Le quatrième, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étaient dans la ville. Un moment après, les trompettes sonnèrent l'alarme, et toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étaient pleines de gens qui couraient ça et là, et éclairées d'une infinité de lumières que l'on allumait par-tout, en bas dans la ville, et en

haut sur les remparts de la citadelle ; et de toutes parts on entendait un bruit confus qu'on ne pouvait démêler.

Cependant Aratus continuait son chemin, et s'efforçait de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement et avec beaucoup de travail et de peine, parce qu'il avait manqué le sentier qui n'aboutissait à la muraille que par une infinité de tours, de détours et de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espèce de miracle, la lune, dissipant les nuages, et venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrinthe de ce sentier jusqu'à ce qu'il fût au pied de la muraille à l'endroit qu'on lui avait marqué : et alors, par un effet du même bonheur, les nuages se rassemblèrent ; et la lune, s'étant cachée, replongea encore tout dans l'obscurité.

Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés au-dehors près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouvèrent pleine de tumulte et de confusion et tout éclairée d'une infinité de lumières, et ne pouvant trouver le sentier qu'avait pris Aratus, ni le suivre à la trace, se serrèrent tous ensemble au bas du précipice, à l'ombre d'une grande roche qui les cachait, et attendirent là dans une grande inquiétude et dans une grande détresse. Déja Aratus était attaché au combat sur les remparts de la citadelle. On entendait bien du bas le bruit des combattants et leurs cris ; mais, comme ils étaient répétés par les échos des montagnes voisines, on ne pouvait discerner d'où ils venaient. Ces trois cents soldats ne sachant donc de quel côté ils devaient tourner, Archélaüs, qui commandait les troupes

du roi Antigone, ayant pris bon nombre de soldats avec lui, monta avec de grands cris et grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue, et en marchant il passa devant ces trois cents sans les apercevoir. Il ne fut pas plus tôt passé, que ceux-ci se levèrent comme d'une embuscade où ils auraient été placés exprès, tombèrent sur lui, tuèrent les premiers qu'ils rencontrèrent, et, donnant l'épouvante à tous les autres et à Archélaüs même, ils les écartèrent, les mirent en fuite, et les menèrent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersèrent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevaient cette défaite, Ergine arrive, envoyé par ceux qui combattaient au haut de la citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus était aux mains avec les ennemis, qui se défendaient avec beaucoup de vigueur ; que le combat était fort vif sur la muraille, et qu'il avait besoin d'être promptement secouru. Dans le moment ils lui ordonnèrent de les conduire, et, en montant, ils annoncent leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis et pour redoubler leur courage. La lune, qui était dans son plein, donnant sur les armes, les faisait paraître en plus grand nombre qu'ils n'étaient, à cause de la longueur du chemin par où ils montaient; et le silence de la nuit, rendant les échos plus forts et plus sensibles, faisait paraître leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin, s'étant tous joints, ils firent une charge si violente, qu'ils chassèrent les ennemis, prirent poste sur la muraille, et se virent entièrement maîtres de la citadelle au point du jour, de sorte que les premiers rayons du soleil éclairèrent leur victoire. En même temps le

reste de leurs troupes arrive de Sicyone. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très-volontiers, et leur aident à prendre les gens d'Antigone.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la citadelle dans le théâtre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir et de l'entendre. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du théâtre de côté et d'autre, il sortit tout armé du fond de la scène, et s'avança au milieu, le visage extrêmement changé et défait par la fatigue et par le besoin de sommeil. La joie et la fierté que ce grand succès lui inspirait étaient effacées par son grand abattement, et par son extrême faiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi, par des battements de mains et des acclamations réitérées, lui témoignait son profond respect et sa vive reconnaissance. Lui cependant, changeant sa pique de main, et la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou et tout le corps, et, s'appuyant sur sa pique, il se tint quelque temps dans cette posture.

Quand tout le théâtre fut calme, alors, ramassant le peu qui lui restait de forces, il fit à ceux de Corinthe un assez long discours sur la ligue des Achéens, leur persuada d'y entrer eux-mêmes, et leur rendit en même temps les clefs de leur ville, qui, depuis le temps de Philippe, n'avaient point été en leur pouvoir. Pour ce qui regarde les capitaines d'Antigone, il donna la liberté à Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui refusait de sortir de la ville.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon, et du port de Léchée où il prit vingt-cinq vaisseaux du roi.

Il prit aussi cinq cents chevaux pour la guerre, et quatre cents Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardèrent la citadelle, et y mirent une garnison de quatre cents hommes.

Cette action de hardiesse, suivie d'un si heureux succès, ne pouvait pas manquer d'avoir des suites très-favorables. Les Mégariens, quittant le parti d'Antigone, se joignirent à Aratus. Les Trézéniens et les Épidauriens suivirent leur exemple, et entrèrent dans la ligue des Achéens.

Il y attira aussi le roi Ptolémée, en lui laissant l'intendance de la guerre, et en le nommant généralissime de leurs troupes sur terre et sur mer. Cela acquit à Aratus une si grande réputation et un tel crédit parmi les Achéens, que, comme il était défendu, par la loi, d'élire le même homme capitaine-général plusieurs années de suite, au moins on l'élisait de deux années l'une ; et que de fait, ou par ses conseils, il commandait toujours sans aucune discontinuation : car on voyait clairement qu'il n'y avait ni richesses, ni amitié des rois, ni avantage particulier de Sicyone même sa patrie, ni aucun autre bien, de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage et à l'accroissement des Achéens. Il était persuadé qu'il en est des villes faibles par elles-mêmes comme des parties du corps, qui ne se nourrissent et ne vivent que par l'union qu'elles ont entre elles, et qui, dès qu'elles sont séparées, ne prennent plus de nourriture et périssent infailliblement. On voit de même les villes dépérir par tout ce qui rompt leur société ; au lieu qu'elles se fortifient et s'accroissent, lorsque, devenues parties d'un grand

corps, et liées ensemble par l'unité d'intérêts, elles participent à la prévoyance commune, qui est cet esprit de vie qui les anime et les entretient.

Toutes les vues d'Aratus, toutes ses entreprises pendant qu'il fut en charge, tendaient à chasser les Macédoniens du Péloponnèse, à abolir toutes les tyrannies, et à rétablir toutes les villes dans leur ancienne liberté et dans l'usage de leurs lois. Et ce fut par ce motif que, tant que vécut Antigone Gonatas, il s'opposa fortement aux entreprises de ce prince. Polyb. l. 2, p. 130.

Il garda la même conduite sous Démétrius, qui succéda à Antigone, et qui régna dix ans. Les Étoliens s'étaient joints d'abord à Antigone Gonatas pour ruiner la ligue des Achéens. Ils se brouillèrent avec Démétrius, son successeur, qui leur déclara la guerre. Les Achéens, oubliant les mauvais services qu'ils en avaient reçus, marchèrent à leur secours; et leur union pourlors devint fort étroite, et fut fort utile à toutes les villes voisines. An. M. 3762. Av. J.C. 242. Polyb. l. 2, p. 91-101. Appian. de bellis Illyr. p. 760. An. M. 3770. Av. J.C. 234.

Il y avait dans l'Illyrie plusieurs petits rois, qui ne vivaient presque que de rapine, et qui exerçaient une sorte de piraterie sur tous les peuples qui confinaient à leurs états : Agron, fils de Pleurate; Scerdilède; Démétrius de Phare, ainsi appelé d'une ville d'Illyrie qui était sous sa domination. Ces petits princes infestaient tout le voisinage. Ils attaquèrent en particulier ceux de Corcyre[1] et les Acarnaniens. Teuta régnait à la place d'Agron son mari, qui était mort d'un excès de vin, ayant laissé un fils, encore enfant, qui se nommait *Pinée*. Ces peuples, ainsi vexés, eurent recours aux Étoliens et aux Achéens, qui ne manquèrent pas An. M. 3772. Av. J.C. 232. An. M. 3776. Av. J.C. 228.

[1] Corfou.

de prendre leur défense. Ces bons services ne furent payés que d'ingratitude. Peu de temps après, les Corcyréens firent alliance avec les Illyriens, et reçurent dans leur ville Démétrius de Phare avec la garnison qu'il y amena.

An. M. 3778.
Av. J.C. 226.

Les Romains, mécontents des pirateries que ces peuples exerçaient sur plusieurs de leurs citoyens et de leurs marchands, députèrent vers Teuta, pour lui en faire leurs plaintes. Elle fit assassiner un des ambassadeurs romains, et mettre l'autre en prison. Une insulte si outrageante les détermina à lui déclarer la guerre. Les deux consuls L. Posthumius Albinus et Cn. Fulvius Centumalus, partirent pour aller porter la guerre dans l'Illyrie, avec des armées de terre et de mer. Ceux de Corcyre, de concert avec Démétrius de Phare, livrèrent au consul Fulvius la garnison qu'ils avaient reçue dans leur ville. Les Romains, après avoir rétabli Corcyre dans son entière liberté, poussèrent jusque dans l'Illyrie, et s'emparèrent d'une grande partie du pays. Ils abandonnèrent plusieurs villes à Démétrius de Phare pour prix de sa trahison.

An. M. 3779.
Av. J.C. 225.

Teuta, réduite à la dernière extrémité, demanda la paix aux Romains. Elle lui fut accordée à ces conditions : qu'elle paierait, tous les ans, un certain tribut; qu'elle abandonnerait toute l'Illyrie, excepté peu d'endroits qu'on lui laisserait ; et, ce qui était l'article le plus intéressant pour les Grecs, qu'elle ne pourrait naviguer au-delà de la ville de Lissus qu'avec deux petits vaisseaux, qui ne seraient point armés en guerre. Il paraît que les autres petits rois dépendaient de Teuta. Ils furent compris dans le traité, quoiqu'il n'y soit fait mention que de Teuta.

Les Romains se firent alors respecter en Grèce par une ambassade solennelle, et ce fut la première fois qu'on y connut leur puissance. Ils envoyèrent des ambassadeurs aux Étoliens et aux Achéens, pour leur faire part du traité qu'ils venaient de conclure avec les Illyriens. Ils en envoyèrent d'autres à Corinthe et à Athènes. Ce fut alors pour la première fois que les Corinthiens déclarèrent, par un décret public, que les Romains seraient admis à la célébration des jeux isthmiques comme les Grecs. Les Athéniens ordonnèrent aussi qu'on accorderait aux Romains le droit de bourgeoisie à Athènes, et qu'ils pourraient être initiés dans les grands mystères.

Depuis la mort de Démétrius, qui n'avait régné que dix ans, Aratus trouva d'heureuses dispositions dans les esprits pour venir à bout de ses desseins. Plusieurs des tyrans que ce prince soutenait de tout son crédit, et à qui il payait de grosses pensions, ayant perdu par sa mort leur appui, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avaient usurpée sur leurs citoyens ; d'autres, intimidés par les menaces d'Aratus, ou gagnés par ses promesses, imitèrent leur exemple. Il leur procurait à tous des avantages considérables, afin qu'ils n'eussent pas lieu de se repentir du parti qu'ils avaient pris.

Aratus, voyant avec peine les Argiens soumis au tyran Aristomaque, entreprit de les en délivrer, et se fit un point d'honneur de rendre à cette ville sa liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, et en même temps d'ajouter une ville si puissante à la ligue des Achéens. Son entreprise ne réussit pas pour-lors. Peu de temps après, Aristomaque fut tué par ses do-

Plut. in Arato, p. 1038-1041.

mestiques; et, avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable tyran que le premier, se saisit de la domination, et il eut l'adresse de s'y maintenir, du consentement même des Argiens. Mais, regardant Aratus comme un ennemi mortel, pendant la vie duquel la sienne serait toujours en danger, il résolut de le faire tuer, avec le secours du roi Antigone Doson, qui s'était prêté à sa vengeance. Déja il y avait par-tout des assassins, qui n'épiaient que l'occasion d'exécuter l'ordre sanglant dont on les avait chargés. Mais il n'y a point de si bonne ni de si sûre garde pour un commandant et pour un prince, que la ferme et vraie affection de ceux qui lui sont soumis : car lorsqu'une fois le peuple et les nobles sont accoutumés à ne pas craindre leur prince, mais à craindre pour lui, alors il a un million d'yeux pour voir et un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Aratus l'éprouva bien dans l'occasion dont il s'agit.

Ici Plutarque, par un beau contraste, compare les troubles et les agitations d'Aristippe avec la paix et la tranquillité d'Aratus. Ce tyran, dit-il, qui entretenait tant de troupes pour la sûreté de sa personne, qui avait répandu le sang de tous ceux qu'il craignait, ne pouvait goûter de repos ni jour ni nuit. Tout l'agitait, tout l'inquiétait, tout le rongeait de soins cuisants. Il avait peur de son ombre. Une garde terrible tenait toujours des épées nues autour de sa maison. Comme sa vie était entre les mains de ses gardes, il les craignait plus que tout le reste des hommes. Il ne souffrait pas qu'ils entrassent dans le palais; il voulait qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étaient tout autour.

D'abord, après le souper, il chassait tous ses domestiques, fermait sur lui la porte de sa cour, et avec sa concubine il se retirait dans une chambre haute qu'il fermait avec une trape, sur laquelle il mettait son lit où il dormait comme on peut croire que dort un homme en cet état, toujours dans le trouble, dans les frayeurs, dans les craintes. La mère de la concubine retirait, la nuit, l'échelle par où il montait à cette chambre, et la reportait le lendemain matin. D'un autre côté, Aratus, qui avait acquis, non par la force des armes, mais par sa vertu et par la force des lois, une domination perpétuelle, paraissait devant tout le monde avec une simple robe et un manteau sans rien craindre. Et au lieu que parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui entretiennent des gardes, qui mettent au-devant d'eux des armes, des portes, des trapes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente; Aratus, qui se montrait par-tout l'ennemi irréconciliable de tous les tyrans, a laissé une postérité [1] qui dure de nos jours, dit Plutarque, et qui est encore honorée et respectée de tout le monde.

Aratus attaqua à force ouverte le tyran. Dans un premier combat, où l'une des ailes de son armée avait battu les ennnemis, il fit paraître peu de prudence, de résolution et de fermeté, ayant fait sonner la retraite mal à propos, et cédé la victoire au tyran, ce qui lui attira bien des reproches. Il répara cette faute dans un second combat, où Aristippe perdit la vie, et où il y

[1] Polycrate, à qui Plutarque adresse la vie d'Aratus, était un de ses descendants; et il avait deux fils, qui continuèrent encore sa race, laquelle avait déja duré 350 ans depuis la mort d'Aratus.

eut plus de quinze cents des ennemis de tués. Aratus, ayant remporté une victoire si éclatante, et sans avoir perdu un seul homme, ne put pas néanmoins se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté. Agias et le jeune Aristomaque s'y jetèrent avec les troupes du roi, et s'en emparèrent.

Il réussit mieux par rapport à la ville de Mégalopolis, dont Lysiade avait usurpé la domination. Celui-ci n'avait rien du caractère violent et cruel des tyrans, et ne l'était devenu que par une fausse idée qu'il avait conçue du bonheur et de la gloire qui accompagnent la souveraine autorité. Soit crainte, soit persuasion, sur les remontrances d'Aratus il déposa la tyrannie, et fit entrer sa ville dans la ligue des Achéens. Ceux-ci, touchés d'une action si généreuse, l'élurent sur-le-champ leur capitaine-général. Il se piqua d'abord de surpasser la gloire d'Aratus, et fit plusieurs entreprises qui ne paraissaient pas nécessaires; entre autres, il déclara la guerre aux Lacédémoniens. Aratus employa tout son crédit pour s'y opposer; ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiade, malgré lui, fut nommé à un second généralat, puis à un troisième, et ils commandaient tous deux alternativement. Mais, quand on vit qu'en toute occasion il contrariait son rival, et que, sans garder de ménagement, il heurtait de front une vertu aussi sincère et aussi solide que celle d'Aratus, on reconnut que sous le dehors d'un zèle affecté il cachait une dangereuse ambition, et il fut chassé.

Comme, dans la suite, les Lacédémoniens seront fort mêlés dans les guerres que les Achéens auront à soutenir, il me paraît à propos d'exposer l'état où se trouvait pour-lors Lacédémone.

§ III. *Agis, roi de Sparte, entreprend de réformer cette ville, et d'y faire revivre les anciens établissements de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne où il s'était joint à Aratus contre les Étoliens, il trouve tout changé à Sparte. Enfin il est condamné à mort, et exécuté.*

Après que l'amour de l'or et de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, et qu'à la suite des richesses l'avarice, le luxe, la mollesse, la dépense et la volupté, qui en sont presque inséparables, y eurent trouvé accès en rompant les fortes barrières que la sagesse de Lycurgue y avait opposées, Sparte se vit déchue de son ancienne gloire et de son ancienne puissance, et elle fut réduite dans un état d'humiliation et de bassesse qui dura jusqu'aux temps du règne d'Agis et de Léonide, dont nous avons maintenant à parler. Plut. in Agide, p. 796-801.

Agis était de la maison des Eurytionides, fils d'Eudamidas, et le sixième descendant d'Agésilas qui passa en Asie. Léonide, fils de Cléonyme, était de la maison des Agides, et le huitième qui régna à Sparte après Pausanias qui avait vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

J'ai rapporté ci-devant la dispute qui s'éleva à Sparte au sujet de la royauté entre Cléonyme et Aréus[1]. Ce dernier l'emporta; c'est lui qui fit lever le siége de

[1] Josèphe a remarqué qu'Aréus, roi de Lacédémone, avait envoyé des lettres à Onias, grand-prêtre des Juifs, par lesquelles il reconnaissait qu'il y avait de la parenté entre les Juifs et les Lacédémoniens. Il n'est pas aisé de démêler l'origine de cette parenté, ni d'accommoder les temps d'Aréus et d'Onias.

Lacédémone à Pyrrhus. Il eut pour successeur son fils Acrotate, qui ne régna que sept ou huit ans. Celui-ci laissa en mourant un fils, nommé *Aréus* comme son aïeul, encore enfant. Ce prince fut sous la tutelle de Léonide; et étant mort quelque temps après, Léonide, de régent qu'il était, devint roi.

Quoique tous les Spartiates fussent déja gâtés, et pervertis par la corruption générale où était tombé le gouvernement., il y avait cependant dans Léonide une dépravation plus marquée et un éloignement plus sensible des mœurs et des usages de son pays, comme dans un homme qui avait vécu long-temps dans les palais des satrapes, qui avait fait plusieurs années la cour à Séleucus, qui avait même épousé une femme en Asie contre les lois de sa patrie, et qui ensuite, sans garder ni mesures ni bornes, avait voulu transporter tout ce faste et tout cet orgueil des princes dans un pays libre et dans un gouvernement dont la modération et la justice faisaient la base.

Agis était d'un caractère tout opposé. N'ayant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été élevé dans les richesses et le luxe et nourri dans les délices d'une maison également fastueuse et voluptueuse [1], il renonça d'abord à toutes les voluptés, rejeta toutes les parures et les vains ornements, et fit gloire d'aller vêtu d'une simple casaque, et de rappeler les repas, les bains et toute l'ancienne manière de vivre de Sparte. Il disait hautement *qu'il ne se soucierait pas d'être roi, s'il n'espérait de faire revivre les lois et l'ancienne disci-*

[1] Plutarque dit que sa mère Agésistrate, et son aïeule Archidamie, avaient plus d'or et plus d'argent que tous les autres Lacédémoniens ensemble.

pline de Sparte ; beau sentiment, qui marque qu'Agis avait une vraie idée et jugeait sainement de la royauté, dont le devoir le plus essentiel, la gloire la plus solide est d'établir un bon ordre dans toutes les parties de l'état en y faisant régner les usages sagement établis par les lois !

Cette discipline avait commencé à déchoir depuis le moment qu'après avoir ruiné le gouvernement d'Athènes, Lacédémone commença à se remplir d'or. Cependant le partage des terres que Lycurgue avait fait, et le nombre des héritages qu'il avait établi, s'étant conservés dans les successions, et chaque père laissant à son fils sa part telle qu'il l'avait reçue, cet ordre et cette égalité, qui persévérèrent sans interruption, suspendirent et arrêtèrent en quelque sorte le mauvais effet des autres abus. Mais, dès qu'on eut donné atteinte à ce sage établissement, par une loi qui permettait à tout homme de disposer de sa maison et de son héritage et de les donner de son vivant ou de les laisser par testament après sa mort à qui il voudrait, cette nouvelle loi acheva de saper le plus sûr fondement de la police de Sparte. Un éphore nommé Épitade, pour se venger d'un fils dont il était mécontent, fit passer cette loi.

On est étonné avec raison que tout un état, pour satisfaire la passion d'un seul homme, change si facilement une coutume aussi ancienne et aussi fondamentale que celle dont il s'agit ici. Sans doute que ce qui servit de prétexte à ce changement, fut d'augmenter dans les familles l'autorité paternelle qui n'avait point de motifs pour se faire respecter des enfants, qui n'en espéraient rien et n'en craignaient rien, puisqu'ils re-

cevaient tous également et directement de la main de l'état, indépendamment de leurs pères, tout ce qu'ils pouvaient attendre de biens et d'établissements. Cet inconvénient domestique, qui intéressait tous les pères, et qui semblait regarder le bon ordre de toutes les familles, fit une forte impression sur ceux qui avaient le plus de part au gouvernement, les éblouit dans le moment, et les rendit distraits sur d'autres inconvénients beaucoup plus considérables qui en devaient naître infailliblement, et dont on ne fut pas long-temps à apercevoir les pernicieux effets.

On voit par là combien il est dangereux de changer les anciennes lois sur lesquelles un état, une société, ont roulé depuis long-temps [1]; avec quelle précaution il faut se défendre de l'impression que font quelques inconvénients, dont les lois les plus sages ne peuvent être exemptes; combien il faut de prudence, de pénétration dans l'avenir, et d'expérience, pour comparer et balancer les avantages et les défauts des anciens usages avec les nouveaux qu'on veut leur substituer.

On peut dire que la nouvelle loi, qui accordait aux particuliers le pouvoir de disposer des héritages, causa la ruine de Sparte. Les puissants acquéraient tous les jours de nouveaux fonds en chassant les héritiers des successions qui leur appartenaient. Ainsi, tous les biens se trouvant bientôt entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, la pauvreté gagna et remplit toute la ville, donna lieu à une basse et honteuse fainéantise, éteignit le goût de la vertu et de la gloire, qui jusque-là avait rendu les Spartiates supérieurs à

[1] « Adeò nihil motum ex antiquo probabile est : veteribus, nisi quæ usus evidenter arguit, stari malunt. » (Liv. lib. 34, n. 54.)

tous les autres peuples de la Grèce, et ne laissa dans les esprits et dans les cœurs que la haine et l'envie contre ceux qui avaient envahi injustement toutes les possessions.

Il ne restait dans la ville qu'environ sept cents Spartiates naturels, et de ces sept cents il n'y en avait à peu près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tous les autres étaient une populace accablée de pauvreté, qui demeurait dans la ville sans y avoir ni revenu ni aucune part aux honneurs, et qui, soutenant à contre-cœur et mollement les guerres contre les ennemis du dehors, où il n'y avait à gagner que pour les riches, épiait sans relâche l'occasion de changer la situation présente des affaires, et de se tirer de l'oppression.

Tel était l'état de Sparte quand Agis songea à remédier à des abus si criants, dans le temps même qu'Aratus travaillait à délivrer sa patrie. L'entreprise était belle, mais bien hasardeuse. Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à entrer dans ses vues; mais la plupart des vieux, en qui la corruption avait jeté de profondes racines, tremblèrent au seul nom de réforme et de Lycurgue. Il commença par gagner Agésilas, son oncle, homme fort éloquent et fort accrédité, mais possédé de l'amour des richesses, et c'est ce qui le rendit plus favorable aux desseins d'Agis. Il était accablé de dettes, et il espérait de s'acquitter sans qu'il lui en coûtât rien en changeant le gouvernement. AN. M. 3756. AV. J.C. 248.

Il travailla ensuite à gagner par son moyen sa mère, sœur d'Agésilas, laquelle avait beaucoup de pouvoir dans la ville à cause du grand nombre de ses esclaves,

de ses amis et de ses débiteurs, et qui influait beaucoup par son crédit dans les affaires les plus importantes. Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut effrayée à la première vue, et fit ce qu'elle put pour le lui faire abandonner. Mais quand Agésilas, joignant ses réflexions à celles du roi, eut fait comprendre à sa sœur de quelle utilité serait pour Sparte l'exécution de ce dessein, et de quelle gloire elle illustrerait à jamais leur famille, alors cette dame, et celles qui lui étaient les plus unies, animées par la noble ambition de ce jeune prince, changèrent tout d'un coup de sentiment, et furent tellement frappées de la beauté de ce projet, qu'elles pressèrent elles-mêmes Agis de mettre promptement la main à l'œuvre, et qu'envoyant chercher leurs amis elles les exhortèrent à se joindre à lui.

Elles parlèrent même aux autres dames de la ville, sachant bien que les Lacédémoniens avaient de tout temps beaucoup de déférence pour leurs femmes et qu'ils leur laissaient plus de pouvoir et d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenaient eux-mêmes dans les affaires particulières et dans l'intérieur de leurs maisons. Or la plus grande partie des richesses de Sparte était alors entre les mains des femmes, et c'est ce qui fut un grand obstacle à l'entreprise d'Agis; elles s'y opposèrent toutes, voyant bien que cette vie simple et sobre qu'on voulait rétablir, et à laquelle on donnait tant d'éloges, allait leur faire perdre, non-seulement leur luxe et leurs délices, mais encore tous leurs honneurs et toute la puissance qu'elles avaient à cause de leurs richesses.

Dans l'effroi que leur avait causé cette proposition,

elles s'adressent à Léonide, et le conjurent, comme son âge lui donnait de l'ascendant sur Agis, d'employer toute son autorité auprès de son collègue pour le retenir et l'empêcher de passer outre. Léonide était très-porté à appuyer les riches; mais comme il craignait le peuple, qui souhaitait fort ce changement, il n'osa pas s'opposer ouvertement à Agis: il se contenta de le traverser sous main, et d'employer des manœuvres sourdes pour faire échouer son projet : il parlait en secret aux magistrats, et calomniait Agis en disant qu'il offrait aux pauvres le bien des riches, le partage des terres et l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il voulait usurper; et que par là il cherchait à faire, non des citoyens pour Sparte, mais des satellites et des gardes pour sa personne.

Cependant Agis, étant venu à bout de faire élire pour éphore Lysandre, qui était favorable à ses vues, porta d'abord au conseil une ordonnance qu'il avait dressée, et dont les principaux articles étaient : que tous les débiteurs seraient déchargés de leurs dettes : que de toutes les terres qui étaient depuis la vallée de Pellène jusqu'au mont Taygète, au promontoire de Malée et à Sélasie, on en ferait quatre mille cinq cents lots; que de celles qui étaient au-delà de ces limites on en ferait quinze mille : que ces dernières portions seraient distribuées à ceux du voisinage qui étaient en état de porter les armes, et que celles qui étaient au-dedans seraient pour les Spartiates mêmes, parmi lesquels, pour en suppléer et remplir le nombre qui était considérablement diminué, on compterait les voisins et les étrangers qui auraient eu une éducation honnête et noble, et qui se trouveraient bien conformés de leur

personne et dans la fleur de l'âge : qu'ils seraient tous distribués pour les repas en quinze salles, appelées *phidities*, dont la moindre serait de deux cents, et la plus forte de quatre cents, et qu'ils observeraient tous la même manière de vivre et la même discipline que leurs ancêtres.

Cette ordonnance ayant trouvé de l'opposition parmi les sénateurs, qui n'étaient pas tous de cet avis, Lysandre fit assembler le peuple, et parla fortement à ses citoyens pour la leur faire accepter. Il fut appuyé par un jeune Spartiate, plein de zèle pour le bien public (il s'appelait Mandroclide), qui leur représenta le plus vivement qu'il lui fut possible les motifs les plus capables de les toucher : le respect qu'ils devaient à la mémoire de Lycurgue, leur illustre législateur; le serment qu'avaient fait leurs ancêtres, en leur nom et au nom de toute leur postérité, de garder inviolablement ses saintes ordonnances; la gloire et le bonheur dont Sparte avait joui tant qu'elle les avait observées avec exactitude; l'avilissement et la misère où elle était tombée depuis qu'elle y avait donné atteinte; l'état pitoyable des Spartiates, ces anciens maîtres de la Grèce, ces vainqueurs de l'Asie, ces dominateurs sur terre et sur mer, qui avaient fait trembler le grand roi jusque sur son trône, dépouillés maintenant de leurs biens, de leurs terres, de leurs maisons, par l'avarice insatiable de quelques-uns de leurs concitoyens; réduits à une extrême pauvreté et à une honteuse indigence, et, ce qui leur était sans doute beaucoup plus sensible, devenus l'objet du mépris et des insultes de ceux à qui ils devaient faire la loi. Il finissait en les priant que, pour complaire à un petit nombre, qui

même les foulait aux pieds comme de vils esclaves, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entièrement avilie et perdue, mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avaient déclaré plus d'une fois que l'amour des richesses serait funeste à Sparte et causerait sa ruine totale.

Alors le roi Agis, s'avançant au milieu de l'assemblée, après un discours très-court, car il crut que l'exemple serait plus efficace et plus persuasif que toutes les paroles, déclara qu'il mettait en commun tous ses biens, qui étaient très-considérables, et qui consistaient en terres labourables, en pâturages, et en six cents talents d'argent comptant [1]; que sa mère et sa grand'mère allaient faire la même chose, aussi-bien que ses parents et ses amis, qui tous étaient les plus riches des Spartiates.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune prince, et en même temps ravi de joie de ce qu'on revoyait enfin un roi digne de Sparte. Mais alors Léonide, levant le masque, s'opposa à lui de tout son pouvoir ; car, venant à penser qu'il serait obligé de faire la même chose, et que ses citoyens ne lui en auraient pas la même obligation, mais que, tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendrait toujours à celui-là seul qui avait donné l'exemple, il demanda tout haut à Agis s'il ne pensait pas que Lycurgue fût un homme juste, habile, et bien intentionné pour sa patrie. Agis ayant répondu qu'il le tenait pour tel, « Où avez-vous donc « vu, repartit Léonide, que Lycurgue ait jamais or-

[1] 600 mille écus. = 3,300,000 fr. — L.

« donné une abolition des dettes, ou qu'il ait donné « droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui était très-« persuadé que la ville ne pourrait se conserver saine « si tous les étrangers n'en étaient chassés? » Agis lui répondit « qu'il ne s'étonnait pas que lui, qui avait été « élevé dans les pays étrangers, et qui s'était marié « dans une maison de satrape, ne connût pas Lycur-« gue, et qu'il ignorât qu'en chassant de sa ville l'or « et l'argent il en avait banni toutes dettes actives et « passives; que pour ce qui était des étrangers qui « venaient dans sa ville, il n'en voulait qu'à ceux qui « ne pouvaient s'accommoder aux mœurs et à la dis-« cipline qu'il établissait; que c'étaient là les seuls « qu'il chassait, non qu'il fît la guerre à leurs person-« nes, mais parce qu'il craignait leur manière de vivre « et la corruption de leurs mœurs qui pourraient in-« spirer insensiblement aux Spartiates l'amour du luxe « et de la mollesse et une envie démesurée de s'en-« richir. » Il apportait en exemples des poëtes et des philosophes, comme Terpandre, Thalès et Phérécide, qui, bien qu'étrangers, étaient fort estimés et honorés à Sparte, parce qu'ils enseignaient les mêmes maximes que Lycurgue.

Après ce discours, tout le peuple suivit le parti d'Agis, et tous les riches se rangèrent du côté de Léonide et le prièrent de ne les pas abandonner. Ils s'adressèrent aussi aux sénateurs, qui avaient sur cela le principal pouvoir en ce qu'ils avaient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues et confirmées par le peuple; et ils firent tant par leurs prières et par leurs instances, que ceux qui rejetaient l'ordonnance d'Agis l'emportèrent enfin d'une

voix. Mais Lysandre, qui était encore en charge, se mit incontinent à poursuivre Léonide en vertu d'une ancienne loi qui défendait « qu'aucun descendant d'Her« cule épousât une femme étrangère, et qui ordonnait « la peine de mort contre celui qui, sorti de Sparte, « serait allé s'établir chez les étrangers. » On produisait des témoins de tous ces faits contre Léonide, et en même temps on persuada à Cléombrote d'intervenir au procès et de demander la couronne comme étant de la race royale et gendre de Léonide.

Léonide, effrayé de cette poursuite, dont il craignait l'issue, se réfugia dans le temple de Minerve, appelée *Chalcioicos;* et la femme de Cléombrote, quittant son mari, alla solliciter pour son père en se rendant suppliante avec lui. Léonide fut sommé de se présenter; et, comme il ne comparut point, on lui ôta la royauté, et on la donna à Cléombrote son gendre.

Dans ce temps-là, Lysandre sortit de charge, son temps étant expiré. Les nouveaux éphores intentèrent un procès à Lysandre et à Mandroclide, sur ce que, contre la loi, ils avaient décerné l'abolition des dettes et le nouveau partage des terres. Lysandre et Mandroclide, se voyant en danger d'être condamnés, persuadent aux deux rois qu'ils n'ont qu'à s'unir, à se bien entendre ensemble, sans se mettre en peine de tous les décrets des éphores, qui peuvent bien décider entre les deux rois quand ils sont de différent avis, mais qui n'ont nul droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils sont d'accord.

Les deux rois, profitant de cette ouverture, se présentent à l'assemblée, font sortir les éphores de leurs

siéges, en établissent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agésilas; et, ayant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens et délivré les prisonniers, ils se rendirent très-redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils allaient faire main-basse sur eux. Cependant on ne tua personne; Agis même, sachant qu'Agésilas voulait faire tuer Léonide comme il s'enfuyait à Tégée, lui donna une escorte qui l'y conduisit en sûreté.

L'affaire était sur le point de se terminer absolument sans qu'aucun osât s'y opposer, tant la terreur était répandue par-tout. Un seul homme y mit obstacle. Agésilas possédait une des plus grandes et des meilleures terres du pays, et en même temps il devait de très-grosses sommes. Comme il n'était point en état de payer ses dettes, ni disposé à abandonner sa terre pour la mettre en commun, il représenta à Agis que le changement serait trop grand, trop violent, et même trop dangereux, s'ils entreprenaient de faire passer en même temps ces deux chefs, l'abolition des dettes et le partage des terres; au lieu que, si l'on commençait d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteraient ensuite le partage des terres avec plus de douceur et de facilité. Le raisonnement était spécieux, et Agis en fut ébloui. Lysandre même, trompé par Agésilas, goûta aussi cet expédient. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats et toutes leurs obligations, ils les portèrent à la place publique, les assemblèrent en un monceau, et y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches et les banquiers, qui avaient prêté leur argent,

s'en retournèrent très-désolés ; et Agésilas, avec un air insultant, dit *que de sa vie il n'avait vu un feu si beau ni si clair.*

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fît aussi le partage des terres, et les rois ordonnaient que cela s'exécutât; mais Agésilas, faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empêcher, et alléguant prétextes sur prétextes, gagna du temps, jusqu'à ce qu'Agis fût obligé de partir à la tête d'une armée; car les Achéens, alliés des Lacédémoniens, leur avaient envoyé demander du secours contre les Étoliens, qui menaçaient d'entrer, par les terres des Mégariens, dans le Péloponnèse.

Aratus, général des Achéens, avait déja assemblé des troupes pour s'y opposer, et il avait écrit aux éphores. Sur ses lettres, les éphores envoyèrent d'abord Agis. Il partit sans perdre de temps. Les soldats témoignèrent une joie incroyable de marcher sous ses ordres. C'étaient, pour la plupart, de jeunes gens, et de jeunes gens pauvres, qui, se voyant déja déchargés de toute dette et libres, et espérant encore qu'ils partageraient les terres, s'ils revenaient de cette expédition, se montraient merveilleusement affectionnés pour Agis. C'était un spectacle charmant pour les villes, de voir ces troupes traverser le Péloponnèse tranquillement, sans y faire le moindre dégât ni le moindre désordre, et sans que le bruit de leur marche fût presque entendu. Les Grecs étaient tout surpris, et faisaient en eux-mêmes cette réflexion : Que ne devaient point être autrefois la discipline et le bon ordre de l'armée de Lacédémone quand elle avait à sa tête Agésilas, ou

Lysandre, ou l'ancien Léonide, puisque, commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de son camp, elle témoigne pour lui tant de respect et tant de crainte ! Aussi ce jeune homme ne faisait gloire que de vivre dans une grande simplicité, d'aimer le travail, et de n'être jamais ni vêtu ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme il délibérait dans un conseil de guerre s'il hasarderait la bataille, et quelle disposition il donnerait à ses troupes. Agis était d'avis de combattre, et de ne pas souffrir que la guerre passât le seuil des portes du Péloponnèse : mais il ajouta qu'il ferait ce qu'Aratus jugerait à propos ; qu'il était plus ancien que lui, et d'ailleurs capitaine-général des Achéens, au lieu qu'il n'était, lui, que général des troupes auxiliaires, et qu'il n'était pas venu pour leur rien commander, ni pour être à leur tête, mais seulement pour combattre avec eux et les secourir. Il paraît que les officiers d'Aratus le ménagèrent moins que n'avait fait Agis, et qu'ils lui firent de vifs reproches de ce qu'il ne voulait pas donner combat, attribuant à timidité ce qui était l'effet de sa prudence. Mais la vaine crainte d'une fausse infamie ne lui fit point abandonner les vues sages qu'il avait pour le bien public. Il se justifiait lui-même dans des mémoires qu'il avait laissés, où il marquait que, les laboureurs ayant déja recueilli et serré tous les grains et tous les fruits de la terre, il avait jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis que de hasarder pour-lors une bataille qui n'était pas nécessaire, et où il s'agissait de tout. Dès qu'Aratus eut résolu de ne pas combattre, il congédia ses alliés, après les avoir com-

blés de louanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, et reprit le chemin de Sparte.

Les Étoliens entrèrent donc librement dans le Péloponnèse, et, en passant, se saisirent de la ville de Pellène, où leurs troupes, occupées uniquement du pillage, se débandèrent toutes en un moment, courant çà et là sans ordre, et en venant aux mains entre elles pour le butin. Aratus, qui en fut averti, ne laissa pas échapper une occasion si favorable. Ce ne fut plus le même homme. Sans perdre un moment, et sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avait avec lui, marcha aux ennemis devenus plus faibles par leur victoire même, les attaqua dans la place qu'ils venaient de prendre, et les en chassa de vive force après leur avoir tué plus de sept cents hommes. Cette action lui fit beaucoup d'honneur, et changea les reproches injurieux qu'on lui avait faits, et qu'il avait soufferts patiemment, en applaudissements et en éloges.

Plut. in Arato, p. 1041.

Cependant, plusieurs peuples et princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié et alliance avec les peuples d'Étolie. Il n'eut pas de peine à y réussir; et non-seulement il conclut la paix, mais il moyenna une ligue offensive et défensive entre les deux nations des Étoliens et des Achéens.

Agis, en arrivant à Sparte, y avait trouvé un grand changement. Agésilas, qui était éphore, n'étant plus retenu par la crainte comme auparavant, et ne songeant qu'à satisfaire son avarice, commettait les violences et les injustices les plus criantes. Se voyant haï et détesté de tout le monde, il prit et entretint des satellites qui lui servaient de gardes lorsqu'il allait au

An. M. 3760. Av. J.C. 244. Plut. in Agide, p. 802-804.

sénat; et il fit courir le bruit qu'il serait encore éphore l'année suivante. Ses ennemis, pour éviter les maux dont ils étaient menacés, firent venir ouvertement Léonide de Tégée, et le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même, qui était très-irrité de voir qu'on l'avait abusé par l'espérance du partage des terres, qu'on n'avait point exécuté.

Agésilas se sauva par le moyen de son fils, qui était généralement aimé; et les deux rois se réfugièrent, Agis dans le temple de Minerve appelé *Chalcioicos,* et Cléombrote dans celui de Neptune. C'était contre celui-ci que Léonide paraissait le plus irrité. Aussi, laissant là Agis, il alla d'abord à l'autre avec une troupe de soldats; et, étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportements qu'étant son gendre, il s'était élevé contre lui, qu'il lui avait ôté la royauté, et qu'il l'avait chassé de sa patrie. Cléombrote n'avait rien à répondre à ces reproches; mais il se tenait assis dans un profond silence, et avec une contenance qui marquait son embarras. Sa femme Chilonide était auprès de lui avec ses deux enfants à ses pieds, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille et femme également infortunée, mais également fidèle, toujours attachée au parti du malheureux, elle avait suivi et accompagné Léonide, son père, pendant tout son exil; et maintenant elle était auprès de son mari, suppliante comme lui, et le tenant tendrement embrassé.

Tous ceux qui étaient présents fondaient en larmes, et admiraient la vertu et la tendresse de Chilonide, et la force de l'amour conjugal. Cette malheureuse princesse, montrant ses habits de deuil, et ses cheveux épars et négligés : *Mon père,* s'écria-t-elle, *ces habits*

si lugubres, ce visage abattu, et cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrote : ce sont les restes et les suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, et pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, et que vous triomphez de vos ennemis, je continue de vivre dans la désolation où je me trouve? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques et royales, lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur le point d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colère ni vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfants, sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence que vous-même ne le desirez, lorsqu'il verra mourir avant lui une épouse qui lui est si chère; car ne croyez pas qu'en cet état je puisse me résoudre à vivre. Comment pourrais-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurais pu par mes prières toucher de compassion ni mon mari pour mon père, ni mon père pour mon mari, fille et femme toujours affligée et toujours méprisée par les miens? En finissant ce triste discours, Chilonide appuya son visage sur la tête de Cléombrote, et tourna sur les assistants des yeux abattus par la tristesse et dont les larmes avaient terni tout l'éclat.

Léonide, après avoir parlé un moment avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever et de sortir promptement de Sparte. En même temps il pria instamment sa fille de demeurer, et de ne pas abandonner un père après une si grande preuve de tendresse

que celle qu'il venait de lui donner en accordant à ses prières la vie de son mari. Mais il ne put la persuader; et, dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfants entre les bras, prit l'autre entre les siens, et, après avoir fait sa prière à la déesse[1] et baisé son autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant! Modèle de l'amour conjugal, digne de l'admiration de tous les siècles! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entièrement corrompu par la vaine gloire et par l'ambition démesurée de régner, il aurait trouvé que l'exil avec une compagne si vertueuse était pour lui un bonheur préférable à la royauté.

Après que Léonide eut chassé Cléombrote et déposé les premiers éphores, et qu'il en eut mis d'autres en leur place, il s'appliqua à tendre des embûches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asyle, et de venir régner avec lui, lui faisant entendre que ses citoyens lui pardonnaient tout le passé, parce qu'ils voyaient bien qu'étant encore jeune, passionné pour la gloire, et sans expérience, il s'était laissé tromper par Agésilas. Mais, comme Agis doutait de la sincérité de ses paroles, et qu'il s'opiniâtrait à demeurer dans ce temple, Léonide renonça au dessein de le tromper par des dehors feints et simulés. Ampharès, Démocharès et Arcésilas, qui avaient accoutumé de lui rendre souvent visite, lui continuèrent leurs soins; et quelquefois ils le menaient du temple jusqu'aux étuves, et, après qu'il s'était baigné, ils le ramenaient en sûreté dans le temple, car ils étaient tous trois ses amis particuliers.

[1] Lisez *du dieu*, τοῦ θεοῦ non τῆς θεοῦ, car la scène se passait dans le temple de Neptune. — L.

Mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Ampharès avait emprunté peu auparavant d'Agésistrata, mère d'Agis, de riches tapisseries et de la vaisselle d'argent très-magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le roi avec sa mère et son aïeule, dans l'espérance que ces meubles précieux lui resteraient. On dit même que ce fut lui qui, plus que les deux autres, prêta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Léonide, et qui excita le plus contre Agis les éphores, du nombre desquels il était. Comme Agis sortait quelquefois du temple pour aller au bain, ils résolurent de profiter de l'un de ces moments pour le surprendre. L'ayant donc épié un jour comme il s'en retournait après s'être baigné, ils allèrent au-devant de lui, l'embrassèrent, et le suivirent en s'entretenant à l'ordinaire avec lui. Au bout de la rue il y avait un détour qui menait à la prison. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de sa dignité, saisit Agis, et lui dit : *Agis, je vous mène aux éphores, afin que vous leur rendiez compte de votre conduite.* En même temps Démocharès, qui était grand et fort, lui jetant son manteau autour du cou, se mit à le traîner; et les autres le poussant par-derrière selon le complot fait entre eux, personne ne paraissant pour le secourir parce que la rue était déserte, ils le jetèrent dans la prison.

En même temps arrive Léonide avec grand nombre de soldats étrangers, et il environne la prison. Les éphores arrivent aussi; et, après avoir fait venir ceux des autres sénateurs qui étaient dans les mêmes sentiments qu'eux, ils interrogèrent Agis comme dans un jugement juridique, et lui ordonnèrent de se justifier sur ce qu'il avait voulu innover dans la république. Un

des éphores, feignant de lui ouvrir une voie pour se tirer de cette affaire criminelle, lui demanda s'il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. Il répondit qu'il n'avait été forcé par personne, mais que, plein d'admiration pour Lycurgue, et voulant l'imiter, il avait entrepris de remettre la ville dans le même état où ce législateur l'avait laissée. Le même éphore lui demanda s'il ne se repentait point de ce qu'il avait fait. Le jeune prince répondit *qu'il ne se repentirait jamais d'une entreprise si belle, si noble et si vertueuse, quand même il verrait la mort devant ses yeux.* Alors ils le condamnèrent à mort, et sur-le-champ ils ordonnèrent aux officiers publics de le mener dans la chambre de la prison où l'on étranglait ceux qui étaient condamnés.

Démocharès, voyant que les officiers de justice n'osaient mettre la main sur Agis, et que les soldats étrangers se détournaient et ne voulaient point prêter leur ministère à cette cruelle exécution, les accabla d'injures et de menaces, et traîna lui-même Agis dans le cachot. Déja le peuple savait qu'il était pris; déja on s'assemblait devant les portes de la prison, où il y avait un grand tumulte : déja toute la rue était éclairée d'un nombre infini de flambeaux; et la mère d'Agis, et son aïeule, étaient accourues remplissant tout de leurs cris, et priant que le roi des Spartiates eût au moins le privilége de se défendre et d'être jugé devant ses citoyens. Ce zèle du peuple ne fit qu'animer les meurtriers à hâter davantage l'exécution d'Agis, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si l'on donnait au peuple le temps de s'assembler.

Comme on le menait au lieu où il devait être étranglé, il vit un des exécuteurs, qui pleurait, et qui était

touché de son infortune. *Mon ami*, lui dit-il, *cesse de pleurer; car, périssant ainsi contre les lois et la justice, je suis plus heureux et plus digne d'envie que ceux qui m'ont condamné.* En finissant ce peu de paroles, il donna volontairement son cou au cordon.

En même temps Ampharès sortit à la porte; et Agésistrata s'étant d'abord jetée à ses genoux, il la releva, et lui dit qu'Agis n'avait à craindre aucune violence ni aucun mauvais traitement, et la pressa d'entrer, si elle voulait, dans la prison, pour voir son fils. Et comme elle demanda que sa mère pût entrer aussi avec elle, Rien n'empêche, dit Ampharès: et, les prenant l'une et l'autre, il les introduisit dans la prison; et, ayant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'exécuteur l'aïeule Archidamie la première, qui était une dame très-avancée en âge, et qui avait vieilli parmi ses citoyens avec autant ou plus de dignité, de réputation et d'estime, qu'aucune dame de son temps. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort à terre, et sa mère attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux exécuteurs à la détacher; et, l'ayant étendue auprès du corps de son fils de la manière la plus décente qu'elle put, elle la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle se jeta sur le corps de son fils; et, le baisant tendrement, elle lui dit: *Mon fils, c'est l'excès de ta douceur et de ton humanité, c'est le trop de circonspection et de ménagements qui t'a perdu, et qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout ce qui se disait et se passait, entra; et adressant la

parole à Agésistrata, il lui dit avec emportement : *Puisque vous avez su et approuvé les desseins de votre fils, vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots Agésistrata se levant, et courant au-devant du fatal cordon, *Au moins*, dit-elle, *que ceci puisse être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, et qu'on vit emporter les trois corps, l'indignation fut générale ; et l'on convenait que, depuis que les Doriens étaient établis dans le Péloponnèse, il ne s'y était rien fait de si atroce ni de si horrible. En effet, tous les crimes qui font le plus d'horreur à la nature se rencontrent ici, et dans des circonstances qui en augmentent infiniment la noirceur. Mais on peut dire que le meurtre du roi les réunit et les surpasse tous. Une exécution si barbare, malgré le respect que la nature même inspire aux peuples les plus féroces pour la personne sacrée des rois, est pour une nation une tache que toute la suite des siècles n'est pas capable d'effacer.

Plut. in Cleom. p. 805.

Agis ayant été exécuté, Léonide ne fit pas assez de diligence pour se saisir de son frère Achidamus, qui se sauva d'abord : mais il prit la femme de ce malheureux prince, qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'elle avait eu de lui, et l'obligea par force d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore en âge d'être marié : mais il ne voulait pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre ; car Agiatis, c'est ainsi qu'elle s'appelait, avait hérité de son père Gylippe de très-grands biens. D'ailleurs elle surpassait en beauté et en bonne grace toutes les autres dames grecques, et se distinguait encore davantage par sa sagesse et par sa vertu. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point

forcée à ce mariage : elle pria, elle conjura, mais tout fut inutile. Étant donc unie à Cléomène, elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide, mais beaucoup de bonté, de douceur et de complaisance pour son jeune mari, qui, dès le premier jour, avait conçu pour elle une estime et une affection qui ne se démentirent jamais. Il partageait même avec son épouse, par une sorte de sympathie, la tendre amitié qu'elle conservait pour Agis, et le plaisir qu'elle prenait à s'en souvenir; jusque-là que souvent il lui faisait raconter tout ce qui le regardait, et qu'il l'écoutait avec une grande attention quand elle lui expliquait les grands desseins et les grandes vues qu'il avait pour le gouvernement.

§ IV. *Cléomène monte sur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens, et remporte sur eux plusieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, et rétablit l'ancienne discipline. Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens et sur Aratus. Celui-ci appelle à leur secours Antigone, roi de Macédoine, qui leur fait remporter plusieurs victoires, et prend plusieurs places sur les ennemis.*

Plut. in Cleom. p. 805-811.

Cléomène avait beaucoup de grandeur d'ame, et une violente passion pour la gloire. Il n'était pas moins porté à la tempérance et à la simplicité qu'Agis; mais il n'avait pas, comme lui, une douceur excessive, accompagnée de timides précautions. La nature, au contraire, avait mêlé dans son tempérament une pointe et un aiguillon de vivacité impétueuse qui le poussait avec ardeur à tout ce qui lui paraissait beau et hon-

nête. Or, il ne trouvait rien de si beau que de commander à ses citoyens de leur bon gré et de leur propre consentement : mais il trouvait aussi qu'il n'était pas contraire à la gloire d'un sage gouvernement d'user de quelque violence pour réduire à ce qui est utile au bien public le petit nombre d'injustes qui s'y opposent pour leur intérêt particulier.

Il n'était point du tout content de l'état où il voyait Sparte. Tous les citoyens étaient amollis par la fainéantise et par les voluptés. Le roi même, content de vivre en paix, négligeait absolument les affaires. Personne n'étant touché du bien public, chaque particulier ne s'occupait que de ses intérêts et du soin d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Loin qu'on songeât à faire exercer les jeunes gens et à les former à la tempérance, à la patience et à l'égalité, il était très-dangereux seulement d'en parler, cela seul ayant été la cause de la mort d'Agis.

On dit aussi que Cléomène, encore jeune, avait entendu quelques discours de philosophie dans le temps que Sphérus, qui venait des bords du Borysthène, passa à Lacédémone, et s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes gens. Ce Sphérus était un des principaux disciples de Zénon le Citien [1]. La philosophie stoïcienne dont il faisait profession, propre à rehausser le courage et à inspirer des sentiments de grandeur, pouvait être dangereuse pour un esprit déja vif et impétueux par lui-même ; au lieu que, entée, pour ainsi dire, sur un caractère doux et modéré, elle pouvait lui être fort utile.

An. M. 3762.
Av. J.C. 242.
Après la mort de Léonide, qui ne survécut pas long-

[1] Il était ainsi appelé de Citium, ville de Cypre.

temps à la condamnation et à la mort d'Agis, son fils Cléomène lui succéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avait que le vain titre de roi; et que toute l'autorité était entre les mains des éphores, qui abusaient étrangement de leur pouvoir. Il songea dès-lors à changer le gouvernement: et comme il trouvait peu de personnes disposées à entrer dans ses vues, il crut que la guerre lui en faciliterait l'exécution; et il travailla à commettre sa ville avec les Achéens, qui heureusement avaient donné à Sparte quelques sujets de plainte.

Aratus avait pensé, dès le commencement de son administration, à faire une ligue de tous les peuples du Péloponnèse, persuadé que, s'il pouvait y réussir, ils n'auraient rien à craindre des ennemis du dehors, et c'était là l'unique but de sa politique. Tous les autres peuples avaient déja donné leur consentement, et il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens, et ceux de l'Arcadie qui étaient attachés au parti de Lacédémone. Aussitôt après la mort de Léonide, Aratus commença à harceler les Arcadiens, pour tâter le courage des Lacédémoniens, et pour faire connaître en même temps qu'il méprisait Cléomène comme un homme fort jeune et qui n'avait aucune expérience.

Dès que les éphores furent informés de cet acte d'hostilité, ils mirent leurs troupes en campagne sous la conduite de Cléomène. Elles n'étaient pas nombreuses, mais pleines de confiance et d'ardeur à cause du général qui les commandait. Les Achéens marchèrent contre lui avec vingt mille hommes de pied, et mille chevaux. Aristomaque avait pour-lors le commandement. Cléomène les rencontra près de Pallantium, ville d'Arcadie,

et leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de cette audace, ne voulut pas que le général hasardât ce combat, et il se retira ; ce qui lui attira de violents reproches de la part des siens, et de vives railleries de celle des ennemis qui n'étaient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléomène, qu'il en était tout fier parmi ses citoyens; et il les faisait ressouvenir d'un mot d'un de leurs anciens rois, qui disait *que les Lacédémoniens ne demandaient jamais combien les ennemis étaient, mais où ils étaient*. Il battit les Achéens dans une seconde rencontre : mais Aratus, profitant en habile capitaine de sa déroute même, alla d'abord se jeter sur Mantinée; et, avant que personne pût s'en douter, il se rendit maître de la ville, et y mit garnison.

Cléomène, de retour à Sparte, songea sérieusement à l'exécution de son grand dessein. Il eut assez de crédit pour faire revenir de Messène Archidamus, frère d'Agis, qui, étant de l'autre maison royale de Sparte, avait un droit incontestable à la couronne. Il était persuadé que l'autorité des éphores serait beaucoup plus faible quand le trône de Sparte serait rempli par ses deux rois, qui, étant bien unis, pourraient la contrebalancer. Mais malheureusement ceux qui étaient coupables de la mort de son frère Agis trouvèrent le moyen de l'assassiner [1].

Quelque temps après, Cléomène remporta encore un nouvel avantage sur les Achéens près de Mégalopolis, où Lysiade fut tué pour s'être attaché trop vivement à la poursuite des Lacédémoniens, qui d'abord

[1] Polybe marque que ce fut Cléomène lui-même qui le fit assassiner. (Liv. 5, p. 383 ; et liv. 8, p. 511.)

avaient été battus. Cette victoire fit un grand honneur au jeune roi, et augmenta beaucoup son crédit. Il avait communiqué son dessein à un petit nombre d'amis affidés, qui le servirent bien à propos. Quand il revint à Sparte, il avait concerté sa marche, de sorte qu'il devait y entrer dans le temps que les éphores seraient à table pour souper. Des gens commandés pour ce meurtre entrèrent, l'épée à la main, dans la salle où ils mangeaient, tuèrent quatre des éphores [1], et dix de ceux qui avaient pris les armes pour les secourir. Agésilas, qu'on avait laissé pour mort, se sauva. On ne fit plus de violence à personne, et c'en était bien assez.

Dès le lendemain, Cléomène fit afficher les noms de quatre-vingts citoyens qui devaient être bannis. Il ôta de la salle d'audience tous les siéges des éphores, excepté un seul où il devait être assis pour rendre la justice; et ayant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de la conduite qu'il avait tenue. Il représenta l'abus énorme que les éphores faisaient de leur pouvoir pour anéantir toute autorité légitime, pour chasser leurs rois, ou même pour les faire mourir sans aucune forme de justice, et pour menacer ceux qui desiraient de revoir dans Sparte le plus beau et le plus divin des gouvernements. Il ajouta qu'il était aisé de voir qu'il ne cherchait point son propre intérêt, mais uniquement celui des citoyens, en faisant revivre parmi eux l'égalité et la discipline que le sage Lycurgue y avait autrefois établies, et auxquelles Sparte devait toute sa gloire et toute sa réputation.

Après avoir ainsi parlé, il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-père Mégistone,

[1] Il y avait cinq éphores.

qui était fort riche, en fit de même. Après lui tous ses amis, enfin tous les autres citoyens, suivirent cet exemple, et tout le pays fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis, et promit de les rappeler dès que les affaires seraient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoyens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins, il leva quatre mille hommes de pied, et leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines, et à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, et non avec des courroies qui s'attachaient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfants, et travailla à rétablir la discipline appelée *laconique ;* à quoi le philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices et les repas reprirent leur ancien ordre et leur ancienne gravité, la plupart des citoyens embrassant volontairement cette façon de vivre sage, noble et réglée; et le reste, qui était en petit nombre, s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de *monarque*, et pour ne pas effaroucher les citoyens, il nomma son frère Euclidas roi avec lui. Et ce fut la première fois que les Spartiates eurent deux rois ensemble de la même famille.

Cléomène, se doutant bien que les Achéens et Aratus penseraient indubitablement qu'il n'oserait sortir de sa ville dans le mouvement et le trouble qu'y avaient excité les nouveautés qu'il venait d'introduire dans le gouvernement, crut que rien ne lui serait plus honorable ni plus utile que de faire voir à ses ennemis la bonne volonté des troupes à son égard, et en même temps l'affection de ses citoyens pour lui, et l'assu-

rance où il était que les nouveaux changements n'avaient point aliéné les esprits. Il se jeta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, et amassa un butin très-considérable. Au ravage des terres il ajouta l'insulte, faisant célébrer des jeux et représenter un spectacle pendant une journée entière presque sous les yeux des ennemis; non qu'il y prît aucun plaisir par lui-même, mais il faisait voir par ce trait de mépris et de bravade combien il se tenait assuré de les vaincre.

Quoiqu'il fût assez ordinaire pour-lors de voir à la suite des autres armées des troupes de comédiens, de farceurs, de danseuses, son camp était pur et net de pareilles dissolutions. Les jeunes gens passaient la plus grande partie de leur temps à s'exercer, et les vieillards à les former et à les instruire. Ils ne faisaient consister leurs délassements que dans des entretiens honnêtes, doux, familiers, qu'ils avaient soin d'égayer par des railleries fines et délicates, mais modestes, et jamais mordantes ni injurieuses. C'était la loi que le sage législateur de Sparte y avait établie pour les conversations.

Cléomène était lui-même comme le maître qui formait ainsi ses citoyens, moins par des discours que par son exemple, montrant dans sa vie simple, frugale, et qui n'avait rien au-dessus du moindre de ses sujets, un modèle sensible de sagesse et de tempérance. Et c'est ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choses qu'il fit en Grèce; car ceux que leurs affaires attiraient à la cour des autres rois n'admiraient pas tant leurs richesses et leur magnificence, qu'ils détestaient leur fierté et la hauteur avec laquelle ils trai-

taient ceux qui les approchaient. On n'avait point de pareils rebuts à essuyer à la cour de Cléomène. Avec un habit simple et très-commun, sans gardes, presque sans officiers, il donnait des audiences aussi longues qu'on le voulait, recevait tout le monde agréablement, ne rebutait jamais personne ; et par cet air affable et prévenant il se faisait généralement estimer, aimer et respecter. De quel côté trouve-t-on ici la vraie grandeur et le vrai mérite d'un roi ?

Sa table était aussi très-simple, très-frugale, et véritablement laconique. Il n'y avait point de musique ni de concert, et l'on n'en desirait point; sa conversation en tenait lieu. En effet, quand on sait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter. Il égayait le repas, tantôt en proposant quelque question curieuse et intéressante, tantôt en racontant quelque histoire agréable et utile, assaisonnant le tout d'un air enjoué et spirituel. Il trouvait peu de mérite et peu de gloire pour un roi, à ne pouvoir s'attacher les hommes que par l'appât des richesses et de la table; au lieu que de les gagner par l'attrait de la parole et par la douceur d'un commerce où règnent la franchise et la bonne foi, c'est ce qu'il jugeait une qualité vraiment royale.

An.M.3776. Av.J.C.228. Ce caractère affable et prévenant attachait les troupes à Cléomène, les remplissait d'ardeur pour son service, et par là les rendait en quelque sorte invincibles. Il enleva plusieurs places aux Achéens, ravagea les terres de leurs alliés, et s'avança près de Phères dans le dessein de leur donner bataille, ou de décrier Aratus comme un lâche qui avait fui le combat et livré tout leur plat pays au pillage. Les Achéens s'étant donc mis en campagne avec toutes leurs troupes, et s'étant campés

dans les terres de Dymes, Cléomène les y suivit, et, en les harcelant et les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, et fit grand nombre de prisonniers.

Ces grandes pertes abattirent fort le courage des Achéens. Ils craignaient tout de la part de Sparte, sur-tout si elle se fortifiait du secours des Étoliens comme le bruit en courait. Aratus, qui avait accoutumé d'être capitaine-général de deux années l'une, quand son tour revint, et qu'on l'eut élu, refusa la charge, et à sa place Timoxène fut nommé général. On blâma fort Aratus, et avec raison, lui qui était le pilote, d'avoir abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau dans un temps d'orage et de tempête où il aurait été convenable et glorieux de s'en saisir comme par force si l'on s'y était opposé, comme l'histoire en fournit plusieurs exemples, et de ne songer ainsi qu'à sauver l'état aux dépens même de sa vie; que, s'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il devait plutôt céder à Cléomène, qui était Grec et roi de Sparte, que d'appeler à son secours des étrangers, et de les rendre maîtres du Péloponnèse, comme nous verrons bientôt qu'il le fit. Mais la jalousie étouffe toutes les sages réflexions; c'est une maladie que la raison seule ne guérit point.

Plut. in Cleom. pag. 811; idem in Arato, pag. 1044.

Les Achéens, réduits à l'extrémité, sur-tout depuis la dernière bataille dont j'ai parlé, envoyèrent des ambassadeurs à Cléomène pour traiter de paix. Cléomène parut d'abord leur imposer des conditions trop dures: mais il envoya lui-même des ambassadeurs de sa part

An. M. 3777 Av. J.C. 227.

leur proposer seulement de lui accorder le généralat de la ligue achéenne ; que, pour le reste, il n'aurait aucun différend avec eux, et qu'il leur rendrait leurs prisonniers et leurs places. Les Achéens, très-disposés à recevoir la paix à ces conditions, prièrent Cléomène de se rendre à Lerne, où ils devaient tenir une assemblée générale pour conclure ce traité. Il s'était déja mis en chemin pour s'y rendre. Un accident imprévu qui lui arriva rompit l'entrevue ; et Aratus manœuvra ensuite pour empêcher que la négociation ne se renouât. Il crut qu'ayant eu la principale autorité dans la ligue des Achéens pendant trente-trois ans, il lui serait honteux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui et lui enlever toute sa gloire et sa puissance, et se mettre en possession d'un commandement qu'il avait acquis, augmenté et conservé pendant un si long temps. Ainsi il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposait : mais, comme les Achéens n'entraient point dans son sentiment parce qu'ils étaient effrayés de l'audace aussi-bien que du bonheur extraordinaire de Cléomène, et que d'ailleurs ils trouvaient très-juste et très-raisonnable le dessein des Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans l'état où il était anciennement, il eut recours à un moyen qui ne convenait à aucun des Grecs, mais qui était déshonorant pour un homme de son caractère et de son rang, c'était d'appeler à son secours Antigone, roi de Macédoine, et, par une suite inévitable, de le rendre maître de la Grèce.

Polyb. l. 2, p. 133-140.

Il n'avait pas oublié qu'Antigone avait de grands sujets d'être mécontent de lui ; mais il savait que les princes, à proprement parler, n'ont ni ami ni ennemi,

et qu'ils mesurent tout sur leur utilité et leur intérêt. Il ne voulait pas entrer à visage découvert dans cette négociation, ni la proposer comme de lui-même, parce que, si elle venait à mal réussir, toute la haine en tomberait sur lui, et que d'ailleurs c'était annoncer ouvertement aux Achéens qu'il désespérait absolument de leurs affaires, que de leur proposer d'avoir recours à leur ennemi déclaré. En habile et rusé politique, il couvrit ses vues, et marcha par des souterrains. La ville de Mégalopolis, comme la plus proche de Sparte, était aussi la plus exposée aux courses des ennemis; et elle était fort ennuyée de la guerre, d'autant plus que les Achéens, hors d'état de se défendre eux-mêmes, étaient aussi dans l'impuissance de la soutenir. Deux des citoyens de cette ville, Nicophane et Cercide, qu'Aratus avait gagnés, proposèrent, dans le conseil de la ville, de faire demander aux Achéens la permission d'implorer le secours d'Antigone; ce qui fut conclu sur-le-champ, et cette permission leur fut accordée. Ces deux mêmes citoyens furent députés pour en aller faire la proposition au roi. Aratus auparavant les avait bien instruits. Dans l'audience qu'ils eurent d'Antigone, après avoir touché légèrement ce qui regardait leur ville, ils insistèrent fortement, selon les instructions qu'ils avaient reçues, sur le danger extrême que le roi lui-même courrait si l'alliance dont on parlait entre les Étoliens et Cléomène avait lieu. Ils lui représentèrent que, si leurs forces réunies avaient contre les Achéens le succès qu'ils en attendaient, Cléomène, plein d'ambition comme il était, ne se bornerait pas sans doute à la seule conquête du Péloponnèse; qu'il était clair que ce prince aspirait à l'empire de toute la Grèce, et

qu'il n'y pouvait parvenir sans ruiner entièrement l'autorité des Macédoniens. Ils ajoutèrent qu'en cas que les Étoliens ne se joignissent point à Cléomène, les Achéens seraient en état de se soutenir eux seuls, et qu'ils n'importuneraient point le roi pour lui demander du secours ; mais que, si la fortune leur était peu favorable, et que la jonction des deux peuples se fît, ils le priaient de ne pas voir d'un œil indifférent la ruine des Péloponnésiens, qui pourrait avoir pour lui-même de fâcheuses conséquences. Ils ne manquèrent pas d'insinuer qu'Aratus entrerait dans toutes ses vues, et lui donnerait, dans le temps, des gages assurés de sa fidélité et de ses bonnes intentions.

Antigone goûta fort toutes les raisons des députés, et il saisit avec joie et empressement l'occasion qu'on lui offrait d'entrer dans les affaires de la Grèce. On a pu remarquer que ç'avait toujours été là la politique des successeurs d'Alexandre, qui tous, en se déclarant rois, avaient converti tout le gouvernement en monarchie. Ils avaient un intérêt pressant de s'opposer à tous les états qui conservaient quelque inclination pour la liberté et pour le gouvernement populaire ; et partout où ils n'étaient pas assez puissants pour l'éteindre entièrement, ils cherchaient au moins à l'affaiblir et à le mettre dans l'impuissance de rien entreprendre de grand, en semant la division parmi les républiques et les peuples libres, et en les commettant les uns contre les autres, afin de leur devenir nécessaires, et d'empêcher qu'en se réunissant ils ne secouassent le joug
Lib. 2, p. 131. des Macédoniens. Polybe, en parlant de l'un de ces princes, marque, en termes formels [1], qu'il payait de

[1] Δημήτριός ἦν αὐτοῖς (μονάρχοις) οἱονεὶ χορηγὸς καὶ μισθοδότης.

grosses pensions à divers tyrans de la Grèce qui étaient les ennemis déclarés de la liberté.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Antigone se prête si facilement ici à la prière et aux demandes des Mégalopolitains. Il leur écrivit une lettre obligeante, dans laquelle il leur promettait du secours, supposé que les Achéens y consentissent. Les habitants de Mégalopolis, charmés de l'heureux succès de leur négociation, envoyèrent sur-le-champ les deux mêmes députés à l'assemblée générale des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigone, et pour les presser de le mander au plus tôt, afin de remettre leurs intérêts entre ses mains.

Aratus se félicitait lui-même en secret d'avoir conduit si habilement et si heureusement son intrigue, et de voir qu'Antigone ne paraissait pas malintentionné à son égard, comme il avait lieu de le craindre. Il souhaitait dans le fond n'avoir pas besoin de son secours ; mais, si la nécessité obligeait d'y recourir, il ne voulait pas qu'on pût lui attribuer cette résolution, mais qu'elle parût venir des Achéens mêmes sans qu'il y eût aucune part.

Quand les députés de Mégalopolis furent arrivés dans l'assemblée, ils y firent lecture de la lettre d'Antigone, et rendirent compte de la manière obligeante dont il les avait reçus, des marques d'estime et d'affection qu'il avait données à l'égard des Achéens, et des offres avantageuses qu'il leur avait faites. Ils finirent par demander, et cela au nom de leur ville, qu'il plût aux Achéens d'inviter Antigone à venir au plus tôt dans leur assemblée ; et il parut que tout le monde penchait vers cet avis. Aratus alors se leva et prit la

parole. Après avoir fait valoir extrêmement la bonne volonté du roi et loué le sentiment de l'assemblée, il représenta que rien n'obligeait encore de se presser: qu'il était de l'honneur de la république de tâcher de soutenir et de terminer par elle-même ses guerres; que si, par quelque fâcheux accident, elle se voyait hors d'état de le faire, il serait assez temps pour-lors d'avoir recours à ses amis. Cet avis fut généralement approuvé, et il fut conclu que les Achéens n'emploieraient que leurs seules forces pour soutenir la guerre présente.

An. M. 3778. Av. J.C. 226. Plut. in Cleom. p. 814, 815; idem in Arato, pag. 1047.

Elle leur réussit fort mal. Cléomène s'empara d'un grand nombre de villes[1] du Péloponnèse, dont Argos était la plus considérable; et enfin il se rendit maître aussi de Corinthe, mais non pas de la citadelle. Alors il n'y eut plus lieu de délibérer dans le conseil des Achéens. Antigone fut appelé; et il fut résolu qu'on lui livrerait la citadelle de Corinthe, sans quoi il ne se serait jamais engagé dans cette expédition: car il lui fallait une place de sûreté; et il n'y en avait point qui lui convînt comme celle-ci, tant à cause de son heureuse situation entre deux mers que pour les fortifications de sa citadelle, qui la rendaient presque imprenable. Aratus envoya son fils à Antigone parmi les autres ôtages. Ce prince, sans perdre de temps, s'avança à grandes journées avec son armée, qui était de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux. Aratus, avec les principaux officiers de la ligue, alla par mer au-devant d'Antigone jusqu'à la ville de Péges, à l'insu des ennemis. Dès qu'Antigone fut averti qu'il arrivait en per-

An. M. 3779. Av. J.C. 225.

[1] Caphyes, Pellène, Phénée, Phlionte, Cléones, Épidaure, Hermione, Trézène.

sonne, il s'avança, et lui rendit tous les honneurs possibles, comme à un capitaine d'un rang et d'un mérite distingués.

Cléomène ne jugea pas à propos de s'arrêter à défendre le passage de l'isthme, et crut qu'il était plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées et de fortes murailles les pas des montagnes Oniennes[1], et de harceler les ennemis par de fréquentes attaques, plutôt que de hasarder la bataille contre des troupes très-exercées et très-aguerries. Par cette conduite, il réduisit Antigone à une grande extrémité; car il n'avait pas fait grande provision de vivres, et il n'était pas facile de forcer ces passages, que Cléomène défendait. Antigone, dans cet embarras, ne trouva d'autre expédient que de se rendre au promontoire d'Hérée, et de faire passer de là son armée par mer à Sicyone; ce qui demandait beaucoup de temps, et de grands préparatifs qui n'étaient pas aisés à faire.

Comme il était dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venaient d'Argos par mer pour lui apprendre que les Argiens s'étaient révoltés contre Cléomène, et que déja ils assiégeaient la citadelle. Aratus, prenant d'Antigone quinze cents soldats, se rendit par mer à Épidaure. AN.M.3780. AV.J.C.224.

Cléomène, informé de ces nouvelles vers les neuf ou dix heures du soir, détacha sur-le-champ Mégistone avec deux mille soldats pour marcher en toute diligence vers Argos au secours des siens. Pour lui, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigone, et à

[1] C'étaient des montagnes qui s'étendaient depuis les rochers Scironides sur le chemin de l'Attique, jusqu'à la Béotie et au mont Cythéron. (STRAB. lib. 8, p. 380.)

rassurer les Corinthiens en leur faisant entendre que ce qui venait d'arriver à Argos n'était qu'une légère émotion causée par un petit nombre de mutins que l'on réduirait sans peine. Mais, après que Mégistone, entré dans Argos, y eut été tué en combattant, et que la garnison des Lacédémoniens, fort pressée, et ne pouvant presque plus résister, lui eut envoyé divers courriers pour lui demander un prompt secours, alors, craignant que, si les ennemis venaient à se rendre maîtres d'Argos et à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril, et ne missent le siége devant Sparte même, qu'ils trouveraient vide et sans défense, il leva son camp, et partit de Corinthe avec toute son armée.

Il ne se fut pas plus tôt éloigné de cette place, qu'Antigone y entra et y mit une bonne garnison. Cléomène arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de son approche, se saisit de quelques quartiers avec des échelles, et mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis : mais, Aratus y étant entré de son côté, et le roi Antigone ayant paru de l'autre avec toutes ses forces, Cléomène se retira à Mantinée.

Pendant qu'il était en marche, il reçut le soir même à Tégée des courriers de Lacédémone qui lui apportaient une nouvelle à laquelle il ne fut pas moins sensible qu'à tous ses autres malheurs. Ils lui annoncèrent la mort de sa femme Agiatis, dont il n'avait pas la force de se tenir éloigné une campagne entière dans le temps même de ses plus heureuses expéditions ; mais il faisait souvent des voyages à Sparte pour la voir, à cause de l'amour et de l'estime qu'il avait pour elle. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de

Sparte, où il arriva de bonne heure; et, après avoir donné quelques moments à sa douleur dans sa maison avec sa mère et ses enfants, il reprit incontinent le soin des affaires publiques.

En ce temps-là Ptolémée, qui lui promettait du secours, lui envoya demander pour ôtages sa mère et ses enfants. Cléomène fut assez long-temps sans oser déclarer à sa mère cette demande du roi d'Égypte; et étant allé souvent chez elle pour lui en parler, lorsqu'il était sur le point d'ouvrir la bouche, il n'en avait pas la force, et se taisait. Sa mère, voyant son embarras, entra dans quelque soupçon; car les mères sont bien clairvoyantes sur l'article de leurs enfants. Elle demanda à ceux qui vivaient avec lui dans le plus étroit commerce si son fils ne desirait pas quelque chose d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin, Cléomène s'étant enhardi, et lui ayant expliqué la chose comme elle était, elle se prit à rire. « Quoi! mon fils, lui dit-elle, « c'est donc là ce que vous n'osiez me découvrir? Eh! « que ne nous jetez-vous au plus tôt dans un vaisseau, « et que ne m'envoyez-vous, sans différer, par-tout « où vous croirez que mon corps pourra être utile à « Sparte, avant que la vieillesse vienne le détruire et « le consumer dans l'inaction et dans la langueur? » Quand tout fut prêt pour le voyage, Cratésiclée (c'était le nom de la mère de Cléomène), sur le point de monter dans le vaisseau, tira son fils à part, et le mena seul dans le temple de Neptune. Là elle le tint long-temps embrassé; et, le baisant tendrement, le visage baigné de pleurs, elle lui recommanda la liberté et l'honneur de sa patrie. Comme elle sentit qu'il était si ému et si attendri, qu'il fondait aussi en larmes, elle

lui dit : « Allons, roi de Lacédémone, essuyons nos « larmes, afin que, quand nous sortirons de ce temple, « personne ne nous voie pleurer ni rien faire d'indigne « de Sparte; car cela seul est en notre puissance, et « les événements sont entre les mains de Dieu. » Après avoir ainsi parlé, elle rassura son visage, s'en alla au vaisseau tenant son petit-fils, et commanda au pilote de partir sans différer.

En arrivant en Égypte elle apprit que Ptolémée recevait des ambassadeurs d'Antigone, et qu'il écoutait ses propositions; et d'un autre côté elle eut nouvelles que son fils Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure avec eux un traité, n'osait terminer cette guerre sans le consentement de Ptolémée, à cause de sa mère qui était en son pouvoir. Elle lui manda de faire hardiment et sans balancer tout ce qui lui paraîtrait utile et glorieux pour Sparte, et de ne pas craindre toujours Ptolémée pour une vieille femme et pour un enfant. Voilà les sentiments dont les femmes même se piquaient à Sparte.

An. M. 3781. Av. J.C. 223. Polyb. l. 2, pag. 149. Plut. in Cleom. p. 815-817; id. in Arato, pag. 1048.

Cependant Antigone, s'étant rendu maître de Tégée, de Mantinée, d'Orchomène, et de plusieurs autres villes, Cléomène, réduit à défendre la Laconie seule, affranchit tous les Ilotes qui furent en état de donner cinq mines, c'est-à-dire deux cent cinquante livres [1]. De cette contribution il ramassa jusqu'à cinq cents talents [2], et arma à la macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les opposer au corps des Leucaspides d'Antigone. Il forma ensuite une entreprise, à laquelle certainement on ne devait pas s'attendre. La ville de Mé-

[1] 425 fr. — L.

[2] Cinq cent mille écus. = 2,750,000 fr. — L.

galopolis était en ce temps-là très-considérable, et elle ne cédait à Sparte même, ni en grandeur, ni en puissance. Il songea à brusquer cette place et à l'emporter d'emblée. Antigone avait envoyé la plus grande partie de ses troupes en quartier d'hiver dans la Macédoine, et était demeuré à Égium dans l'assemblée des Achéens afin d'y prendre des mesures avec eux pour la campagne prochaine. Cléomène supposait, et sa conjecture n'était pas mal fondée, que la garnison de la ville n'était pas bien forte, qu'elle serait peu sur ses gardes, ne craignant aucune insulte de la part d'un ennemi aussi faible que lui, et que, pour peu qu'il fît de diligence, il mettrait Antigone, qui en était actuellement éloigné de trois journées de chemin, hors d'état de la secourir. La chose arriva comme il l'avait projetée. Étant arrivé de nuit, il escalada les murs, et se rendit maître de la ville presque sans résistance. La plupart des habitants se retirèrent à Messène avec leurs femmes et leurs enfants avant qu'on pût penser à les poursuivre. Antigone n'apprit cet accident que lorsqu'il n'était plus possible d'y apporter du remède.

Cléomène, par une générosité qui a peu d'exemples, envoya un héraut à Messène pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendait leur ville, à condition qu'ils renonceraient à la ligue des Achéens, et qu'ils deviendraient amis et confédérés de Sparte. Quelque avantageuse que fût cette offre, ils ne purent se résoudre à l'accepter, et ils aimèrent mieux être privés de leurs terres, des tombeaux de leurs pères, de leurs temples, en un mot de tout ce qu'ils avaient de plus cher et de plus précieux dans la vie, que de violer la foi qu'ils avaient jurée à leurs alliés. Le fa-

meux Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, et qui se trouvait actuellement à Messène, ne contribua pas peu à leur faire prendre une si généreuse résolution. S'attendrait-on à trouver une telle grandeur d'ame et une telle noblesse de sentiments dans la lie de la Grèce? car on peut bien appeler ainsi le temps dont nous parlons ici, en le comparant à ces beaux siècles de la Grèce unie et triomphante, où l'éclat de ses victoires était effacé par celui de ses vertus.

Le refus des Mégalopolitains mit Cléomène en fureur. Jusqu'au moment de leur réponse, non-seulement il avait épargné la ville, mais il l'avait conservée avec tant de soin, qu'aucun soldat n'avait osé y faire le moindre désordre. Mais il entra pour-lors dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoya à Sparte les statues et les tableaux, et, après avoir détruit et rasé la plus grande partie des murailles et des quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte avec ses troupes. La désolation de cette ville causa une extrême douleur aux Achéens, et ils se reprochaient comme un crime de n'avoir pu secourir de si fidèles alliés.

Ils reconnurent bientôt qu'en appelant Antigone ils s'étaient donné un maître, et un maître impérieux, qui leur faisait acheter au prix de leur liberté le secours qu'il leur donnait. Il leur fit passer un décret qui portait qu'on n'écrirait à aucun roi, et qu'on n'enverrait aucune ambassade, sans sa permission. Il les obligea à nourrir et à soudoyer la garnison qu'il tenait dans la citadelle de Corinthe, c'est-à-dire qu'ils payaient eux-mêmes leurs propres liens, car c'était cette

citadelle qui les tenait en bride. Ils se livrèrent si bassement à la servitude, qu'ils en vinrent jusqu'à faire des sacrifices, des libations et des jeux en l'honneur d'Antigone. Aratus lui-même ne fut pas plus ménagé. Antigone releva dans Argos toutes les statues des tyrans qu'Aratus avait abattues, et abattit celles qu'on avait érigées à ceux qui avaient surpris la citadelle de Corinthe, hors une seule, qui était celle d'Aratus même. Et quelques prières que celui-ci fît au roi, il ne put jamais l'en empêcher. Il voyait avec une peine extrême tout ce qui se passait, mais il n'était plus le maître, et il payait la juste peine d'en avoir donné un à sa patrie et à lui-même. Après qu'Antigone eut pris Mantinée, et que par une barbare inhumanité il en eut tué ou vendu tous les citoyens, il abandonna cette ville aux Argiens pour la repeupler, et chargea de cette commission Aratus, qui eût la lâcheté de donner à la ville nouvellement repeuplée le nom[1] de celui qui s'en était montré le plus cruel ennemi : triste mais salutaire exemple, qui montre que, quand une fois on a pris l'esprit de servitude, on se voit tous les jours forcé de descendre plus bas, sans savoir où s'arrêter.

C'est un crime qu'on ne peut pardonner à Aratus, et que nulle autre qualité, nulle belle action ne peut couvrir, d'avoir travaillé lui-même à mettre sa république dans les fers, et cela par jalousie pour Cléomène son rival, dont il ne put souffrir la gloire et la supériorité que donnait à ce jeune prince l'heureux succès de est armes. Car enfin, dit Plutarque, que demandait Cléomène aux Achéens pour leur accorder la paix, si-

[1] Antigonée.

non d'être élu leur général? Encore était-ce dans la vue de combler de bienfaits les villes, et de leur assurer la jouissance de leur liberté, en reconnaissance de ce grand honneur et d'un si glorieux titre. Or, continue toujours Plutarque, s'il fallait nécessairement choisir entre Cléomène et Antigone, c'est-à-dire entre un Grec et un Barbare, car les Macédoniens étaient regardés et traités de la sorte; maître pour maître, le dernier citoyen de Sparte n'était-il pas préférable au premier des Macédoniens, du moins pour quiconque sait faire cas de l'honneur et de la noblesse des Grecs? La jalousie étouffa tous ces sentiments dans Aratus, tant il est difficile de voir d'un œil tranquille un mérite supérieur!

Pour ne pas paraître le céder à Cléomène, et pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un roi de Sparte, et un roi qui venait d'y rétablir l'ancienne discipline, portât parmi ses titres celui de capitaine-général des Achéens, il appelle un étranger, dont il s'était autrefois déclaré l'ennemi mortel : il remplit le Péloponnèse des mêmes Macédoniens qu'il se glorifiait d'en avoir chassés dans sa jeunesse; il se jette à leurs pieds, et avec lui toute l'Achaïe, pour exécuter les ordres de leurs satrapes : enfin, d'homme libre qu'il était, devenu un lâche et servile adulateur, il a la bassesse d'offrir des sacrifices à Antigone, de paraître à la tête d'une procession couronné de fleurs, de chanter des hymnes en son honneur, traitant de dieu un homme, non-seulement mortel, mais qui portait la mort dans son sein et tombait déja en pourriture. Il était près de périr de phthisie. Cependant Aratus avait d'ailleurs beaucoup de mérite, et s'était montré un très-grand

beaucoup de mérite, et s'était montré un très-grand personnage et très-digne de la Grèce. On reconnaît ici, dit Plutarque, un déplorable effet de la fragilité humaine, laquelle, au milieu de tant de rares et d'excellentes qualités, ne peut former le modèle d'une vertu qui soit exempte de tout blâme.

Nous avons déja remarqué qu'Antigone avait envoyé ses troupes dans la Macédoine en quartier d'hiver. Dès que le printemps fut venu, Cléomène forma une entreprise pleine de témérité et de folie, au jugement du vulgaire, mais, dit Polybe, bon juge en ces matières, bien entendue et pleine de sagesse. Sachant que les Macédoniens étaient dispersés dans leurs quartiers, et qu'Antigone passait l'hiver à Argos avec ses amis, et n'avait avec lui qu'un très-petit nombre de soldats étrangers, il fit une irruption dans les terres d'Argos pour les ravager. Il pensait en lui-même qu'il arriverait de ces deux choses l'une : que, si Antigone, piqué de honte, hasardait le combat, il serait certainement battu ; ou que, s'il refusait de combattre, il se perdrait de réputation dans l'esprit des Achéens, et qu'au contraire les troupes spartaines en deviendraient plus fières et plus hardies. Cela ne manqua pas d'arriver ; car, comme il faisait le dégât dans tout le pays, les Argiens, très-fâchés et perdant patience, s'assemblaient à la porte du roi avec plaintes et murmures, le pressant de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillants que lui. Mais Antigone, en capitaine prudent et sage, persuadé que la honte consistait, non à s'entendre dire des injures, mais à s'exposer témérairement et sans raison, et à abandonner le parti le plus sûr pour se livrer au hasard, refusa de sortir, et

Plut. in Cleom. p. 816, 817. Polyb. l. 2, pag. 149.

demeura ferme dans sa première résolution de ne point combattre. Cléomène mena donc ses troupes jusqu'au pied des murailles d'Argos, et, après avoir impunément et sans aucune crainte saccagé et ruiné tout le plat pays, il reprit le chemin de Sparte.

Cette expédition lui fit grand honneur, et arracha de la bouche même de ses ennemis cet aveu et cette louange, que Cléomène était un excellent général, très-digne et très-capable de conduire les affaires les plus grandes et les plus difficiles. En effet, d'avoir résisté avec les forces d'une seule ville à toute la puissance des Macédoniens, à tout le Péloponnèse, malgré les fonds immenses qui leur étaient fournis par le roi, et de n'avoir pas seulement conservé la Laconie entière et hors d'insulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir ravagées, et de leur avoir pris de si grosses villes, ce n'est pas l'effet d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune. Mais un malheur l'empêcha de rétablir Sparte dans son ancienne puissance, comme la suite va le faire voir.

§ V. *Célèbre bataille de Sélasie, gagnée par Antigone contre Cléomène : celui-ci se retire en Égypte. Antigone se rend maître de Sparte et la traite avec bonté; mort de ce prince : Philippe, fils de Démétrius, lui succède. Mort de Ptolémée Évergète ; Ptolémée Philopator lui succède. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes ; magnifique générosité des princes et des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avait souffertes : sort du fameux colosse.*

AN. M. 3781. Av. J.C. 223. Polyb. l. 2, p. 150-154. Plut. in Cleom. p. 818, 819; id. in Phil. pag. 358.

Dès que l'été fut venu, les Macédoniens et les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigone se mit à la tête de son armée, et s'avança vers la Laconie. Son armée montait à vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux : celle de Cléomène n'était en tout que de vingt mille hommes. Dans l'attente où il était de cette irruption, il avait fortifié tous les passages par des corps détachés, des fossés et des abatis d'arbres, et s'était campé à Sélasie. Il conjecturait, sur de bonnes raisons, que ce serait par là que les ennemis s'efforceraient d'entrer dans le pays ; en quoi il ne fut pas trompé. Deux montagnes forment ce défilé ; l'une s'appelle l'*Éva*, et l'autre l'*Olympe*. Le fleuve Œnus coule entre les deux, et sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène, ayant fait au pied de ces montagnes un bon retranchement, posta sur le mont Eva son frère Euclidas à la tête des alliés, et se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens et les étrangers ; au bas, le long du fleuve, des deux côtés, il plaça de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigone, en arrivant, voit que tous les passages étaient fortifiés, et que Cléomène, en prenant ses postes, n'avait rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer et de se défendre ; qu'enfin la disposition de son camp était aussi avantageuse que les approches en étaient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter une attaque et d'en venir si tôt aux mains. Il fit camper à peu de distance et se couvrit d'une petite rivière [1] ; il resta là pendant quelques jours à reconnaître la situation des différents postes, et les dispositions des peuples qui composaient l'armée ennemie : quelquefois il faisait mine d'avoir certains desseins, et tenait en suspens les ennemis sur ce qu'il devait exécuter ; mais ils étaient par-tout sur leurs gardes, et tous les côtés étaient également hors d'insulte. Enfin, de part et d'autre, on prit le parti d'en venir à une bataille décisive.

On ne comprend pas comment Cléomène, posté avantageusement comme il était, inférieur d'un tiers aux ennemis pour le nombre des troupes, ayant par ses derrières une communication libre avec Sparte, qui pouvait lui envoyer des vivres, se détermina sans nécessité à donner une bataille qui devait décider du sort de Sparte.

Mais Polybe semble en insinuer la cause. Il remarque que Ptolémée avait fait dire à Cléomène qu'il ne lui enverrait plus de secours d'argent, et qu'il l'avait fort exhorté à s'accommoder avec Antigone. Or Cléomène n'avait plus de fonds pour cette guerre ; il était fort en arrière pour la paie des étrangers, et il avait beaucoup

[1] Le Gorgyle.

de peine à entretenir ses propres troupes : c'est sans doute ce qui le détermina à hasarder ce combat.

Quand les signaux eurent été donnés de part et d'autre, Antigone fit marcher contre ceux qui étaient au mont Eva les Macédoniens et les Illyriens mêlés alternativement par bataillons. La seconde ligne était d'Acarnaniens et de Crétois; derrière eux étaient deux mille Achéens, tenant lieu de corps de réserve. Il rangea sa cavalerie sur la rivière pour l'opposer à la cavalerie ennemie, et la fit soutenir de mille piétons achéens et d'autant de mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers armés à la légère et les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étaient à la première ligne. La phalange macédonienne suivait partagée en deux, une partie doublée sur l'autre, parce que le terrain ne lui permettait pas de s'étendre sur un plus grand front.

Le choc commença par le mont Eva. Les armés à la légère, qui d'abord avaient été postés pour couvrir et pour soutenir la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des cohortes achéennes n'étaient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçaient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés et dans un grand péril, menacés en même temps de front par Euclidas, qui était en haut, et chargés en queue par les étrangers, qui donnaient avec fureur. Philopémen était avec ses citoyens dans la cavalerie d'Antigone, soutenue par les Illyriens; ils avaient ordre de demeurer dans leur poste sans branler, jusqu'à ce qu'on eût donné un certain signal. Philopémen voyait qu'il n'était pas difficile de tomber sur cette infanterie légère d'Euclidas et de

la renverser, et que c'était là le moment de le faire. Il en dit d'abord son avis aux officiers du roi qui commandaient la cavalerie ; ils ne daignèrent pas seulement l'écouter, par la raison qu'il n'avait jamais commandé et qu'il était fort jeune, et le traitèrent de visionnaire. Il ne se rebuta point; et, seul avec ses citoyens qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite, et en fit un grand carnage.

Par cette manœuvre, les Macédoniens et les Illyriens, débarrassés de ce qui les arrêtait, montèrent hardiment et avec confiance aux ennemis. Euclidas avait à combattre une phalange, dont toute la force consistait dans l'union étroite de ses parties, dans le serrement de ses rangs, dans la roideur égale de ses piques hérissées et multipliées, dans l'impétuosité uniforme de ce corps massif, qui par son poids renversait et accablait tout ce qui s'opposait à sa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile capitaine serait descendu, avec ses troupes moins pesantes et moins embarrassées, fort loin au-devant de cette phalange : il l'aurait été attaquer dès qu'elle commençait à monter ; il l'aurait harcelée de toutes parts ; et, aidé des inégalités de la montagne et de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il aurait cherché à l'entamer par quelque endroit, et à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille ; et en même temps il aurait reculé peu-à-peu et regagné ainsi le haut de la montagne, à mesure qu'elle s'avançait. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle attendait de la qualité de ses armes, et de la disposition de ses gens, profi-

tant de la commodité du poste qu'il occupait, il les aurait facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, se flattant que la victoire ne pouvait lui manquer, et croyant apparemment qu'on ne pouvait laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide et escarpée, il resta sur le sommet : mais, comme il ne s'était pas réservé assez de terrain pour faire un mouvement en arrière, et pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venait fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas long-temps la pesanteur de l'armure et l'ordre de bataille de cette infanterie illyrienne, qui s'était aussitôt formée sur la hauteur et mise en état de combattre ; et Euclidas, qui n'avait de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bientôt renversé.

Pendant ce temps-là la cavalerie était aux mains. Celle des Achéens se battait vivement, et sur-tout Philopémen, parce que cette bataille devait décider de la liberté de leur république. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui; et, combattant à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses. Cette blessure n'était point mortelle, et elle n'eut point de suites.

Au mont Olympe, les deux rois firent commencer le combat par les troupes armées à la légère, et par les étrangers, dont ils avaient chacun environ cinq mille. Comme l'action se passait sous les yeux des deux rois et des deux armées, ces troupes s'y signalèrent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre

rang, ils se battaient avec la dernière opiniâtreté. Cléomène, voyant que son frère avait été mis en fuite, et que la cavalerie qui était dans la plaine commençait à plier, craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous les côtés, et se crut obligé de renverser tous les retranchements de son camp, et d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes ayant donné aux soldats armés à la légère le signal de se retirer de l'espace qui était entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part et d'autre, changeant leurs piques de main, et commencent à charger. L'action fut vive : tantôt les Macédoniens reculaient pressés par la valeur des Lacédémoniens ; tantôt ceux-ci étaient repoussés par la pesanteur de la phalange macédonienne : enfin les troupes d'Antigone, s'avançant piques serrées et baissées, et tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassèrent de leurs retranchements ; ce fut une déroute générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués ; le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte. Plutarque assure que la plupart des troupes étrangères périrent à cette bataille, et que de six mille Lacédémoniens il ne s'en sauva que deux cents.

On peut dire qu'Antigone, en un certain sens, fut redevable de cette victoire au courage et à la prudence du jeune Philopémen. La résolution hardie qu'il prit d'aller avec sa troupe seule attaquer l'infanterie légère des ennemis donna lieu à la déroute de l'aile commandée par Euclidas, et celle-ci entraîna la déroute du

reste de l'armée. Cette action, entreprise par un smple capitaine de cavalerie, non-seulement sans ordre, mais malgré les officiers supérieurs, et contre l'ordre même du général, paraît contraire aux règles; mais il en est une supérieure à tout, qui est le salut de l'armée. Si le général eût été présent, il aurait lui-même ordonné ce mouvement; un moment de délai pouvait en faire manquer le succès. Il paraît bien qu'Antigone en jugea ainsi; car, après la bataille, faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre, qui commandait sa cavalerie, pourquoi il avait chargé avant le signal, contre l'ordre qu'il avait donné. Alexandre ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un jeune officier de Mégalopolis qui avait commencé contre ses ordres, Antigone lui dit : *Ce jeune homme, en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand capitaine; et vous, capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Sparte, dans ce désastre, fit paraître cette ancienne fermeté et cet ancien courage qui semblent tenir un peu de la férocité, et qui, dans tous les temps, ont distingué ses citoyens. Nulle femme ne pleura la perte de son mari. Les vieillards louaient la mort de leurs enfants ; les enfants félicitaient leurs pères qui avaient été tués dans le combat; tous déploraient leur propre sort de n'avoir pu sacrifier leur vie à la liberté de la patrie. Ils ouvraient leurs maisons à ceux qui revenaient de l'armée couverts de blessures, et en prenaient un soin particulier, leur fournissant avec empressement tout ce qui leur était nécessaire. Il n'y eut nul trouble, nulle confusion dans la ville; chacun était plus occupé à pleurer les maux publics que les siens particuliers.

Cléomène, arrivé à Sparte, conseilla à ses citoyens

de recevoir Antigone, et leur dit qu'en quelque état qu'il se trouvât, s'il pouvait faire quelque chose qui fût utile à Sparte, il le ferait avec un très-grand plaisir. Étant ensuite entré dans sa maison, il ne voulut ni boire, quoiqu'il eût grand soif, ni s'asseoir, quoiqu'il fût très-las; mais, s'appuyant tout armé sur une colonne, la tête sur le coude, après avoir repassé en lui-même pendant quelque temps les divers partis qu'il pouvait prendre, il sortit tout d'un coup, et alla avec ses amis au port de Gythium, et, s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'il avait fait préparer, il fit voile vers l'Égypte.

Un Spartiate lui ayant représenté vivement les tristes suites du voyage qu'il méditait en Égypte, et la honte qu'il y aurait pour un roi de Sparte d'aller ramper bassement devant un prince étranger, l'exhorta fortement à prévenir ces justes reproches par une mort volontaire et glorieuse, et à se justifier par là auprès de ceux qui étaient morts dans les champs de Sélasie pour la liberté de Sparte. « Tu te trompes, lui répondit Cléomène, de croire qu'il y ait de la force et du courage à affronter la mort par la crainte d'une fausse honte, ou par le desir d'une vaine louange; dis plutôt que c'est faiblesse et lâcheté. Il faut que la mort que l'on choisit ne soit pas la suite d'une action, mais une action [1], n'y ayant rien de plus honteux que de ne vivre et de ne mourir que pour soi-même. Pour moi, je tâcherai d'être utile à ma patrie jusqu'au

[1] C'était un principe chez les Anciens, que la mort des hommes d'état ne devait pas être inutile à la république, ni oisive, mais une suite de leur ministère, et une de leurs plus importantes actions. » (Plut. in *Lycurgo*, p. 57.)

« dernier soupir ; quand cette espérance nous man-« quera, alors il nous sera aisé de mourir, si nous en « avons tant d'envie. »

A peine Cléomène était-il parti, qu'Antigone arriva dans Sparte, et s'en rendit maître. Il parut la traiter non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avait fait la guerre non aux Spartiates, mais à Cléomène, dont la fuite avait satisfait et désarmé sa colère. Il ajouta qu'il serait glorieux pour son nom que l'on dît dans la postérité que Sparte avait été sauvée par le prince qui seul avait eu le bonheur de la prendre. Il appelait avoir sauvé Sparte, d'avoir aboli tout ce que le zèle de Cléomène avait fait pour le rétablissement des anciennes lois de Lycurgue; et c'est ce qui causa sa ruine. Sparte perdit tout par la défaite et par la retraite forcée de Cléomène. Une journée ruina ces heureux commencements de puissance et de gloire, et lui ôta même l'espérance de pouvoir jamais se rétablir dans son ancienne splendeur et dans sa première autorité, qui ne pouvaient plus subsister, dès qu'on lui interdisait l'usage de ses anciennes coutumes et de ses lois qui en avaient été le fondement. La corruption reprit son cours, et se fortifia de plus en plus jusqu'à son entière décadence, qui ne tarda pas long-temps. On peut dire que les vues et les entreprises hardies de Cléomène furent les derniers efforts d'une liberté expirante.

An. M. 3781. Av. J.C. 223. Plut. in Cleom. pag. 819. Polyb. l. 2, pag. 155. Justin. l. 28, cap. 4.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre était allumée dans la Macédoine, et que les Barbares faisaient un dégât horrible dans tout le pays. Si cette nouvelle était arrivée trois jours plus tôt, Cléomène aurait été sauvé. Antigone était déja attaqué d'une

grande maladie, qui dégénéra enfin en une phthisie totale, par un catarrhe général sur tout son corps, qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne se laissa pourtant point abattre au mal, et il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre royaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie, il répéta plusieurs fois, *ô la belle, ô l'heureuse journée!* et qu'il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une veine, et perdit beaucoup de sang. Ce symptôme fut suivi d'une fièvre continue très-violente, dont il mourut. Il avait nommé auparavant pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour-lors de quatorze ans; ou plutôt il lui remit le sceptre, dont il n'avait été que dépositaire.

Cependant Cléomène arriva à Alexandrie. Quand il salua le roi pour la première fois, il en fut reçu assez froidement, et sans aucune distinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, et qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise et la simplicité laconiques, assaisonnées de grace sans bassesse, et même d'une fierté noble, telle qu'elle convenait à sa naissance et à son rang, alors Ptolémée connut tout son prix, et l'estima infiniment plus que tous les courtisans, qui ne cherchaient qu'à lui plaire par de basses flatteries. Il eut honte même et se repentit d'avoir négligé un si grand homme, et de l'avoir abandonné à Antigone, qui, par sa défaite, avait acquis beaucoup de réputation, et augmenté in-
An. M. 3782. finiment sa puissance. Il tâcha donc de consoler et de
Av. J.C. 222. relever Cléomène par toutes sortes d'honneurs, et l'encouragea en lui promettant qu'il le renverrait en Grèce

avec une flotte et de l'argent, et qu'il le rétablirait sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talents [1] par an, dont il s'entretint lui et ses amis avec une grande simplicité, épargnant tout le reste pour l'employer à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiraient de Grèce en Égypte. Mais Ptolémée mourut avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer dans sa patrie. Ce prince avait régné vingt-cinq ans. C'est le dernier de cette race, qui ait eu de la modération et quelque vertu. Presque tous ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauche et de scélératesse. Depuis la paix avec la Syrie, il s'était appliqué principalement à étendre sa domination du côté du midi. Aussi la poussa-t-il tout le long de la mer Rouge, tant du côté de l'Arabie que de celui de l'Éthiopie, jusqu'au détroit [2] qui la joint à l'Océan méridional. Ptolémée, son fils, surnommé *Philopator*, lui succéda.

An. M. 3783. Av. J.C. 221.

Strab. l. 17, pag. 796.

Monum. Adulitan. [Ap. Chishull, Antiq. Asiat. p. 78 et sq.]

Quelque temps auparavant il était arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre qui y causa des dommages considérables. Tous les murs, tous les arsenaux, tous les endroits du port où les vaisseaux étaient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux colosse, qui passait pour une des merveilles du monde, fut abattu, et entièrement détruit. On s'imagine aisément que ce tremblement n'épargna ni les maisons particulières, ni les édifices publics et les temples. La perte montait à des sommes immenses. Dans ce désastre commun, les Rhodiens, réduits à la dernière extrémité, députèrent chez tous les princes voisins pour implorer leur secours. Il

An. M. 3782. Av. J.C. 222. Polyb. l. 5, p. 428-431.

[1] 24 mille écus. = 132,000 fr. — L.

[2] Détroit de Babelmandel.

y eut entre eux, pour consoler et soulager cette ville désolée, une émulation bien digne de louange, et qui est sans exemple. Hiéron et Gélon en Sicile, et Ptolémée en Égypte, se signalèrent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talents (cent mille écus)[1], et posèrent dans la place publique deux statues, l'une du peuple rhodien, l'autre du peuple syracusain, dont la première était couronnée par l'autre, pour marquer, dit Polybe, que les Syracusains comptaient avoir reçu eux-mêmes une grace et un bienfait d'avoir pu procurer quelque soulagement à ceux de Rhodes. Ptolémée, sans parler de beaucoup d'autres dépenses qui montaient à des sommes considérables, fournit trois cents talents[2] (trois cent mille écus); un million de mesures de froment; de la matière pour bâtir dix galères à cinq rangs de rames, et autant à trois rangs; une quantité infinie de bois pour d'autres bâtiments; en particulier, pour rétablir le colosse, trois mille talents[3], c'est-à-dire neuf millions. Antigone, Séleucus, Prusias, Mithridate, et tous les autres princes, aussi-bien que toutes les villes, signalèrent leur libéralité. Les particuliers voulurent aussi entrer en part de cette gloire; et l'on cite une dame appelée *Chryséis*[4], véritablement digne de son nom, qui seule fournit cent mille mesures de froment. Que les princes d'à présent, dit Polybe, qui croient avoir beaucoup fait quand ils ont donné quatre ou cinq mille écus, comprennent combien ils sont éloignés de ceux dont on vient de parler. En assez peu d'années Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent et plus magnifique qu'elle n'avait jamais été, à l'exception du colosse.

[1] 550,000 fr. — L.
[2] 1,650,000 fr. — L.
[3] 16,500,000 fr. — L.
[4] *Chryseis* signifie *d'or*.

Ce colosse était une statue d'airain d'une grandeur prodigieuse, comme je l'ai marqué ci-devant[1]. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler montait à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens, au lieu d'employer cet argent, comme c'était la principale intention de ceux qui l'avaient donné, à relever ce colosse, prétendirent que l'oracle de Delphes le leur avait défendu, et gardèrent cet argent, dont ils s'enrichirent. Le colosse demeura abattu comme il était, sans qu'on y touchât, pendant 875 ans, au bout desquels (l'an de Jésus-Christ 653) Moawias, le sixième calife ou empereur des Sarrasins, ayant pris Rhodes, le vendit à un marchand juif, qui en eut la charge de neuf cents chameaux : c'est-à-dire qu'en comptant huit quintaux pour une charge, l'airain de ce colosse, après le déchet de tant d'années par la rouille et ce qui vraisemblablement en avait été volé, se montait encore à sept cent vingt mille livres ou à sept mille deux cents quintaux.

Strab. l. 14, pag. 652.

Zonar. sub regno Constantis imp. et Cedrenus.

[1] Tome IV, page 137 de l'édit. in-4°, 1740.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

DEPUIS L'AN DU MONDE 3783 JUSQU'A 3808.

CE livre comprend l'espace de vingt-cinq ans ; savoir, les dix-sept années du règne de Ptolémée Philopator, et les huit premières de celui de Ptolémée Épiphane, qui en régna vingt-quatre.

ARTICLE PREMIER.

Cet article renferme l'histoire de dix-sept ans, qui est l'espace qu'a duré le règne de Ptolémée Philopator.

§ I. *Ptolémée Philopator règne en Égypte. Court règne de Séleucus Céraunus. Son frère Antiochus, surnommé* le Grand, *lui succède. Fidélité d'Achéus à son égard. Hermias, son premier ministre, écarte d'abord Épigène, le plus habile des généraux, puis le fait mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célésyrie sur Ptolémée Philopator, et s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte trève, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entièrement défait. Colère et vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus, qui s'était révolté : il s'en saisit enfin par trahison, et le fait mourir.*

J'ai marqué, dans le livre précédent, qu'en Égypte Ptolémée Philopator avait succédé à Ptolémée Évergète son père. D'un autre côté, Séleucus Callinicus était mort chez les Parthes. Il avait laissé deux fils, Séleucus et Antiochus. Le premier, qui était l'aîné, lui succéda, et prit le surnom de *Céraunus,* ou *le Foudre*, qui lui convenait très-mal; car c'était un prince très-faible de corps et d'esprit, et qui n'a jamais rien fait qui réponde à l'idée que donne ce nom. Son règne fut fort court, et son autorité fut mal établie dans l'armée et dans les provinces. Ce qui l'empêcha

An. M. 3778.
Av. J.C. 226.
Polyb. l. 4, p. 315; et l. 5, pag. 386.
Hieron in Daniel.
Appian. in Syriac. p. 131.
Justin. l. 29, c. 1.

de la perdre tout-à-fait fut qu'Achéus, son cousin, fils d'Andromaque frère de sa mère, homme de cœur et de tête, prit le maniement de ses affaires, réduites à un fort triste état par la mauvaise conduite de son père. Pour Andromaque, il fut pris par Ptolémée dans les guerres qu'il eut avec Callinicus, et retenu prisonnier à Alexandrie pendant tout son règne et une partie du suivant.

An.M.3780. Av.J.C.224. Attale, roi de Pergame, s'étant saisi de toute l'Asie Mineure, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont, Séleucus marcha contre lui, et laissa la régence de la Syrie à Hermias, Carien. Achéus l'accompagna dans cette expédition, et lui rendit tous les services que le mauvais état de ses affaires lui permettait.

An.M.3781. Av.J.C.223. Comme il n'y avait point d'argent pour payer l'armée, et que la faiblesse du roi le faisait mépriser des soldats, Nicanor et Apaturius, deux des premiers officiers, firent une conspiration contre lui pendant qu'il était dans la Phrygie, et l'empoisonnèrent. Achéus vengea sa mort. Il en fit mourir les deux principaux auteurs, et tous ceux qui y avaient trempé avec eux. Il ménagea ensuite l'armée avec tant de prudence et de résolution, qu'il la retint dans le devoir, et empêcha Attale de profiter des avantages que lui donnait cet accident, qui, sans sa bonne conduite, aurait fait perdre à l'empire de Syrie tout ce qui lui restait de ce côté-là.

Séleucus étant mort sans enfants, l'armée offrit la couronne à Achéus; plusieurs des provinces en firent autant. Il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique, dans la suite, il se crût forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non-seulement il

n'accepta pas la couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus, frère du défunt roi, qui n'était que dans sa quinzième année. Séleucus, en partant pour l'Asie Mineure, l'avait envoyé en Babylonie [1] pour lui procurer une éducation digne de sa naissance. Il y était quand son frère mourut. On le fit venir de là à Antioche, où il monta sur le trône, et le remplit pendant trente-six ans. A cause de ses grandes actions, on lui a donné le surnom de *Grand.* Achéus, pour lui assurer la succession, fit un détachement de l'armée, qu'il lui envoya en Syrie, avec Épigène, un des plus habiles généraux du feu roi. Il garda le reste pour les besoins de l'état du côté où lui-même il se trouvait.

Dès qu'Antiochus eut pris possession de la couronne, il envoya en Orient deux frères, Molon et Alexandre; le premier pour gouverner la Médie, et le second la Perse. Achéus fut chargé des provinces de l'Asie Mineure. Épigène eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du roi; et Hermias le Carien fut déclaré son premier ministre, comme il l'avait été sous son frère. Achéus reprit bientôt tout ce qu'Attale avait enlevé à l'empire de Syrie, et l'obligea à se réduire à son royaume de Pergame. Alexandre et Molon, méprisant la jeunesse du roi, ne furent pas plus tôt affermis dans leurs gouvernements, qu'ils ne voulurent plus le reconnaître, et chacun d'eux se rendit souverain dans la province qui lui avait été confiée. Les sujets de mécontentement qu'Hermias leur avait donnés contribuèrent beaucoup à leur révolte.

An. M. 3782.
Av. J. C. 222.
Polyb. l. 5, pag. 386.

[1] A Séleucie, qui était dans cette province, et la capitale de l'Orient, au lieu de Babylone, qui ne subsistait plus, ou du moins était déserte.

Ce ministre était dur. Des plus petites fautes il en faisait des crimes, et les punissait avec la dernière rigueur. C'était un petit esprit, mais fier, plein de lui-même, attaché à son sentiment, et qui aurait cru se déshonorer s'il eût demandé ou suivi conseil. Il ne pouvait souffrir que personne partageât avec lui le crédit et l'autorité. Tout mérite lui était suspect, ou, pour mieux dire, lui était odieux. Il en voulait sur-tout à Épigène, qui passait pour un des plus habiles capitaines de son temps, et en qui les troupes avaient une entière confiance. C'était cette réputation même qui faisait ombrage au ministre, et il ne pouvait dissimuler sa mauvaise volonté à son égard.

An. M. 3783. Av. J.C. 221. Polyb. l. 5, p. 386-395.

Antiochus avait assemblé son conseil au sujet de la révolte de Molon, pour savoir quel parti il devait prendre, et s'il était nécessaire qu'il marchât lui-même contre ce rebelle, ou s'il devait tourner du côté de la Célésyrie pour arrêter les entreprises de Ptolémée. Épigène parla le premier, et dit qu'il n'y avait point de temps à perdre : que le roi devait incessamment se transporter en personne dans l'Orient, afin de profiter des moments et des occasions favorables pour agir contre les révoltés; que, quand il y serait, ou Molon n'aurait pas la hardiesse de remuer sous les yeux de son prince et d'une armée, ou, s'il persistait dans son dessein, les peuples, touchés de la présence de leur prince, réveillant leur zèle et leur affection pour son service, ne manqueraient pas de le lui livrer bientôt, mais que l'important était de ne lui point laisser le temps de se fortifier. Hermias ne put s'empêcher de l'interrompre, et, avec un ton d'aigreur et de suffisance, il dit que de faire marcher le roi contre Molon avec

si peu de troupes, c'était livrer sa personne entre les mains des révoltés. Sa véritable raison était la crainte qu'il avait de courir les risques de cette expédition. Ptolémée était pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvait, sans rien craindre, attaquer un prince qui ne s'occupait que de plaisirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon, et d'une partie des troupes, à Xénon et à Théodote ; et le roi marcha, avec l'autre partie de l'armée, du côté de la Célésyrie.

En arrivant à Séleucie, près du Zeugma, il y trouva Laodice, fille de Mithridate, roi de Pont, qu'on lui amenait pour l'épouser. Il s'y arrêta quelque temps pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient, que ses généraux, trop faibles pour faire tête à Molon et à Alexandre, qui s'étaient joints, avaient été obligés de se retirer, et de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avait faite de ne pas suivre l'avis d'Épigène, et voulait abandonner le dessein de la Célésyrie pour aller avec toutes ses forces arrêter cette rébellion. Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant, d'un ton emphatique et sentencieux, *qu'il convenait au roi de marcher en personne contre des rois, et d'envoyer ses lieutenants contre les rebelles*. Le roi eut encore la faiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias.

On a peine à comprendre combien toutes les expériences sont inutiles à un prince inappliqué, et qui vit sans réflexion. Ce ministre adroit, insinuant, artificieux, qui savait s'accommoder à tous les goûts et à

toutes les inclinations de son maître, inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de lui plaire, avait eu l'art de se rendre nécessaire en le déchargeant du poids des affaires : de sorte qu'Antiochus ne croyait pas pouvoir se passer de lui; et, quoiqu'il entrevît dans sa conduite et dans ses conseils plusieurs choses qui le choquaient, il ne voulait point se donner la peine de les approfondir, et il n'avait pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avait abandonnée. Ainsi, se rendant encore ici à son avis, non par conviction, mais par faiblesse et par indolence, il se contenta d'envoyer un général et des troupes dans l'Orient, et reprit l'expédition de la Célésyrie.

Le général qu'il envoya fut Xénétas, Achéen, dont la commission portait que les deux premiers généraux lui donneraient leurs troupes, et serviraient sous lui. Xénétas n'avait jamais commandé en chef, et tout son mérite était d'être ami et créature du ministre. Parvenu à une place à laquelle il n'avait jamais osé aspirer, il devint fier à l'égard des autres officiers, et plein d'audace et de témérité à l'égard des ennemis. Le succès fut tel qu'on devait l'attendre d'un si mauvais choix. En passant le Tigre, il donna dans une embuscade où l'ennemi l'attira par un stratagême, et il y périt lui et toute son armée. Cette victoire ouvrit aux rebelles la province de Babylonie et toute la Mésopotamie, dont ils se virent par là les maîtres sans aucune opposition.

Antiochus cependant s'était avancé dans la Célésyrie jusqu'à la vallée qui est entre les deux chaînes de montagnes du Liban et de l'Anti-Liban. Il trouva les passages de ces montagnes si bien fortifiés, et si bien défendus par Théodote, Étolien, à qui Ptolémée avait

confié le gouvernement de cette province, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas sans pouvoir passer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient hâta encore sans doute sa retraite. Il assembla son conseil, et remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Épigène, après avoir dit, d'un ton modeste, que le parti le plus sage aurait été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avaient fait, ajouta que c'était une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de temps, et de donner tous ses soins à une guerre qui pouvait entraîner la ruine de l'empire si on la négligeait. Hermias, qui se crut offensé par ce discours, commença par s'emporter violemment contre Épigène en le chargeant de reproches et d'injures, et conjura le roi de ne point renoncer à l'entreprise de la Célésyrie, qu'il ne pouvait abandonner sans marquer de la légèreté et de l'inconstance, ce qui ne convenait point du tout à un prince aussi sage et aussi éclairé qu'il était. Tout le conseil baissait les yeux de honte. Antiochus lui-même souffrait beaucoup. Il fut conclu, d'une voix unanime, qu'il fallait marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la résistance serait inutile, changé tout d'un coup en un autre homme, embrassa le sentiment commun avec une sorte d'empressement, et se montra plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchèrent donc vers Apamée, qui était le lieu du rendez-vous.

A peine en était-on sorti, qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paie qui était dû aux soldats. Un contre-temps si fâcheux jeta le roi

dans une grande consternation et dans une mortelle inquiétude. En effet le péril était pressant. Hermias, trouvant le roi dans cet embarras, le rassura, et lui promit de payer sur-le-champ tout ce qui était dû à l'armée ; mais il lui demanda par grace qu'il ne menât point Épigène avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avait fait leur brouillerie on ne pouvait plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du service le demandait. Sa vue était de commencer par refroidir l'estime et l'affection d'Antiochus à l'égard d'Épigène par son absence, sachant bien que les princes oublient facilement la vertu et les services d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine extrême au roi, qui sentait le besoin qu'il avait de retenir auprès de lui, dans une expédition si importante, un général aussi habile et aussi expérimenté que l'était Épigène. Mais, comme Hermias s'était étudié de loin à l'obséder et à s'emparer de lui par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vues d'économie [1], en le gardant à vue, en le gagnant par ses complaisances et ses flatteries, ce prince n'était point son maître. Le roi consentit donc, quoique avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandait, et Épigène eut ordre de se retirer à Apamée. Cet événement surprit et effraya tous les courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort ; mais l'armée, qui venait de recevoir sa paie, s'en consola, et se crut fort obligée au ministre qui l'avait fait payer.

[1] Περιεχόμενος δὲ καὶ προκατειλημμένος οἰκονομίαις, καὶ φυλακαῖς, καὶ θεραπείαις ὑπὸ τῆς Ἑρμείου κακοηθείας, οὐκ ἦν αὐτοῦ κύριος.

« Circumventus et præoccupatus œconomiis, et custodiis, et obsequiis, Hermiæ malignitate, sui non erat dominus. » (POLYB. *C'est une traduction littérale.*)

Ainsi, s'étant assuré des grands par la crainte, et des troupes par ce paiement, il se mit en marche avec le roi.

La disgrace d'Épigène, bornée à un simple éloignement, outre qu'elle ne satisfaisait pas pleinement sa vengeance, ne calmait pas ses inquiétudes pour l'avenir, et lui faisait craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir. Alexis, gouverneur de la citadelle d'Apamée, lui était entièrement dévoué; et qui ne le serait pas à un ministre tout-puissant et maître de toutes les graces? Il le charge de le défaire d'Épigène, et lui en prescrit les moyens. En conséquence Alexis gagne un des domestiques d'Épigène, et, à force de présents et de promesses, l'engage à glisser dans les papiers de son maître une lettre qu'il lui donna. Elle était écrite et signée, à ce qu'il paraissait, par Molon, l'un des chefs des rebelles, qui remerciait Épigène de la conspiration qu'il avait formée contre le roi, et lui communiquait des moyens sûrs pour l'exécuter. Quelques jours après, Alexis l'alla trouver, et lui demanda s'il avait reçu quelque lettre de Molon. Épigène, surpris d'une telle demande, marqua son étonnement, et en même temps son indignation. L'autre répondit qu'il avait ordre de fouiller dans ses papiers. On y trouva en effet la prétendue lettre, et, sans autre examen ni autre formalité, Épigène fut mis à mort. Le roi, sur la simple inspection de la lettre, crut le crime bien avéré et bien prouvé. La cour n'en jugea pas de même; mais la crainte tenait toutes les langues liées et muettes. Que les princes sont malheureux, et qu'ils sont à plaindre!

Quoique la saison fût déja fort avancée, Antiochus

passa l'Euphrate, rassembla toutes ses troupes, et, pour être plus à portée et entrer de bonne heure en campagne au printemps, il les mit en quartier d'hiver dans le voisinage en attendant la belle saison.

An. M. 3784. Av. J.C. 220. Dès qu'elle fut venue, il les fit marcher du côté du Tigre, passa ce fleuve, força Molon d'en venir à une action, et remporta sur lui une victoire si complète, que le rebelle, voyant tout perdu, se tua lui-même de désespoir. Son frère Alexandre était alors en Perse, où Néolas, un autre de leurs frères, qui s'était échappé de cette bataille, lui en apporta la triste nouvelle. Se voyant sans ressource, ils tuèrent premièrement leur mère, puis leurs femmes et leurs enfants, et enfin se tuèrent eux-mêmes pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Voilà la fin qu'eut cette rébellion, qui causa la ruine entière de tous ceux qui y avaient eu part; digne récompense de quiconque ose prendre les armes contre son prince!

Après cette victoire, les débris de l'armée vaincue se soumirent au roi, qui se contenta de leur faire une forte réprimande et leur pardonna leur faute. Il les envoya dans la Médie, sous le commandement de ceux qu'il avait chargés du soin des affaires de cette province; et retournant de là à Séleucie sur le Tigre, il y passa quelque temps à donner les ordres nécessaires pour rétablir son autorité dans les provinces où s'était faite la révolte, et ramener tout à l'ancien ordre.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes qu'il jugea propres à le faire, il marcha contre les Atropatiens, qui occupaient le pays situé à l'occident de la Médie et qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur roi, nommé Artabazane, était un vieillard fort cassé, qui

fut si effrayé de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse, qu'il envoya faire sa soumission, et fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer.

On reçut dans ce temps-là la nouvelle qu'il était né un fils au roi; ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la cour et pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de se défaire du roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manquerait pas d'être nommé tuteur du jeune prince, et que, sous son nom, il exercerait un empire absolu. Il était devenu odieux à tout le monde par sa hauteur et son insolence. Les peuples gémissaient sous un gouvernement que l'avarice et la cruauté du premier ministre leur rendaient insupportable. Leurs plaintes n'arrivaient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étaient fermées. Personne n'osait faire connaître au roi l'oppression des peuples. On savait qu'il craignait de voir la vérité, et qu'il abandonnait à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenaient de parler contre lui. Il avait ignoré jusque-là les injustices et les violences qu'Hermias exerçait sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux : mais il craignait lui-même ce ministre, dont il s'était rendu dépendant, et qui avait pris sur lui une autorité absolue en profitant du caractère indolent de ce prince, qui d'abord était bien aise de se décharger sur lui du soin et de l'embarras de toutes les affaires.

Polyb. l. 5, p. 399-401.

Apollophane, son médecin, en qui il avait grande confiance, et qui par sa place avait un libre accès auprès de lui, prit son temps pour lui représenter le mécontentement général des peuples, et le danger où il était lui-même de la part d'un tel ministre. Il l'avertit

de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât, comme à son frère en Phrygie, d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avait le plus de confiance; qu'il était visible qu'Hermias formait quelque dessein, et qu'il n'y avait point de temps à perdre si on voulait le prévenir. Voilà les services réels qu'un officier attaché à la personne du prince, et véritablement affectionné, peut et doit lui rendre; voilà l'usage qu'il doit faire de l'accès libre que son maître lui donne, et de la confiance dont il l'honore.

Antiochus était environné de courtisans qu'il avait comblés de bienfaits, dont aucun n'osait hasarder sa fortune en lui disant la vérité. On a bien raison de dire qu'une des graces les plus signalées que Dieu puisse accorder aux rois, est de les délivrer de la langue des flatteurs et du silence des gens de bien.

Le roi, comme je l'ai déja dit, avait commencé à former des soupçons sur son ministre; mais il ne s'en était ouvert à personne, parce qu'il ne savait à qui se fier. Il fut bien aise que son médecin lui eût donné cet avis; et il prit des mesures avec lui pour se défaire d'un ministre si généralement haï et si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, sous prétexte de sa santé, et il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; et dans une promenade où le roi l'avait attiré assez loin de tous ceux qu'il croyait disposés à prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'empire. Cet homme cruel et hautain avait gouverné tout avec dureté et violence: il n'avait jamais pu souffrir qu'on ouvrît d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui avaient eu le courage de le faire:

aussi s'était-il fait universellement haïr : cette haine parut sur-tout à Apamée; car, dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme et ses enfants.

Antiochus, après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient, et avoir rempli les gouvernements des provinces de personnes de mérite et en qui il avait le plus de confiance, ramena encore son armée en Syrie et l'y mit en quartier d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche à tenir de fréquents conseils avec ses ministres sur les opérations de la campagne suivante. Polyb. l. 5, pag. 401.

Ce prince avait encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter pour rétablir entièrement la sûreté et la gloire de l'empire de Syrie : la première contre Ptolémée, pour recouvrer la Célésyrie; et l'autre contre Achéus, qui venait d'usurper l'Asie Mineure.

Ptolémée Évergète s'étant emparé de toute la Célésyrie au commencement du règne de Séleucus Callinicus comme il a été dit ci-devant, le roi d'Égypte était encore en possession d'une bonne partie de cette province, et Antiochus trouvait ce voisinage bien incommode.

Pour ce qui est d'Achéus, on a déja vu comment il avait refusé la couronne qu'on lui avait offerte après la mort de Séleucus Céraunus, et l'avait mise sur la tête d'Antiochus, le successeur légitime, qui, pour récompenser ses services, lui avait donné le gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Sa valeur et sa bonne conduite les avaient toutes enlevées à Attale, roi de Pergame, qui s'en était saisi, et qui s'y était déja assez bien fortifié. Tant de succès lui attirèrent

l'envie de ceux qui avaient l'oreille du prince. Le bruit se répandit à la cour, qu'il songeait à usurper la couronne, et que, dans cette vue, il entretenait des liaisons secrètes avec Ptolémée. Soit que ces soupçons fussent fondés ou non, il crut devoir prévenir les mauvais desseins de ses ennemis ; il prit la couronne, qu'il avait refusée auparavant, et se fit déclarer roi.

Il devint bientôt l'un des plus puissants princes de l'Asie, et chacun recherchait avec empressement son alliance. Cela parut clairement dans une guerre qui survint pour-lors entre les Rhodiens et les Byzantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avaient imposé sur tous les vaisseaux qui passaient par le détroit ; tribut qui était fort à charge aux Rhodiens, à cause du grand commerce qu'ils faisaient dans la mer Noire. Achéus, sollicité vivement par ceux de Byzance, avait promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens, aussi-bien que Prusias, roi de Bithynie, qu'ils avaient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvaient, il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achéus des Byzantins et l'engager dans leurs intérêts. Andromaque son père, frère de Laodice, que Séleucus Callinicus avait épousée, était actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députèrent vers Ptolémée pour lui demander en grace sa liberté. Le roi, qui était bien aise aussi de s'attacher Achéus, de qui il pouvait tirer de grands services contre Antiochus avec qui il était en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, et leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achéus, mais qui fit perdre courage aux Byzantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien

Polyb. l. 4, p. 314-319.

pied, et à ôter le nouveau droit qui avait causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples, et Achéus en eut tout l'honneur.

C'est contre lui et contre Ptolémée qu'Antiochus songeait à tourner ses armes. Voilà les deux guerres dangereuses qu'il avait sur les bras, et ce qui faisait le sujet des délibérations du conseil pour savoir laquelle des deux il entreprendrait la première. Après une mûre délibération, on résolut de commencer par marcher contre Ptolémée avant que d'attaquer Achéus, à qui l'on se contenta pour-lors de faire de grandes menaces; et toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée, pour être employées contre la Célésyrie.

An.M. 3785.
Av. J.C. 219.
Polyb. l. 5, p. 402-409.

Dans un conseil qui s'y tint avant que l'armée se mît en marche, Apollophane, médecin du roi, représenta qu'on allait faire une grande faute si l'on s'avançait dans la Célésyrie en laissant derrière soi Séleucie entre les mains de l'ennemi, et si près de la capitale de l'empire. Son avis entraîna tout le conseil par l'évidence des raisons dont il était soutenu; car cette ville est sur la même rivière qu'Antioche, et n'est qu'à cinq lieues au-dessous, près de l'embouchure. Quand Ptolémée Évergète fit l'invasion dont on a parlé pour venger la mort de sa sœur Bérénice, il avait pris cette ville, et y avait mis une bonne garnison égyptienne, qui avait conservé cette place importante vingt-sept ans entiers. Outre les autres incommodités qu'elle causait à ceux d'Antioche, elle leur coupait entièrement la communication avec la mer, et ruinait tout leur commerce; car Séleucie, étant située près de l'embouchure de l'Oronte, était le port d'Antioche, et cette dernière ville souffrait

extrêmement par là. Toutes ces raisons, clairement et fortement exposées par Apollophane, déterminèrent le roi et son conseil à suivre son plan, et à faire l'ouverture de la campagne par le siége de Séleucie. On y mena toute l'armée, on investit la place, on la prit d'assaut, et on en chassa tous les Égyptiens.

Ensuite Antiochus marcha en diligence dans la Célésyrie, où Théodote, l'Étolien, qui en tenait le gouvernement de Ptolémée, lui promettait de le mettre en possession de tout le pays. On a vu comment il l'avait repoussé vigoureusement deux ans auparavant. Cependant on n'avait pas été content à la cour d'Égypte de ce qu'il avait fait dans cette rencontre. Ceux qui gouvernaient le roi avaient attendu davantage de son courage, et s'étaient imaginé qu'il n'avait tenu qu'à lui de faire quelque chose de plus. On le fit venir à Alexandrie pour rendre compte de sa conduite, et on ne parlait pas de moins que de lui faire perdre la tête. A la vérité, quand on eut ouï ses raisons, il fut absous, et renvoyé dans son gouvernement; mais il ne leur pardonna pas l'injure qu'ils lui avaient faite de l'accuser si injustement. Il fut si piqué de cet affront, qu'il résolut de s'en venger.

La dissolution et la mollesse de toute la cour, qu'il avait vues de près, augmentaient encore son indignation et son ressentiment. Il ne pouvait s'assujettir servilement au caprice de gens si vils et si méprisables. Enfin, il ne se peut rien imaginer de plus débauché et de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout le cours de son règne; et sa cour répondait parfaitement aux exemples qu'il lui donnait. On croit qu'il

avait empoisonné son père, et c'est ce qui lui fit donner le surnom de *Philopator*[1], par antiphrase. Il fit mourir ouvertement sa mère Bérénice, et son frère unique Magas. Quand il se fut défait des personnes qui pouvaient lui donner des avis ou de la jalousie, il s'abandonna aux plaisirs les plus infames, et ne songea plus qu'à satisfaire son luxe, sa brutalité et les passions les plus honteuses. Son premier ministre était Sosibe, homme tout propre à servir un maître comme lui, et qui ne songeait qu'à se maintenir, à quelque prix que ce fût, dans sa place. On conçoit aisément que dans une telle cour les femmes étaient toutes-puissantes.

Théodote ne put se résoudre à dépendre de pareilles gens, et résolut de chercher un autre maître plus digne de ses services. Il ne fut pas plus tôt de retour dans son gouvernement, qu'il s'assura de la ville de Tyr et de celle de Ptolémaïde, et se déclara pour le roi Antiochus, vers qui il dépêcha incessamment l'exprès dont j'ai parlé pour l'inviter à y venir.

Nicolas, un des généraux de Ptolémée, quoique du même pays que Théodote, ne voulut pas le suivre dans sa désertion, et demeura attaché à Ptolémée en suivant son premier engagement. Dès que Théodote eut pris Ptolémaïde, Nicolas alla l'y assiéger, se saisit des passages du mont Liban pour arrêter Antiochus qui s'avançait dans le dessein de le dégager, et les défendit jusqu'à la dernière extrémité. Il fut enfin contraint par la force de les abandonner, et, par sa retraite, Antiochus se trouva maître de Tyr et de Ptolémaïde, où Théodote reçut ses troupes.

[1] Ce mot signifie, *amateur de son père.*

Il trouva dans ces deux places les magasins que Ptolémée y avait mis pour le service de son armée, et une flotte de quarante voiles. Il donna le commandement de ces vaisseaux à son amiral Diognète, qui eut ordre de se rendre devant Péluse, où le roi avait dessein d'aller aussi par terre pour entamer l'Égypte de ce côté-là. Mais, étant informé que c'était la saison où l'on inondait le pays en ouvrant les digues du Nil, et qu'ainsi il lui serait impossible de s'avancer alors dans l'Égypte, il abandonna ce dessein, et employa toutes ses forces à réduire le reste de la Célésyrie. Il emporta plusieurs places par la force; d'autres se soumirent à lui; enfin, il se rendit maître de Damas, capitale de la province, ayant trompé par un stratagême Dinon, qui en était gouverneur.

Polyæn. l. 4, cap. 15.

La dernière action de cette campagne fut le siége de Dora, place maritime dans le voisinage du mont Carmel. Cette place se trouva si forte d'assiette, et avait été si bien fortifiée par Nicolas, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut obligé d'accepter la proposition qu'on lui fit d'une trève de quatre mois avec Ptolémée, et ce fut un prétexte honorable pour ramener son armée à Séleucie sur l'Oronte, où il lui assigna des quartiers d'hiver. Il donna le gouvernement de toutes les conquêtes de cette année à Théodote l'Étolien.

Polyb. l. 5, p. 409-415.

Pendant cette trève on travailla à un traité entre les deux couronnes; mais les deux partis ne cherchaient qu'à gagner du temps. Ptolémée en avait besoin pour travailler aux préparatifs de la guerre, et Antiochus pour réduire Achéus. Celui-ci ne se contentait pas de l'Asie Mineure, qu'il avait déja; il voulait détrôner Antiochus, et lui enlever tous ses états. Il fallait donc, pour ar-

rêter ses desseins, qu'Antiochus ne fût pas occupé sur la frontière, ou engagé dans des conquêtes éloignées.

Dans ce traité, le principal point à démêler fut de savoir à qui avaient été données la Célésyrie, la Phénicie, la Samarie et la Judée, dans le partage de l'empire d'Alexandre qui s'était fait entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre et Lysimaque, après la mort d'Antigone tué à la bataille d'Ipsus. Ptolémée les réclamait, comme ayant été assignées par ce traité à Ptolémée Soter, son bisaïeul. Antiochus, de son côté, prétendait que ç'avait été à Séleucus Nicator, et qu'ainsi elles lui appartenaient de droit, comme à l'héritier et au successeur de ce roi à l'empire de Syrie. Une autre difficulté arrêtait les commissaires. Ptolémée voulait qu'Achéus fût compris dans le traité; et Antiochus s'y opposait absolument, disant que c'était une chose indigne et criante qu'un roi comme Ptolémée prît le parti d'un rebelle et voulût le soutenir dans sa révolte.

Pendant ces contestations où personne ne voulait céder, le temps de la trève s'écoula, et, n'étant convenus de rien, il fallut de nouveau avoir recours à la voie des armes. Nicolas l'Étolien avait donné tant de preuves de valeur et de fidélité pendant la dernière campagne, que Ptolémée lui donna le commandement en chef; et il fut chargé de tout ce qui pouvait regarder le service du roi dans les provinces qui faisaient le sujet de la guerre. Périgène, l'amiral, se mit en mer avec la flotte, pour agir de son côté contre l'ennemi. Nicolas choisit Gaza pour le rendez-vous de ses troupes. On y avait envoyé d'Égypte toutes les provisions nécessaires. De là il mena son armée au mont Liban, où il se saisit de tous les passages entre cette chaîne

An. M 3786.
Av. J.C. 218.

de montagnes et la mer, par lesquels il fallait nécessairement que passât Antiochus, résolu de l'y attendre et de l'y arrêter par la supériorité que lui donnaient les postes avantageux qu'il occupait.

Antiochus cependant ne demeurait pas dans l'inaction. Il disposait tout, par mer et par terre, pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flotte à Diognète, son amiral, et se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Les flottes côtoyaient les armées de part et d'autre, de sorte que toutes les forces de mer et de terre des deux partis se rencontrèrent aux passages que Nicolas avait saisis. Pendant qu'Antiochus attaquait Nicolas par terre, les flottes commencèrent aussi à se battre. L'action s'engagea donc en même temps par mer et par terre. Sur mer, les choses furent assez égales; mais, sur terre, Antiochus eut l'avantage, et obligea Nicolas à se retirer à Sidon après avoir perdu quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Périgène l'y suivit avec la flotte égyptienne. Antiochus les y poursuivit par mer et par terre, dans le dessein de les y assiéger. Il trouva cependant que cette conquête serait trop difficile, à cause du grand nombre de troupes qui étaient dans la place, où elles avaient en abondance tout ce qui leur était nécessaire; et il ne voulut pas en former le siége. Il envoya sa flotte à Tyr, et marcha en Galilée. Après s'en être emparé par la prise de plusieurs villes, il passa le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, et prit prossession de tout ce pays, autrefois l'héritage des tribus de Ruben et de Gad et d'une moitié de la tribu de Manassé.

La saison était trop avancée pour tenir plus long-

temps la campagne. Il repassa donc le Jourdain, laissa le gouvernement de la Samarie à Hippolochus et à Chéréas, qui avaient quitté le parti de Ptolémée pour prendre le sien, et leur donna cinq mille hommes pour la tenir en bride. Il ramena le reste des troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

Au printemps on se remit en campagne. Ptolémée fit marcher vers Péluse soixante et dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, et soixante et treize éléphants. Il se mit à leur tête, les conduisit au travers des déserts qui séparent l'Égypte de la Palestine, et vint camper à Raphia, entre Rhinocorura et Gaza. Ce fut là que les armées ennemies se rencontrèrent. Celle d'Antiochus était un peu plus nombreuse que l'autre. Il avait soixante et douze mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, et cent deux éléphants. Il vint camper d'abord à dix stades [1], et bientôt après à cinq seulement de l'ennemi. Pendant qu'ils furent si près les uns des autres, il y avait continuellement des actions entre les partis pour l'eau ou pour le fourrage, et entre des particuliers qui voulaient se distinguer.

An. M. 3787.
Av. J.C. 217.
Polyb. l. 5, p. 421-428.

Théodote l'Étolien, qui avait long-temps servi sous les Égyptiens, entra un soir dans leur camp à la faveur des ténèbres pour n'être pas reconnu, accompagné seulement de deux personnes. On le prit pour un Égyptien. Il passe, et va jusqu'à la tente de Ptolémée dans le dessein de le tuer et de finir la guerre par un coup si hardi ; mais le roi ne s'y trouva pas. Il tua son premier médecin au lieu de lui, blessa deux autres personnes, et, pendant le bruit et l'alarme que cette action causa, il se sauva et revint à son camp.

[1] Une demi-lieue.

Enfin les deux rois, résolus de décider leur querelle, rangèrent leurs armées en bataille. Ils allaient devant leurs lignes, d'un corps à l'autre, pour animer leurs troupes. Arsinoé, sœur et femme de Ptolémée, ne se contenta pas d'exhorter les soldats avant l'action; elle ne quitta point son mari pendant le fort même du combat. L'issue de la bataille fut qu'Antiochus, à la tête de son aile droite, défit l'aile gauche des ennemis; mais pendant que, par une ardeur inconsidérée, il s'échauffait à la poursuite, Ptolémée, qui avait eu le même succès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus qui se trouva découvert, et le rompit avant que ce prince pût revenir à son secours. Un vieil officier, qui vit où roulait la poussière, conclut que leur centre était battu, et le montra à Antiochus. Quoique dans le moment même il fît faire volte-face, il arriva trop tard pour réparer sa faute, et trouva tout le reste de son armée rompu et mis en fuite. Il fallut songer à faire lui-même sa retraite. Il se retira à Raphia, d'où il regagna ensuite Gaza, après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués, et quatre mille faits prisonniers. Se voyant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ses conquêtes, et ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son armée. Cette bataille de Raphia se donna en même temps que celle où Annibal battit le consul Flaminius sur le bord du lac Trasimène en Étrurie.

Après la retraite d'Antiochus, tous les peuples de Célésyrie et de Palestine s'empressèrent de se rendre à Ptolémée. Ayant été long-temps soumis aux Égyptiens, ils aimaient mieux leurs anciens maîtres qu'An-

tiochus. La cour du vainqueur fut bientôt pleine de députés de toutes les villes, qui venaient lui faire leurs soumissions et lui apporter des présents. Il y en avait, entre autres, de la Judée. Ils furent tous bien reçus.

Ptolémée voulut faire un tour dans les provinces qu'il avait reconquises. Jérusalem fut une des places qu'il visita. Il y vit le temple [1]; il y offrit même des sacrifices au Dieu d'Israël, et y fit des oblations et des dons considérables. Mais, ne se contentant point de le voir de la cour de dehors, au-delà de laquelle il n'était permis à aucun gentil de passer, il voulait absolument entrer dans le sanctuaire, et jusque dans le lieu très-saint où personne n'entrait que le souverain-sacrificateur, une fois l'an, au grand jour de l'expiation. Le bruit qui s'en répandit causa une grande émeute. Le souverain-sacrificateur lui représenta la sainteté du lieu, et la loi formelle de Dieu qui lui en défendait l'entrée. Les prêtres et les lévites s'assemblèrent pour s'y opposer, et le peuple pour le conjurer de ne le pas faire. Par-tout on n'entendait que lamentations qu'arrachait l'idée de la profanation du temple, et par-tout on levait les mains au ciel pour prier Dieu de l'empêcher. Toutes ces oppositions, bien loin d'arrêter le roi, ne servirent qu'à augmenter le desir qu'il avait de satisfaire sa curiosité. Il perça jusque dans la seconde cour; et comme il se mettait en devoir d'avancer pour entrer dans le temple même, Dieu le frappa d'une terreur

Machab. l. 3, cap. 1.

[1] Le troisième livre des Machabées, d'où cette histoire est tirée, n'est point reçu, dans l'Église, au nombre des livres canoniques, non plus que le quatrième. Ils sont, pour l'ordre des temps, antérieurs aux deux premiers. M. Prideaux, en parlant du troisième, dit qu'il est indubitable que le fond de l'histoire est vrai, quoique l'auteur en ait altéré quelques circonstances par des récits fabuleux.

subite qui le mit dans un si grand désordre qu'il fallut l'emporter à demi mort. Il quitta la ville, le cœur plein de rage contre toute la nation juive à cause de ce qui lui était arrivé, et la menaça hautement de s'en venger. Il le fit en effet; et, l'année suivante, il excita une cruelle persécution, sur-tout contre les Juifs d'Alexandrie, qu'il voulut contraindre d'adorer les fausses divinités.

Polyb. l. 5, p. 428. Justin. l. 30, c. 1. Hieron. in Daniel. cap. 11.

Dès qu'Antiochus, après la bataille de Raphia, fut arrivé à Antioche, il envoya une ambassade à Ptolémée pour lui demander la paix. Ce qui le porta à faire cette démarche, c'est qu'il se défiait de ses peuples, car il s'aperçut que son autorité et son crédit avaient fort diminué depuis sa dernière défaite. D'ailleurs il était temps de songer à Achéus, et d'arrêter ses progrès qui augmentaient tous les jours. Pour prévenir le danger qui le menaçait de ce côté-là, il jugea que le meilleur parti était de faire la paix avec Ptolémée à quelque prix que ce fût, de peur d'avoir en même temps sur les bras deux ennemis si puissants, qui, l'attaquant des deux côtés, ne manqueraient pas à la fin de l'accabler. Il donna donc plein pouvoir à ses ambassadeurs de céder à Ptolémée les provinces qui causaient leur différend, c'est-à-dire toute la Célésyrie et la Palestine. La Célésyrie comprenait la partie de la Syrie qui est entre les montagnes du Liban et celles de l'Anti-Liban; et la Palestine, tout le pays qui était autrefois l'héritage des enfants d'Israël; et la côte de ces deux provinces était ce que les Grecs appelaient *la Phénicie*. Antiochus consentait à céder tout ce pays-là au roi d'Égypte pour acheter la paix dans cette conjoncture, aimant mieux céder cette partie de ses

états que de courir risque de tout perdre. On conclut donc une trève pour un an; et, avant qu'elle fût expirée, la paix fut faite sur ce pied-là. Ptolémée, qui aurait pu profiter de sa victoire et faire la conquête de tout l'empire de la Syrie, desirait aussi de son côté de terminer la guerre pour se livrer sans partage et sans distraction à ses plaisirs. Les peuples, qui connaissaient sa mollesse et sa lâcheté, ne pouvaient comprendre comment il avait eu de si heureux succès; et en même temps ils lui savaient mauvais gré de ce qu'il concluait ainsi une paix par laquelle il se liait les mains. Le mécontentement qu'on en conçut fut la principale source des désordres qui éclatèrent enfin dans l'Égypte par une rébellion ouverte; de sorte que Ptolémée, en voulant éviter une guerre étrangère, en attira une au milieu de ses propres états.

Antiochus, après avoir fait la paix avec Ptolémée, donna toute son application à la guerre contre Achéus, et fit tous les préparatifs pour la commencer. Il passa enfin le mont Taurus, et entra dans l'Asie Mineure pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale, roi de Pergame, en vertu de laquelle ils joignirent leurs forces contre leur ennemi commun. Ils le pressèrent si fort, qu'il leur abandonna la campagne et se renferma dans Sardes. Antiochus en forma le siége. Achéus le soutint plus d'un an. Il faisait souvent des sorties, et il y eut quantité d'actions au pied des murailles de la ville. Enfin, par une ruse de Ligoras, un des commandants d'Antiochus, on prit la ville. Achéus se retira dans le château, et s'y défendait encore quand il fut livré par deux traîtres crétois. Cette histoire mérite d'être rapportée, et confirme la vérité du proverbe

AN. M. 3788. Av. J.C. 216. Polyb. l. 5, p. 444.

qui disait que *les Crétois*[1] *étaient des menteurs et des fourbes*.

Polyb. l. 8, p. 522-531.

Ptolémée Philopator avait fait un traité avec Achéus, et était fort fâché de le voir si étroitement bloqué dans le château de Sardes. Il chargea Sosibe du soin de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il y avait alors à la cour de Ptolémée un Crétois fort rusé, nommé *Bolis*, qui avait demeuré long-temps à Sardes. Sosibe le consulta, et lui demanda s'il ne saurait point quelque expédient pour réussir à faire échapper Achéus. Le Crétois lui demanda du temps pour y songer; et, quand il revint trouver Sosibe, il offrit de l'entreprendre, et lui expliqua la manière dont il voulait conduire l'affaire. Il lui dit qu'il avait un ami intime, qui était aussi son proche parent, nommé *Cambyle*, capitaine dans les troupes de Crète au service d'Antiochus; qu'il commandait alors dans un fort, derrière le château de Sardes; qu'il l'engagerait à laisser sauver Achéus par ce côté-là. Son plan fut approuvé. On l'envoie en diligence à Sardes pour l'exécuter, et on lui compte dix talents[2] pour ses besoins, avec promesse d'une somme plus considérable s'il réussit. Après son arrivée, il communique l'affaire à Cambyle. Ces deux malheureux conviennent, pour en tirer plus de profit, d'aller déclarer leur dessein à Antiochus. Ils offrirent à ce prince, comme ils l'avaient résolu, de jouer si bien leur rôle, qu'au lieu de faire sauver Achéus, ils le lui amèneraient, moyennant une récompense considérable qu'ils partageraient entre eux aussi-bien que les dix talents que Bolis avait déja reçus.

Antiochus fut ravi de cette ouverture, et leur pro-

[1] Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία. (S. PAUL. *Epist. ad Tit.* 1, 12.)

[2] Dix mille écus. = 55,000 fr. —L.

mit une récompense suffisante pour les engager à lui rendre cet important service. Bolis, par le moyen de Cambyle, entra sans peine dans le château, où les lettres de créance qu'il avait de Sosibe et de quelques autres amis d'Achéus lui gagnèrent la confiance entière de ce prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats, qui, dès qu'il fut hors du château, se saisirent de sa personne, et le livrèrent à Antiochus. Il lui fit aussitôt trancher la tête, et termina par là cette guerre d'Asie; car, dès que ceux qui tenaient encore bon dans le château apprirent la mort d'Achéus, ils se rendirent, et peu de temps après toutes les autres places des provinces d'Asie en firent autant. An. M. 3789. Av. J.C. 215.

Il est rare que les rebelles aient une fin heureuse; et, quoique la perfidie de ces traîtres fasse horreur et excite l'indignation, on ne se sent point porté à plaindre le sort malheureux d'Achéus, qui s'en était rendu digne par son infidélité à l'égard de son prince.

Ce fut à peu près dans ce temps-là qu'éclata le mécontentement des Égyptiens contre Philopator. Polybe dit qu'il causa une guerre civile; mais ni lui ni aucun autre n'en donnent le détail. Polyb. l. 5, pag. 444.

On lit aussi dans Tite-Live que les Romains, quelques années après, envoyèrent des députés vers Ptolémée et Cléopatre, la même sans doute que celle qui est appelée auparavant *Arsinoé*, pour renouveler avec l'Égypte leur ancienne amitié et leur ancienne alliance. Ils portèrent pour présent au roi une robe et une tunique de pourpre, avec une chaise d'ivoire[1], et à la reine une robe brodée et une écharpe de pourpre. De Av. M. 3794. Av. J.C. 210. Liv. lib. 27, n. 4.

[1] Elle n'était accordée à Rome qu'aux premières dignités.

tels présents nous marquent l'heureuse simplicité qui régnait alors parmi les Romains.

An. M. 3795. Av. J.C. 209. Justin. l. 30, cap. 4.

Philopator eut alors d'Arsinoé [1], sa femme et sa sœur, un fils, qui fut nommé *Ptolémée Épiphane*, et qui lui succéda à l'âge de cinq ans.

An. M. 3797. Av. J.C 207. Justin. l. 30, cap. 1 et 2. Polyb. in Excerpt. Vales. l. 15, et 16.

Philopator, depuis la célèbre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'était livré à toutes sortes de plaisirs et de débauches. Agathoclée sa concubine, Agathocle frère de cette concubline, et leur mère, le gouvernaient entièrement. Le jeu, les excès du vin, les déréglements les plus infames, faisaient toute son occupation. Il passait les nuits en débauches, et les jours en festins pleins de dissolutions. Oubliant absolument qu'il était roi, au lieu de s'appliquer au gouvernement de son royaume, il se piquait de conduire la musique et de jouer lui-même des instruments. Les femmes disposaient de tout : elles seules donnaient les charges [2], les commandements, les gouvernements, et personne n'avait moins de crédit dans le royaume que le roi même. Sosibe, vieux ministre rusé, qui avait servi sous trois règnes, conduisait les affaires de l'état, où sa longue expérience l'avait rendu fort habile, non pas tout-à-fait comme il voulait, mais comme les favoris le lui permettaient ; et il était assez scélérat pour

[1] Justin l'appelle Eurydice. S'il ne se trompe point, cette même reine avait trois noms, Arsinoé, Cléopatre, Eurydice. Mais *Cléopatre* était un nom commun aux reines d'Égypte, comme celui de *Ptolémée* aux rois.

= Comme l'inscription de Rosette et le contrat de Ptolémaïs donnent le nom d'*Arsinoé* à la femme de Philopator, il est certain que c'est là son vrai nom. Quelques critiques ont pensé en conséquence que l'ambassade dont parle Tite-Live se rapporte au règne d'Épiphane. — L.

[2] « Tribunatus, præfecturas, et ducatus mulieres ordinabant; nec quisquam in regno suo minùs, quàm ipse rex, poterat. » (Justin.)

suivre aveuglément les volontés les plus injustes d'un prince corrompu et de ses indignes favoris.

Arsinoé, sœur et femme du roi, n'avait aucun pouvoir à la cour. Les favoris et le ministre n'avaient ni égards ni ménagements pour elle. Elle, de son côté, n'avait pas assez de patience pour souffrir tout sans se plaindre. On s'ennuya de ses plaintes continuelles. Le roi et les personnes qui le gouvernaient ordonnèrent à Sosibe de les en défaire. Il le fit, et se servit pour cela d'un nommé *Philammon*, dont un assassinat si cruel et si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage. Liv. lib. 27, cap. 4.

Cette dernière action, ajoutée à tant d'autres, déplut si fort au peuple, que Sosibe fut obligé, avant la mort du roi, de quitter son emploi. On lui donna pour successeur Tlépolème, jeune homme de qualité, qui s'était signalé à l'armée par des actions de valeur et de prudence. Il eut toutes les voix dans un grand conseil qui se tint pour ce choix. Sosibe lui mit entre les mains le cachet du roi, qui était la marque de sa charge. Tlépolème en fit les fonctions, et gouverna toutes les affaires du royaume tant que le roi vécut. Mais, quoique ce terme ne fût pas long, il ne fit que trop voir qu'il n'avait pas les qualités nécessaires pour soutenir dignement un si grand emploi. Il n'avait ni l'expérience, ni l'habileté, ni l'application de son prédécesseur. Comme il était chargé du maniement des finances, et que toutes les graces du roi et tous les paiements passaient par ses mains, tout le monde, comme c'est l'ordinaire, s'empressait à lui faire la cour. Il faisait de grandes largesses, mais sans choix et sans discernement, et presque toujours à ceux qui étaient de ses parties de plaisir. Les louanges outrées des flat-

teurs qui l'environnaient sans cesse lui firent croire qu'il avait un mérite supérieur à tous les autres. Il prit des airs de hauteur; il donna dans le faste et les dépenses, et se rendit à la fin insupportable à tout le monde.

Les guerres d'Orient m'ont fait suspendre le récit de ce qui s'est passé pendant ce temps-là dans la Grèce; je vais maintenant le reprendre.

§ II. *Les Étoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours à Philippe, qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléomène en Égypte. On choisit deux rois à Lacédémone. Cette république se joint aux Étoliens.*

Strab. l. 10, pag. 450. Polyb. 331 et 746. Pausan. l. 10, p. 650.

Les Étoliens, sur-tout dans le temps dont nous parlons, étaient devenus un peuple fort puissant dans la Grèce. Leur domaine primitif s'étendait depuis le fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du golfe de Corinthe, et jusqu'au pays des Locres surnommés *Ozoles*. Mais par la suite des temps ils s'étaient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie, et dans d'autres contrées voisines. Ils vivaient à peu près sur terre comme les pirates sur mer, c'est-à-dire de brigandages et de rapines. Uniquement attentifs au gain, ils n'en trouvaient point de honteux ni d'illicite; et ils ne connaissaient ni les lois de la paix, ni celles de la guerre. Ils étaient fort endurcis aux fatigues, et intrépides dans les combats. Ils se distinguèrent particulièrement dans la guerre contre les Gaulois, qui firent une irruption dans la Grèce, et ils se montrèrent de zélés

défenseurs de la liberté publique contre les Macédoniens. L'accroissement de leur puissance les avait rendus fiers et insolents. Cette fierté parut dans la réponse qu'ils firent aux Romains, lorsqu'ils leur envoyèrent des ambassadeurs pour leur ordonner de laisser l'Acarnanie en paix. Ils témoignèrent, si nous en croyons Trogue Pompée, ou Justin son abréviateur, un souverain mépris pour Rome, qui, selon eux, n'était dans son origine qu'une honteuse retraite de brigands et de voleurs, fondée et bâtie par un fratricide, et formée par l'assemblage de femmes enlevées par force à leurs parents. Ils ajoutaient que les Étoliens s'étaient toujours distingués dans la Grèce autant par leur courage que par leur noblesse; qu'ils n'avaient redouté ni Philippe, ni Alexandre son fils; et que, pendant que ce dernier faisait trembler toute la terre, ils avaient osé rejeter ses édits et ses ordonnances : qu'ainsi les Romains prissent garde de provoquer contre eux des armes qui avaient exterminé les Gaulois et méprisé les Macédoniens. On peut juger, par ces traits, du caractère des Étoliens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

Justin. l. 28, cap. 2.

Depuis que Cléomène de Sparte avait perdu son royaume, et qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avait en quelque sorte pacifié la Grèce, les peuples du Péloponnèse, qui étaient las des premières guerres, et qui croyaient que l'état présent des affaires durerait toujours, avaient entièrement négligé les armes et le métier de la guerre. Les Étoliens songèrent à profiter de cette indolence. Ils ne pouvaient souffrir la paix, pendant laquelle ils étaient obligés de vivre à leurs dépens, eux qui étaient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigone les avait tenus en

Polyb. l. 4, p. 272-292. Plut. in Arato, p. 1049.

respect, et les avait empêchés de rien entreprendre contre leurs voisins ; mais, après sa mort, ils méprisèrent la jeunesse de Philippe, entrèrent à main armée dans le Péloponnèse, et ravagèrent les terres des Messéniens. Aratus, irrité de cette insolence et de cette perfidie, et voyant que Timoxène, qui était alors capitaine-général des Achéens, cherchait à gagner du temps parce que son année allait expirer, comme il était nommé pour lui succéder l'année suivante, il avança de cinq jours son généralat pour courir au secours des Messéniens. Ayant donc assemblé les Achéens, dont la vigueur et les forces avaient été affaiblies par le repos et l'inaction, il fut battu près de Caphyes, dans une grande bataille qui s'y donna.

An. M. 3783. Av. J.C. 221.

On rejeta la cause de cette défaite sur Aratus, et ce n'était point sans fondement. Il tâcha de prouver que la perte qu'on lui imputait n'était pas arrivée par sa faute. Du reste, s'il avait manqué en quelque chose au devoir d'un bon capitaine, il en demanda pardon, et pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, et on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre. Mais le souvenir de l'échec qu'il avait reçu ralentit beaucoup son courage. Il se conduisit plutôt en sage citoyen qu'en grand capitaine; et, quoique les Étoliens lui donnassent souvent de grandes prises sur eux, il n'en profita point, et leur laissa ravager presque impunément tout le pays.

Les Achéens se virent donc obligés de tendre encore les mains à la Macédoine, et d'appeler à leur secours le roi Philippe, dans l'espérance que l'affection qu'il

portait à Aratus et la confiance qu'il avait en lui le leur rendraient favorable. En effet, Antigone en mourant avait recommandé sur toutes choses à Philippe de s'attacher à Aratus, et de se gouverner par ses conseils quand il traiterait avec les Achéens. Quelque temps auparavant, il l'avait envoyé dans le Péloponnèse pour s'y former sous ses yeux et par ses avis. Aratus lui fit le meilleur accueil qu'il lui fut possible, le traita avec toutes les distinctions que méritait son rang, et s'appliqua à lui inspirer tous les principes et les sentiments capables de le mettre en état de gouverner sagement un aussi grand royaume que celui auquel il était destiné. Aussi ce jeune prince était retourné en Macédoine plein d'affection pour Aratus, et dans les dispositions les plus favorables pour les intérêts de la Grèce.

Mais les courtisans, qui avaient intérêt d'écarter un homme d'une probité aussi reconnue que l'était Aratus, pour s'emparer seuls de l'esprit du jeune prince, le lui rendirent suspect, et le portèrent à se déclarer ouvertement contre lui. Bientôt après néanmoins, reconnaissant qu'on l'avait trompé, il punit sévèrement les délateurs, unique moyen d'écarter pour toujours d'auprès des princes la calomnie, que l'impunité et quelquefois la récompense enhardissent et arment contre les plus gens de bien. Philippe rendit à Aratus toute sa confiance, et résolut de ne se plus conduire que par ses conseils. On s'en aperçut en plusieurs occasions, mais sur-tout dans l'affaire de Lacédémone. Cette ville malheureuse était continuellement agitée de Polyb.
séditions. Dans une de ces émeutes on tua un des p. 292-294.
éphores, et avec lui plusieurs autres citoyens, parce qu'ils tenaient le parti de Philippe. Quand ce prince

fut arrivé de Macédoine, il écouta les députés de Sparte à Tégée, où il les avait mandés. Dans le conseil plusieurs étaient d'avis qu'il traitât cette ville comme Alexandre avait traité celle de Thèbes. Il rejeta cette proposition avec horreur, et se contenta de faire punir les principaux auteurs de la sédition. On admira cette modération et cette sagesse dans un jeune roi qui n'avait que dix-sept ans, et l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Il n'en fit pas toujours le même usage.

An. M. 3784. Av. J. C. 220. Polyb., l. 4; p. 294-299.

Étant arrivé à Corinthe, il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Étoliens, et d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée; c'est ce qu'on appelle *la guerre des alliés*. Elle commença à peu près dans le temps qu'Annibal songeait à assiéger Sagonte. Ce décret fut envoyé à toutes les villes, et ratifié dans l'assemblée générale des Achéens. Ceux d'Étolie, de leur côté, se préparèrent à la guerre, et mirent à leur tête Scopas, le principal auteur des troubles qu'ils avaient excités et des violences qu'ils avaient commises. Philippe ramena ses troupes en Macédoine, et pendant les quartiers d'hiver travailla sérieusement aux préparatifs de la guerre. Il songea à se fortifier du secours des alliés, dont peu répondirent à ses vues, colorant de faux prétextes leur retardement. Il envoya aussi vers le roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Étoliens ni de troupes ni d'argent.

Plut. in Cleom. p. 820-823.

Cléomène était actuellement en Égypte : mais, comme une licence affreuse régnait dans cette cour, et que le roi ne s'occupait que de plaisirs et de débauches, il y menait une vie fort triste. Cependant Ptolémée, dans le commencement de son règne, ne laissa pas de se

servir de Cléomène; car, comme il craignait son frère Magas, qui, à cause de sa mère, avait beaucoup de crédit et de pouvoir parmi les gens de guerre, il approcha de lui Cléomène, et l'admit dans ses conseils les plus secrets où il cherchait les moyens de se défaire de son frère. Cléomène seul s'y opposa, représentant qu'un roi ne saurait avoir de ministres plus affectionnés à son service, et plus obligés à l'aider à porter le pesant fardeau de la royauté, que ses propres frères. Cet avis prévalut pour-lors : mais bientôt Ptolémée revint à ses craintes et à ses défiances, et il s'imagina ne pouvoir s'en délivrer qu'en ôtant la vie à celui qui en était la cause. Alors il se crut en sûreté, se flattant de n'avoir plus d'ennemis à craindre ni au-dedans ni au-dehors, parce qu'Antigone et Séleucus n'avaient laissé en mourant pour successeurs que Philippe et Antiochus, que leur âge lui faisait mépriser. Dans cette sécurité, il se livra tout entier aux plaisirs. Nul soin, nulle application n'en interrompait le cours. Ni ses courtisans, ni ceux qui avaient des charges dans l'état, n'osaient l'approcher. A peine daignait-il faire la moindre attention à ce qui se passait dans les états voisins de son royaume. C'était cependant sur quoi ses prédécesseurs veillaient plus que sur les affaires mêmes de l'intérieur de l'état. Maîtres de la Célésyrie et de Cypre, ils tenaient les rois de Syrie en respect par mer et par terre. Comme les villes les plus considérables, les postes et les ports qui sont le long de la côte, depuis la Pamphylie jusqu'à l'Hellespont, et les lieux voisins de Lysimachie, leur étaient soumis, de là ils observaient les puissances de l'Asie, et les îles même. Dans la Thrace et la Macédoine, comment aurait-on osé remuer pendant qu'ils

Polyb. l. 5, p. 380-385.

commandaient dans Ène, dans Maronée, et dans des villes encore plus éloignées? Avec une domination si étendue, et tant de places fortes qui leur tenaient lieu de barrières, leur propre royaume était en sûreté. C'était donc avec grande raison qu'ils tenaient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passait au-dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignait de se donner cette peine. La débauche et le vin faisaient toutes ses délices comme toutes ses occupations.

Dans cette disposition, on juge aisément quel cas il faisait de Cléomène. Quand celui-ci eut nouvelle qu'Antigone était mort, que les Achéens étaient engagés dans une grande guerre contre les Étoliens, que les Lacédémoniens s'étaient unis avec les derniers contre les peuples d'Achaïe et de Macédoine, et que tout semblait le rappeler dans sa patrie, alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le roi de lui donner des troupes et des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, et qu'on lui permît de profiter de l'occasion favorable qui se présentait de rentrer dans son royaume. Ptolémée était trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette prière de Cléomène.

Sosibe, qui pour-lors avait dans le royaume une grande autorité, assembla ses amis; et, dans ce conseil, il fut résolu de ne donner à Cléomène ni flotte ni provisions. Ils croyaient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigone les affaires du dehors du royaume ne leur paraissaient d'aucune importance. D'ailleurs ce conseil craignait qu'Antigone n'étant plus, et n'y ayant plus personne pour résister à Cléomène,

ce prince, après s'être soumis en peu de temps la Grèce, ne devînt pour l'Égypte un ennemi fâcheux et redoutable; d'autant plus qu'il avait étudié à fond l'état du royaume, qu'il en connaissait le fort et le faible, qu'il avait un souverain mépris pour le roi, et qu'il voyait quantité de parties du royaume, séparées et fort éloignées, sur lesquelles on pouvait trouver mille occasions de tomber. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomène la flotte et les secours qu'il demandait. D'un autre côté, laisser partir, après un refus méprisant, un prince hardi et entreprenant comme celui-ci, s'était s'en faire un ennemi qui tôt ou tard se ressouviendrait de cette insulte. Sosibe ne crut pas même qu'il y eût sûreté de le laisser libre dans Alexandrie. Un mot échappé imprudemment à Cléomène lui revint alors dans l'esprit. Dans un conseil où l'on délibérait au sujet de Magas, le ministre avait témoigné craindre que ce prince n'excitât du tumulte par le moyen des soldats étrangers : *Je vous réponds d'eux*, dit Cléomène, en parlant de ceux du Péloponnèse, *et vous pouvez compter qu'au premier signal que je leur donnerai, ils prendront les armes pour vous*. Sosibe n'hésita plus. Sur une accusation inventée à plaisir, et qu'il appuya d'une fausse lettre que lui-même avait supposée à ce malheureux prince, il détermina le roi à le faire arrêter, et à l'enfermer dans une maison sûre, où il lui fournirait toujours le même entretien, et où il lui laisserait la liberté de voir ses amis, mais non celle de sortir.

Ce traitement jeta Cléomène dans un chagrin mortel, et dans une noire mélancolie. Comme il ne voyait aucune fin ni aucune issue à ses maux, il prit avec ses

amis, qui le venaient visiter, une résolution que le seul désespoir pouvait lui suggérer ; c'était de repousser par les armes l'injustice de Ptolémée, de soulever contre lui le peuple, de mourir d'une manière digne de Sparte, et de ne pas attendre, comme des victimes engraissées, qu'on vînt les immoler.

Ses amis ayant trouvé le moyen de le tirer de sa prison, ils courent tous ensemble les armes à la main dans toutes les rues, exhortant et appelant le peuple à la liberté ; mais personne ne s'émeut. Ils tuent le gouverneur de la ville, qui venait à leur rencontre, et quelques autres seigneurs. Ils prennent le chemin de la citadelle pour en enfoncer les portes, et délivrer les prisonniers ; mais ils trouvèrent ces portes bien fermées et bien barricadées. Cléomène, déchu de son espérance, allait errant çà et là par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre, ni pour le combattre, mais ils prenaient tous la fuite, saisis de frayeur. Alors, voyant que leur entreprise ne pouvait réussir, ils la terminèrent par une fin tragique et sanglante, en s'entr'égorgeant tous les uns les autres, pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléomène, après avoir régné seize ans à Sparte. Le roi fit mettre son corps en croix, et condamna à la mort sa mère, ses enfants, et toutes les femmes qui l'accompagnaient. Quand on eut mené cette malheureuse princesse au lieu du supplice, elle ne demanda d'autre grace, sinon qu'on la fît mourir avant ses enfants. Mais ce fut par eux qu'on commença, tourment plus cruel pour une mère que la mort même : après quoi elle présenta la gorge à l'exécuteur, sans avoir prononcé d'autres paroles que celles-ci : *Ah! mes enfants, où êtes-vous venus?*

Le dessein que formèrent Agis et Cléomène de réformer Sparte, et d'y rétablir l'ancienne discipline, était certainement très-louable en lui-même; et ils avaient raison l'un et l'autre de croire que, dans un état entièrement infecté et corrompu comme était alors celui de Sparte, vouloir corriger les abus en détail, et retrancher peu-à-peu les désordres, c'était couper les têtes de l'hydre, et qu'il fallait aller tout d'un coup à la racine du mal. Mais je ne sais si la maxime de Platon [1] n'aurait pas lieu ici, qui est de n'entreprendre dans une république libre que ce que l'on peut faire accepter aux citoyens par la voie de la persuasion, sans jamais employer celle de la violence. N'est-il pas quelquefois des maladies désespérées à un point, que les remèdes ne peuvent qu'avancer la mort? N'y a-t-il pas aussi quelquefois des désordres qui ont tellement pris le dessus dans un état, que de tenter alors une réforme c'est une entreprise qui n'aboutit qu'à faire sentir la faiblesse des magistrats et des lois [2]? Mais ce qui ne peut s'excuser dans Cléomène, c'est d'avoir, contre toute raison et toute justice, égorgé les éphores pour faire réussir son entreprise : conduite absolument tyrannique, et indigne d'un Spartiate, et encore plus d'un roi, et qui sembla autoriser les tyrans qui depuis firent tant souffrir Lacédémone. Aussi a-t-il été traité lui-même, par certains historiens, de tyran [3],

[1] « Jubet Plato, quem ego auctorem vehementer sequor, tantùm contendere in republica, quantùm probare civibus tuis possis : vim neque parenti neque patriæ afferre oportere. » (Cic. *ad Famil.* l. 1, *Ep.* 9.)

[2] « Decebat omittere potiùs prævalida et adulta vitia, quàm hoc adsequi, ut palàm fieret quibus flagitiis impares essemus. » (Tac. *Annal.* lib. 3, cap. 53.)

[3] « Post mortem Cleomenis, qui primus tyrannus Lacedæmone fuit. » (Liv. lib. 34, n. 26.)

et c'est à lui qu'ils ont commencé la succession des tyrans de Sparte.

Polyb. l. 4, p. 304.

Depuis trois ans que Cléomène avait quitté Sparte, on n'avait point songé à y nommer des rois, parce qu'on espérait toujours qu'il pourrait revenir, et qu'on conservait pour lui une grande estime et un grand respect. Dès qu'on eut appris sa mort, on procéda à l'élection des rois. On nomma d'abord Agésipolis, encore enfant, qui était de l'une des deux familles royales, et on lui donna pour tuteur Cléomène, son oncle. Ensuite on choisit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avait régné, mais qui avait gagné les éphores en leur donnant à chacun un talent [1]. C'était mettre la royauté à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de ce choix, qui était contre toutes les lois, et qui jusque-là n'avait point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement opposé à Philippe, et qui exerçait dans la ville les dernières violences, avait présidé à ce choix. Aussitôt après ils firent déclarer Sparte en faveur des Étoliens.

[1] Mille écus. = 5,500 francs. — L.

§ III. *Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Étrange abus qu'Apelle, son ministre, fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Étolie : Therme pris d'emblée ; excès qu'y commirent les soldats de Philippe ; prudente retraite de ce prince. Troubles dans le camp ; punition de ceux qui en étaient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des conjurés ; leur punition. On parle de paix entre Philippe et les Achéens d'un côté, et les Étoliens de l'autre ; enfin elle se conclut.*

Nous avons vu auparavant que Philippe, roi de Macédoine, appelé par les Achéens pour les secourir, était venu à Corinthe, où se tenait leur assemblée générale, et que là, d'un commun accord, on avait déclaré la guerre aux Étoliens. Le roi retourna ensuite en Macédoine pour travailler aux préparatifs de la guerre. An. M. 3785. Av. J. C. 219. Polyb. l. 4, p. 294-306.

Philippe engagea dans l'alliance des Achéens Scerdilède. C'était, comme je l'ai déja dit, un petit roi d'Illyrie. Les Étoliens, dont il était allié, lui avaient manqué de parole en refusant de lui donner une certaine partie du butin qu'ils avaient fait dans la prise de Cynèthe, comme ils en étaient convenus ; il embrassa avec joie cette occasion de se venger de leur perfidie.

Démétrius de Phare s'attacha aussi à Philippe. Nous avons vu que les Romains, pour qui il s'était d'abord déclaré, l'avaient gratifié de plusieurs des villes qu'ils Polyb. l. 3, p. 171-174 ; l. 4, p. 285 305-330.

avaient conquises dans l'Illyrie. Comme le principal revenu de ces petits princes avait consisté jusque-là dans le butin qu'ils faisaient sur leurs voisins, quand les Romains furent éloignés, il ne put s'empêcher de piller les villes et les terres du pays, qui étaient de leur domaine. D'ailleurs, Démétrius, aussi-bien que Scerdilède, avait, dans la même vue, navigué au-delà de la ville d'Issus, ce qui était directement contraire au principal article du traité conclu avec la reine Teuta. Pour toutes ces raisons les Romains déclarèrent la guerre à Démétrius. Le consul Émilius l'attaqua vivement, lui enleva ses meilleures places, et l'assiégea lui-même dans sa ville de Phare. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il s'en sauva. La ville se rendit aux Romains. Dépouillé de tous ses états, il se réfugia vers Philippe, qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour redemander Démétrius. Philippe, qui roulait dès-lors dans sa tête le dessein qui éclata bientôt après, n'eut point d'égard à leur demande. Démétrius passa le reste de sa vie auprès de lui. C'était un homme plein de courage et de hardiesse, mais téméraire et inconsidéré dans ses entreprises, et dont le courage était absolument destitué de prudence et de jugement.

Liv. lib. 22, n. 33.

Les Achéens, prêts à s'engager dans une guerre considérable, envoyèrent vers leurs alliés. Ceux d'Acarnanie se joignirent volontiers à eux, quoiqu'ils courussent grand risque, étant les plus voisins de l'Étolie, et par conséquent les plus exposés aux incursions de ce peuple. Polybe loue extrêmement leur fidélité.

Les Épirotes ne marquèrent pas tant de bonne vo-

lonté, et parurent vouloir demeurer neutres; cependant peu après ils se déclarèrent.

On envoya aussi des députés au roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Étoliens, ni d'argent, ni de troupes.

Les Messéniens, pour l'intérêt desquels on s'était d'abord engagé dans cette guerre, répondirent mal à la juste espérance qu'on avait qu'ils la soutiendraient de toutes leurs forces.

Les Lacédémoniens s'étaient d'abord déclarés pour les Achéens; mais la faction contraire fit changer le décret, et ils se joignirent aux Étoliens. C'est dans cette conjoncture, comme je l'ai déja dit, qu'on nomma pour rois à Sparte Agésipolis et Lycurgue.

Aratus le jeune, fils du grand Aratus, exerçait alors la première magistrature chez les Achéens, et Scopas chez les Étoliens.

Philippe partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie, et huit cents chevaux. Ayant passé la Thessalie, il arriva dans l'Épire. S'il avait marché droit contre les Étoliens, il les aurait surpris et battus. Mais, à la prière des Épirotes, il forma le siége d'Ambracie, qui le retint quarante jours, et donna aux ennemis le temps de se préparer et de l'attendre. Ils firent plus. Scopas, menant avec lui une partie des troupes étoliennes, pénétra jusque dans la Macédoine, y fit un grand ravage, et revint promptement chargé de butin, ce qui lui fit beaucoup d'honneur et encouragea extrêmement ses troupes. Cependant elles n'empêchèrent point Philippe d'entrer dans l'Étolie, et de s'y rendre maître d'un grand nombre de places importantes. Il aurait achevé de la soumettre; mais la nou-

Polyb. l. 4, p. 325-330.

velle qu'il reçut que les Dardaniens [1] songeaient à faire une irruption dans son royaume, l'obligea d'y retourner. Il promit aux ambassadeurs des Achéens, en partant, qu'il reviendrait au plus tôt à leur secours. Sa prompte arrivée déconcerta les Dardaniens, et arrêta leur entreprise. Il revint en Thessalie, dans le dessein de passer le reste de l'été à Larissa.

Polyb. l. 4, p. 330-336. Cependant Dorimaque, que les Étoliens venaient d'élire pour général, entra en Épire, ravagea tout le plat pays, et n'épargna pas même le temple de Dodone.

Philippe, quoique dans le fort de l'hiver, étant parti de Larissa, arriva à Corinthe sans qu'on eût eu aucun avis de sa marche. Il y manda Aratus le père, et marqua dans une lettre à son fils, qui, cette année, commandait les troupes, l'endroit où il devait les conduire. Le rendez-vous était à Caphyes. Euripidas, qui ne savait rien de l'arrivée de Philippe, menait un détachement d'Éléens de plus de deux mille hommes pour ravager le territoire de Sicyone. Ils tombèrent entre les mains de Philippe; et tous, à l'exception de cent, furent pris ou tués.

Le roi, ayant trouvé Aratus le jeune avec ses troupes au rendez-vous marqué, marcha vers Psophis [2] pour en faire le siége. C'était une entreprise très-hardie. La place passait pour être presque imprenable, tant à cause de sa situation naturelle que par les fortifications qu'on y avait ajoutées. La saison de l'hiver, où l'on était, avait ôté toute crainte aux habitants qu'on voulût ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à

[1] C'étaient des peuples voisins de la Macédoine, situés au nord de ce royaume.

[2] Ville d'Arcadie.

bout. La ville, puis la citadelle, se rendirent après quelque résistance. Comme ils ne s'attendaient à rien moins qu'à un siége, le manque de vivres et de munitions avança beaucoup la prise de la place. Philippe abandonna généreusement cette ville aux Achéens, pour qui elle était d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avait rien plus à cœur que de leur faire plaisir, et de les bien convaincre de son affection et de son zèle pour leurs intérêts. Un prince qui agirait toujours de la sorte serait véritablement grand, et ferait honneur à la royauté.

De là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laissa de même à ses alliés, il passa chez les Éléens pour y faire le dégât. Ce pays était fort peuplé et fort riche, et les habitants de la campagne fort à leur aise. Autrefois cette terre était comme sacrée, à cause des jeux olympiques qui s'y célébraient de quatre ans en quatre ans; et tous les peuples de la Grèce étaient convenus de n'y jamais toucher, et de n'y point porter leurs armes. Les Éléens avaient perdu ce privilége par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Grèce. Philippe y fit un grand butin, et y enrichit ses troupes; après quoi il se retira à Olympie.

Parmi les courtisans de Philippe, Apelle tenait le premier rang, et avait un grand crédit sur l'esprit de son maître, dont il avait été tuteur ; mais, comme cela est assez ordinaire, il abusait étrangement de son pouvoir pour vexer les particuliers et les peuples. Il s'était mis en tête de réduire les Achéens à l'état où étaient ceux de Thessalie, c'est-à-dire de les soumettre absolument aux volontés des ministres de Macédoine, en

Polyb. ibid. p. 338, 339.

ne leur laissant que le nom et un vain fantôme de liberté. Pour les accoutumer à ce joug, il n'y avait point de mauvais traitements qu'il ne leur fît souffrir. Aratus en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, et l'assura qu'il y mettrait ordre, et que rien de pareil n'arriverait dans la suite. En effet, il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens que de concert avec leur général. C'était agir bien mollement avec un ministre qui abusait de sa confiance d'une manière si indigne, et qui méritait d'être entièrement disgracié. Les Achéens, charmés des bontés que leur témoignait Philippe, et des ordres qu'il avait donnés pour leur procurer du repos et de la sûreté, ne cessaient d'exalter ce prince, et de faire valoir toutes ses bonnes qualités. En effet il avait toutes celles qui rendent un roi recommandable : de la vivacité d'esprit, de la mémoire, le talent de la parole, et une grace naturelle dans tout ce qu'il faisait; une beauté de visage accompagnée d'un air noble et majestueux qui lui attirait le respect; de la douceur, de l'affabilité, et un penchant à faire plaisir; enfin un courage, une hardiesse, une expérience dans la guerre, qui passait son âge : de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs et dans sa conduite.

Polyb. l. 4, p. 339-343. Philippe ayant pris Aliphéra, qui était une place très-forte, presque toutes celles du pays, alarmées d'un succès si étonnant, et lasses d'être sous le pouvoir tyrannique des Étoliens, se rendirent à lui. Ainsi en assez peu de temps il devint maître de toute la Tryphalie.

Idem, p. 343, 344. Dans ce même temps, Chilon, Lacédémonien, prétendant que le trône lui appartenait à plus juste titre qu'à Lycurgue qu'on y avait placé; entreprit de l'en

chasser, et de s'y établir à sa place. Ayant engagé dans son parti environ deux cents citoyens, il entra à main armée dans la ville, tua les éphores, qu'il trouva tous ensemble à table, et marcha droit à la maison de Lycurgue pour l'égorger, mais au bruit de ce tumulte il s'était sauvé. Chilon se rendit ensuite dans la place publique, exhorta les citoyens à recouvrer leur liberté et leur fit de grandes promesses. Voyant que rien ne branlait, et qu'il avait manqué son coup, il se condamna lui-même à l'exil et se retira dans l'Achaïe. On est étonné de voir Sparte, autrefois si jalouse de sa liberté, et maîtresse de toute la Grèce jusqu'à la bataille de Leuctres, remplie maintenant de troubles et de séditions, et asservie honteusement à des espèces de tyrans, elle qui n'en pouvait souffrir le nom : voilà le fruit du violement des lois de Lycurgue, et sur-tout de l'introduction de l'or et de l'argent dans Sparte, qui y firent entrer peu-à-peu avec eux l'esprit de domination, l'avarice, le faste, le luxe, la mollesse, le déréglement des mœurs, et tous les autres vices qui accompagnent ordinairement les richesses.

Philippe s'étant rendu à Argos, y passa le reste de l'hiver. Apelle, son ministre, n'avait pas renoncé aux vues qu'il avait formées d'asservir les Achéens. Aratus, pour qui le roi avait conçu une estime toute particulière, et en qui il avait une grande confiance, mettait un obstacle insurmontable à ses desseins; il songea à s'en délivrer. Pour cela il fit venir sous main à la cour tous ceux qui étaient ses ennemis secrets, et travailla à les bien mettre dans l'esprit du prince. Puis, dans les conversations qu'il avait avec lui, il lui faisait entendre que tant qu'Aratus aurait du crédit dans la ré- Polyb. l. 4, p. 344-349.

publique des Achéens, lui Philippe n'y aurait aucun pouvoir, et que, comme le dernier des citoyens, il serait asservi à suivre leurs lois et à se conformer à leurs usages; au lieu que, s'il faisait mettre en place quelqu'un qui dépendît de lui, il pourrait agir en maître et imposer la loi aux autres au lieu de la recevoir. Les nouveaux amis appuyaient ces réflexions, et enchérissaient encore sur les raisonnements d'Apelle. Cette idée d'un pouvoir despotique flatta le jeune roi, et c'est la grande tentation des princes. Il alla exprès à Égium, où se tenait l'assemblée des états pour l'élection d'un nouveau général; et fit tant par ses promesses et par ses menaces, qu'il donna l'exclusion à Philoxène, qui était soutenu par Aratus, et fit tomber le choix sur Épérate, qui lui était absolument contraire. Dévoué aveuglément aux volontés de son ministre, il ne s'apercevait pas qu'il se dégradait et se diffamait lui-même, rien n'étant plus odieux aux compagnies libres, telles qu'étaient ces assemblées des Grecs, que de donner l'atteinte même la plus légère à la liberté des suffrages.

Le choix était tombé sur un sujet tout-à-fait indigne, comme il arrive ordinairement quand les élections sont contraintes et forcées. Épérate, étant sans mérite et sans expérience, tomba dans un mépris général. Comme Aratus ne se mêlait plus des affaires, il ne se faisait plus rien de bien, et tout allait en dépérissant. Philippe, sur qui en retombait tout le blâme, sentit bien alors qu'on lui avait fait prendre un très-méchant parti. Il se tourna donc encore du côté d'Aratus, lui rendit son amitié et sa confiance; et, voyant qu'après cette démarche ses affaires prospéraient visiblement, et que sa réputation et sa puissance augmentaient de jour en jour, il ne vou-

lut plus prendre conseil que de lui, comme du seul homme de qui venaient toute sa grandeur et toute sa gloire. Qui ne croirait pas qu'après des preuves si évidentes et si réitérées, d'un côté, de l'innocence d'Aratus, de l'autre, de la noire malice d'Apelle, Philippe serait détrompé pour toujours, et comprendrait lequel des deux avait pour son service un zèle plus sincère? La suite fera voir que la jalousie ne s'éteint qu'avec l'objet qui l'excite, et que les princes reviennent difficilement des préventions qui flattent leur autorité.

On en eut bientôt une nouvelle preuve. Comme les Éléens refusaient les conditions avantageuses que Philippe leur offrait par le canal d'un certain Amphidame, Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable était l'effet des mauvais services que lui rendait sous main Aratus, quoiqu'il affectât au-dehors de prendre vivement ses intérêts; que lui seul avait détourné Amphidame d'appuyer auprès des Éléens, comme il aurait dû, et comme il s'y était engagé, les offres que le roi leur faisait. Et sur tout cela il composait une histoire et citait plusieurs témoins. Le roi eut l'équité d'exiger de son ministre qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé : il le fit avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, capable de déconcerter le plus homme de bien : il ajouta même que le roi porterait l'affaire devant le conseil des Achéens et lui en laisserait la décision; c'est ce qu'il aurait souhaité, comptant sûrement que par son crédit il viendrait à bout de l'y faire condamner. Aratus, ayant pris la parole pour se défendre, commença par supplier le roi de vouloir bien ne rien croire légèrement de tout ce qu'on lui imputait; que c'était une justice qu'un roi, encore plus que

tout autre, devait à un accusé, d'ordonner un sévère examen sur tous les chefs d'accusation, et jusque-là de suspendre son jugement. Il demandait en conséquence qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui surtout de qui il prétendait tenir tout ce qu'il avait avancé contre lui, et qu'on n'omît aucun des moyens usités et prescrits pour constater un fait avant que de porter l'affaire au conseil public. Le roi trouva la demande fort raisonnable et promit de lui donner satisfaction; mais le temps s'écoulait sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'aurait-il fait? Un événement imprévu amena Amphidame comme par hasard à la ville de Dyme, où était Philippe, pour régler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, et pressa le roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, et reconnut que l'accusation n'avait pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent, mais le calomniateur ne fut point puni.

L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrètes pour écarter ceux qui lui faisaient ombrage. Quatre personnes sur-tout, sans compter Apelle, partageaient les principales charges de la couronne, et en même temps la confiance du prince; c'était Antigone qui les avait nommées dans son testament, et qui leur avait assigné à chacune leur place. Sa principale vue avait été de prévenir et d'arrêter par ce choix les brigues et les mouvements presque inévitables pendant la minorité d'un prince enfant. Deux de ces seigneurs étaient entièrement dévoués à Apelle: c'étaient Léontius et Mégaléas. Il ne disposait pas de même des deux autres, qui s'appelaient Taurion et Alexandre: le premier était chargé des affaires du

Péloponnèse; le second avait le commandement des gardes. Le ministre voulait faire tomber leurs charges à des seigneurs dont il fût bien sûr, et qui lui fussent parfaitement vendus. Il s'y prit différemment à leur égard; car, dit Polybe, les gens de cour savent se retourner, et ils emploient, tantôt les louanges, tantôt les calomnies, pour parvenir à leurs fins. Quand on parlait de Taurion, il s'appliquait à relever son mérite, son courage, son expérience, et en parlait comme d'un homme qui méritait que le roi l'attachât de plus près à sa personne; c'était afin de le retenir à la cour, et de faire tomber à quelqu'une de ses créatures le gouvernement du Péloponnèse, qui était d'une grande importance, et qui demandait la présence de celui qui en était revêtu. S'agissait-il d'Alexandre, il ne manquait aucune occasion de le décrier dans l'esprit du prince, et même de le lui rendre suspect, afin de l'écarter de la cour, et de faire donner sa place à quelqu'un dont il fût maître. Polybe marquera dans la suite quel fut le succès de toutes ces menées secrètes; il insinue ici seulement qu'Apelle enfin fut pris lui-même dans ses piéges, et qu'il éprouva le traitement qu'il préparait aux autres; mais nous le verrons commettre encore auparavant l'injustice la plus noire et la plus criante contre ce même Aratus, et porter ses desseins criminels jusque sur le prince même.

J'ai déja dit que Philippe, ayant reconnu plus d'une fois qu'on l'avait trompé, avait rendu ses bonnes graces et sa confiance à Aratus. Soutenu par son crédit et par ses conseils, il se rendit à l'assemblée des Achéens, qui avait été indiquée, en sa considération, à Sicyone. Sur le rapport qu'il fit de l'état de ses finances, et du

Polyb. l. 5, p. 350-365.

pressant besoin qu'il avait d'argent pour l'entretien et la subsistance de ses troupes, il fut arrêté qu'on lui fournirait cinquante talents [1] dans le moment même qu'il commencerait à mettre sés troupes en marche, avec trois mois de paie pour ses soldats, et dix mille mesures de froment; et que dans la suite, tant qu'il ferait la guerre en personne dans le Péloponnèse, on lui fournirait chaque mois dix-sept talents [2].

An.M.3786. Av.J.C.218. Quand les troupes, revenues de leurs quartiers d'hiver, se furent rassemblées, le roi délibéra dans son conseil sur les opérations de la campagne prochaine. Il fut résolu d'agir par mer, parce que c'était un moyen sûr de partager les forces des ennemis par l'incertitude où ils seraient de quel côté on devait les attaquer; c'était aux Étoliens, aux Lacédémoniens et aux Éléens que Philippe devait faire la guerre.

Pendant que le roi, qui était retourné à Corinthe, y formait ses Macédoniens à tous les exercices de la marine, Apelle, qui sentait son crédit diminué, et qui ne pouvait souffrir qu'on ne suivît plus ses conseils, mais ceux d'Aratus, prit des mesures secrètes pour faire échouer toutes les entreprises du roi. Sa vue était de se rendre nécessaire à son maître, et de le forcer, par la déroute de ses affaires, à se jeter entre les bras d'un ministre qui en avait le plus de connaissance, et qui était en possession de les manier. Quelle noirceur! Apelle engagea Léontius et Mégaléas, ses deux confidents, à s'acquitter négligemment de toutes leurs fonctions dans les postes qui leur seraient confiés. Pour lui, sous prétexte de quelque affaire, il se rendit à Chalcis;

[1] 50,000 écus. = 275,000 fr. — L.

[2] 17,000 écus. = 93,500 fr. — L.

et là, comme tout le monde exécutait ponctuellement ses ordres, il arrêta les convois d'argent qu'on envoyait au roi, et le réduisit à une telle disette, qu'il se vit obligé de mettre en gage sa vaisselle d'argent pour ses propres besoins et pour l'entretien de sa maison.

Philippe, s'étant mis en mer, arriva le second jour à Patres; et de là étant abordé dans la Céphallénie [1], il forma le siége de Palée, ville qui par sa situation devait lui être d'une grande commodité pour en faire sa place d'armes et pour infester de là les terres des ennemis. Il fit avancer les machines et travailler aux mines. Une des manières d'ouvrir les brèches était de creuser jusque sous les fondements des murailles; quand on y était parvenu, on étayait et on soutenait les murailles par de gros pieux de bois, auxquels ensuite les mineurs mettaient le feu et se retiraient; et bientôt l'on voyait tomber de longs pans de murailles. Comme les Macédoniens avaient travaillé avec une ardeur incroyable, en très-peu de temps il se fit une brèche large de plus de trente toises. Léontius fut commandé avec ses troupes pour monter à cette brèche. Pour peu d'effort qu'il eût voulu faire, la prise de la ville était sûre; mais il attaqua les ennemis mollement, et fut repoussé avec grande perte des siens, de sorte que Philippe fut obligé de lever le siége.

Dès qu'il l'eut formé, les ennemis avaient envoyé Lycurgue avec quelques troupes dans la Messénie, et Dorimaque avec une moitié de l'armée dans la Thessalie, pour obliger Philippe, par cette double diversion, à quitter son entreprise. Il arriva bientôt des dé-

[1] Ile de la mer Ionienne.

putés de la part des Acarnaniens et des Messéniens. Philippe, qui avait levé le siége, assembla son conseil pour examiner de quel côté il devait porter ses armes. Les Messéniens représentaient qu'en un jour on pouvait arriver de Céphallénie dans leur pays, et accabler tout d'un coup Lycurgue, qui ne s'attendait pas à une attaque si prompte. Léontius appuya fort cet avis. Sa raison secrète était que, le retour devenant impraticable à Philippe à cause des vents qui lui seraient pour-lors absolument contraires, il serait obligé d'y rester, et qu'ainsi la campagne se passerait sans rien entreprendre. Les Acarnaniens, au contraire, demandaient qu'on marchât droit contre l'Étolie, qui se trouvait dénuée de troupes; que l'on ravagerait tout le pays impunément, et qu'on empêcherait Dorimaque de faire une irruption dans la Macédoine. Aratus ne manqua pas de se déclarer pour ce dernier avis; et le roi, qui, depuis la lâche attaque de Palée, commençait à se défier de Léontius, s'y rendit aussi.

Ayant pourvu au besoin pressant des Messéniens, il partit de Céphallénie, aborda le second jour à Leucade, de là entra dans le golfe d'Ambracie, et arriva un peu devant le jour à Limnée. Aussitôt il donna ordre aux soldats de prendre de la nourriture, de se décharger de la plus grande partie de leurs bagages, et de se tenir prêts à marcher. L'après-dîner, Philippe, ayant laissé les bagages sous bonne garde, partit de Limnée, et au bout d'environ soixante stades (trois lieues) il fit halte, pour donner à son armée le temps de prendre de la nourriture et du repos; puis il marcha toute la nuit, et arriva au point du jour au fleuve Achéloüs, dans la vue de se jeter brusquement et à l'improviste

sur Therme. Léontius conseilla au roi de s'arrêter quelque temps, sous prétexte de donner aux soldats, fatigués d'une longue marche, le temps de respirer, mais en effet pour procurer aux Étoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus, au contraire, qui savait que l'occasion passe et s'échappe rapidement, et que l'avis de Léontius était une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, et de partir sans délai.

Le roi, déja piqué et en défiance contre Léontius, part sur-le-champ, passe l'Achéloüs, et marche droit à Therme par un chemin très-âpre et très-difficile, creusé entre des rochers fort escarpés. C'était la capitale du pays, où chaque année les Étoliens tenaient leurs foires et leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des dieux que pour l'élection des magistrats. Comme cette ville passait pour imprenable à cause de sa situation avantageuse, et que jamais ennemi n'avait osé en approcher, les Étoliens y laissaient tous leurs meilleurs effets et toutes leurs richesses, et les y croyaient fort en sûreté. La surprise fut extrême quand, vers la fin du jour, ils virent Philippe y entrer avec son armée.

Après avoir fait pendant la nuit un butin immense, les Macédoniens dressèrent leur camp. Le matin, on résolut d'emporter tout ce qui se trouverait d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, et on y mit le feu. On prit de même les armes qui étaient suspendues aux galeries du temple : on mit à part les meilleures pour s'en servir au besoin; et le reste, qui montait à plus de quinze mille,

fut réduit en cendres. Jusque-là il n'y avait rien que de juste, rien qui ne fût selon les lois de la guerre.

Les Macédoniens ne s'en tinrent pas là. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avaient faits les Étoliens à Die et à Dodone, ils mirent le feu aux galeries du temple, brisèrent tous les présents qui y étaient appendus, et entre lesquels il y en avait d'une beauté et d'un prix extraordinaires. On ne se contenta pas de brûler les toits, on rasa le temple. Les statues, dont il y avait au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pièces un grand nombre ; on n'épargna que celles que l'on connut, par les inscriptions ou par la figure, être des statues de dieux. On écrivit sur les murailles ce vers :

Vois Dium, c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avaient inspirée à Philippe et à ses alliés les sacriléges commis à Die par les Étoliens leur persuadait sans doute qu'il était permis de s'en venger par les mêmes crimes, et que ce qu'ils faisaient n'était qu'une juste représaille. On me permettra, dit Polybe, d'en penser autrement. Pour appuyer son sentiment, il cite trois grands exemples tirés de la famille même du prince dont il condamne ici la conduite. Antigone, après avoir vaincu en bataille rangée Cléomène roi des Lacédémoniens, et s'être rendu maître de Sparte, loin de sévir contre les temples et les choses sacrées, ne sévit pas même contre les vaincus ; mais il les rétablit au contraire dans la forme de gouvernement qu'ils avaient reçue de leurs pères, et les combla de marques de bonté et d'amitié. Philippe, à qui la famille royale

était redevable de toute sa splendeur, et qui défit les Athéniens à Chéronée, ne leur fit sentir sa puissance et sa victoire que par des bienfaits, leur rendant les prisonniers sans rançon, prenant soin lui-même des morts, faisant porter leurs os à Athènes par Antipater, et donnant des habits à ceux des prisonniers qui en avaient plus besoin. Enfin Alexandre-le-Grand, dans les violents excès de sa colère contre Thèbes, qui la lui fit raser, loin d'oublier le respect qu'il devait aux dieux, eut soin qu'on ne fît pas, même par imprudence, le moindre tort aux temples et aux autres lieux sacrés; et, ce qui est encore plus admirable, dans la guerre qu'il fit contre les Perses, qui avaient pillé et brûlé presque tous les temples de la Grèce, il épargna et respecta tous les lieux consacrés au culte des dieux.

Il eût été à souhaiter, continue Polybe, que Philippe, attentif à ces grands exemples de ses ancêtres, eût eu plus à cœur de paraître avoir succédé à leur modération et à leur magnanimité qu'à leur trône et à leur puissance. Les lois de la guerre, à la vérité, obligent souvent de renverser les citadelles et les villes, de combler les ports, de prendre les hommes et les vaisseaux, d'enlever les fruits et autres choses semblables, pour diminuer les forces des ennemis et augmenter les nôtres : mais détruire ce qui ne peut nous causer aucun dommage ou qui n'avance point la défaite des ennemis, brûler des temples, briser des statues et autres pareils ornements d'une ville, il n'y a qu'une fureur et une rage forcenée qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre et ruiner ceux qui nous ont fait tort que l'on doit leur déclarer la guerre, si l'on est équitable, mais c'est pour les porter

à reconnaître et à réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocents et les coupables, mais plutôt de sauver les uns et les autres. C'est un homme de guerre et un païen qui parle ainsi.

Si, dans cette occasion, Philippe se montra peu religieux, il y parut un excellent capitaine. Sa vue, en se mettant sur mer, était d'aller surprendre la ville de Therme en profitant de l'absence d'une partie des troupes étoliennes. Pour couvrir son dessein, il prend un long circuit, qui laisse les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, et qui les empêche de songer à se saisir des pas des montagnes et des défilés où l'on pouvait l'arrêter tout court. Il y avait des rivières à passer; il fallait user d'une extrême diligence, et tourner tout court sur l'Étolie par une marche prompte et forcée. C'est ce qu'il fait, sans écouter les mauvais conseils des traîtres. Il laisse ses bagages pour rendre son armée moins pesante. Il passe les défilés sans trouver aucun obstacle, et entre dans Therme comme s'il y était tombé du ciel; tant il avait caché et brusqué sa marche, sans qu'il paraisse qu'on en eût eu le moindre soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirable. Pour se l'assurer, il avait fait occuper plusieurs postes importants, s'attendant bien qu'en descendant, son arrière-garde sur-tout ne manquerait pas d'être attaquée. Elle le fut en effet à deux reprises différentes; mais les sages précautions qu'il avait prises rendirent inutiles les efforts des ennemis.

Une entreprise si bien concertée, conduite avec tant de secret, et exécutée avec tant de prudence et de

promptitude, passe les forces d'un prince à l'âge où était alors Philippe, et porte le caractère d'un vieux guerrier exercé de longue-main dans toutes les finesses et dans toutes les ruses de la guerre. On ne peut guère douter, et le narré de Polybe l'insinue assez clairement, qu'Aratus, comme il avait été l'auteur d'un si beau projet, n'en ait été aussi comme l'ame et le grand mobile dans toutes ses suites. J'ai déja fait observer qu'il était plus propre à conduire une ruse de guerre, à former des entreprises extraordinaires, et à les faire réussir par ses conseils hardis, qu'à les exécuter lui-même. Quel bonheur pour un jeune roi d'avoir dans ses troupes un général de ce caractère, prudent, habile, aguerri, instruit par une longue expérience, et rompu dans toutes les parties de la science militaire; d'en savoir discerner le mérite; d'en connaître, d'en sentir tout le prix; d'être docile à ses avis, quoique souvent contraires à son goût et à son sentiment particulier, et de se laisser guider par de si sages conseils! Après l'heureux succès d'une action, celui qui a donné le conseil disparaît, et toute la gloire en retombe sur le prince. Plutarque, qui appuie ce que je viens de dire, trouve qu'il était également glorieux à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis, et à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Plut. in Arato, pag. 1049.

Quand Philippe, qui avait repris le chemin par où il était venu, fut arrivé à Limnée, s'y trouvant en repos et en sûreté, il offrit aux dieux des sacrifices en action de graces des bons succès dont ils avaient favorisé ses entreprises, et fit un grand festin aux officiers, qui n'étaient pas moins sensibles que lui à la gloire qu'il venait de s'acquérir. Il n'y eut que Léon-

tius et Mégaléas qui se firent un vrai chagrin du bonheur de leur prince. Chacun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenaient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Pendant le repas, ils répandirent leur bile contre Aratus par des railleries injurieuses et outrageantes. Ils ne s'en tinrent pas à des paroles. Au sortir de la table, comme ils avaient la tête échauffée de colère et de vin, ils le poursuivirent à coups de pierres jusque dans sa tente. Tout le camp fut en émeute. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles du roi, qui, s'étant fait informer exactement de ce qui était arrivé, condamna Mégaléas à une amende de vingt talents (vingt mille écus)[1], et le fit mettre en prison. Léontius, averti de ce qui lui était arrivé, vint suivi de plusieurs soldats à la tente du roi, persuadé que le jeune prince aurait peur de ce cortége, et changerait bientôt de résolution. Arrivé devant le roi : *Qui a été assez hardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains sur Mégaléas, et pour le mettre en prison ? C'est moi*, répondit fièrement le roi. Léontius fut effrayé : il jeta quelques soupirs, et se retira fort en colère. Quelques jours après, il se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas, et celui-ci fut mis en liberté.

Polyb. l. 5, p. 365-372.

Pendant l'expédition de Philippe contre l'Étolie, Lycurgue, roi de Sparte, avait fait une entreprise contre les Messéniens; mais elle n'eut point de suites. Dorimaque, qui avait mené un corps de troupes étoliennes assez considérable en Thessalie, dans l'espérance de ravager le pays, et d'obliger Philippe à lever

[1] 110,000 fr. — L.

le siége de Palée pour aller secourir ses alliés, y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Étolie l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre pays. Quelque diligence qu'il fît, il arriva trop tard ; les Macédoniens en étaient déja sortis.

Philippe conduisait son armée avec une promptitude qu'on a peine à concevoir. Étant parti de Leucade avec sa flotte, et étant arrivé à Corinthe, il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, les mit en marche, et, passant par Argos, il arriva le douzième jour à Tégée, où il avait donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avait appris par le bruit public ce qui s'était passé à Therme, fut véritablement alarmée quand elle vit ce jeune vainqueur sur ses terres, où l'on ne s'attendait pas qu'il dût arriver si brusquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées, où Philippe eut toujours l'avantage. J'en omets le détail, pour ne point trop allonger cette histoire. Il montra par-tout un courage et une prudence supérieurs à son âge, et cette expédition ne lui fit guère moins d'honneur que celle d'Étolie. Après avoir ravagé tout le pays et fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe.

Il y trouva des ambassadeurs de Rhodes et de Chio, qui venaient offrir leur médiation et porter les deux parties à un traité de paix. Le roi, dissimulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avait toujours souhaité et qu'il souhaitait encore avoir la paix avec les Étoliens, et les chargea en les congédiant de les y disposer. Il descendit ensuite à Léchée, pour passer de là

dans la Phocide, où il avait dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

La cabale formée par Léontius, Mégaléas et Ptolémée (ce dernier était aussi un des principaux officiers de Philippe), ayant épuisé tous les moyens secrets pour écarter et pour perdre tous ceux qui leur étaient opposés ou suspects, et voyant avec douleur que ces ressorts cachés n'avaient pas eu le succès qu'elle en attendait, prit la résolution de se rendre redoutable au prince même, en se servant du crédit qu'ils avaient auprès des troupes pour les indisposer contre le roi et pour se les attacher. La plus grande partie de l'armée était restée à Corinthe. L'absence du roi leur parut une occasion favorable pour exécuter leurs desseins. Ils représentèrent aux soldats armés à la légère et à ceux de la garde, qu'ils s'exposaient pour le salut commun à tout ce que la guerre avait de plus pénible et de plus périlleux; que cependant on ne leur rendait point justice, et qu'on n'observait pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens, échauffés par ces discours séditieux, se divisent par troupes et par pelotons, pillent les logements des courtisans les plus distingués, et s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du roi et à en briser les tuiles. Il s'excita un grand tumulte dans la ville. Philippe, en étant averti, vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, et, par un discours mêlé de douceur et de sévérité, il leur fait sentir le tort qu'ils avaient. Dans le trouble et la confusion où tout était alors, les uns disaient qu'il fallait saisir et punir les auteurs de la sédition, les au-

tres qu'il valait mieux calmer les esprits doucement et ne plus penser à ce qui était arrivé.

Le roi était encore jeune ; son autorité n'était pas entièrement affermie dans l'esprit du peuple et parmi les troupes. Il avait contre lui les premiers officiers de la couronne, qui avaient été les régents du royaume pendant sa minorité, qui avaient rempli toutes les places de leurs créatures, qui s'étaient soumis tous les ordres de l'état, qui avaient le commandement des troupes, qui de longue-main s'étaient appliqués à s'en attirer l'affection, et qui avaient partagé entre eux le maniement de toutes les affaires. Dans une conjoncture si délicate, il ne crut pas qu'il fût à propos de faire de l'éclat, de peur d'aigrir les esprits par des châtiments employés à contre-temps. Il dissimula donc pour le présent, fit semblant d'être satisfait, et, ayant exhorté ses troupes à l'union et à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulèvement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avait projeté.

Léontius, ne voyant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avait faites sans succès, eut recours à Apelle. Il envoya courriers sur courriers pour lui apprendre le danger où il se trouvait, et pour le presser de venir le joindre. Ce ministre, pendant son séjour à Chalcis, y disposait de tout avec une autorité souveraine, et, par cette raison, extrêmement odieuse. A l'entendre, le roi, jeune encore, n'était maître de rien, et ne suivait que les impressions qu'il lui donnait. Il s'arrogeait à lui seul le maniement de toutes les affaires, comme ayant un plein pouvoir de faire tout à son gré. Les magistrats de Macédoine et de Thessalie,

les officiers chargés de la régie des affaires, lui rapportaient tout. Dans toutes les villes de Grèce, à peine faisait-on mention du prince, soit qu'on eût des résolutions à prendre, des affaires à régler, des jugements à porter, soit qu'il fût question de décerner des honneurs ou d'accorder des graces. Apelle se réservait tout et faisait tout.

Il y avait long-temps que Philippe était informé de cette conduite, et il la supportait avec peine. Aratus le pressait souvent d'y mettre ordre, et tâchait de le tirer de son irrésolution et de sa servitude. Mais le roi dissimulait, sans faire connaître à personne de quel côté il penchait et à quoi il se déterminait. Apelle, qui ne savait rien de ses dispositions à son égard, persuadé au contraire qu'il ne paraîtrait pas plus tôt devant le roi qu'on le consulterait sur tout, accourut de Chalcis au secours de Léontius.

Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée et Mégaléas, qui commandaient les corps de troupes les plus distingués, engagèrent la jeunesse à aller au-devant de lui. Apelle, reçu de la sorte avec grande pompe et grand appareil, et accompagné d'une grande troupe d'officiers et de soldats, va d'abord descendre au logis du roi, où il prétendait entrer comme autrefois. Mais l'huissier, qui avait le mot, l'arrête brusquement en lui disant que le roi était occupé. Étonné d'une réception si extraordinaire, à laquelle il ne s'attendait pas, il délibère long-temps sur le parti qu'il avait à prendre, et enfin se retire tout confus. Il n'y a rien de si fragile[1] qu'une puissance empruntée et qui n'est point ap-

[1] « Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quàm fama potentiæ non suâ vi nixæ. » (TAC. *Annal.* lib. 13, cap. 19.)

puyée sur ses propres fondements. Le brillant cortége dont il s'était fait suivre se dissipa sur-le-champ, et il arriva à son logis suivi de ses seuls domestiques. Vive image, dit Polybe, de ce qui se passe à la cour des rois, et de ce que doivent craindre les courtisans les plus accrédités : il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble et leur élévation et leur chute. Semblables à des jetons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus grande valeur à la plus petite au gré de celui qui calcule, selon qu'il plaît au prince de leur être ou favorable ou contraire, aujourd'hui ils sont dans le plus grand crédit, et demain dans la dernière misère et dans un mépris général. Mégaléas, averti, par la disgrace du premier ministre, de ce qu'il avait à craindre pour lui-même, ne pensa plus qu'à se mettre à couvert par la fuite; et il se retira à Thèbes, laissant Léontius engagé pour vingt talents dont il avait répondu pour ses complices.

Le roi, soit pour ne pas pousser Apelle au désespoir, soit qu'il ne se crût pas encore assez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reste de considération et de reconnaissance pour son tuteur et son gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, et lui laissa quelques autres honneurs semblables, mais il l'exclut du conseil et du nombre de ceux qu'il invitait à souper. S'étant rendu à Sicyone, les magistrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus, qu'il ne quittait point, et avec qui il passait les jours entiers. Il donna ordre à Apelle de s'en aller à Corinthe.

Ayant ôté à Léontius le commandement des troupes qu'il avait, lesquelles furent envoyées ailleurs, sous pré-

texte d'un besoin pressant, il le fit mettre en prison, en apparence pour le paiement des vingt talents dont il avait répondu pour Mégaléas, mais en effet pour s'assurer de sa personne, et pour sonder les dispositions des troupes. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avait été le chef, qui aussitôt députa au roi pour lui présenter une requête, portant que, si l'on chargeait Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente; que, s'il lui refusait cette grace, elle prendrait ce refus pour un mépris et une injure insigne (telle était la liberté dont les Macédoniens étaient en possession d'user avec leur roi) : mais que si Léontius n'était renfermé que pour le paiement des vingt talents, elle s'offrait de payer en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colère du roi et accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivèrent d'Étolie les ambassadeurs de Rhodes et de Chio, après avoir fait consentir les Étoliens à une trève de trente jours. Ils assurèrent le roi que ce peuple était disposé à la paix. Philippe accepta la trève, et écrivit aux alliés d'envoyer leurs plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Étoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, et y arriva après deux jours de navigation.

Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaléas, de la Phocide aux Étoliens, dans lesquelles ce perfide exhortait les Étoliens à ne rien craindre et à continuer la guerre : que Philippe était aux abois, faute de munitions et de vivres; et il ajoutait à cela des choses fort injurieuses à ce prince. Sur la lecture de ces lettres,

Philippe, jugeant bien qu'Apelle en était le principal auteur, le fit arrêter avec son fils. Il envoya en même temps à Thèbes pour y faire juger Mégaléas, qui n'attendit pas la décision des juges, et se donna la mort à lui-même. Apelle et son fils furent aussi mis à mort peu de temps après.

Je ne sais si l'on trouve dans l'histoire un exemple plus remarquable de l'empire qu'un favori peut prendre sur l'esprit de son jeune maître pour satisfaire impunément son avarice et son ambition. Apelle avait été tuteur de Philippe, et, comme tel, chargé de son éducation. Il avait été chef du conseil de régence établi par le feu roi. Cette double qualité de tuteur et de gouverneur, d'un côté, avait inspiré au jeune prince, comme cela était naturel et raisonnable, des sentiments de docilité, d'estime, de respect et de confiance à l'égard d'Apelle, et d'un autre côté avait fait prendre à Apelle sur son pupille un air d'autorité et de commandement, dont il ne se dessaisit jamais dans la suite. Philippe ne manquait point d'esprit, de jugement, de pénétration. Quand il fut dans un âge plus avancé, il sentit dans quelles mains il était tombé, mais il s'aveuglait lui-même sur les défauts de son maître. Il avait reconnu plus d'une fois la basse jalousie d'Apelle contre tout mérite éclatant, et sa haine déclarée contre les sujets du roi les plus capables de le bien servir. Les preuves de vexations et de concussions se renouvelaient tous les jours par des plaintes réitérées, qui rendaient le gouvernement odieux et insupportable. Tout cela ne faisait nulle impression ou n'en faisait qu'une très-légère sur l'esprit du jeune prince, que le ministre s'était asservi et avait subjugué jusqu'au point de s'en faire

craindre. On a vu ce qu'il lui en coûta pour rompre ce charme.

Polyb. l. 5, p. 376, 377. Cependant les Étoliens souhaitaient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étaient las d'une guerre où rien n'avait répondu à leur attente. Ils s'étaient flattés de n'avoir affaire qu'à un roi jeune et sans expérience, et avaient espéré de s'en jouer comme d'un enfant; Philippe au contraire leur avait fait connaître qu'en sagesse et en résolution il était homme fait, et qu'eux ils s'étaient conduits en enfants dans toutes leurs entreprises. Mais ayant appris le soulèvement des troupes et la conjuration d'Apelle et de Léontius, ils reculèrent le jour où ils devaient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'élèverait à la cour quelque sédition dont le roi ne se tirerait qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitait rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que les ennemis eux-mêmes lui en fournissaient, et engagea les alliés, qui étaient venus au rendez-vous, à continuer la guerre. Ensuite il mit à la voile, et retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays; puis, côtoyant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade[1], où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restait, et le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au temps qu'Annibal campait en Italie sur le Pô, et qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Célésyrie, avait envoyé ses troupes

[1] Ville de la Thessalie maritime.

en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Étolie pour se dérober à la colère des éphores, qui, sur un faux bruit que ce roi avait dessein de brouiller, s'étaient assemblés pendant la nuit, et étaient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. Il fut rappelé peu de temps après, quand on eut reconnu la fausseté des soupçons formés contre lui. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Épérate était dans un mépris général. Personne n'obéissait à ses ordres; le pays était tout ouvert et sans défense, et souffrait beaucoup de ravages. Les villes, abandonnées et ne recevant pas de secours, étaient à l'extrémité, et ne pouvaient fournir leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangères, dont on reculait de jour en jour le paiement, servaient comme on les payait, et il en désertait un grand nombre. Tout cela arrivait par le peu de tête du chef; on a vu comment il fut choisi. Heureusement pour les Achéens le temps de sa magistrature expirait. Il quitta cette charge au commencement de l'été, et Aratus le père fut mis en sa place.

Philippe, dans son voyage en Macédoine, avait pris Bylazor, la plus grande ville de Péonie, et la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine; de sorte que, s'en étant rendu maître, il n'avait presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens. Polyb. l. 5, pag. 435.

Après la prise de cette ville, il reprit le chemin de la Grèce. Il jugea à propos de mettre le siége devant Thèbes de Phthiotide, d'où les Étoliens faisaient des An. M. 3787. Av. J.C. 217.

courses continuelles et de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharsale, et même de Larisse. L'attaque fut rude, et la défense très-vigoureuse; mais enfin les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville. Par cette conquête, Philippe mettait en sûreté la Magnésie et la Thessalie, et enlevait aux Étoliens un grand butin.

Il reçut encore là des ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance, et de la part de Ptolémée, au sujet de la paix; et il leur répondit, comme il avait déja fait auparavant, qu'il voulait bien qu'elle se fît, et qu'ils n'avaient qu'à savoir des Étoliens s'ils seraient dans les mêmes dispositions. Ce n'est pas qu'en effet il desirât fort la paix; mais il ne voulait pas se déclarer.

Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux jeux néméens, à Argos. Pendant qu'il assistait à un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avaient perdu une grande bataille dans la Toscane, près du lac de Trasimène, et qu'Annibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Phare, et lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devait au plus tôt laisser la guerre d'Étolie pour attaquer les Illyriens, et passer ensuite en Italie. Il ajoutait que la Grèce, déja soumise en tout, lui obéirait également dans la suite : que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts; que les Étoliens, abattus et rebutés par les mauvais succès de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter : que, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait mieux à personne qu'à lui, il fallait commencer par passer en

Italie et la conquérir ; qu'après la défaite des Romains dont il venait d'apprendre la nouvelle, le temps était venu d'exécuter un si beau projet, et qu'il n'y avait plus à hésiter. Un roi jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, et, outre cela, né d'un sang qui s'était toujours flatté de parvenir un jour à l'empire universel, ne pouvait être qu'enchanté d'un pareil discours.

Cependant, comme il se possédait, et que, maître de ses sentiments, il n'en montrait que ce qui convenait au bien de ses affaires, qualité bien estimable et bien rare dans un âge si peu avancé, il ne marqua point trop d'empressement pour la paix, quoique alors il la souhaitât avec beaucoup d'ardeur. Il fit dire seulement aux villes alliées d'envoyer leurs plénipotentiaires à Naupacte pour délibérer en commun sur la paix. Pressé par les Étoliens, il se rendit lui-même bientôt tout près de cette ville à la tête de ses troupes. On était de tous côtés si las de la guerre, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Le roi fit proposer aux Étoliens, par les ambassadeurs des alliés, pour premier article, que de part et d'autre on garderait ce qu'on avait. Ils y consentirent. On convint facilement des autres articles. Le traité fut ratifié, et chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe et des Achéens avec les Étoliens, la bataille perdue par les Romains près du lac de Trasimène, et celle qu'Antiochus perdit à Raphia, tous ces événements arrivèrent dans la troisième année de la 140e olympiade. An. M. 3787. Av. J.C. 217.

Dans la première conférence particulière qui s'était tenue devant le roi et les ambassadeurs des alliés, l'un d'eux, c'était Agélas de Naupacte, appuya son avis de

raisons qui méritent d'être rapportées ici, et que Polybe a cru devoir insérer tout entières dans son récit. Il dit qu'il serait à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce serait un grand bienfait des dieux, si, n'ayant que les mêmes sentiments, ils se tenaient tous, pour ainsi dire, par la main, et réunissaient toutes leurs forces pour se mettre à couvert des insultes des Barbares : si cela ne se pouvait pas absolument, que du moins, dans les conjonctures présentes, ils devaient s'unir ensemble, et veiller à la conservation de la Grèce : qu'il n'y avait, pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jeter les yeux sur les armées formidables des deux puissants peuples qui se faisaient actuellement la guerre; qu'il était évident à quiconque avait la moindre teinture des maximes de politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneraient à l'empire de l'Italie et de la Sicile, mais que sans doute ils pousseraient leurs projets beaucoup plus loin : que tous les Grecs en général devaient être attentifs au péril dont ils étaient menacés, et sur-tout Philippe; que ce prince n'aurait rien à craindre, si, au lieu de travailler à la ruine des Grecs, et de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avait fait jusqu'alors, il prenait à cœur leurs intérêts comme les siens propres, et veillait à la défense de toute la Grèce comme si c'était son propre royaume; que, par cette conduite, il gagnerait l'affection des Grecs, qui, de leur côté, lui demeureraient inviolablement attachés dans toutes ses entreprises, et déconcerteraient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourraient former contre son royaume; que si, au lieu de se conten-

ter de demeurer sur la défensive, il avait envie d'entrer en action et de faire quelque grande entreprise, il n'avait qu'à se tourner du côté de l'Occident, et se rendre attentif aux événements de la guerre d'Italie; que, pourvu qu'il se mît en état de saisir habilement la première occasion qui ne manquerait pas de se présenter, tout semblait lui frayer le chemin à l'empire universel; que, s'il avait quelque chose à démêler avec les Grecs, il en remît la discussion à un autre temps; que sur-tout il eût soin de se conserver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir la guerre avec eux quand il voudrait; que, s'il souffrait que la nuée qui s'élevait de l'Occident vînt fondre sur la Grèce, il était fort à craindre qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de décider leurs affaires à leur gré et de la manière qu'ils le jugeraient à propos.

On ne peut rien imaginer de plus sensé que ce discours, qui est une claire prédiction de ce qui devait arriver à la Grèce, dont les Romains se rendront bientôt les maîtres absolus. C'est ici, pour la première fois, que la vue des affaires d'Italie et d'Afrique influe dans celles de la Grèce, et en conduit les mouvements. Dans la suite, ni Philippe, ni les autres puissances de la Grèce, ne se réglèrent plus sur l'état de leur pays pour faire la guerre ou la paix; ils portèrent leur vue et leur attention vers l'Italie. Les peuples de l'Asie et les insulaires firent bientôt après la même chose. Tous ceux qui, depuis ce temps-là, ont eu sujet de n'être pas contents de Philippe ou d'Attale, n'ont plus compté sur les secours ou sur la protection d'Antiochus, ni de Ptolémée: ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou

l'Orient; ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'était aux Carthaginois, tantôt aux Romains, qu'on envoyait des ambassadeurs. Il en venait aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connaissant la hardiesse de ce prince, craignaient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvaient. C'est ce que la suite de l'histoire va nous faire connaître.

§ IV. *Philippe conclut un traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses dérèglements. Il fait empoisonner Aratus. Les Étoliens font alliance avec les Romains. Attale, roi de Pergame, s'y joint, aussi-bien que les Lacédémoniens. Machanidas devient tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe et de Sulpitius, préteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.*

Liv. lib. 23, n. 33, 34 et 38. La guerre des Carthaginois et des Romains, c'est-à-dire des deux plus puissants peuples qui fussent alors, attirait l'attention de tous les rois et de tous les peuples de la terre. Philippe, roi de Macédoine, s'y croyait d'autant plus intéressé, que ses états n'étaient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appelons aujourd'hui le golfe de Venise. Quand il apprit, par le bruit public, qu'Annibal avait passé les Alpes, il fut bien aise, à la vérité, de voir les Romains et les Carthaginois en guerre les uns contre les autres; mais, comme l'événement était incertain, il ne voyait pas
An. M. 3788. Av. J.C. 216. encore clairement quel parti il devait embrasser. Trois victoires remportées de suite par Annibal ne lui lais-

sèrent plus lieu d'hésiter, et levèrent tous ses doutes. Il lui envoya des ambassadeurs, qui malheureusement tombèrent entre les mains des Romains. Ils furent conduits vers le préteur Valérius Lévinus, campé alors près de Lucérie. Le chef de l'ambassade (il se nommait Xénophane), sans se déconcerter, répondit, d'un ton ferme, que Philippe l'avait envoyé pour faire alliance et amitié avec le peuple romain, et qu'il avait des ordres pour les consuls, aussi-bien que pour le sénat et pour le peuple de Rome. Lévinus, ravi de joie qu'au milieu de la défection des anciens alliés un roi si puissant songeât à faire alliance avec les Romains, traita les ambassadeurs avec le plus d'honnêteté qu'il lui fut possible, et leur donna une escorte pour les conduire. Étant arrivés en Campanie, ils s'échappèrent, et se rendirent au camp d'Annibal, où ils conclurent avec lui un traité dont les conditions portaient : « Que le « roi Philippe passerait en Italie avec une flotte de deux « cents vaisseaux et ravagerait les côtes maritimes, « et qu'il emploierait ses forces par terre et par mer « pour aider les Carthaginois : que ceux-ci, lorsque la « guerre serait terminée, demeureraient maîtres de « toute l'Italie et de Rome, et que tout le butin serait « pour Annibal : qu'après la conquête de l'Italie ils « passeraient par mer dans la Grèce, et y feraient la « guerre avec qui il conviendrait au roi; et que tant « les villes du continent que les îles situées vers la Ma- « cédoine demeureraient en propre à Philippe et à son « royaume. » Annibal, de son côté, envoya aussi des ambassadeurs à Philippe, pour tirer de lui la ratification du traité. Ils partirent avec ceux de Macédoine. J'ai remarqué ailleurs, que dans ce traité, dont Polybe

Polyb. l. 7, p. 502-507.

nous a conservé la teneur en entier, il est fait mention expresse d'un grand nombre de divinités des deux peuples, comme présentes à ce traité, et dépositaires des serments qui en accompagnaient la cérémonie. On ne trouve point dans Polybe une grande partie des choses que Tite-Live rapporte avoir été réglées par ce traité.

Les ambassadeurs, qui étaient partis de compagnie, furent malheureusement aperçus et arrêtés par les Romains. Le mensonge de Xénophane ne lui réussit pas comme la première fois. On reconnut les Carthaginois à leur air, à leur habillement, et encore plus à leur langage. On les trouva chargés de lettres d'Annibal pour Philippe, et d'une copie du traité. On les conduisit à Rome. Dans l'état où étaient pour-lors les affaires des Romains, qui avaient sur les bras Annibal, c'est tout dire, la découverte d'un nouvel ennemi aussi puissant que Philippe devait leur causer une extrême alarme. Mais c'est dans ces occasions que paraissait la grandeur romaine. Sans se troubler ni se déconcerter, ils prirent toutes les mesures nécessaires pour soutenir cette nouvelle guerre. Philippe, ayant appris l'aventure des ambassadeurs, envoya à Annibal une seconde ambassade, qui fut plus heureuse que la première et rapporta le traité. Mais ces contre-temps firent qu'on ne put rien entreprendre cette année-là, et tinrent encore les choses en suspens.

Polyb. l. 5, p. 439, et 445-447.

Philippe n'était plus occupé que du grand dessein de porter la guerre en Italie. Il avait auprès de lui Démétrius de Phare, qui ne cessait d'allumer en lui de plus en plus ce desir, moins par zèle pour les intérêts de ce prince que par haine contre les Romains,

qui l'avaient dépouillé de ses états, dans lesquels il croyait ne pouvoir se rétablir que par ce moyen. C'est par son conseil qu'il avait fait la paix avec presque tous ses ennemis, pour donner tous ses soins et toute son application à cette guerre, dont la pensée ne le quittait ni jour ni nuit; de sorte que dans tous ses rêves il ne parlait que de guerre et de combats contre les Romains, et se réveillait souvent en sursaut plein de sueur et tout hors de lui-même. Ce prince, encore jeune, était naturellement vif et ardent dans tout ce qu'il entreprenait. Ses heureux succès, les espérances que lui donnait Démétrius, et le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumaient en lui une ardeur qui prenait tous les jours de nouvelles forces.

Pendant l'hiver, il songea à équiper une flotte, non pour hasarder un combat naval contre les Romains, il n'était pas en état de le tenter, mais pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promptitude, et surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendraient le moins. Il fit donc construire chez les Illyriens cent ou six-vingts barques, et, après avoir exercé pendant quelque temps les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme, il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique, située au côté occidental de l'Épire. Valérius, commandant de la flotte qui était à Brindes, en ayant été averti, partit sur-le-champ avec ce qu'il avait de vaisseaux prêts à faire voile, reprit le lendemain Orique, où Philippe n'avait laissé qu'une légère garnison, et envoya un assez gros détachement au secours d'Apollonie, dont Philippe avait formé le siége. Névius, officier habile et expérimenté, qui commandait ce détachement, ayant débarqué ses troupes à l'embouchure de la rivière

Liv. lib. 24, n. 40.

d'Aoüs, sur laquelle Apollonie est située, prit un chemin détourné, et entra de nuit dans la ville sans que les ennemis s'en aperçussent. Les Macédoniens, se croyant sans péril parce qu'ils se voyaient séparés des ennemis par la mer, étaient dans une grande sécurité, et avaient négligé toutes les précautions que la guerre prescrit et qu'une exacte discipline demande. Névius, qui en avait été informé, sortit de nuit de la ville sans faire de bruit, et arriva dans le camp, où tout était endormi. Les cris de ceux qui furent attaqués les premiers ayant éveillé les autres, ils ne songèrent qu'à fuir et à se sauver. Le roi lui-même, encore à demi endormi, et presque nu, eut bien de la peine à gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule ; il y en eut près de trois mille pris ou tués. Valérius, qui était resté à Orique, à la première nouvelle de cette sortie, avait envoyé sa flotte vers l'embouchure de la rivière pour en fermer la sortie à Philippe. Ce prince, se voyant sans issue et sans ressource, après avoir mis le feu à ses vaisseaux, retourna par terre en Macédoine, menant avec lui les tristes débris de ses troupes presque entièrement désarmées et dépouillées.

Plut. in Arato, p. 1049-1052. Polyb. l. 8, p. 518, 519.

Il y avait déja quelque temps que Philippe, en qui jusque-là l'on avait remarqué et admiré beaucoup de qualités d'un grand roi, avait commencé à changer de caractère et de conduite; et l'on attribuait ce changement aux mauvais conseils de ceux qui l'environnaient, qui, pour lui plaire, ne cessaient de le louer, d'entrer dans toutes ses passions, et de lui faire entendre que la grandeur d'un roi consistait à gouverner avec empire et à se faire obéir aveuglément et sans résistance. Au lieu de la douceur, de la sagesse, de la modération

qu'il avait fait paraître jusque-là, on le vit traiter les villes et les peuples, non-seulement avec fierté et hauteur, mais encore avec injustice et dureté; et n'étant plus sensible, comme auparavant, à sa réputation, il s'abandonna sans retenue à toutes sortes de débauches et de dérèglements : effet trop ordinaire de la flatterie, dont le poison subtil corrompt presque toujours les meilleurs princes, et ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avait conçues !

Il semble que l'échec qu'il avait reçu devant Apollonie, en le couvrant de honte, devait abattre son orgueil et le rendre plus traitable : il ne fit qu'aigrir son humeur; et l'on aurait dit que ce prince voulait se venger sur ses sujets et sur ses alliés, de l'affront qu'il avait reçu de ses ennemis.

S'étant rendu dans le Péloponnèse peu de temps après sa défaite, il fit tous ses efforts pour tromper et surprendre les Messéniens; mais, ses ruses ayant été découvertes, il leva le masque et ravagea tout le pays. Aratus, qui était plein de probité et d'honneur, ne put tenir contre une injustice si criante, et s'en plaignit hautement. Il avait déja commencé dès auparavant à se retirer insensiblement de la cour; ici il crut devoir rompre absolument avec un prince qui ne respectait plus le public, et qui ne gardait plus aucune mesure avec lui-même : car il savait le commerce qu'il avait eu avec sa belle-fille, dont il avait été très-affligé; mais il n'en avait rien dit à son fils, à qui il n'aurait de rien servi de connaître sa honte lorsqu'il était dans l'impuissance de s'en venger.

Comme cette rupture ne put se faire sans éclat, Philippe, à qui les plus grands crimes ne coûtaient

plus rien, résolut de se défaire d'un censeur incommode, dont l'absence même lui reprochait tous ses désordres. La grande réputation d'Aratus, et le respect qu'on avait pour sa vertu, l'empêchèrent de recourir à la force ouverte et à la violence. Il chargea Taurion, l'un de ses confidents, de le faire mourir par quelque voie secrète en son absence. Il fut obéi. Taurion, ayant fait amitié avec Aratus, et s'étant insinué dans sa familiarité, l'invita plusieurs fois à manger chez lui; et dans l'un de ses repas il lui donna du poison, non de ces poisons violents et prompts, mais de ceux qui allument dans le corps un feu lent et qui le consument peu-à-peu, et qui sont d'autant plus dangereux qu'ils avertissent moins.

Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais, comme il n'aurait rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment, sans en dire un mot, comme une maladie ordinaire et commune. Un jour seulement, ayant craché du sang en présence d'un ami qui était dans sa chambre, comme il vit que cet ami en était surpris : *Voilà, mon cher Céphalon,* dit Aratus, *le fruit de l'amitié des rois.* Il mourut de cette manière à Égium, lorsqu'il était capitaine-général pour la dix-septième fois.

Les Achéens voulaient qu'il fût enterré dans le lieu où il était mort, et se préparaient à lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie et aux services qu'il leur avait rendus. Mais les Sicyoniens obtinrent cet honneur pour leur ville, dont Aratus était natif; et, changeant leur deuil en fête, couronnés de chapeaux de fleurs et vêtus de robes blanches, ils allèrent prendre le corps à Égium, et le portèrent en pompe à Si-

cyone en dansant et en chantant en son honneur des hymnes et des cantiques. Ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrèrent, comme le fondateur et le sauveur de leur ville, et ce lieu s'appela depuis *Aratium*. Du temps de Plutarque, c'est-à-dire environ trois cents ans après, on lui offrait encore tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, et ce sacrifice portait le nom de *soteria;* et l'autre, le jour qu'il vint au monde. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique chantaient des cantiques sur la lyre; et le maître des chœurs, à la tête des enfants et des jeunes hommes, faisait une procession autour de l'autel. Le sénat, couronné de chapeaux de fleurs, suivait cette procession avec une grande partie des habitants.

On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de son temps. Il peut être regardé en quelque sorte comme le fondateur de la république des Achéens : c'est lui du moins qui lui donna la forme et l'éclat qu'elle a conservés long-temps depuis, et qui en ont fait un des plus puissants états de la Grèce. Mais il fit une faute considérable en appelant au secours de cette république les rois de Macédoine, qui en devinrent les maîtres et les tyrans; et ce fut, comme nous l'avons remarqué, la jalousie contre Cléomène roi de Sparte, qui l'engagea dans cette démarche.

Il en fut bien puni par la manière dont Philippe le traita. Son fils Aratus eut un sort encore plus déplorable; car ce prince, devenu profondément scélérat, dit Plutarque, et qui affectait d'ajouter l'outrage à la cruauté, employa contre lui, non les poisons mortels, mais ceux qui font perdre la raison et qui jettent dans

la démence; et par ce moyen il lui fit faire des choses indignes et affreuses, qui l'auraient entièrement déshonoré si elles avaient été volontaires et faites de sens rassis : de sorte que, quoiqu'il fût encore fort jeune et dans la fleur de son âge, la mort fut regardée pour lui, non comme un malheur, mais comme le remède et la fin de ses maux.

Polyb. l. 8, p. 519-521.

Vers ce temps-là Philippe fit une expédition contre les Illyriens, qui eut un heureux succès. Il souhaitait depuis long-temps de se rendre maître de la ville de Lissus; mais il désespérait de pouvoir prendre le château, qui passait pour imprenable, tant il était bien fortifié. Ne pouvant réussir par la force, il eut recours à la ruse. Un petit vallon séparait la ville du château. Il découvrit dans cet intervalle un endroit couvert d'arbres, et fort propre à cacher une embuscade. Il y plaça de nuit l'élite de ses troupes. Le lendemain il attaqua la ville d'un autre côté. Les habitants, qui étaient en grand nombre, se défendirent très-courageusement, et pendant quelque temps l'avantage fut égal de part et d'autre. Enfin ils firent une furieuse sortie, et poussèrent vivement les assiégeants. La garnison du château, qui vit que Philippe se retirait, crut sa défaite assurée, et, voulant avoir part au butin, sortit en grand nombre et se joignit aux habitants. Cependant, ceux qui étaient en embuscade attaquèrent le château, et l'emportèrent sans beaucoup de résistance. En même temps, sur le signal dont on était convenu, les fuyards tournèrent visage, et poursuivirent les habitants jusque dans la ville, qui se rendit peu de temps après.

An. M. 3793. Av. J.C. 211.

M. Valérius Lévinus, en qualité de préteur, avait eu pour département la Grèce et la Macédoine. Il sentit

bien de quelle importance il était, pour diminuer les forces de Philippe, de lui débaucher quelques-uns de ses alliés. Les Étoliens étaient les plus puissants de tous. Il commença par sonder, dans des entretiens particuliers, la disposition des principaux de la nation, et, après les avoir gagnés, il se rendit à l'assemblée générale. Là, après avoir exposé en quel heureux état se trouvaient actuellement les affaires des Romains, et l'avoir prouvé par la prise de Syracuse en Sicile et par celle de Capoue en Italie, il exalta la générosité et la fidélité des Romains envers leurs alliés. Il ajouta que les Étoliens devaient s'attendre à être d'autant mieux traités par les Romains, qu'ils seraient les premiers des peuples d'outre-mer qui auraient fait amitié avec eux : que Philippe et les Macédoniens étaient pour eux des voisins dangereux, de qui ils avaient tout à craindre; que Rome avait déja rabattu de beaucoup leur fierté, et qu'elle saurait bien les réduire, non-seulement à restituer aux Étoliens les places qu'ils leur avaient enlevées, mais à craindre eux-mêmes pour leur propre pays : que, pour ce qui regardait les Acarnaniens, qui s'étaient détachés du corps et de la société des Étoliens, elle les y ferait rentrer sous les mêmes conditions qui leur avaient été prescrites quand ils y furent admis, ou même les leur soumettrait entièrement. Liv. lib. 26, n. 24-26.

Scopas, qui occupait alors la première charge chez les Étoliens, et Dorimaque, celui de leurs citoyens qui était le plus accrédité, appuyèrent fort le discours et les promesses du préteur, et enchérirent beaucoup sur ce qu'il avait dit de la grandeur et de la puissance romaine, parce qu'ils n'étaient pas obligés de garder sur ce sujet autant de retenue que lui, et qu'on était

plus disposé à les croire qu'un étranger qui parlait pour les intérêts de sa patrie. Ce qui les touchait le plus, c'était l'espérance de se rendre maîtres de l'Acarnanie. Le traité fut donc conclu entre les Romains et les Étoliens. On laissa aux Éléens, aux Lacédémoniens, à Attale roi de Pergame, à Pleurate et Scerdilède, tous deux rois, le premier dans la Thrace, l'autre dans l'Illyrie; on leur laissa, dis-je, la liberté d'entrer, s'ils le voulaient, dans le traité aux mêmes conditions. Elles portaient « que les Étoliens feraient au plus tôt « la guerre à Philippe; que les Romains leur fourni- « raient au moins vingt-cinq galères à cinq rangs de ra- « mes : que les villes qu'on prendrait depuis l'Étolie jus- « qu'à l'île de Corcyre (Corfou) demeureraient en propre « aux Étoliens, tout le butin et tous les prisonniers aux « Romains: que les Romains travailleraient à rendre les « Étoliens maîtres de l'Acarnanie : que les Étoliens ne « pourraient faire la paix avec Philippe qu'à condition « que ce prince serait tenu de retirer ses troupes des « terres des Romains et de celles de leurs alliés; ni les « Romains avec Philippe que sous la même clause. » Les actes d'hostilité commencèrent sur-le-champ. On prit quelques villes sur Philippe; après quoi Lévinus se retira à Corfou, bien persuadé que le roi avait assez d'affaires et d'ennemis sur les bras pour être hors d'état de penser à l'Italie et à Annibal.

Philippe était en quartier d'hiver à Pella, quand il apprit la nouvelle du traité des Étoliens. Afin de pouvoir marcher au plus tôt contre eux, il travailla à régler les affaires de la Macédoine, et à la mettre en sûreté contre les insultes des peuples voisins. Scopas, de son côté, se prépare à porter la guerre contre les

Acarnaniens, qui, se voyant dans l'impuissance de tenir tête en même temps à deux peuples aussi puissants qu'étaient les Étoliens et les Romains, prirent néanmoins les armes plutôt par désespoir que par raison, et résolurent de vendre bien cher leurs vies. Ayant envoyé dans l'Épire, qui était tout proche, leurs femmes, leurs enfants, et tous les vieillards au-dessus de soixante ans, tous ceux qui restaient depuis quinze ans jusqu'à soixante s'engagent, par serment, de ne revenir de la guerre que vainqueurs, prononcent contre eux-mêmes les plus terribles imprécations s'ils manquent à leur engagement, et prient seulement les Épirotes d'enfermer dans un même tombeau ceux qui auraient été tués dans le combat, avec cette inscription : CI-GISENT LES ACARNANIENS, QUI SONT MORTS EN COMBATTANT POUR LEUR PATRIE CONTRE LA VIOLENCE ET L'INJUSTICE DE CEUX D'ÉTOLIE. Pleins de courage, ils partent dans le moment, et vont au-devant de l'ennemi jusqu'aux frontières de leur pays. Une telle résolution effraya les Étoliens. D'ailleurs, ils apprirent que Philippe s'était déja mis en marche pour venir au secours de ses alliés. Ils rebroussèrent chemin, et s'en retournèrent chez eux; Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printemps, Lévinus assiégea Anticyre[1], qui se rendit peu de temps après. Il l'abandonna aux Étoliens, et retint seulement le butin pour lui. Il y reçut la nouvelle qu'on l'avait nommé consul en son absence, et que P. Sulpitius venait pour prendre sa place.

Dans le traité entre les Romains et ceux d'Étolie on Polyb. l. 9, p. 561-571.

[1] Ville d'Achaïe, dans la Phocide.

avait invité plusieurs autres peuples et plusieurs rois à y entrer. Il paraît qu'Attale, Pleurate et Scerdilède profitèrent de cette invitation. Les Étoliens exhortèrent ceux de Sparte à en faire autant. Chlénéas, leur député, représenta vivement aux Lacédémoniens tous les maux dont les rois de Macédoine les avaient accablés; le dessein qu'ils avaient toujours eu, et qu'ils avaient encore, d'opprimer la liberté de la Grèce; en particulier, l'impiété sacrilége dont avait usé Philippe en pillant un temple dans la ville de Therme, la noire perfidie et la cruauté qu'il avait exercées contre les Messéniens. Il ajouta qu'ils n'avaient rien à craindre de la part des Achéens, lesquels, après toutes les pertes qu'ils avaient faites dans la dernière campagne, se trouveraient fort heureux de pouvoir défendre leur pays; que, pour Philippe, quand il verrait les Étoliens l'attaquer par terre, les Romains et Attale par mer, il ne songerait point à porter ses armes dans la Grèce. Il conclut, en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avaient faite avec l'Étolie, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, député des Acarnaniens, parla après lui, et se déclara d'abord ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services que Philippe et, après lui, Alexandre, avaient rendus à la Grèce en attaquant et ruinant les Perses, qui en étaient les plus anciens et les plus cruels ennemis. Il fit souvenir les Lacédémoniens de la douceur et de la clémence qu'avait montrée à leur égard Antigone lorsqu'il se rendit maître de Sparte. Il insista sur la honte et sur le danger qu'il y avait de donner entrée dans la Grèce à des Barbares; il appelait ainsi les Romains. Il dit qu'il était de la sa-

gesse des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençait à se former en Occident, et qui sans doute éclaterait bientôt, d'abord sur la Macédoine, puis sur la Grèce entière, dont il causerait la ruine. « Pourquoi « vos ancêtres, leur dit-il, précipitèrent-ils dans un « puits celui qui venait de la part de Xerxès les in- « viter à se soumettre et à se joindre à ce prince ? « pourquoi Léonide votre roi, avec ses trois cents Spar- « tiates, affronta-t-il la mort ? N'était-ce pas pour dé- « fendre la liberté commune de la Grèce ? Et mainte- « nant on vous exhorte à la livrer à d'autres Barbares, « d'autant plus dangereux, qu'ils paraissent plus mo- « dérés. Que les Étoliens se déshonorent, s'ils veulent, « par cette honteuse prévarication ; elle leur convient « à eux, qui ignorent ce que c'est que la gloire, et qui « ne sont sensibles qu'à un sordide intérêt. Pour vous, « Spartiates, défenseurs-nés de la liberté et de l'hon- « neur de la Grèce, vous soutiendrez jusqu'à la fin un « titre si glorieux. »

Le fragment de Polybe où ces deux harangues sont rapportées en demeure là, et ne marque point quel en fut le succès. La suite de l'histoire fait connaître que Sparte se joignit aux Étoliens, et entra dans le traité commun. Elle était pour-lors partagée en deux factions, dont les intrigues et les disputes, poussées jusqu'aux dernières violences, excitaient de grands troubles dans la ville. L'une prenait avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre était ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paraît que Machanidas était à la tête, et que, profitant des troubles qui agitaient pour-lors la république, il s'en rendit le maître et en devint le tyran.

An. M. 3796. Av. J.C. 208. Liv. l. 27, n. 29-33. Polyb. l. 10, pag. 612.

P. Sulpitius et le roi Attale étant arrivés avec leur flotte au secours des Étoliens, ceux-ci conçurent de grandes espérances, et la terreur se répandit dans le parti contraire, d'autant plus que Machanidas, tyran de Sparte, attaquait déja les terres des Achéens, dont il était tout voisin. Aussitôt les Achéens et leurs alliés députent vers Philippe, et le pressent de venir en Grèce pour les défendre et les soutenir. Il ne tarda pas. Les Étoliens, sous la conduite de Pyrrhias, qui cette année avait été nommé leur général conjointement avec le roi Attale, s'avancent à sa rencontre jusqu'à Lamia[1]. Pyrrhias avait avec lui les troupes qu'Attale et Sulpitius lui avaient envoyées. Philippe le battit deux fois, et les Étoliens furent obligés de se renfermer dans les murs de Lamia. Philippe se retira à Phalare[2] avec son armée.

Pendant le séjour qu'il y fit, il arriva des ambassadeurs de la part de Ptolémée[3], roi d'Égypte, des Rhodiens, des Athéniens et des habitants de Chio. Ils étaient chargés de faire tous leurs efforts pour établir une paix solide entre Philippe et les Étoliens. Ce n'était pas tant par bonne volonté pour ceux-ci que par la peine qu'ils avaient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Grèce : ce qui pouvait le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandaient ; car ses conquêtes sur les Étoliens et sur leurs alliés lui facilitaient le moyen de devenir maître de toute la Grèce, à quoi ses prédécesseurs avaient toujours aspiré, et lui ouvraient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédait hors de l'Égypte. Philippe renvoya la

[1] Ville de Thessalie dans la Phthiotide.

[2] Ville aussi de Thessalie.

[3] Philopator.

délibération sur la paix à l'assemblée prochaine des Achéens, et cependant accorda aux Étoliens une trève de trente jours. Quand il se fut rendu à l'assemblée, les Étoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, ôtèrent toute espérance d'accommodement. Philippe, indigné que les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'assemblée il n'avait point du tout compté sur la droiture et la sincérité des Étoliens, mais qu'il était bien aise de convaincre ses alliés qu'il desirait véritablement la paix, et que les Étoliens seuls y mettaient obstacle. Il partit de là, après avoir laissé aux Achéens quatre mille hommes pour les soutenir, et se rendit à Argos, où l'on était près de donner les jeux néméens, dont il était bien aise d'augmenter la célébrité par sa présence.

Pendant qu'il était occupé à la célébration de ces jeux, Sulpitius, étant parti de Naupacte, et ayant débarqué entre Sicyone et Corinthe, ravagea tout le plat pays. Philippe, sur cette nouvelle, quitta les jeux, marcha promptement contre les ennemis, et, les trouvant chargés de butin, il les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à leurs vaisseaux. De retour aux jeux, il fut reçu avec un applaudissement général, d'autant plus qu'ayant quitté son diadême et sa pourpre royale, il s'égalait et se confondait avec tous les spectateurs; spectacle bien agréable et bien flatteur pour des villes libres. Mais autant que ses manières simples et populaires l'avaient fait aimer, autant bientôt ses débauches énormes le rendirent odieux. Il allait de nuit dans les maisons en simple particulier, et y exerçait toutes sortes de licences. Il n'était pas sûr aux pères et aux

maris de vouloir s'y opposer, car ils couraient risque de leur vie.

Quelques jours après la célébration des jeux, Philippe, avec les Achéens, qui avaient pour capitaine-général Cycliade, ayant passé la rivière de Larisse, s'avance jusqu'à la ville d'Élis, qui avait reçu une garnison étolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines; puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, et fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes pour engager les Étoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet; mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes romaines. Sulpitius, étant parti de Naupacte avec quinze galères, et ayant débarqué quatre mille hommes, était entré de nuit dans la ville d'Élis. Le combat fut rude. Damophante, général de la cavalerie des Éléens, ayant aperçu Philopémen qui commandait celle des Achéens, s'avança hors des rangs, et courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pied ferme, et, le prévenant, il le renversa d'un coup de pique aux pieds de son cheval. Damophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. J'ai déja parlé de Philopémen, et bientôt je le ferai connaître plus en détail. D'un autre côté, l'infanterie éléenne combattait avec avantage. Le roi, voyant que les siens commençaient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie romaine. Son cheval, percé d'un coup de javelot, le jette par terre : alors le combat devint furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le roi signala son courage en cette occasion, ayant été obligé

Plut. in Philop. p. 360.

de combattre long-temps à pied au milieu de la cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin, ayant été enlevé par les siens et mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq milles de là; et le lendemain, ayant attaqué un château où s'était retirée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, et prit vingt mille bêtes, tant de gros que de menu bétail; avantage qui pouvait le consoler de l'affront qu'il venait de recevoir à Élis.

Dans ce moment, il reçut nouvelles que les Barbares avaient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur-le-champ pour aller défendre son pays, ayant laissé aux alliés deux mille cinq cents hommes de son armée. Sulpitius, avec sa flotte, se retira à Égine, où il se joignit au roi Attale, et y passa l'hiver. Quelque temps après, les Achéens livrèrent un combat aux Étoliens et aux Éléens, près de Messène, où ils eurent l'avantage.

§ V. *Éducation et grandes qualités de Philopémen.*

Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, était de Mégalopolis, ville de l'Arcadie, dans le Péloponnèse. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre, de Mantinée, qui, après la mort de son père, par reconnaissance pour les services importants qu'il en avait reçus, servit au jeune pupille de tuteur et de gouverneur.

Plut. in Philop. p. 356-361.

Au sortir de l'enfance, il fut mis entre les mains d'Ecdémus et de Démophane, citoyens de Mégalopolis, qui avaient été dans l'école d'Arcésilas, fondateur de

la nouvelle académie. Le but de la philosophie, dans ces temps-là, était de porter les hommes à servir leur patrie et de les former par ses préceptes au gouvernement de la république et au maniement des grandes affaires. C'est l'avantage inestimable que procurèrent à Philopémen les deux philosophes dont nous parlons, par où ils le rendirent le bonheur commun de la Grèce. Aussi, comme on dit que les mères aiment plus leurs derniers enfants qu'elles ont dans un âge avancé, la Grèce, comme ayant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, et après tous les grands personnages qu'elle avait portés, l'aima singulièrement, et se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voyait croître sa réputation. Il fut appelé *le dernier des Grecs*, comme Brutus, dans la suite, *le dernier des Romains*; sans doute pour marquer que la Grèce, après Philopémen, n'avait produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Ayant pris Épaminondas pour son modèle, il imita admirablement sa prudence à délibérer et à résoudre, son activité et son audace à exécuter, et son parfait désintéressement : mais pour sa douceur, sa patience, sa modération dans les différends qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un état, c'est ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain esprit de contention, qui était la suite de son caractère violent et emporté, le rendait plus propre aux vertus guerrières qu'aux vertus politiques.

Aussi, dès son enfance, il n'aimait que les gens de guerre, et il ne s'appliquait volontiers qu'aux exercices qui pouvaient le rendre propre à cette profession; à combattre armé, à monter à cheval, à lancer la javelot.

Et comme il paraissait très-bien constitué et très-bien formé pour la lutte, et que quelques amis particuliers l'exhortaient à s'y appliquer, il leur demanda si cet exercice des athlètes était propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empêcher de lui répondre que la vie des athlètes, obligés de garder un régime fixe et réglé, de prendre de certaines nourritures, et toujours aux mêmes heures, et de donner un certain temps au sommeil pour conserver leur embonpoint, qui faisait la plus grande partie de leur mérite; que cette vie, dis-je, était toute différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim et la soif, le froid et le chaud, et qui n'ont point toujours des heures marquées, ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public et pour l'état, et les trouvant dès-là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talents, et quelque amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses gouverneurs et de ses maîtres, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyait faire des courses dans la Laconie pour piller et pour en emmener des troupeaux et des esclaves. Et, dans toutes ces courses, il était toujours le premier quand on sortait, et le dernier quand on revenait.

Pendant qu'il n'y avait point de troupes en campagne, il occupait son loisir à se rendre robuste et léger par les exercices de la chasse; ou bien il s'appliquait à cultiver la terre, car il avait un bel héritage à une lieue de la ville, où il allait tous les jours après

son dîner ou après son souper. Le soir il se jetait sur une méchante paillasse comme l'un de ses esclaves, et passait ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il allait avec ses vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ses laboureurs; après quoi il s'en retournait à la ville, où il vaquait aux affaires publiques avec ses amis et les magistrats.

Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il le dépensait en chevaux et en armes, ou bien il l'employait à payer la rançon de ceux de ses citoyens qui avaient été faits prisonniers. Il tâchait d'augmenter son revenu en mettant ses terres en valeur, qui est le plus juste de tous les gains; et il ne se contentait pas de s'y arrêter en passant et pour son seul plaisir, mais il y donnait tous ses soins, persuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité et d'honneur que de faire profiter son bien en s'abstenant de celui des autres.

Je prie les lecteurs, pour juger sainement de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siècles dont je parle, et de se souvenir de l'estime et de l'usage que toutes les nations policées, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Romains, faisaient de la culture des terres et du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers, je veux dire les Romains, après avoir remporté de célèbres victoires, et être descendus du char de triomphe, couronnés de lauriers et de gloire, retournaient aussitôt à leurs métairies, d'où on les avait tirés pour les mettre à la tête des armées, et allaient conduire la charrue et les bœufs avec ces mêmes mains qui venaient de vaincre et de défaire les ennemis. Nos mœurs, nos usages, ne trouvent rien que de vil et de méprisable dans un

pareil exercice; mais c'est un malheur pour nous. Le luxe, en corrompant nos mœurs, a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand et estimable ce qui n'est digne que de mépris; et il attache au contraire une idée de mépris et de bassesse à ce qui a une véritable grandeur et une solide beauté.

Philopémen écoutait volontiers les discours des philosophes, et lisait avec plaisir leurs traités; non pas tous indifféremment, mais seulement ceux qui pouvaient l'aider à faire du progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homère il ne cherchait et ne retenait que celles qui peuvent aiguiser le courage, et porter aux grandes actions; et ce poëte en est plein, jamais écrivain n'ayant peint la valeur avec des traits si vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures, il aimait sur-tout à lire les traités d'Évangélus qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire l'art de ranger des troupes en bataille, et les histoires de la vie d'Alexandre; car il pensait qu'il fallait toujours rapporter les paroles aux actions, les préceptes à la pratique, estimant peu des lectures qui n'ont pour but que de satisfaire une vaine curiosité, ou de procurer un plaisir rapide et passager.

Quand il avait lu les préceptes et les règles des *Tactiques*, il ne faisait nul cas d'en voir les démonstrations par des plans dressés sur des planches; mais il en faisait l'application sur les lieux mêmes en pleine campagne: car, dans ses marches, il observait exactement la position des lieux hauts et des lieux bas; toutes les coupures et les irrégularités du terrain; toutes les différentes formes et figures que les bataillons et les escadrons sont obligés de prendre à cause des ruisseaux,

des ravins, des défilés, qui les forcent de se resserrer ou de s'étendre : et après y avoir fait de sérieuses réflexions en lui-même, il en raisonnait avec ceux qui l'accompagnaient.

Il était dans sa trentième année lorsque Cléomène, roi de Lacédémone, attaqua Mégalopolis. Nous avons vu quel courage et quelle grandeur d'ame il fit paraître dans cette occasion. Il ne se signala pas moins, quelques mois après, dans la bataille de Sélasie, où Antigone remporta une célèbre victoire sur le même Cléomène. Ce prince, touché d'un mérite si éclatant dont il avait été témoin par lui-même, lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attacher à son service. Il les refusa par l'attachement qu'il avait pour sa patrie, et parce que d'ailleurs il se sentait une répugnance naturelle pour la vie de la cour, qui exige mille assujettissements, et où il n'est pas possible de conserver sa liberté. Ne voulant pas néanmoins demeurer oisif et sans occupation, il passa en Crète, où il y avait guerre, pour apprendre encore mieux le métier des armes. La Crète fut pour lui une excellente école, où il fit de grands progrès, et où il acheva de se former dans l'art militaire. Il y trouva des hommes très-belliqueux, très-adroits à toutes sortes de combats, très-tempérants, et accoutumés à une discipline très-sévère.

Après y avoir servi quelque temps, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée, il fut fait général de la cavalerie. Il commença par examiner l'état de ses troupes, où il ne trouva aucun ordre, aucune discipline. Il ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les

piquant d'honneur, les animant par la vue des récompenses, employant quelquefois la sévérité et les châtiments quand il trouvait des esprits indociles et rebelles. Il leur faisait faire souvent des exercices, des revues, des tournois, dans les lieux où il pouvait avoir le plus de spectateurs. Par ce moyen, en très-peu de temps, il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, et en même temps si légers et si prompts, que toutes les évolutions et tous les mouvements à droite, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque cavalier seul, se faisaient avec une adresse et une facilité qui eussent presque donné lieu de croire que toute cette cavalerie n'était qu'un seul et même corps qui se remuait d'un mouvement libre et volontaire.

Dans le combat près de la ville d'Élis, qui est le dernier dont nous avons parlé, et où il commandait la cavalerie, il se fit un grand honneur; et tout le monde avoua qu'il n'était ni au-dessous d'aucun soldat pour des coups de main, ni inférieur aux plus vieux capitaines en sagesse et en prudence, et qu'il était également propre et à combattre et à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la communauté des Achéens à ce haut degré de gloire et de puissance où elle parvint, ce fut Aratus. Avant lui ils étaient méprisés et faibles, parce qu'ils étaient désunis, et que chaque ville ne travaillait que pour elle et pour ses propres intérêts. Aratus les releva en les unissant et en les liguant toutes ensemble; et sa vue était de faire de tout le Péloponnèse un seul corps et une seule puissance, que cette union aurait rendue invincible. Il réussit moins dans ses entreprises par son courage et sa

hardiesse, que par sa prudence, son adresse, son affabilité, sa douceur, et, ce qu'on a regardé comme un défaut dans son gouvernement, par les liaisons d'amitié qu'il contracta avec les princes étrangers, auxquels par là sa république demeura soumise. Mais, dès que Philopémen eut commencé à prendre en main le gouvernement, comme il était grand homme de guerre, et qu'il avait fait pencher la victoire de son côté dans tous ses premiers combats, il releva le courage des Achéens, et, les trouvant en état de résister par eux-mêmes à leurs ennemis, il leur fit secouer le joug des puissances étrangères.

Il réforma beaucoup de choses dans les troupes des Achéens, et changea leur ordonnance de bataille et leur armure, qui étaient très-défectueuses. Il leur fit prendre de grands et forts boucliers, leur donna de bonnes lances, les arma de bons casques, de bonnes cuirasses, et de bons cuissards; et par là il les accoutuma à combattre de pied ferme et en gagnant toujours du terrain, au lieu de courir et de voltiger comme des troupes légèrement armées qui escarmouchent plutôt qu'elles ne combattent.

Il travailla ensuite à une autre réforme, bien plus difficile, mais encore plus importante en un sens; ce fut de modérer et de régler leur luxe et leur excessive dépense. Je dis modérer, car il ne crut pas pouvoir déraciner entièrement cette forte passion qu'ils avaient pour la parure et pour l'éclat. Il se contenta d'abord de lui substituer un autre objet, en leur inspirant du goût pour une autre magnificence qui consistait à se distinguer par leurs chevaux, par leurs armes, et par tout l'équipage de guerre. Cette ardeur passa jusqu'aux femmes, qui n'étaient plus occupées qu'à travailler pour

leurs maris ou pour leurs enfants. On ne voyait entre les mains des femmes que des casques qu'elles ornaient de panaches teints dans les plus vives couleurs, et des cottes d'armes de cavaliers, et des casaques de soldats qu'elles brodaient. Cette vue seule, augmentant leur audace, excitait en eux un vif desir d'affronter les plus grands dangers, et une sorte d'impatience d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne immanquablement après elle le luxe, et inspire une secrète mollesse à ceux qui les regardent et qui s'y livrent; les sens, enchantés et éblouis par ces charmes trompeurs, conspirant à séduire l'esprit même, et à l'affaiblir par leurs douces sollicitations. Mais, au contraire, la magnificence qui a les armes pour objet relève le courage et le fortifie.

D'autres grands hommes ont pensé de même que Philopémen. Plutarque observe que Brutus, qui, dans tout le reste, avait accoutumé les capitaines à fuir toute superfluité, était persuadé que la richesse des armes que les soldats ont toujours entre leurs mains, et dont ils se couvrent, relève le courage des hommes qui ont du cœur et de l'ambition, et rend plus âpres au combat les avares en les forçant de défendre avec courage des armes qu'ils regardent comme une possession précieuse et honorable. Le même auteur dit que ce qui acquit à Sertorius les bonnes graces des Espagnols, c'est qu'il leur donnait avec profusion de l'or et de l'argent pour dorer leurs casques et enrichir leurs boucliers. C'était aussi le sentiment de César[1], qui avait

Plut. in Brut. pag. 1001.

[1] « Habebat tam cultos milites, ut argento et auro politis armis ornaret, simul et ad speciem, et quo tenaciores eorum in prælio essent me-

soin de donner à ses soldats des armes brillantes d'or et d'argent, non-seulement pour la pompe et l'éclat, mais pour les rendre plus fermes dans le combat par la crainte de perdre des armes d'un tel prix.

Plut. in Lucullo, p. 496.

Il ne faut pas dissimuler que des capitaines d'un aussi grand nom que ceux que je viens de nommer pensaient diversement. Mithridate, instruit par ses malheurs de l'inutilité d'une armée magnifique, bannit toutes ces armes dorées et enrichies de pierreries, et il commença à les regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent. Papirius, ce célèbre dictateur, qui répara si avantageusement par la défaite des Samnites l'affront que les Romains avaient reçu aux fourches Caudines, disait à ses troupes qu'il faut que le soldat ait quelque chose de hérissé [1], et que la dorure lui sied mal; que le fer et le courage doivent faire sa gloire et sa fierté. En effet, ajoutait-il, l'or et l'argent, à parler vrai, sont moins des armes que des dépouilles. Cette parure brille avant l'action, et devient hideuse à travers le sang et le carnage. L'ornement du soldat, c'est la bravoure; le reste suit toujours la victoire. Un ennemi riche est la proie du vainqueur, quelque pauvre qu'il soit. Tout le monde sait qu'Alexandre-le-Grand [2] parlait ainsi de la richesse et de la magnificence des armes persanes.

tu damni. » (Suet. in *Jul. Cæs.*, cap. 67.)

[1] « Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro et animis fretum. Quippe illa prædam veriùs quàm arma esse; nitentia ante rem, deformia inter sanguinem et vulnera. Virtutem esse militis decus, et omnia illa victoriam sequi: et ditem hostem quamvis pauperis victoris præmium esse. » (Liv. lib. 9, n. 40.)

[2] « Aciem hostium auro purpurâque fulgentem intueri jubebat, prædam non arma gestantem. Irent, et imbellibus feminis aurum viri eriperent. » (Q. Curt. lib. 3, cap. 10.)

Ce n'est pas à moi à décider, dans cette variété de sentiments, lesquels de ces grands hommes pensaient plus juste. Mais on ne peut qu'admirer l'habileté et l'adresse de Philopémen, qui, trouvant le luxe établi et dominant dans sa nation, ne crut pas devoir entreprendre de l'extirper entièrement, et se contenta de lui donner un objet plus louable et plus digne d'hommes courageux.

Quand Philopémen eut accoutumé la jeunesse à chercher sa parure dans ses armes, il l'exerça et la forma lui-même avec grand soin à toutes les parties de la discipline militaire. Les jeunes gens, de leur côté, se prêtaient avec grand plaisir aux leçons qu'il leur donnait par rapport aux évolutions militaires, et il y avait entre eux une forte émulation à qui les exécuterait avec plus de facilité et de promptitude. L'ordre de bataille qu'il leur enseigna leur plut merveilleusement, parce que des rangs bien serrés leur parurent plus difficiles à rompre; et leurs armes, quoique beaucoup plus pesantes qu'auparavant, leur devinrent plus aisées et plus légères, parce qu'ils les maniaient et les portaient plus volontiers à cause de leur éclat et de leur beauté, et qu'il leur tardait de les essayer et de les voir teintes du sang de leurs ennemis.

Il faut avouer que Philopémen, de quelque côté qu'on l'envisage, est un grand homme de guerre et un beau modèle pour tous ceux que la Providence appelle à la profession des armes. Je ne puis trop exhorter nos jeunes officiers, et notre jeune noblesse, à étudier avec attention un si parfait modèle, et à s'y conformer en tout ce qui est imitable pour eux. Nos

jeunes seigneurs sont pleins de courage, de sentiments d'honneur, d'amour de la patrie, de zèle pour le service de leur prince; la guerre qui vient de s'allumer tout d'un coup dans l'Europe, et à laquelle ils se portent avec une ardeur incroyable, en est une preuve bien sensible, et encore plus ce qui s'est passé en Italie et sur le Rhin. Ils ont du feu, de la vivacité, de l'esprit, et ne manquent point des talents et des qualités qui peuvent conduire à tout ce qu'il y a de plus grand; mais ils manquent quelquefois d'une éducation mâle et vigoureuse, seule capable de former de grands hommes en quelque genre que ce soit. Nos mœurs, tournées malheureusement, par un goût presque général, vers la mollesse, les délices, le luxe, les plaisirs, l'admiration des choses vaines et l'amour d'un faux éclat, énervent le courage dès les plus tendres années, et émoussent en nous cette pointe de vertu gauloise qui nous était naturelle.

Si notre jeune noblesse était élevée comme le fut Philopémen, je parle de ce qui est compatible avec nos mœurs; que de bonne heure elle prît du goût pour des études solides, pour la bonne philosophie, pour l'histoire, pour la politique; qu'elle se proposât pour modèles tant de grands capitaines que le dernier siècle a portés; qu'elle se rendît disciple de ceux qui se distinguent aujourd'hui parmi nous; qu'elle comprît bien une fois que la vraie grandeur ne consiste point à l'emporter sur les autres par le faste et la dépense, mais à s'en distinguer par un solide mérite; enfin qu'elle mît son plaisir et sa gloire à se former dans l'art militaire, à en étudier toutes les parties, à en saisir le vrai point et le vrai but, et à n'omettre au-

cun des moyens qui peuvent l'y perfectionner, quels officiers, quels commandants, quels héros la France ne fournirait-elle pas! Un seul homme jeta cette ardeur et cette émulation parmi les Achéens. Qu'il serait à souhaiter (et pourquoi ne l'espèrerions-nous pas?) que quelqu'un de nos princes, grand en tout, en courage comme en naissance, fît revivre dans nos armées cet ancien goût de simplicité, de frugalité, de générosité, et tournât le goût de la nation vers le beau, le solide, et l'honnête! Nulle conquête n'approcherait de cette gloire.

§ VI. *Diverses expéditions de Philippe et de Sulpitius. Digression de Polybe sur les signaux par le feu.*

Nous avons dit que le proconsul Sulpitius et le roi Attale étaient demeurés à Égine pendant les quartiers d'hiver. Ils en sortirent dès que le printemps fut venu, et se rendirent à Lemnos avec leurs flottes, qui, jointes ensemble, faisaient soixante galères. Philippe, de son côté, après avoir marqué le rendez-vous de l'armée à Larisse, ville de Thessalie, s'avança vers Démétriade pour être en état de faire face à l'ennemi, soit par terre, soit par mer. Les ambassadeurs des alliés y vinrent de tous côtés pour implorer son secours dans le danger pressant où ils se trouvaient. Il les écouta favorablement, et leur promit à tous de leur envoyer du secours selon que le temps et le besoin l'exigeraient: il le fit en effet, et envoya différents corps de troupes en différents endroits pour les mettre en sûreté contre l'attaque des ennemis; il se rendit lui-même à Scotusse,

An.M.3797.
Av.J.C.207.
Polyb. l. 10, p. 612-614.
Liv. lib. 28, n. 5-8.

et y fit passer ses troupes de Larisse, qui en est fort près, puis il retourna à Démétriade; et, afin de pouvoir courir à propos au secours des alliés qui seraient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, et dans la petite île de Péparèthe, des signaux, et plaça de son côté, sur le Tisée, montagne fort haute de Thessalie, des gens pour les observer, afin d'être averti promptement de la marche des ennemis et des endroits qu'ils auraient dessein d'attaquer. J'expliquerai dans la suite en quoi consistaient ces signaux.

Le proconsul et le roi Attale s'avancèrent vers l'Eubée, et formèrent le siége d'Orée, qui en est une des principales villes. Elle avait deux châteaux très-bien fortifiés, et pouvait faire une longue résistance : mais Plator, qui y commandait pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeants; il avait donné exprès les signaux trop tard pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avait assiégée aussitôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos; et le commandant, sourd et inaccessible aux promesses du proconsul, se préparait à faire une bonne défense. Sulpitius vit bien qu'il avait fait une tentative imprudente, et il eut la sagesse d'y renoncer sur-le-champ. La ville était très-bien fortifiée par elle-même, et d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux [1], dans lequel le flux et le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des temps

[1] « Haud alia infestior classi statio est. Nam et venti ab utriusque terræ præaltis montibus subiti ac procellosi se dejiciunt, et fretum ipsum Euripi, non septies die, sicut fama fert, temporibus statis reciprocat : sed temerè, in modum venti nunc huc nunc illuc verso mari, velut monte præcipiti devolutus torrens rapitur. Ita nec nocte, nec die, quies navibus datur. » (Liv.)

fixes et marqués, comme c'est le bruit commun, dit Tite-Live, mais où ils n'ont rien de réglé, et où les flots sont agités tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec tant de violence, qu'on dirait que ce sont des torrents qui se précipitent du haut des montagnes, de sorte que les vaisseaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni sûreté.

Attale assiégea Opunte, ville située assez près de la mer, chez les Locriens, dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, ayant fait en un seul jour plus de soixante milles [1], c'est-à-dire plus de vingt lieues [2]. La ville venait d'être prise quand il en approcha; et il aurait pu surprendre Attale qui la ravageait, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée; et là ayant appris que Prusias, roi de Bithynie, était entré dans ses états, il reprit le chemin de l'Asie, et Sulpitius retourna à l'île d'Égine. Philippe, après avoir pris plusieurs petites villes et fait échouer le dessein de Machanidas, tyran de Sparte, qui songeait à attaquer les Éléens occupés à préparer la célébration des jeux olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens qui se tenait à Egium où il comptait trouver la flotte carthaginoise et la joindre à la sienne; mais sur la nouvelle du départ de celle des Romains et d'Attale, elle s'était retirée.

Philippe avait une vraie douleur [3] de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivait jamais à

[1] Tite-Live le marque ainsi. C'était une marche bien forcée.

[2] Ou 16 lieues de 20 au degré. — L.

[3] « Philippus mœrebat et angebatur, quum ad omnia ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occurrisse; et rapientem omnia ex oculis elusisse celeritatem suam fortunam. » (Liv.)

temps pour exécuter ses projets; la fortune, disait-il, prenant plaisir à lui enlever sous ses yeux toutes les occasions, et à rendre ses courses et tous ses mouvements inutiles. Il dissimula pourtant son chagrin dans l'assemblée, et y parla avec un air de fermeté et de confiance. Ayant pris les dieux et les hommes à témoin qu'il n'avait manqué aucune occasion de se mettre en marche pour chercher par-tout l'ennemi, il ajouta qu'il ne pouvait dire de quel côté il y avait eu le plus de promptitude, ou du sien à voler au secours des alliés, ou de celui des ennemis à se dérober de ses mains par la fuite : que c'était déja de leur part un aveu qu'ils se croyaient inférieurs à lui en forces; mais qu'il espérait remporter bientôt sur eux une victoire complète, qui en serait une preuve sensible. Ce discours rassura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres nécessaires, et fait quelques légères expéditions, il retourna en Macédoine pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Digression de Polybe sur les signaux par le feu.

La matière que traite ici Polybe est assez curieuse par elle-même, et d'ailleurs elle a assez de rapport avec l'histoire dont je parle actuellement, pour faire excuser une digression qui ne sera pas extrêmement longue, et que l'on peut passer si l'on craint qu'elle n'ennuie. Je la rapporterai presque mot à mot telle qu'elle est dans Polybe. Tite-Live, dans le récit des faits que je viens de rapporter, et qu'il a copié presque littéralement d'après Polybe, fait mention [1] de ces mêmes

[1] « Philippus, ut ad omnes hostium motus posset occurrere, in Phocidem, atque Eubœam, et Peparethum mittit, qui loca alta elige-

signaux par le feu; mais il se contente de les indiquer simplement, parce que, l'invention n'en étant pas due aux Romains, cela regardait moins son histoire. Mais cet artifice des signaux, qui fait une partie de l'art militaire, appartient proprement à l'histoire des Grecs, et montre jusqu'à quel point de perfection ils avaient porté toutes les parties de ce grand art, les réflexions sérieuses qu'ils avaient faites sur tout ce qui y a quelque rapport, et le détail étonnant où ils étaient entrés pour la construction des machines et des différentes armures, et pour les signaux.

Comme la manière de donner des signaux par le feu, dit Polybe, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, je crois qu'il est à propos de ne point passer légèrement sur cette matière, mais de m'y arrêter un peu pour en donner une connaissance plus parfaite. Polyb. l. 10, p. 614-618

C'est une vérité reconnue de tout le monde, que l'occasion peut beaucoup en toutes choses, mais principalement dans la guerre; or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, il est facile, par ce moyen, de les faire savoir à trois ou quatre journées de là, et quelquefois même à une plus grande distance; et par là on se met en état de recevoir à point nommé le secours dont on a besoin.

Autrefois cette manière d'avertir, parce qu'elle était

rent, undè editi ignes apparerent: ipse in Tisæo (mons est in altitudinem ingentem cacuminis editi) speculam posuit, ut ignibus procul sublatis signum, ubi quid molirentur hostes, momento temporis acciperet.» (Liv. lib. 28, n. 5.)

trop simple, n'était presque d'aucune utilité. Car, pour en faire usage, il fallait être convenu de certains signaux; et comme il y a une infinité de divers événements, la plupart ne pouvaient se connaître par cette voie. Par exemple, pour ne point sortir de l'histoire que je rapporte, il était aisé de faire savoir qu'il était arrivé une armée navale à Orée, à Péparèthe, ou à Chalcis, parce qu'on avait prévu ces cas, et qu'on était convenu des signaux qui pouvaient les marquer: mais une révolte subite, une trahison, un grand meurtre commis dans la ville, et d'autres choses pareilles qui arrivent assez souvent, et qu'on ne peut prévoir; ces sortes d'événements qui demandent néanmoins que sur-le-champ on en délibère, et qu'on y apporte un prompt remède, ne pouvaient s'annoncer par le moyen des fanaux, car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des événements qu'il n'est pas possible de prévoir.

Énée [1], cet auteur dont nous avons un ouvrage sur les devoirs d'un général d'armée, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient : mais il s'en faut beaucoup qu'il l'ait fait avec tout le succès qu'on aurait souhaité, et qu'il s'était proposé lui-même; on va en juger.

Ceux, dit-il, qui veulent s'entre-donner des signaux pour des affaires pressantes, doivent commencer par préparer deux vaisseaux de terre qui soient également

[1] Énée vivait du temps d'Aristote. Il écrivit un ouvrage sur l'art militaire. Cinéas, conseiller de Pyrrhus, fit un abrégé de ce livre. Pyrrhus écrivit aussi sur la même matière. (ÆLIAN. *Tact.* cap. 1.) Cicéron fait mention de ces deux derniers dans une de ses lettres : *Summum me ducem litteræ tuæ reddiderunt. Planè nesciebam te tam peritum esse rei militaris. Pyrrhi te libros et Cineæ video lectitasse.* (CIC. lib. 9, *Ep.* 10, *ad Papir. Pætum.*)

larges par-tout et également profonds; c'est assez qu'ils aient quatre pieds et demi de profondeur, et un pied et demi de largeur. Il faut avoir ensuite des morceaux de liége qui soient proportionnés à l'ouverture de ces vaisseaux, mais qui aient un peu moins de largeur (pour pouvoir descendre aisément jusqu'au fond des vaisseaux). On fiche au milieu de ce liége un bâton, qui doit être, dans l'un et dans l'autre des deux vases, d'une égale grandeur. On divise ce bâton par des intervalles bien marqués, de trois doigts chacun, pour y écrire les choses qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervalles, par exemple : IL EST ENTRÉ DE LA CAVALERIE DANS LE PAYS. Sur l'autre : IL EST ARRIVÉ DE L'INFANTERIE PESAMMENT ARMÉE. Sur le troisième : DE L'INFANTERIE LÉGÈRE. Sur le suivant : DE L'INFANTERIE ET DE LA CAVALERIE. Sur un autre : DES VAISSEAUX. Ensuite : DES VIVRES. Et ainsi du reste, jusqu'à ce qu'on ait rempli tous les intervalles des choses que l'on prévoit qui peuvent vraisemblablement arriver dans la guerre dont il s'agit.

Après cela il faut observer que les deux vaisseaux aient chacun un petit tuyau ou robinet d'une égale grosseur, afin que les eaux se vident également. Pour-lors on remplit d'eau les vases; on pose dessus les morceaux de liége avec leurs bâtons, et l'on ouvre les robinets; cela fait, il est clair que, les vases étant égaux, le liége descendra, et les bâtons s'enfonceront dans les vases à proportion que ceux-ci se videront. Pour être plus sûr de cette justesse, il est bon d'en faire l'épreuve auparavant, et d'examiner si tout s'accorde

et concourt ensemble par une exécution uniforme de part et d'autre.

Quand on s'en est bien assuré, on porte les deux vases aux deux endroits où l'on doit donner et observer les signaux; on y verse de l'eau, et on y met le liége avec le bâton. A mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, on lève un flambeau, un fanal, et on le tient élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en lève un autre. (Ce premier signal n'est que pour s'assurer de part et d'autre qu'on est prêt et attentif.) Alors on baisse le fanal et on ouvre les robinets. Quand l'intervalle, c'est-à-dire l'endroit du bâton où la chose dont on veut avertir est écrite, sera descendu au niveau des vases, celui qui donne le signal lève son flambeau; et de l'autre côté sur-le-champ le correspondant ferme le robinet de son vase, et regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau. Si de part et d'autre tout a été exécuté avec la même promptitude, de part et d'autre on lira la même chose.

Quoique cette manière soit différente de celle qui se pratiquait dans les premiers temps, où l'on ne faisait autre chose que de demeurer d'accord d'un simple signal qui devait marquer l'événement qu'on desirait savoir, et dont on était convenu, néanmoins elle est encore trop vague et trop indéterminée : car il n'est pas possible de prévoir toutes les choses qui peuvent arriver dans une guerre; et, quand on pourrait les prévoir, il serait impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs, quand il arrivera quelque chose à quoi on ne s'attendait pas, comment en avertir selon

cette méthode? Ajoutez que ce qui est écrit sur le bâton n'est point du tout précis et circonstancié : on n'y voit pas combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie, ni en quel endroit du pays sont ces troupes; ni combien il est arrivé de vaisseaux, ni ce qu'on a de vivres : car, pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il aurait fallu les prévoir, et cela n'est pas possible. Cependant, c'est ce qu'il importe le plus de savoir; car le moyen d'envoyer du secours, si l'on ne sait ni combien l'on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? comment avoir confiance en ses forces, ou s'en défier? en un mot, comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des ennemis?

La dernière méthode a pour auteur Cléoxène, d'autres l'attribuent à Démoclite; mais nous l'avons perfectionnée : c'est toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, et par son moyen on peut avertir de tout ce qui se passe ; elle demande seulement beaucoup de précaution et d'exactitude : la voici :

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet, on les divise en cinq parties, et on les inscrit dans une tablette de haut en bas, selon leur ordre naturel, sur cinq colonnes; cinq dans chacune, excepté la dernière qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la sorte, celui qui doit donner le signal commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, et il les tiendra levés, jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux. Ce premier signal servira à faire connaître que de part et d'autre on est prêt; après quoi, on baisse ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet, à celui que l'on instruit de loin, ce qu'on lui veut apprendre. Celui qui donne le signal élèvera des flambeaux à sa gauche, pour faire connaître à l'autre, par leur nombre, dans quelle colonne il doit prendre les lettres pour les écrire à mesure qu'on les lui montrera : de sorte que, si c'est la première colonne, il n'élève qu'un flambeau; si c'est la seconde, il en élève deux, et ainsi du reste, et cela toujours à gauche. Il en fera autant à sa droite, pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il observe et qu'il écrive. Voilà de quoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions, chacun s'étant mis à son poste, il faudra que celui qui donne le signal ait un instrument géométrique [1] garni de deux tuyaux, afin qu'il connaisse par l'un la droite, et par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dressera la tablette proche de cet instrument, et l'on élèvera à droite et à gauche un solide de dix pieds de largeur, et environ de la hauteur d'un homme, afin que les flambeaux qu'on élèvera au-dessus fassent une lumière sûre et aisée à discerner, et que, quand on voudra les abaisser, ils soient entièrement cachés derrière.

Tout cela disposé ainsi de part et d'autre, je suppose, par exemple, qu'on veuille annoncer que *cent hommes de l'île de Crète se sont retirés chez les ennemis :* on choisira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il sera possible, comme *Krétois* [2], *cent ont déserté;* ce qui exprime la même

[1] On en trouvera la figure à la fin de ce petit traité.

[2] Cela est ainsi disposé dans le grec.

chose avec beaucoup moins du lettres. On l'annoncera ainsi :

La première lettre est un *K*, qui est dans la seconde colonne. On élèvera donc à gauche deux flambeaux, pour marquer à celui qui reçoit le signal que c'est la seconde colonne qu'il doit examiner; puis, on en élèvera cinq à droite, qui feront connaître que la lettre qu'on cherche est la cinquième de la seconde colonne, c'est-à-dire un *K*.

Ensuite on élèvera quatre flambeaux à gauche, pour marquer le *P* [1], qui est dans la quatrième colonne; puis deux à droite, pour l'avertir que cette lettre est la seconde de la quatrième colonne. On fera la même chose pour les lettres suivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe et déterminée. Si l'on y emploie plusieurs fanaux, c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : la première, pour savoir dans quelle colonne elle se trouve; la seconde, pour savoir quel rang elle tient dans la colonne indiquée. Mais, d'un autre côté, si l'on observe exactement tout ce qui a été prescrit, l'indication sera sûre. Pour parvenir à cette exactitude dans l'opération même, il faudra s'y être beaucoup exercé auparavant.

Voilà ce que propose Polybe, grand homme de guerre, comme on sait, et grand politique, dont les vues, par cette raison, ne doivent pas être méprisées. On pourrait les perfectionner par la réflexion, et en faire usage en plusieurs occasions. C'est dans des pays de montagnes que ces signaux étaient employés.

[1] Le *rho*, ou *r*, s'écrit ainsi en lettre majuscule dans la langue grecque.

Plin. l. 7, cap. 37. Pline rapporte un moyen d'une autre espèce, qui n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance. Décimus Brutus défendait la ville de Modène assiégée par Antoine, qui la serrait de près, et ne lui laissait aucun moyen de faire savoir de ses nouvelles aux consuls, ayant fait des lignes autour de la ville et fait dresser des filets dans la rivière. Brutus se servit de pigeons aux pieds desquels il attacha ses lettres, qui arrivèrent en sûreté où il voulait. Que servaient à Antoine [1], dit Pline, les retranchements et les sentinelles? que lui servaient les filets qu'il avait fait tendre? Le nouveau courrier prit sa route par les airs.

Les voyageurs rapportent que, pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep lorsque les vaisseaux sont arrivés dans ce port, on se sert de pigeons qui ont des petits à Alep; on leur attache au cou ou aux pieds un billet contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent, s'élèvent fort haut, et vont à tire d'aile à Alep, où l'on prend les bulletins. On emploie le même moyen en plusieurs autres endroits.

Description de l'instrument employé dans les signaux par le feu.

M. Chevalier, professeur de mathématiques au collége royal, l'un de mes collègues et de mes amis, a bien voulu, à ma prière, tracer la figure de l'instrument dont parle ici Polybe, et y ajouter l'explication suivante:

Voici comme je conçois l'instrument décrit par Po-

[1] « Quid vallum, et vigil obsidio, atque etiam retia amne prætexta profuêre Antonio, per cœlum eunte nuntio? »

lybe pour se communiquer des nouvelles à une grande distance par des signaux de feu.

AB est une traverse de bois de 4 ou 5 pieds de long sur 5 ou 6 pouces de large, et 2 ou 3 pouces d'épaisseur. A ses extrémités sont attachées à tenons et mortaises, et bien perpendiculairement par leur milieu, deux autres tringles de bois CD, EF, de même largeur et épaisseur que la traverse, et de 3 ou 4 pieds de long. Les côtés de ces tringles doivent être bien parallèles, et leur surface supérieure très-unie. On tracera sur le milieu de la surface de chacune de ces tringles une ligne droite parallèle à leurs côtés, et par conséquent ces lignes seront parallèles entre elles. A un pouce et demi ou deux pouces de distance de ces lignes, et précisément au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera solidement et bien à plomb une vis de fer ou de cuivre 2, dont la partie supérieure, qui doit être ronde ou cylindrique et avoir 5 ou 6 lignes de diamètre, excédera la surface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux tuyaux ou cylindres creux GH, IK, au travers desquels se font les observations. Ces tuyaux doivent être exactement cylindriques, et faits de quelque métal dur et solide, pour ne se point déjeter. On leur donnera un pied de longueur plus qu'aux tringles qui les portent; ainsi ils les déborderont de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuyaux soient attachés et fixés sur deux règles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excédante et arrondie 3 d'environ un pouce. Cette partie 3 sera percée, dans son milieu, d'un trou bien rond d'environ un demi-pouce

de diamètre; de sorte qu'appliquant les règles qui portent ces tuyaux sur les tringles de bois CD, EF, ce trou soit exactement rempli par la partie excédante et cylindrique de la vis 2 qu'on y a mise, sans qu'ils puissent varier. La tête de la vis peut surpasser de quelques lignes la surface de la règle. Il faut observer que les tuyaux puissent tourner avec leur règle de métal autour de ces vis pour les aligner sur les massifs P, Q, derrière lesquels se font les signaux de feu, suivant les différentes distances des lieux où se feront les signaux.

On doit noircir les tuyaux en dedans, afin que l'œil, appliqué à l'un de leurs bouts, ne reçoive point de rayons réfléchis. Il faut aussi placer vers le bout, du côté de l'observateur, un diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture, et placer à l'autre bout deux fils, l'un vertical, et l'autre horizontal, qui se croisent dans l'axe du tuyau.

Au milieu de la traverse AB on fait un trou rond de deux pouces de diamètre, pour porter le pied LM NOP, qui porte toute la machine, et autour duquel elle tourne comme sur un pivot. L'on peut nommer cette machine *alidade*, quoiqu'elle soit différente de celles que l'on applique à des cercles, demi-cercles, et même à des carrés géométriques, dont on se sert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages, etc.; mais elle a le même usage, qui est de prendre des alignements.

Celui qui donne le signal et celui qui le reçoit doivent avoir chacun un semblable instrument; autrement celui qui reçoit le signal ne pourrait distinguer si les signaux qu'on lui donne sont à droite ou à gauche de

celui qui les fait, ce qui est essentiel dans l'exécution de Polybe.

Les deux massifs P, Q, destinés à marquer la droite et la gauche de celui qui donne les signaux, à découvrir ou cacher les feux, suivant les circonstances de l'observation, doivent être plus ou moins grands et plus ou moins éloignés l'un de l'autre, selon que la distance entre les lieux où se donnent et reçoivent les signaux sera plus ou moins grande.

On n'a cherché dans la description de la machine précédente qu'à expliquer la manière dont on pourrait exécuter l'idée de Polybe pour donner des signaux par des feux, sans en approuver l'usage pour des distances un peu considérables. Car il est certain que, quelque machine que l'on puisse faire, ces signaux de 2, 3, 4 et 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues, ou plus, comme il le suppose. Il faudrait pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou baisser à la main, mais des feux très-grands et étendus, comme des charretées de paille ou de bois, pour qu'ils pussent être aperçus, et par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connaissait point les lunettes d'approche, du temps de Polybe; elles n'ont été découvertes ou perfectionnées que dans le dernier siècle. Elles auraient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples tuyaux; mais je doute encore qu'elles pussent être employées à l'usage auquel Polybe destine ces signaux, pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je crois qu'une place assiégée pourrait communiquer ses besoins à une armée de secours, ou lui marquer combien de temps

elle est en état de se défendre, afin qu'elle prît ses mesures, et que réciproquement l'armée de secours pourrait communiquer ses desseins à la ville assiégée, surtout en se servant de lunettes d'approche.

§ VII. *Célèbre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas, tyran de Sparte, par Philopémen; estime qu'on faisait de ce général. Nabis succède à Machanidas; traits de son avarice et de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe et les Romains, dans laquelle furent compris tous les alliés de part et d'autre.*

Les Romains, uniquement occupés de la guerre contre Annibal, à laquelle ils avaient résolu de mettre fin, prirent peu de part à celle des Grecs, et les laissèrent en repos pendant les deux années qui vont suivre.

An. M. 3798. Av. J.C. 206. Polyb. l. 11, p. 629-631.

Dans la première, Philopémen fut nommé capitaine-général des Achéens. Revêtu de cette première charge de la république, il assembla ses alliés avant que de songer à se mettre en campagne, et les exhorta fortement à seconder son zèle par leur courage et leur bonne volonté, et à soutenir dignement sa réputation et la leur. Il insista beaucoup sur le soin qu'on devait prendre, non plus de la beauté et de la magnificence des habits, ce qui ne convient qu'à des femmes, et encore à des femmes d'un mérite médiocre; mais de la propreté et de l'éclat des armes, ce qui sied bien à des hommes occupés de leur propre gloire et du bien de la patrie.

Son discours fut écouté avec un applaudissement général, de manière qu'au sortir de l'assemblée on montrait au doigt ceux que l'on voyait vêtus magnifi-

quement : tant une exhortation faite à propos par un homme respectable a de force, non-seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien, sur-tout quand sa vie répond à ses paroles, car alors on ne peut presque pas ne se point rendre à ses conseils ; c'était là le caractère de Philopémen. Simple dans ses habits, frugal dans ses repas, il s'occupait peu du soin de son corps. Dans les conversations il souffrait avec patience la mauvaise humeur des autres, et même leurs paroles méprisantes ; pour lui, il évitait de faire la moindre peine à qui que ce fût. Il se fit une étude particulière, toute sa vie, de ne parler que vrai ; aussi ses moindres paroles étaient toujours écoutées avec respect, et l'on n'hésitait point à y ajouter foi. Et il n'avait pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devait faire.

L'assemblée congédiée, tous retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient entendu dire à Philopémen, et persuadés que, tant qu'il serait à la tête des affaires, il n'arriverait rien de fâcheux à la république. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes et pour donner l'ordre à tout. Il assembla le peuple dans chaque lieu, lui marqua ce qu'il était à propos qu'il fît, et leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il se mit en campagne, et assembla ses troupes à Mantinée.

Machanidas, tyran de Lacédémone, épiait avec une puissante armée l'occasion d'assujettir tout le Péloponnèse. Dès qu'on eut nouvelles qu'il était arrivé sur les

Polyb. l. 11, p. 631-637. Plut. in Philop. p. 361.

terres de Mantinée, Philopémen songea à lui livrer bataille.

Le tyran de Sparte se mit en marche dès le matin à la tête de l'infanterie pesamment armée, et plaça à droite et à gauche sur la même ligne, un peu plus avancée, l'infanterie légère, composée des étrangers, et derrière eux les chariots chargés de catapultes et de traits pour les soutenir. Il paraît par la suite qu'il avait devant lui un fossé qui traversait une partie de la plaine, mais qui était débordé aux deux bouts par ses troupes.

En même temps Philopémen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps : le premier, composé de la cavalerie achéenne, se mit à la droite ; le second, qui était de l'infanterie pesamment armée, prit le centre, s'avançant vis-à-vis du fossé ; le troisième, composé des Illyriens, des cuirassiers, des étrangers, des armés à la légère, et de quelques chevaux tarentins [1], occupa la gauche, ayant Philopémen à sa tête.

L'heure du combat étant proche, et les ennemis en présence, ce général, voltigeant dans les intervalles de l'infanterie, encouragea ses gens en peu de paroles, mais très-fortes : la plupart même ne furent pas entendues ; car ses soldats l'aimaient tant, et avaient tant de confiance en lui, qu'ils se portaient d'eux-mêmes à combattre avec un empressement et une ardeur incroyable. Eux-mêmes, avec une espèce de transport, animaient leur général, et le pressaient de les mener à la charge. Tout ce qu'il tâchait de leur faire entendre était que le temps était venu où leurs

[1] Les cavaliers tarentins avaient chacun deux chevaux. (Liv. l. 35, n. 28.)

ennemis allaient être réduits à une honteuse servitude, et eux remis dans une liberté glorieuse et à jamais mémorable.

Machanidas marcha avec son infanterie en une espèce de colonne, comme s'il eût voulu d'abord commencer l'action par l'attaque de la droite. Mais quand il se fut approché à une distance convenable, il fit faire tout d'un coup à son infanterie un demi-tour pour s'allonger sur sa droite, et pour faire un front égal à la gauche des Achéens, et fit avancer pour la couvrir tous les chariots chargés de catapultes. Philopémen vit bien que son but était de jeter le désordre dans son infanterie, en l'accablant de traits et de pierres. Il ne lui en donna pas le loisir, mais fit commencer vigoureusement le combat par la cavalerie des Tarentins, dans un terrain qui se trouvait fort propre à la faire agir. Machanidas fut obligé de faire la même chose, et de mettre aussi aux mains ses Tarentins. Le premier choc fut violent. Les armés à la légère étant venus peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les étrangers engagés de part et d'autre. Et, comme dans cette mêlée on se battait d'homme à homme, le combat fut fort long-temps douteux. Enfin les étrangers de la part du tyran eurent l'avantage; leur nombre, et la dextérité qu'une longue expérience leur avait acquise, l'emportèrent. Les Illyriens et les cuirassiers qui soutenaient les étrangers de Philopémen ne purent résister à un choc si rude : ils furent tous entièrement rompus, et s'enfuirent en hâte vers la ville de Mantinée, éloignée d'un grand quart de lieue.

Tout paraissait perdu du côté de Philopémen. On

vit alors sensiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut être raisonnablement contestée, que la plupart des événements militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des généraux. Philopémen, loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc, et de perdre la tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourrait faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, et dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, d'attaquer de front dans le moment avec son infanterie le centre de celle des ennemis, de la prendre en même temps en flanc par son aile victorieuse, et de finir ainsi toute l'affaire, se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes, et poursuit sans ordre les fuyards; comme si, après avoir plié, la crainte seule n'eût pas suffi pour les faire courir jusqu'aux portes de la ville.

Philopémen, qui, dans cette déroute, s'était retiré près de l'infanterie du centre, en prend à la hâte les premières cohortes, leur ordonne de tourner à gauche, et vient avec elles se saisir du poste que Machanidas avait abandonné. Par ce mouvement, il sépare le centre de l'infanterie ennemie de son aile droite. Il ordonne à ces cohortes de demeurer dans le poste qu'elles venaient d'occuper, jusqu'à nouvel ordre, et commande en même temps à Polybe [1] le Mégalopolitain de rallier

[1] Le nouveau traducteur de Polybe a pris cet officier pour notre historien; et il le fait parler ici en personne, ce qui n'est point dans l'original. Notre Polybe n'était point encore né. Il est vrai que celui-ci portait le même nom, et était de la même ville; c'est ce qui rend l'erreur plus pardonnable.

tous ceux des Illyriens, des cuirassiers et des étrangers, qui, sans se débander par la fuite comme les autres, s'étaient jetés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur, et avec ces troupes de se porter sur le flanc de l'infanterie de son centre, pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors l'infanterie lacédémonienne, enflée du premier succès de son aile droite, sans attendre le signal, s'avance avec impétuosité vers les Achéens, piques baissées, jusque sur le bord du fossé. Quand ils y furent arrivés, soit qu'étant si près des ennemis ils eussent honte de ne point passer outre, soit qu'ils comptassent pour rien un fossé qui était sans eau et sans aucune haie, et d'ailleurs ne pouvant plus reculer parce que les premiers rangs étaient poussés par les derniers, ils se jettent dedans sans hésiter. C'était là le moment décisif, que Philopémen attendait depuis long-temps. Il fait sonner la charge. On court sur eux, piques baissées, avec des cris épouvantables. Les Lacécémoniens, qui, en descendant dans le fossé, avaient rompu leurs rangs, ne virent pas plus tôt les ennemis au-dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en resta dans le fossé un grand nombre, tués, partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuse action, il s'agissait d'empêcher que le tyran n'échappât au vainqueur. C'est à quoi Philopémen s'appliqua. Machanidas, en revenant, s'aperçut que son armée fuyait; et, sentant alors la faute qu'il avait faite, il fit de vains efforts pour s'ouvrir un passage à travers les Achéens. Ses troupes, voyant que les ennemis gardaient le pont qui était sur le fossé, perdirent courage, et chacun

chercha à se sauver du mieux qu'il pourrait. Machanidas lui-même, ne voyant pas de ressource par le pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopémen le reconnaît à son manteau de pourpre et aux harnois de son cheval. Après avoir donné aux officiers les ordres nécessaires, il passe de l'autre côté du fossé, pour arrêter au passage le tyran. Celui-ci, ayant enfin rencontré un endroit où le fossé était aisé à franchir, pique vivement son cheval, qui s'élance avec force pour sauter de l'autre côté. Dans ce moment-là même, Philopémen lui lance sa javeline, et le renverse mort dans le fossé. La tête du tyran, portée de rang en rang, ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils poursuivent les fuyards avec une ardeur incroyable jusqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, et, dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper sur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens; mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étaient encore en plus grand nombre. Le bagage et les armes tombèrent aussi entre les mains des Achéens.

Les vainqueurs, remplis d'admiration pour leur général, à la bonne conduite duquel était dû le gain de la bataille, lui érigèrent une statue de bronze, où ils le représentaient dans la même attitude dans laquelle il avait tué le tyran, et qu'ils placèrent à Delphes dans le temple d'Apollon.

Polybe remarque avec raison que cette victoire éclatante ne doit être attribuée ni au hasard ni à l'occasion, mais à l'habileté seule du général, qui avait

tout prévu et tout disposé comme il fallait pour ce grand événement. En effet, dès le commencement (c'est toujours Polybe qui parle, et qui nous fait part de ses réflexions), Philopémen s'était couvert du fossé, non pour éviter le combat, comme quelques-uns se l'imaginaient, mais parce qu'en homme judicieux et en grand capitaine il avait pensé en lui-même que, si Machanidas faisait franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, elle ne manquerait pas d'être taillée en pièces et entièrement défaite; ou que, si, arrêté par le fossé, il changeait de sentiment, et rompait par crainte son ordre de bataille, il serait regardé comme le plus malhabile des hommes d'avoir abandonné la victoire à son ennemi sans oser tenter le combat, et de n'avoir remporté de son entreprise que la honte d'y avoir renoncé. Polybe relève aussi beaucoup la présence d'esprit et la fermeté d'ame de Philopémen, de ne s'être point laissé abattre ni effrayer par la déroute de son aile gauche, mais d'avoir tiré de cette déroute même l'occasion de remporter une éclatante victoire.

Il me semble que ces petits combats, où de part et d'autre les troupes ne sont pas fort nombreuses, et où, par cette raison, on peut suivre comme de l'œil toutes les démarches des commandants, observer les ordres qu'ils donnent, les précautions qu'ils prennent, les fautes qu'ils commettent, peuvent être d'une grande utilité pour ceux qui sont destinés à commander un jour dans les armées; et c'est là un des principaux avantages que leur doit procurer la lecture de l'histoire.

On dit que, dans l'assemblée des jeux néméens qui se célébrèrent l'année d'après cette célèbre bataille de An.M.3799. Av.J.C.205.

Mantinée, Philopémen, élu pour la seconde fois général des Achéens, et se trouvant alors de loisir à cause de la fête, fit d'abord devant tous les Grecs la revue de sa phalange magnifiquement parée, et lui fit faire son exercice ordinaire, pour leur donner le plaisir de voir avec quelle adresse, quelle force et quelle légèreté elle faisait tous les mouvements que l'art ordonne, sans jamais confondre ni troubler les rangs. Ensuite il entra dans le théâtre, où les musiciens disputaient le prix de la musique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de respect pour leur général, et pleins en même temps d'une jeune audace guerrière, sentiments que leur avaient inspirés tant de glorieux combats et tant d'heureux succès sous la conduite de ce grand capitaine.

Dans le moment que cette florissante jeunesse entrait avec Philopémen, le musicien Pylade, qui chantait sur sa lyre les Perses de Timothée [1], prononça par hasard un vers qui dit :

C'est moi qui couronne vos têtes
Des fleurons de la liberté.

La majesté de ce vers, admirablement bien soutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantait, frappa toute l'assemblée. En même temps tous les Grecs jetèrent les yeux sur Philopémen avec des battements de mains et de grands cris de joie, rappelant dans leur esprit les beaux siècles de la Grèce triomphante, et se

[1] Ce Timothée était un poëte dithyrambique qui florissait vers l'olympiade 95e, l'an 398 avant J. C. Une de ses pièces était intitulée, *les Perses*.

flattant de la douce espérance qu'ils feraient revivre ces anciens temps et cette ancienne gloire, tant ils se sentaient remplis de courage et de confiance sous un chef tel que Philopémen.

Effectivement, dit Plutarque, comme on observe que les jeunes chevaux desirent toujours ceux qu'ils ont coutume de porter, et que, si quelque autre cavalier les monte, ils s'effarouchent et se cabrent sous cette main étrangère, il en était de même de la ligue des Achéens. Dès qu'il y avait quelque occasion de guerre, et qu'il s'agissait de donner un combat, si l'on avait nommé quelque autre général, elle perdait d'abord courage, et cherchait toujours des yeux son Philopémen; et dès qu'il paraissait, elle était ranimée et prête à agir, par l'idée qu'elle avait de son courage et de sa prudence, sentant bien qu'il était le seul de tous les généraux, dont les ennemis ne pouvaient soutenir la vue, et dont le nom seul les faisait trembler.

Est-il (je parle humainement) une gloire plus douce, plus sensible, plus solide, pour un commandant et pour un prince, que de se voir estimé, aimé, respecté par les troupes et par les peuples, comme l'était Philopémen? Se peut-il trouver quelqu'un assez dépourvu de goût et de bon sens pour préférer ou pour comparer à l'honneur que lui faisaient ses rares qualités la prétendue gloire que tant de seigneurs s'imaginent tirer de leurs équipages, de leurs bâtiments, de leurs ameublements, et de la folle dépense de leurs tables? Philopémen se piquait plus qu'eux de magnificence, mais il la plaçait en quoi elle consiste véritablement. Équiper superbement ses troupes, les fournir de bons chevaux et d'armes éclatantes; pourvoir généreusement à tous

leurs besoins, tant en général qu'en particulier; faire des largesses à propos pour animer le courage des officiers, et même des soldats : voilà comment Philopémen, avec un habit tout simple sur sa personne, passait pour le plus grand et le plus magnifique de tous les généraux de son temps.

La mort de Machanidas, dont j'ai parlé, ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté; elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le tyran avait été exterminé, non la tyrannie. Cette ville infortunée, autrefois si jalouse des droits de l'indépendance, et maintenant livrée à la servitude, semble, par son indolence, travailler elle-même à forger ou à entretenir ses fers. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyions dans Sparte aucun mouvement, aucun effort, pour secouer le joug de l'esclavage.

Polyb. l. 13, p. 674, 675.

Nabis, dans les commencements, ne songea point à rien entreprendre au-dehors. Il ne s'occupait qu'à jeter des fondements solides d'une longue et dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qu'il restait de Spartiates dans cette république. Il en chassa les plus distingués en richesses et en naissance, et il abandonna leurs biens et leurs femmes aux principaux de son parti. C'est d'eux qu'il sera parlé dans la suite sous le nom de *bannis*. Il avait pris à sa solde des étrangers, tous assassins, et capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avait fait chasser de leur patrie, s'assemblaient de tous côtés autour du tyran, qui vivait au milieu d'eux comme leur protecteur et leur roi, s'en servant comme de satellites et de gardes

pour s'affermir dans la tyrannie, et rendre sa puissance inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens; il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asyle ni aucune retraite assurée. Les uns étaient massacrés dans les chemins par ses émissaires; il ne rappelait les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela il inventa une machine qu'on pourrait appeler *infernale*, qui représentait une femme revêtue d'habits magnifiques, et qui ressemblait tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisait venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parlait avec beaucoup de douceur et d'honnêteté du péril dont le pays, et Sparte en particulier, étaient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il était obligé d'entretenir pour la sûreté de l'état, des dépenses qu'il faisait pour le culte des dieux et pour le bien commun. Si on se laissait toucher par ces discours, il n'allait pas plus loin; c'était ce qu'il se proposait. Mais, quand quelqu'un refusait de se rendre, et se défendait de donner, il disait : « Peut-être n'ai-je pas le talent de vous « persuader; mais j'espère qu'*Apéga* vous persuadera. » *Apéga* était le nom de sa femme. A peine avait-il achevé ces paroles, que la machine paraissait. Nabis, la prenant par la main, la levait de sa chaise et la conduisait à son homme. Elle avait les mains, les bras et le sein hérissés de pointes de fer aiguës cachées sous les habits. La prétendue Apéga embrassait ce pauvre malheureux, le serrait entre ses bras, l'approchait de sa poitrine, lui appuyant les mains sur le dos, et lui faisait jeter les hauts cris. La machine était susceptible de tous ces mouvemens par le moyen des ressorts se-

crets dont elle était composée. Le tyran fit périr de cette manière quantité de ceux dont il n'avait pu extorquer autrement ce qu'il demandait.

Croirait-on un homme capable de s'appliquer de sang-froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ses semblables, et pour repaître ses yeux et ses oreilles du cruel plaisir de voir leur supplice et d'entendre leurs gémissements? Il est étonnant que dans une ville comme Sparte, où la tyrannie était en exécration, où l'on faisait gloire d'affronter la mort, où les lois et la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, semblaient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monstre si horrible ait pu subsister un seul jour!

An. M. 3800. Av. J.C. 204. Liv. lib. 29, n. 12.

J'ai déja marqué que les Romains, occupés à une guerre plus importante, avaient donné peu d'attention à celle de Grèce. Les Étoliens, se voyant négligés de ce côté-là, qui faisait toute leur ressource, firent leur paix avec Philippe. A peine le traité était-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius, proconsul, avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, et trente-cinq vaisseaux de guerre; ce qui était un secours fort considérable. Il leur sut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du traité d'alliance. Les Épirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoyèrent des députés, avec la permission du proconsul, vers Philippe, qui était retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenaient comme assurés que, s'il consentait à avoir une entrevue avec Sempronius, ils conviendraient facilement des conditions. Le roi reçut

cette proposition avec joie, et se rendit en Épire. Comme de part et d'autre on souhaitait la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son royaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. Le roi y fit comprendre Prusias, roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Épirotes; les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleurate, Nabis, tyran de Sparte, qui avait succédé à Machanidas, les Éléens, les Messéniens, les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des alliés par une paix qui ne fut pas de longue durée.

§ VIII. *Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Médie, la Parthie, l'Hyrcanie, et jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche, il apprend la mort de Ptolémée Philopator.*

L'histoire des guerres de la Grèce nous a fait interrompre le récit de ce qui se passait en Asie; il faut maintenant retourner sur nos pas.

Antiochus, ayant employé quelque temps, après la mort d'Achéus, à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie Mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces qui avaient secoué le joug de l'empire de Syrie. Il commença par la Médie, que les Parthes venaient de lui enlever. Leur roi était Arsace, fils de celui qui avait fondé cet empire. Il avait profité de l'embarras que causait à Antiochus la guerre de Ptolémée et celle d'Achéus, et avait fait la conquête de la Médie.

An. M. 3792. Av. J. C. 212. Polyb. l. 10, p. 597-602.

Ce pays, dit Polybe, est le plus puissant royaume

de l'Asie, soit par son étendue, soit par le nombre et la force des hommes, et par la quantité de chevaux qu'on y trouve. C'est la Médie qui en fournit toute l'Asie, et ses pâturages sont si bons, que les rois voisins y mettent leurs haras. Ecbatane en est la capitale. Les richesses et la magnificence des édifices de cette ville passent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du roi a sept cents toises de tour. Quoique tout ce qu'il y avait en bois fût de cèdre et de cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres, les lambris et les colonnes qui soutenaient les portiques et les péristyles, étaient revêtues, les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du temps d'Alexandre; Antigone et Séleucus Nicator pillèrent le reste. Cependant, lorsque Antiochus entra dans ce royaume, le temple d'Ena [1] était encore environné de colonnes dorées, et l'on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, et beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnaie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talents, c'est-à-dire de douze millions [2].

Arsace s'attendait bien qu'Antiochus viendrait jusqu'à ce temple; mais il ne pouvait s'imaginer que ce prince aurait la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert tel que celui qui est proche, et où sur-tout on ne trouve point d'eau. En effet,

[1] Ou plutôt *Anæa* ou *Anaïtis*, nom d'une divinité asiatique dont le culte paraît avoir été répandu dans l'Asie Mineure, en Perse, en Médie, en Arménie. Quelques auteurs l'assimilent à la *Vénus* des Grecs. — L.

[2] 22,000,000 fr. — L.

sur la surface de la terre on n'en voit point du tout. Il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux et des puits, mais il faut connaître le pays pour les découvrir. Sur cela les habitants du pays débitent une chose qui est vraie : que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feraient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en aurait point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux-là mêmes, jusqu'à la cinquième génération inclusivement. Les habitants, animés par cette promesse, n'épargnèrent ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une grande quantité, jusque dans ces déserts; de sorte que même à présent, dit Polybe, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent.

Il serait à souhaiter que Polybe, qui pour l'ordinaire est assez diffus, fût descendu ici dans un plus grand détail, et nous eût expliqué comment ces canaux souterrains avaient été construits; ce qu'il faut entendre par les puits dont il parle, et comment Arsace s'y prit pour les faire boucher. Ce qu'il dit des travaux immenses et des dépenses extraordinaires qu'il fallut faire pour venir à bout de cet ouvrage, nous donne lieu de croire qu'on conduisit l'eau dans toute l'étendue de ce vaste désert par des aqueducs de maçonnerie, bâtis sous terre, qui d'espace en espace avaient des ouvertures que Polybe appelle des puits [1].

Lorsque Arsace vit qu'Antiochus traversait le désert, malgré les difficultés qu'il croyait devoir l'arrêter, il AN.M.3793. AV.J.C.211.

[1] C'est en effet de cette manière qu'il faut entendre le texte de Polybe. — L.

donna ordre qu'on bouchât les puits. Antiochus, qui l'avait prévu, envoya un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, et battit le parti qui venait les boucher. L'armée traversa les déserts, entra dans la Médie, en chassa Arsace, et regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année à rétablir l'ordre, et à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

An. M. 3794. Av. J.C. 210. Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le pays des Parthes, où il eut le même succès qu'il avait eu en Médie l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie, où il crut qu'en s'assurant de quelques passages dans les montagnes qui la séparent de la Parthie, il serait impossible à l'armée de Syrie de le venir inquiéter.

An. M. 3795. Av. J.C. 209. Mais il se trompa; car, dès que la saison le permit, Antiochus se mit en campagne, et, après avoir essuyé des difficultés incroyables, il fit attaquer tous ces postes en même temps par toutes ses forces, dont il forma autant de corps qu'il y avait d'attaques à faire, et les eut bientôt forcés. Ensuite il les réunit toutes dans le plat pays, et alla former le siége de Séringis, qui était comme la capitale de l'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelque temps, une grande brèche, et prit la ville d'assaut. Les habitants se rendirent à discrétion.

Justin. l. 41, cap. 5. Arsace cependant se donnait de grands mouvements. En se retirant il rassemblait des troupes, dont il forma enfin une armée de cent mille hommes d'infanterie, et de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, et arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa résistance fit durer la guerre, qui paraissait presque à sa fin. Après bien des combats, Antiochus, voyant qu'il

ne gagnait rien, jugea qu'il serait fort difficile d'abattre un ennemi si courageux, et de le chasser entièrement des provinces où il s'était si bien affermi par le temps. Ainsi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit pour terminer une guerre si fâcheuse.

On traita donc enfin, et l'on convint qu'Arsace garderait la Parthie et l'Hyrcanie, à condition qu'il aiderait Antiochus à recouvrer les autres provinces révoltées. AN. M. 3796. Av. J.C. 208.

Antiochus, après cette paix, tourna ses armes contre Euthydème, roi de Bactriane. On a vu ci-dessus comment Théodote avait usurpé la Bactriane sur l'empire de Syrie, et comment il l'avait laissée à son fils, qui portait le même nom. Ce fils avait été battu et dépossédé par Euthydème, homme brave et prudent, qui soutint long-temps la guerre contre Antiochus. Celui-ci fit tous ses efforts pour regagner la Bactriane : mais la valeur et la vigilance d'Euthydème, qui la défendait, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnèrent, il eut un cheval tué sous lui, et il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse et se termina à lui faire sauter quelques dents. AN. M. 3797. Av. J.C. 207. Polyb. l. 10, p. 620, 621 ; et lib. 11, p. 651, 652.

Il se lassa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendrait jamais à bout de détrôner ce prince. Il reçut donc les ambassadeurs d'Euthydème, qui lui représentèrent que la guerre qu'il faisait à leur maître n'était point juste ; qu'il n'avait jamais été son sujet, et que par conséquent il ne devait point s'en prendre à lui si d'autres s'étaient révoltés contre lui : que la

Bactriane avait secoué le joug de l'empire de Syrie sous d'autres chefs long-temps avant lui; qu'il était entré en possession de cet état par droit de conquête sur les descendants de ces chefs de la révolte, et qu'il la retenait comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuèrent aussi que les Scythes, voyant les deux partis s'affaiblir par cette guerre, se disposaient à venir fondre sur la Bactriane; et que, s'ils s'obstinaient à se la disputer, il pourrait aisément arriver que ces Barbares l'enlèveraient à tous deux. Cette considération frappa Antiochus, qui s'ennuyait fort de la lenteur infructueuse
An. M. 3798. Av. J.C. 206. de cette guerre. Il accorda des conditions qui produisirent la paix. Pour la confirmer et la ratifier, Euthydème envoya son fils à Antiochus. Il le reçut fort bien; et, jugeant sur sa bonne mine, sur ses discours, et sur l'air de majesté qui régnait dans toute sa personne, qu'il était digne de régner, il lui promit une de ses filles en mariage, et accorda à son père le nom de *roi*. Les autres articles du traité furent mis par écrit, et l'on confirma l'alliance par les serments ordinaires.

Ayant reçu tous les éléphants d'Euthydème, ce qui était un des articles de la paix, il passa le Caucase, et entra dans l'Inde, où il renouvela l'alliance avec le roi du pays. Il en reçut aussi des éléphants, qui, avec ceux qu'il avait eus d'Euthydème, firent le nombre de cent cinquante. Il passa de là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie, établissant dans toutes ces provinces son autorité et le bon ordre.

An. M. 3799. Av. J.C. 205. Il passa l'hiver dans cette dernière. De là il revint par la Perse, la Babylonie, et la Mésopotamie, et ar-

riva enfin à Antioche, au bout de sept ans qu'avait duré cette expédition. La vigueur de ses entreprises, et la prudence avec laquelle il avait conduit toute cette guerre, lui acquirent la réputation d'un prince sage et vaillant, et le rendirent formidable à l'Europe aussi-bien qu'à l'Asie.

Fort peu de temps après son arrivée à Antioche, il apprit la mort de Ptolémée Philopator. Ce prince avait usé par son intempérance et par ses débauches un corps vigoureux et robuste. Il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant que d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avait guère que vingt ans quand il monta sur le trône, et il ne l'occupa que dix-sept. Son fils, Ptolémée Épiphane, lui succéda à l'âge de cinq ans. An.M.3800. Av.J.C.204.

ARTICLE II.

Ce second article renferme l'histoire des huit premières années du règne de Ptolémée Épiphane en Égypte. Pendant cet intervalle, les Romains font la guerre contre Philippe, roi de Macédoine, sur qui ils remportent une célèbre victoire.

§ I. *Ptolémée Épiphane succède à son père Philopator dans le royaume d'Égypte. Antiochus et Philippe se liguent ensemble pour envahir ses états. Le jeune roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine et la Célésyrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens, Attale, et les Rhodiens. Il assiége Abyde: fin tragique de cette ville. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. Le consul Sulpitius est envoyé en Macédoine.*

Av. M. 3800. Av. J.C. 204. Justin. l. 30, c. 2. Polyb. l. 15, p. 712-720.

J'ai marqué comment Ptolémée Philopator, usé de débauches et d'excès, avait fini sa vie après un règne de dix-sept ans. Personne n'ayant assisté à sa mort qu'Agathocle, sa sœur, et leurs créatures, ils la cachèrent au public le plus long-temps qu'ils purent, afin d'avoir le temps d'emporter tout ce qu'il y avait d'argent, de bijoux et d'autres effets précieux dans le palais; et en même temps ils formèrent un plan pour se maintenir dans la même autorité qu'ils avaient eue sous le feu roi, en usurpant la régence pendant la minorité de son fils, nommé *Ptolémée Épiphane*, qui n'avait alors que cinq ans. Ils s'imaginèrent qu'ils y

réussiraient, s'ils pouvaient se défaire de Tlépolème, qui avait été chargé du ministère à la place de Sosibe, et ils prirent des mesures pour le perdre.

Ils publient donc enfin la mort du roi. On assemble un grand conseil des Macédoniens[1]. Agathocle, et Agathoclée sa sœur, s'y rendent. Agathocle, après avoir versé bien des larmes, débute par implorer leur protection pour le jeune roi, qu'il tenait entre ses bras. Il leur dit que son père, en mourant, l'avait mis entre les mains d'Agathoclée, qu'il leur montra, et l'avait recommandé à la fidélité des Macédoniens : qu'il venait donc implorer leur assistance contre Tlépolème; qu'il avait des avis certains qu'il travaillait à usurper la couronne. Il ajouta qu'il avait amené exprès les témoins, qui mettraient au jour sa perfidie, et offrit de les produire. Il croyait, par ce faible artifice, qu'on se jetterait d'abord sur Tlépolème, et qu'il n'y aurait plus qu'un pas aisé à faire pour obtenir la régence; mais la ruse était aisée à découvrir, et sur-le-champ on jura la perte entière et d'Agathocle et de sa sœur et de toutes leurs créatures. Ce dernier attentat rappelant tous leurs autres crimes, tout le peuple d'Alexandrie s'éleva contre eux. On leur ôta le jeune roi, qu'on alla mettre sur le trône, dans l'Hippodrome. Après cela on amena Agathocle devant lui, puis sa sœur Agathoclée, et sa mère Œnanthe; et on les y exécuta tous trois, comme par ordre du roi. Il n'y eut

[1] Polybe appelle ainsi les Alexandrins descendus des Macédoniens, et les descendants des fondateurs d'Alexandrie, ou de ceux à qui l'on avait accordé les mêmes priviléges. = Ou plutôt, comme le pensent Gronovius et M. Schweighaeuser, ces *Macédoniens* étaient un corps de troupes, composé principalement de Macédoniens, ou bien exercé à la Macédonienne. — L.

point d'indignités que le peuple ne leur fît souffrir après leur mort. Leurs corps furent traînés par les rues, et déchirés en pièces. On fit le même traitement à tous leurs parents et à toutes leurs créatures, sans en épargner aucune : ordinaire et digne fin de ces malheureux favoris qui abusent de la confiance de leurs maîtres pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent !

Philammon, l'assassin qu'on avait employé pour le meurtre d'Arsinoé, étant revenu de Cyrène à Alexandrie deux ou trois jours avant ce tumulte, les dames d'honneur de cette reine infortunée en eurent aussitôt avis, et profitèrent du désordre où était la ville pour venger la mort de leur maîtresse. Elles allèrent enfoncer la maison où il était, et l'assommèrent à coups de pierres et de bâton.

On commit la garde de la personne du jeune roi, en attendant qu'il y fût autrement pourvu, à Sosibe, fils de celui qui avait gouverné sous les trois derniers règnes. L'histoire ne marque pas si le père vivait encore. Il est bien sûr que sa vie fut fort longue; soixante ans de ministère, et au-delà, en sont une bonne preuve. Jamais ministre ne fut plus rusé ni plus corrompu que ce Sosibe. Les crimes les plus noirs ne lui coûtaient rien, pourvu qu'ils le conduisissent à ses fins. Polybe lui attribue les meurtres de Lysimaque fils de Ptolémée, et d'Arsinoé fille de ce Lysimaque; de Magas fils de Ptolémée, et de Bérénice fille de Magas; de Bérénice, mère de Ptolémée Philopator; de Cléomène, roi de Sparte; enfin, d'Arsinoé, fille de Bérénice. Ce qui est étonnant, c'est que, malgré un ministère si vio-

Polyb. in Excerpt. pag. 64.

lent et si cruel, il se soit soutenu si long-temps, et ait eu une fin tranquille.

Antiochus, roi de Syrie, et Philippe, roi de Macédoine, pendant la vie de Ptolémée Philopator avaient paru fort attachés à ses intérêts, et toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort laissant après lui un jeune enfant que les lois de l'humanité et de la justice les obligeaient de ne point troubler dans la possession du royaume de son père, qu'ils font entre eux une ligue criminelle, et s'animent l'un l'autre à partager cette succession, et à se défaire du légitime héritier. Philippe devait avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque et l'Égypte; et Antiochus, tout le reste. Celui-ci entra, pour cet effet, dans la Célésyrie et dans la Palestine, et en moins de deux campagnes fit la conquête entière de ces deux provinces avec toutes leurs villes et toutes leurs dépendances. Encore, dit Polybe, si, comme les tyrans, ils avaient tenté de mettre leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger! mais ils se conduisirent d'une manière si ouvertement injuste et violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espèce, les petits sont la proie des gros. On serait tenté, continue le même auteur, en voyant un violement si ouvert des lois de la société les plus sacrées, d'accuser la Providence, comme indifférente et insensible aux crimes les plus criants et les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux rois comme ils le méritaient, et elle en fit un exemple qui devait servir dans les siècles suivants à contenir dans le devoir ceux qui voudraient les imiter; car, pendant qu'ils ne cherchaient qu'à déchirer

An.M.3801.
Av.J.C.203.
Polyb. l. 3, p. 159; id. l. 15, p. 707, 708.

par morceaux le royaume d'un enfant faible et abandonné, elle suscita contre eux les Romains, qui renversèrent de fond en comble les royaumes de Philippe et d'Antiochus, et qui firent sentir à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux princes avaient voulu accabler le jeune pupille.

Polyb. in Excerpt. Vales. p. 70-73.

Pendant ce temps-là, Philippe était occupé à la guerre qu'il avait entreprise contre les Rhodiens. Il remporta sur eux un léger avantage dans un combat naval qu'il donna près de l'île de Ladé, vis-à-vis de la ville de Milet.

An. M. 3802. Av. J.C. 202.

L'année suivante il attaqua Attale et s'avança jusqu'à Pergame, la capitale de son royaume. Tous ses efforts dans l'attaque de cette ville ayant été inutiles, il tourna sa fureur et sa rage contre les dieux; et, ne se contentant pas de brûler leurs temples, il brisait les statues, renversait les autels, et arrachait les pierres jusque dans les fondements, afin qu'il n'en restât aucune trace.

Il ne fut pas plus heureux contre les Rhodiens. Il leur avait déja donné une première bataille avec un médiocre succès; il en hasarda une seconde à la hauteur de l'île de Chio. Attale avait joint sa flotte à celle des Rhodiens. Philippe fut battu, et fit une perte considérable. Les morts, dans son armée, montèrent au nombre de trois mille Macédoniens, et de six mille alliés; et l'on fit prisonniers, tant de Macédoniens que d'alliés, deux mille hommes, et sept cents Égyptiens. Du côté des Rhodiens, il n'y eut que soixante hommes de tués, et Attale n'en perdit que soixante-dix.

Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat, et

cela sur ces deux raisons : la première, qu'ayant poussé Attale sur le rivage, il s'était rendu maître du vaisseau de ce prince; l'autre, qu'ayant jeté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'était arrêté parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais, quelque bonne mine qu'il fît, il sentait bien sa perte, et ne pouvait se la dissimuler à lui-même, ni la cacher aux autres. Jamais ce prince, ni sur terre ni sur mer, n'avait perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en était pénétré de douleur, et il avait un peu rabattu de sa première vivacité.

Cependant le mauvais succès de cette bataille ne fit pas perdre courage à Philippe. C'était le caractère de ce prince d'être ferme dans ses résolutions, de ne se point laisser abattre par les contre-temps, et de vaincre les difficultés par sa constance et son opiniâtreté. Il continua donc la guerre avec un nouveau courage. Je ne sais si l'on ne peut pas placer dans ce temps-ci le traitement cruel que Philippe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est souvent reproché, et dont malheureusement on ignore le détail. Cios, dont les habitants sont appelés *Cianiens*, était une petite ville de Bithynie. Celui qui en était gouverneur avait été placé par les Étoliens, dont Philippe pour-lors était allié. Il paraît qu'il l'assiégea pour faire plaisir à Prusias, son gendre, roi de Bithynie, qui prétendait en avoir reçu quelque insulte. La ville fut prise, apparemment d'assaut : un grand nombre de citoyens souffrit les plus cruels tourments; les autres furent réduits à un esclavage plus dur pour eux que la mort même, et la ville détruite jusqu'aux fondements. Un traitement si barbare indisposa contre lui les Étoliens, et sur-tout les Rhodiens,

An.M.3803. Av.J.C.201. Polyb. l. 16, p. 733-739. Liv. lib. 31, n. 16-18.

Polyb. l. 17, p. 745; et l. 15, p. 709-711. Liv. lib. 31, n. 31. Strab. l. 12, p. 563.

qui étaient alliés et amis des habitants de Cios. Polybe semble en attribuer la perte à l'imprudence des Ciâniens mêmes, qui mettaient en place ce qu'il y avait chez eux de plus mauvais citoyens, et qui suivaient en tout aveuglément leurs pernicieux avis, jusqu'à maltraiter ceux qui osaient s'y opposer. Il ajoute qu'en user ainsi, c'est se précipiter soi-même, et de plein gré, dans les plus grands maux; et qu'il est étonnant qu'on ne se corrige pas sur ce point par l'expérience de tous les siècles, qui montre que les plus puissants états ne se ruinent que par le mauvais choix de ceux à qui l'on confie ou la conduite des armées, ou le gouvernement des affaires politiques.

Philippe marcha ensuite vers la Thrace et la Chersonèse, où plusieurs villes se rendirent à lui sans résistance. Mais Abyde lui ferma ses portes, sans même vouloir entendre les députés qu'il avait envoyés; et il se vit obligé de l'assiéger. Cette ville est située en Asie, à l'endroit le plus étroit de l'Hellespont, qu'on appelle maintenant *le détroit des Dardanelles*, qui répond à la ville de Seste, située vis-à-vis, du côté de l'Europe. L'espace entre ces deux villes n'était que de deux mille pas. Il est aisé de comprendre de quelle importance était une place comme Abyde, qui commandait le détroit, et rendait maître de la communication entre le Pont-Euxin et l'Archipel.

On n'omit rien, dans ce siége, de ce qui se pratique ordinairement dans l'attaque et la défense des places. Jamais opiniâtreté à se défendre ne fut portée plus loin que dans cette occasion, où l'on peut dire qu'elle alla enfin, de la part des Abydéniens, jusqu'à la fureur et à la brutalité. Pleins de confiance en leurs forces, ils

repoussèrent vivement les premières approches du roi de Macédoine. Du côté de la mer, les machines ne pouvaient approcher qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux même qui les portaient étaient en péril, et les assiégeants avaient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre, les Abydéniens se défendirent aussi quelque temps avec beaucoup de valeur, et ils ne désespéraient pas même de rebuter les ennemis. Mais, voyant la muraille extérieure sapée, et que les Macédoniens poussaient leurs mines sous l'intérieure, qu'on avait élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoyèrent des députés pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville à ces conditions: que les troupes qui leur avaient été envoyées par les Rhodiens et par Attale retourneraient à leurs maîtres sous sa sauvegarde, et que les personnes libres se retireraient où elles voudraient, et avec les habits qu'elles avaient sur le corps. Philippe leur ayant répondu que les Abydéniens n'avaient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les députés se retirèrent.

Sur leur rapport, les assiégés, au désespoir, s'assemblent, et délibèrent sur ce qu'ils avaient à faire. Il fut résolu, premièrement, qu'on donnerait la liberté aux esclaves pour les animer à la défense de la ville; en second lieu, qu'on renfermerait toutes les femmes dans le temple de Diane, et tous les enfants avec leurs nourrices dans le Gymnase; ensuite, que l'on rassemblerait sur la place tout ce qu'il y avait dans la ville d'or et d'argent, et que tout ce qu'on avait d'autres

effets précieux serait porté dans la quadrirème [1] des Rhodiens, et dans la trirème des Cyzicéniens. Cet avis ayant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens et des plus graves citoyens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui serait résolu, et on leur fit prêter serment, en présence de tous les habitants, que, dès qu'ils verraient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeraient les femmes et les enfants, mettraient le feu aux deux galères chargées des effets, et jetteraient dans la mer tout l'or et tout l'argent ramassé. Ayant pour-lors appelé leurs prêtres, ils jurèrent tous, ou qu'ils vaincraient, ou qu'ils mourraient les armes à la main; et, après avoir immolé des victimes, ils obligèrent les prêtres et les prêtresses de prononcer, en présence des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueraient à leur serment.

Cela fait, on cessa de contre-miner, et l'on prit la résolution, dès que la muraille serait tombée, de se porter sur la brèche, et d'y combattre jusqu'à la mort. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés, fidèles à leur serment, combattaient sur la brèche avec tant de courage, que, quoique à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étaient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattants il ne savait encore qu'espérer du succès de son siége. Les premiers Abydéniens qui se présentèrent sur la brèche en passant sur les corps morts ne se battaient pas seulement avec fureur, ils ne se servaient pas seulement de leurs épées

[1] *Quadrirème*, galère à quatre rangs de rames; *trirème*, à trois rangs.

et de leurs javelines; mais, quand leurs armes avaient été rompues, ou qu'elles leur avaient été arrachées des mains, ils se jetaient à corps perdu sur les Macédoniens, renversaient les uns, brisaient les sarisses des autres; et avec les morceaux leur frappaient le visage et tout ce qu'ils trouvaient de leur corps à découvert, et les réduisaient au désespoir.

Quand la nuit mit fin au carnage, la brèche était toute couverte d'Abydéniens morts, et ce qui était échappé pouvait à peine se soutenir, accablés qu'ils étaient de lassitude et de blessures. Les choses étaient en cette situation, lorsque deux des principaux citoyens, ne pouvant se résoudre à exécuter l'affreuse résolution qui avait été prise, et qui, dans ce moment, se montrait à eux dans toute son horreur, convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes et leurs enfants, ils enverraient à Philippe, dès le point du jour, les prêtres et les prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour lui demander la vie sauve et lui livrer la ville.

Le lendemain matin la ville fut livrée à Philippe, comme on en était convenu, le gros des Abydéniens qui restaient faisant mille imprécations contre leurs concitoyens, et sur-tout contre les prêtres et les prêtresses, qui livraient à l'ennemi ceux qu'ils avaient eux-mêmes dévoués à la mort avec les serments les plus formidables. Philippe entra dans la ville, et se saisit, sans aucun obstacle, de toutes les richesses que les Abydéniens avaient ramassées dans un même lieu. Mais il fut bien effrayé du spectacle qui s'offrit à ses yeux. Parmi ces malheureux citoyens, que le désespoir avait rendu furieux et frénétiques, les uns étouffaient leurs

femmes et leurs enfants, les autres les poignardaient de leurs propres mains; ceux-ci se hâtaient de les étrangler, ceux-là les jetaient dans des puits; d'autres les précipitaient du haut des toits : tous les genres de mort étaient ici réunis. Philippe, à cette vue, pénétré de douleur, et encore plus saisi d'horreur, arrêta le soldat avide de butin, et fit publier qu'il accordait trois jours à ceux qui voulaient se donner la mort. Il espérait que cet intervalle leur ferait changer de sentiment : mais leur parti était pris; ils auraient cru dégénérer de ceux qui avaient combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, s'ils avaient pu se résoudre à leur survivre. Tous, dans chaque famille, se tuèrent les uns les autres; et il n'échappa de cette meurtrière expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empêcha d'une autre manière de se défaire eux-mêmes.

An. M. 3803. Av. J.C. 201.

Un peu avant que la ville se fût rendue, un ambassadeur romain était arrivé auprès de Philippe. Cette ambassade avait plusieurs objets, qu'il est nécessaire d'expliquer. La gloire de ce peuple venait d'être portée dans toute la terre par la victoire de Scipion sur Annibal en Afrique, événement qui termina d'une manière si glorieuse pour eux la seconde guerre punique. La cour d'Égypte, dans le danger où la mettait l'union de Philippe et d'Antiochus contre son roi pupille, avait eu recours aux Romains pour implorer leur protection et leur offrir la tutelle du roi et la régence de ses états pendant sa minorité, assurant que le feu roi l'avait ainsi recommandé à sa mort. Les Romains avaient intérêt d'empêcher que la puissance de Philippe et d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composaient l'empire d'Égypte. Il leur

Justin. l. 30, c. 2 et 3; et lib. 31, c. 1. Val. Max. lib. 6, c. 6. Liv. lib. 31, n. 1, 2, et 18.

était facile de prévoir qu'ils auraient bientôt la guerre avec ces deux princes, avec l'un desquels ils avaient déja eu des démêlés qui en annonçaient de plus grands. Ainsi ils n'avaient point hésité à accepter la tutelle, et en conséquence ils avaient nommé trois députés, qui furent chargés de le notifier aux deux rois, et de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les états de leur pupille, qu'autrement ils seraient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance que de se déclarer si généreusement pour un roi et pour un pupille opprimé.

Il arriva dans le même temps à Rome des ambassadeurs de la part des Rhodiens et du roi Attale, pour faire leurs plaintes aussi contre les entreprises des deux rois, et pour donner avis aux Romains que Philippe, soit par lui-même, soit par ses députés, sollicitait plusieurs villes d'Asie à prendre les armes, et qu'il avait sans doute quelque grand dessein en tête. Ce fut une nouvelle raison de hâter le départ des trois ambassadeurs.

Étant arrivés à Rhodes, et ayant appris la nouvelle du siége d'Abyde, ils députèrent, vers Philippe, Émile [1], le plus jeune d'entre eux, qui arriva à Abyde, comme je l'ai déja marqué, dans le temps même qu'on songeait à livrer la ville. Émile dit à Philippe qu'il avait ordre de l'exhorter de la part du sénat à ne faire la guerre à aucun peuple de la Grèce, à n'envahir rien de ce qui appartenait à Ptolémée, et à mettre en justice réglée les prétentions qu'il avait contre Attale et

[1] Marcus Æmilius Lepidus. — L.

les Rhodiens; que, s'il se rendait à ces remontrances, il vivrait en paix; et que, s'il refusait de s'y soumettre, il aurait guerre avec les Romains. Philippe voulut faire voir que les troubles avaient commencé par les Rhodiens. *Mais*, reprit Émile en l'interrompant, *les Athéniens et les Abydéniens vous ont-ils attaqué les premiers?* Philippe [1], qui n'était pas accoutumé à s'entendre dire la vérité, choqué de la hardiesse d'une pareille réponse adressée à un roi, *Votre âge*, dit-il à l'ambassadeur, *votre beauté* (car Polybe remarque que le Romain était réellement de très-bonne mine), *et plus que cela encore, le nom romain, vous rendent extrêmement fier. Pour moi, je souhaite que votre république garde fidèlement les traités qu'elle a faits avec moi; mais, si elle m'attaque, j'espère lui faire voir que l'empire de Macédoine ne le cède à Rome ni en courage, ni en réputation.* Le député se retira avec cette réponse. Philippe s'étant rendu maître d'Abyde, y laissa une forte garnison, et retourna en Macédoine.

Il paraît que le même Émile passa en Égypte, pendant que peut-être les deux autres ambassadeurs se rendirent chez Antiochus. Émile, étant arrivé à Alexandrie, y prit possession de la tutelle de Ptolémée au nom des Romains, selon les instructions qu'il avait reçues du sénat en partant, et y mit ordre aux affaires autant que l'état où se trouvait alors l'Égypte le lui permit. Il confia la garde et l'éducation du jeune roi

[1] « Insueto vera audire, ferocior oratio visa est, quàm quæ habenda apud regem esset. *Ætas*, inquit, *et forma, et super omnia romanum nomen te ferociorem facit. Ego autem primùm velim vos, fœderum memores, servare mecum pacem. Si bello lacesseritis, mihi quoque in animo est facere, ut regnum Macedonum nomenque, haud minùs quàm romanum, nobile bello sentiatis.* » (Liv. lib. 31, n. 18.)

à Aristomène, Acarnanien, et l'établit pour premier ministre. Cet Aristomène avait vieilli dans la cour d'Égypte, et il s'acquitta avec beaucoup de prudence et de fidélité de l'emploi qui lui fut confié.

Cependant Philippe faisait ravager l'Attique par ses troupes. Voici quel fut le prétexte de cette invasion. Deux jeunes hommes d'Acarnanie, se trouvant à Athènes dans le temps qu'on y célébrait les grands mystères, étaient entrés avec toute la foule dans le temple de Cérès, ne sachant pas que cela fût défendu. Quoique ce ne fût qu'une faute d'ignorance, ils furent massacrés sur-le-champ, comme coupables d'impiété et de sacrilége. Les Acarnaniens, justement irrités d'un si cruel traitement, eurent recours à Philippe, qui saisit avidement cette occasion, et leur donna des troupes, avec lesquelles ils entrèrent dans l'Attique, ravagèrent tout le pays, et se retirèrent chez eux chargés du butin qu'ils avaient fait.

Liv. lib. 31, n. 14.

Les Athéniens portèrent leurs plaintes à Rome contre cette entreprise. Les ambassadeurs des Rhodiens et du roi Attale se joignirent à eux. Les Romains ne cherchaient qu'une occasion de rupture avec Philippe, dont ils étaient fort mécontents. Il avait fort mal observé les conditions du traité de paix conclu avec lui trois ans auparavant, en ne cessant de molester les alliés qui y étaient compris. Tout récemment il avait envoyé des troupes et de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenait qu'actuellement il remuait en Asie. Tous ces mouvements donnaient de l'inquiétude au peuple romain. Il se souvenait des peines que lui avait causées Pyrrhus avec une poignée d'Épirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainsi, délivré de la guerre

Id. ibid. n. 1-3.

contre Carthage, il crut devoir prévenir les entreprises de ce nouvel ennemi, qui pouvait devenir redoutable si on lui laissait le temps de se fortifier. Le sénat, après avoir répondu favorablement à tous ces ambassadeurs, chargea M. Valérius Lévinus, propréteur, de s'approcher de la Macédoine avec une flotte pour examiner les choses de plus près, et être en état de secourir promptement les alliés.

Liv. lib. 31, n. 5.

Cependant on délibérait sérieusement à Rome sur le parti qu'il fallait prendre. Dans le temps même que le sénat était assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe était prêt à entrer en personne dans l'Attique, et qu'infailliblement il se rendrait maître d'Athènes si on ne leur envoyait un prompt secours. On reçut aussi des lettres de Lévinus, propréteur, et d'Aurélius son lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avait tout à craindre de la part de Philippe, que le danger était très-pressant, et qu'il n'y avait point de temps à perdre.

An. M. 3804. Av. J.C. 200. Liv. lib. 31, n. 14.

Sur ces nouvelles, il fut résolu qu'on déclarerait la guerre à Philippe. Le consul P. Sulpitius, à qui la Macédoine était échue par le sort, se mit en mer avec une armée, et y arriva bientôt. Les ambassadeurs athéniens vinrent promptement l'y trouver, pour lui apprendre qu'Athènes était assiégée, et pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galères, commandée par Claudius Cento, qui partit sur-le-champ. Ce n'était pas Philippe en personne qui avait formé le siége d'Athènes; il y avait envoyé un de ses lieutenants. Pour lui, il avait porté ses armes contre Attale et contre les Rhodiens.

§ II. *Expéditions du consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Étoliens attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succède à Sulpitius. Pendant son année, il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Antiochus recouvre la Syrie, qu'Aristomène, ministre d'Égypte, lui avait enlevée. Différentes expéditions du consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains.*

Claudius Cento, que le consul avait envoyé au secours d'Athènes, étant entré dans le Pirée avec ses galères, rendit aux habitants le courage et la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville et tout le pays voisin en sûreté; mais, ayant appris que la garnison de Chalcis ne gardait aucune règle ni aucune discipline, comme éloignée de tout danger, il partit avec sa flotte, arriva près de la ville avant le jour, et, ayant trouvé les sentinelles endormies, y entra sans peine, mit le feu aux greniers publics remplis de blé, et à l'arsenal, qui était plein de machines de guerre, tailla en pièces toute la garnison; et, après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avait amassé, il retourna au Pirée, d'où il était parti. An. M. 3804. Av. J.C. 200. Liv. lib. 31, n. 22-26.

Philippe, qui était pour-lors à Démétriade, à la première nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais ils n'y étaient plus, et il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante et à demi ruinée. Il voulut ren-

dre la pareille à Athènes, et en serait venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelait *hémérodromes*[1], ayant aperçu, de la hauteur où il était placé, les troupes du roi, n'en avait porté promptement la nouvelle à Athènes, où tout était endormi. Philippe arriva peu d'heures après, mais avant le jour. Voyant que la ruse lui avait mal réussi, il résolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avaient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles, à la porte Dipyle. Philippe, marchant à la tête de son armée, les attaqua vigoureusement, et, en ayant tué plusieurs de sa main, les repoussa dans la ville, où il ne jugea pas à propos de les suivre. Il déchargea sa colère sur les maisons de plaisance, sur les lieux publics d'exercice, comme le Lycée, et sur tous les temples qui se trouvaient hors de la ville, mettant le feu par-tout, et ruinant tout ce qui se rencontrait, sans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avait de plus sacré. Il partit de là pour surprendre Éleusis, où il manqua aussi son coup. Puis il marcha vers Corinthe; et ayant appris que les Achéens tenaient leur assemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibérait au sujet de Nabis, tyran de Sparte, qui avait succédé à Machanidas, et qui infestait tout le pays par ses courses. Philippe offrit de se charger seul de cette guerre. Cette proposition fut reçue avec un applaudissement général. Il y ajouta une condition qui rabattit bien de cette joie, c'était de lui fournir autant de troupes qu'il en fallait pour garder Orée, Chalcis et Corinthe, et pour ne point laisser ses der-

[1] On les appelait ainsi, parce qu'en un jour ils faisaient à la course beaucoup de chemin.

rières sans défense, pendant qu'il irait combattre pour eux. On sentit que son dessein était de tirer du Péloponnèse la jeunesse des Achéens pour s'en rendre maître, et pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade, qui présidait à l'assemblée, éluda la proposition en marquant qu'il n'était pas permis, selon leurs lois, de délibérer d'autre chose que de ce qui avait fait le sujet de l'assemblée. Ainsi l'on se sépara après avoir résolu la guerre contre Nabis, et Philippe vit encore son espérance frustrée.

Il fit une nouvelle tentative contre Athènes, qui ne lui réussit pas mieux que la première, si ce n'est qu'il acheva de détruire ce qui était resté dans le pays, de temples, de statues et d'ouvrages précieux. Après cette expédition, il se retira dans la Béotie.

Le consul, qui campait entre Apollonie et Dyrrachium, envoya en Macédoine un détachement assez considérable sous la conduite du lieutenant Apustius, qui ravagea le plat pays, et se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe, qui était retourné en Macédoine, travaillait fortement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre. Liv. lib. 31, n. 27-32.

La grande attention des deux peuples était d'engager dans leur parti les Étoliens. Leur assemblée générale allait se tenir. Philippe, les Romains et les Athéniens, y envoyèrent leurs ambassadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Il se borna à demander que les Étoliens s'en tinssent aux conditions de la paix qu'ils avaient conclue trois ans auparavant avec Philippe, ayant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains leur était inutile. Il rapporta l'exemple de plusieurs villes dont ces derniers s'étaient rendus maî-

tres sous prétexte de les secourir, Syracuse, Tarente, Capoue; de cette dernière sur-tout, qui n'était plus Capouè, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement traitée par ceux qui l'avaient laissée à habiter en cet état que s'ils l'eussent entièrement détruite. « Si des étrangers, dit-il, plus éloignés de nous par « leur langage, leurs mœurs et leurs lois, que par les « espaces de terre et de mer qui nous en séparent, « viennent à s'emparer de ce pays, il y aurait de la « folie d'espérer qu'ils nous veuillent traiter plus hu« mainement qu'ils n'ont fait leurs voisins. Entre nous « autres peuples du même pays, et qui parlons la même « langue, Étoliens, Acarnaniens, Macédoniens, il peut « s'élever de légers différends, qui n'ont point de suites « ni de durée; mais avec des étrangers, avec des Bar« bares, tous tant que nous sommes de Grecs, nous « sommes et serons continuellement en guerre. Dans « ce même lieu, il y a trois ans, vous fîtes la paix avec « Philippe; les mêmes causes subsistent encore, et « nous espérons que vous garderez aussi la même con« duite. »

Les députés d'Athènes, du consentement des Romains, parlèrent les seconds. Ils commencèrent par exposer d'une manière touchante l'acharnement impie et sacrilége de Philippe contre les monuments les plus sacrés de l'Attique, contre les temples les plus augustes, contre les tombeaux les plus respectés, comme s'il eût déclaré la guerre non-seulement aux hommes et aux vivants, mais encore plus aux mânes des morts et à la majesté même des dieux : que l'Étolie et toute la Grèce devaient s'attendre à un pareil traitement, si Philippe

en trouvait l'occasion. Ils finirent en priant et en conjurant les Étoliens d'avoir compassion d'Athènes, et d'entreprendre sous la conduite des dieux et sous celle des Romains, dont la puissance ne le cédait qu'à celle des dieux, une guerre aussi juste que celle qu'on leur proposait.

Le député romain, après avoir réfuté fort au long les reproches du Macédonien sur le traitement que Rome avait fait souffrir aux villes conquises, et avoir opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment on venait d'accorder la paix et la liberté, dit que ce que les Romains avaient à craindre était que, par leur trop grande bonté et douceur à l'égard des vaincus, ils ne portassent les peuples à se déclarer plus facilement contre eux, parce que les vaincus avaient toujours une ressource assurée dans leur clémence. Il représenta d'une manière courte, mais vive, les actions criminelles de Philippe, ses parricides domestiques, le meurtre de ses parents et de ses amis, ses infames débauches, encore plus détestées que sa cruauté : tous faits d'autant plus connus de ceux à qui il parlait, qu'ils étaient plus voisins de la Macédoine. « Mais, « pour me renfermer dans ce qui vous regarde, dit ce « député en s'adressant aux Étoliens, nous avons en- « trepris la guerre contre Philippe pour votre défense : « vous avez fait la paix avec lui sans notre participa- « tion. Peut-être direz-vous, pour vous justifier, que, « nous voyant occupés à la guerre contre les Cartha- « ginois, forcés par la crainte vous avez accepté les « lois que vous imposait le plus fort : et nous, de notre « côté, appelés ailleurs pour des soins plus importants, « nous avons négligé une guerre à laquelle vous aviez

« renoncé. Maintenant délivrés, graces aux dieux, de « la guerre de Carthage, nous tournons toutes nos « forces contre la Macédoine. C'est une occasion pour « vous de rentrer dans notre amitié et notre alliance, « à moins que vous n'aimiez mieux périr avec Philippe « que vaincre avec les Romains. »

Damocrite, préteur des Étoliens, sentit bien que ce dernier discours entraînerait tous les suffrages : on prétend que Philippe l'avait gagné par argent. Sans paraître prendre aucun parti, il représenta que l'affaire était trop importante pour être décidée sur-le-champ, et qu'il fallait prendre du temps pour y songer mûrement. Par là il éluda l'effet de l'assemblée, et il se vantait d'avoir rendu un service considérable à la république, qui attendait l'événement pour se déterminer, et alors se déclarerait pour le plus fort.

Liv. lib. 31, n. 33-39.

Philippe cependant préparait vigoureusement la guerre par terre et par mer : mais le consul la faisait déja. Il était entré en Macédoine, et s'était avancé vers les Dassarètes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoraient encore tous deux quelle route l'ennemi avait prise. On fit de part et d'autre un détachement pour aller à la découverte. Ces deux troupes se rencontrèrent. Comme elles n'étaient composées que de gens d'élite, le combat fut rude, et la victoire demeura douteuse. Il resta sur la place, du côté des Macédoniens, quarante cavaliers, et trente-cinq du côté des Romains.

Le roi, persuadé que le soin qu'il prendrait d'ensevelir ceux qui étaient morts dans cette rencontre contribuerait beaucoup à lui gagner l'affection des troupes, et à les animer à combattre vaillamment pour lui, fit amener leurs corps dans le camp, afin que toute l'ar-

mée fût témoin des honneurs qu'il leur rendrait. Il n'y a rien sur quoi l'on doive moins compter que sur les sentiments et les dispositions de la multitude[1]. Ce spectacle, qu'on croyait devoir animer les soldats, ne servit qu'à ralentir leur courage. Ils n'avaient eu affaire jusque-là qu'avec les Grecs et les Illyriens, qui n'employaient guère que des flèches, des javelots et des lances, et par cette raison faisaient de moins grandes blessures. Mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vue les saisit de frayeur, et leur fit comprendre contre quels ennemis on les menait.

Le roi lui-même, qui n'avait point encore vu de près les Romains dans un combat en forme, en fut effrayé. Ayant su par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étaient arrêtés, il s'y fit conduire par des guides avec son armée, qui était de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, et il se posta à deux cents pas et un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athaque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés et de bons retranchements. Quand du haut de sa colline il considéra la disposition du camp romain, il s'écria que ce n'était pas là un camp de Barbares[2].

Le consul et le roi demeurèrent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisième,

[1] « Nihil tam incertum nec tam inæstimabile est quàm animi multitudinis. Quod promptiores ad subeundam omnem dimicationem videbatur facturum, id metum pigritiamque incussit. » (Liv.)

[2] Le même mot est attribué à Pyrrhus.

Sulpicius sortit de son camp et rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignait de hasarder une action générale, envoya contre les ennemis un détachement de quinze cents hommes, moitié infanterie et moitié cavalerie, auquel les Romains en opposèrent un de pareil nombre, qui eut l'avantage, et mit l'autre en fuite. Ils évitèrent aussi prudemment une embuscade que le roi leur avait préparée. Ces deux avantages, l'un de force ouverte, et l'aute de ruse, remplirent les troupes de confiance et de hardiesse. Le consul les ramena dans le camp, et, après un jour de repos, il les en fit sortir, et alla présenter la bataille au roi, qui ne jugea pas à propos de l'accepter, et demeura renfermé dans son camp, malgré les reproches insultants de Sulpitius, qui l'accusait de crainte et de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage des deux armées les fourrages étaient fort dangereux, le consul s'éloigna d'environ huit milles, et s'avança vers un bourg nommé *Octolophe*, d'où les fourrageurs se répandirent dans tous les environs par pelotons séparés. Le roi se tint d'abord enfermé dans ses retranchements, comme si la peur l'y eût retenu, afin que l'ennemi, en devenant plus hardi, devînt aussi moins précautionné. Cela ne manqua pas d'arriver. Quand Philippe les vit répandus en grand nombre dans la campagne, il sortit brusquement de son camp avec toute sa cavalerie, que les Crétois suivirent autant que le pouvaient faire des piétons, et alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains et les fourrageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoie une partie contre les fourrageurs, avec ordre de faire main-basse sur tout ce qu'ils rencontreraient; et lui, avec l'autre partie, il se saisit de

tous les passages par où ils pouvaient revenir. Ce n'était de tous côtés que meurtre et carnage, sans qu'on sût rien encore dans le camp romain de ce qui se passait au-dehors, parce que les fuyards tombaient dans les troupes du roi, et ceux qui gardaient les chemins en tuaient un bien plus grand nombre que ceux qui étaient envoyés à la poursuite des ennemis.

Enfin cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le consul donna ordre aux cavaliers d'aller, chacun par où il le pourrait, secourir leurs compagnons : pour lui il fit sortir les légions du camp, et les mena en bataillon carré contre l'ennemi. Les cavaliers, dispersés de côté et d'autre, s'égarèrent d'abord, trompés par des cris qui venaient de divers endroits. Plusieurs rencontrèrent les ennemis. Le combat s'engagea en même temps de différents côtés. La plus rude mêlée fut dans le corps de troupes que le roi commandait en personne, qui par le grand nombre de fantassins et de cavaliers faisait presque une juste armée, outre que ces troupes étaient infiniment animées par la présence du roi, et que les Crétois, qui combattaient serrés et de pied ferme contre des ennemis dispersés et en désordre, en tuaient un grand nombre. Il est certain que, s'ils avaient su se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée aurait décidé, non-seulement de la bataille présente, mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, ils tombèrent au milieu des cohortes romaines, qui s'étaient avancées avec leurs officiers. Et pour-lors les fuyards, ayant aperçu les enseignes romaines, firent volte-face, et poussèrent leurs chevaux contre les ennemis, qui étaient tout en

désordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui poursuivaient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuyant : et ils ne périssaient pas seulement par le fer; mais plusieurs, se précipitant dans des marais, périssaient dans la boue avec leurs chevaux. Le roi lui-même courut un grand risque; car, ayant été jeté à bas par son cheval, qui avait reçu une rude blessure, il allait être percé de coups, si un cavalier, en sautant brusquement de son cheval, ne l'y eût fait monter à sa place. Mais lui-même, ne pouvant suivre à pied les cavaliers qui fuyaient, fut tué par les ennemis. Philippe, après avoir fait de longs circuits autour des marais, arriva enfin dans le camp, où l'on n'espérait plus de le revoir.

Nous avons déja vu plusieurs fois, et l'on ne saurait trop le faire remarquer aux gens du métier pour leur faire éviter une pareille faute, que la perte des batailles vient souvent du trop d'ardeur des officiers, qui, n'étant occupés que de la poursuite des ennemis, oublient et négligent ce qui se passe dans le reste de l'armée, et se laissent enlever, par un desir de gloire mal entendu, une victoire qu'ils avaient entre les mains et qui leur était assurée.

Philippe n'avait pas perdu beaucoup de monde dans cette action; mais il en craignait une seconde, et que le vainqueur ne vînt brusquement l'attaquer. Il envoya sur le soir un héraut au consul lui demander une suspension d'armes pour enterrer ses morts. Le consul, qui s'était mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendrait réponse. Philippe, pour dérober sa marche aux Romains, ayant laissé dans son camp

beaucoup de feux allumés, en partit sans faire bruit dès que la nuit fut venue; et ayant d'avance sur le consul la nuit entière, et une partie du jour suivant, il le mit hors d'état de le poursuivre.

Sulpitius se mit en marche le lendemain, ne sachant pas encore quelle route le roi avait prise. Celui-ci avait espéré l'arrêter dans des défilés, dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchements, et de gros amas de pierres et d'arbres; mais la patience romaine surmonta toutes les difficultés. Le consul, après avoir fait le dégât dans le pays, et s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il était parti au commencement de la campagne. Liv. lib. 31, n. 39-43.

Les Étoliens, qui n'attendaient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardèrent pas alors à se déclarer en faveur des Romains; les peuples d'Athamanie suivirent leur exemple. Les uns et les autres firent quelques courses dans la Macédoine, qui leur réussirent assez mal, Philippe les ayant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étaient entrés dans son pays pendant son absence, et se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avait eu contre les Romains.

Dans cette même campagne la flotte romaine, jointe à celle d'Attale, entra dans le Pirée, et causa une grande joie aux Athéniens. Leur haine contre Philippe, que la crainte leur faisait dissimuler depuis long-temps, éclata alors sans mesure à la vue d'un secours si puissant. Dans une ville libre comme Athènes[1], où le talent Id. ibid. n. 44-47.

[1] « Nec unquam ibi desunt linguæ promptæ ad plebem concitandam : quod genus, quum in omnibus liberis civitatibus, tum præcipuè Athenis, ubi oratio plurimùm pollet, favore multitudinis alitur. » (Liv.)

de la parole avait un pouvoir souverain, les orateurs avaient pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'ils lui faisaient prendre telle résolution qu'il leur plaisait. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna que toutes les statues et images de Philippe et de ses ancêtres seraient absolument détruites; que les fêtes, les sacrifices, les prêtres établis en leur honneur, seraient pareillement abolis; que tous les lieux où on leur aurait érigé quelque monument, ou mis quelque inscription, seraient déclarés impurs et profanes; que les prêtres, toutes les fois qu'ils offriraient aux dieux des prières pour le peuple d'Athènes, pour leurs alliés, pour leurs armées et pour leurs flottes, chargeraient en même temps de toutes sortes d'anathêmes et d'exécrations Philippe, ses enfants, son royaume, ses troupes de terre et de mer, en un mot tous les Macédoniens en général et tout ce qui leur appartenait. On ajouta à ce décret, que tout ce qui serait proposé dans la suite propre à déshonorer et à diffamer Philippe serait agréé par le peuple; et que quiconque oserait dire ou faire quelque chose en faveur de Philippe, ou contre ces décrets infamants, pourrait être tué sur-le-champ sans autre formalité. La dernière clause était, que tout ce qui avait été autrefois ordonné contre les Pisistratides le serait aussi contre Philippe. Les Athéniens [1] faisaient ainsi la guerre à Philippe par des décrets et des ordonnances, qui étaient pour-lors leur unique force. Excessifs en tout, ils prodiguèrent à proportion les louanges, les honneurs, et toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale et des Romains.

[1] « Athenienses quidem litteris verbisque, quibus solis valent, bellum adversùs Philippum gerebant. » (Liv.)

La flotte, au sortir du Pirée, attaqua et prit quelques places et quelques petites îles ; après quoi Attale et les Romains se séparèrent pour entrer en quartier d'hiver.

A Rome, l'année suivante, après le choix des nouveaux consuls, la Macédoine échut par sort à Villius. An. M. 3805. Av. J.C. 199. Liv. lib. 31, n. 49 ; et lib. 32, n. 3.

Philippe, en se préparant aux opérations de la campagne qui allait bientôt commencer, avait de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'était engagé. Outre qu'il avait affaire à des ennemis puissants et redoutables, il craignait que l'espérance de la protection romaine ne lui fît perdre ses alliés, et que les Macédoniens, mécontents du gouvernement présent, ne songeassent à remuer et ne lui demeurassent pas fidèles.

Dans la vue d'écarter ces dangers, il relâcha quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité, à laquelle ils ne s'attendaient pas ; et en même temps il envoya des ambassadeurs en Achaïe pour faire prêter aux alliés le serment qui devait se renouveler tous les ans. Pouvait-il regarder cette cérémonie comme un lien bien ferme, et capable de retenir les alliés dans le devoir, lui qui faisait profession ouverte de violer tous ses serments, qui n'avait aucun scrupule de manquer à sa parole, ni aucun respect pour la Divinité, pour la religion, et pour tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ?

Pour ce qui regarde les Macédoniens, il travailla à gagner leur affection aux dépens d'Héraclide, l'un de ses ministres et de ses confidents, qui était haï et détesté des peuples à cause de ses rapines et de ses concussions, et qui leur avait rendu le gouvernement Polyb. l. 13, p. 672, 673.

fort odieux. Il était d'une fort basse naissance, originaire de Tarente, où il avait exercé les plus vils ministères, et d'où il avait été chassé pour avoir voulu livrer sa ville aux Romains. Il s'était réfugié chez Philippe, qui, ayant trouvé en lui de l'esprit, de la vivacité, de la hardiesse, et avec cela une ambition démesurée que les plus grands crimes n'effrayaient point, se l'était attaché particulièrement, et lui avait donné toute sa confiance : digne instrument d'un prince qui était lui-même sans probité et sans honneur! Héraclide, dit Polybe, avait apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il s'était livré aux plus infames prostitutions. Fier et terrible à l'égard de ceux qui lui étaient inférieurs, il se montrait bas et rampant adulateur à l'égard de ceux qui étaient au-dessus de lui. Il avait un si grand crédit auprès de Philippe, que, selon le même auteur, il fut presque la cause de la ruine entière d'un si puissant royaume, par le mécontentement général que ses injustices et ses violences y excitèrent. Le roi le fit arrêter et le fit mettre en prison, ce qui causa une joie universelle parmi les peuples. Comme il ne nous reste que quelques fragments de Polybe sur ce sujet, l'histoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ses crimes.

Il ne se passa rien de considérable pendant cette campagne, non plus que dans la précédente, parce que les consuls n'entraient dans la Macédoine que sur l'arrière-saison, et que tout le reste du temps se consumait en de légères escarmouches pour forcer quelques passages, ou pour enlever des convois. T. Quintius

Flamininus [1] ayant été nommé consul, et la Macédoine lui étant échue par le sort, il n'imita pas ses prédécesseurs, mais partit de Rome dès le commencement du printemps, avec son frère Lucius, que le sénat lui avait accordé pour commander son armée de mer. An. M. 3806. Av. J. C. 198. Liv. lib. 32, n. 9-15.

Au commencement de cette même année, Antiochus attaqua vivement Attale par terre et par mer. Les ambassadeurs de ce dernier arrivèrent à Rome, et représentèrent au sénat le danger extrême où se trouvait leur maître. Ils demandèrent en son nom, ou qu'il plût aux Romains de le défendre par eux-mêmes, ou qu'ils lui permissent de rappeler ses troupes. Le sénat répondit que rien n'était plus raisonnable que la demande d'Attale; qu'il était le maître de rappeler ses troupes : que l'intention du peuple romain n'était point d'être en aucune sorte à charge à ses alliés; qu'il emploierait son crédit auprès d'Antiochus pour le porter à ne point inquiéter le roi Attale. En effet, les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus, pour lui remontrer qu'Attale leur avait prêté ses troupes et ses vaisseaux dont ils se servaient contre Philippe, leur ennemi commun; qu'il leur ferait plaisir s'il voulait bien le laisser en repos : qu'il était raisonnable que les rois alliés et amis du peuple romain gardassent entre eux la paix. Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres d'Attale.

Dès qu'à la sollicitation des Romains il eut mis bas les armes qu'il avait prises contre ce prince, il marcha en personne dans la Célésyrie, pour reconquérir les places qu'Aristomène lui avait enlevées. C'était à ce

[1] Plutarque le nomme *Flaminius*, mais il se trompe; c'étaient deux familles différentes.

général que les Romains avaient confié l'administration et le soin des affaires d'Égypte. La première chose qu'il avait faite, avait été de songer à se défendre contre les invasions des deux rois alliés. Il leva pour cet effet les meilleures troupes qu'il put trouver. Il envoya Scopas en Étolie avec de grosses sommes d'argent, pour y lever autant de troupes qu'il pourrait, parce qu'alors les Étoliens étaient regardés comme les meilleurs soldats. Ce Scopas avait eu autrefois la première charge dans son pays, et il passait pour un des plus braves et des plus habiles généraux de son temps. Quand le temps de sa magistrature fut écoulé, il s'était flatté qu'on le continuerait. La chose ne se fit pas. Il en fut piqué, quitta l'Étolie, et se mit au service du roi d'Égypte. Il réussit si bien dans cette levée, qu'il amena six mille braves soldats d'Étolie, qui furent un bon renfort pour l'armée d'Égypte.

(An. M. 3804. Av. J. C. 200. — Liv. lib. 31, n. 43. — Polyb. Exc. pag. 60.)

Le ministère d'Alexandrie, voyant Antiochus occupé dans l'Asie Mineure à la guerre qui s'était allumée entre lui et Attale roi de Pergame, envoya Scopas dans la Palestine et dans la Célésyrie pour tâcher de reprendre ces provinces. Il y conduisit si bien la guerre, qu'il regagna plusieurs villes, reprit la Judée, mit garnison dans la citadelle de Jérusalem; et, à l'approche de l'hiver, il revint à Alexandrie, rapportant, outre l'honneur de ses victoires, de grandes richesses qu'on avait amassées du pillage du pays conquis. Il parut bien dans la suite que les grands succès de cette campagne venaient principalement de l'absence d'Antiochus, et du peu de résistance qu'on avait trouvé par cette raison.

(An. M. 3805. Av. J.C. 199. Hieron. in Dan. c. 11. Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, c. 3.)

Dès qu'il y fut venu en personne, les choses chan-

(An. M. 3806. Av. J.C. 198.)

gèrent bien de face, et la victoire se déclara bientôt pour lui. Scopas, qui était revenu avec une armée, fut battu à Panéas, près de la source du Jourdain, dans un combat où il se fit un terrible carnage de ses troupes. Il fut obligé de s'enfuir à Sidon, où il se renferma avec dix mille hommes qui lui restaient. Antiochus l'y assiégea, et le réduisit à une telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, il fallut rendre la place et se contenter d'en sortir la vie sauve. La régence d'Alexandrie avait pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avait envoyé trois des meilleurs généraux avec les meilleures troupes de l'état pour faire lever le siége. Mais Antiochus disposa si bien toutes choses, que leurs efforts furent inutiles, et que Scopas fut obligé d'accepter des conditions si ignominieuses. Il revint à Alexandrie sans armes et sans habits.

Liv. lib. 32, n. 8. Excerpta ex Polyb. p. 77, etc. Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, c. 3.

De là Antiochus alla à Gaza, où il trouva une résistance qui l'irrita. Aussi, quand elle fut prise, il en donna le pillage aux soldats. Après cela il s'assura des passages par où devaient venir les troupes qu'on pourrait envoyer d'Égypte; et, revenant sur ses pas, il soumit entièrement la Palestine et la Célésyrie.

Excerpta ex Polyb. p. 87, et Exc. leg. 72. Liv. lib. 33, n. 19.

Dès que les Juifs, qui pour-lors avaient tout sujet d'être mécontents de l'Égypte, surent qu'Antiochus approchait de leur pays, ils allèrent avec empressement lui porter les clefs de toutes leurs places; et quand il vint à Jérusalem, les prêtres et les anciens sortirent en pompe au-devant de lui, lui rendirent toutes sortes d'honneurs, et l'aidèrent à chasser du château la garnison que Scopas y avait laissée. Pour reconnaître ces services, Antiochus leur accorda plusieurs priviléges;

Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, c. 3.

et il ordonna, par un décret particulier, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple : défense qui paraissait visiblement faite à cause de l'attentat de Philopator, qui avait voulu y entrer par force.

Joseph. Antiq. Jud. lib. 12, c. 3.

Antiochus, dans ses expéditions d'Orient, avait été si bien servi par les Juifs de Babylonie et de Mésopotamie, et comptait tellement sur leur fidélité, que, lorsqu'il arriva quelque remuement en Phrygie et en Lydie, il y fit passer deux mille familles de ces Juifs pour arrêter ces séditions et entretenir la tranquillité dans le pays, et les combla de mille faveurs extraordinaires. Ce fut des Juifs de cette transplantation que vinrent plusieurs de ceux *de la dispersion* [1], que nous trouvons dans la suite en si grand nombre, sur-tout vers le temps de la prédication de l'Évangile.

Quand Antiochus eut ainsi soumis toute la Célésyrie et la Palestine, il forma le dessein d'en faire autant dans l'Asie Mineure. Son grand but était de remettre l'empire de Syrie sur l'ancien pied, en réunissant tout ce qu'avaient jamais eu ses ancêtres, et sur-tout Séleucus Nicator, qui l'avait fondé. Comme il fallait pour cela empêcher que les Égyptiens ne vinssent l'inquiéter dans ses nouvelles conquêtes pendant qu'il serait éloigné, il envoya Euclès, Rhodien, à Alexandrie, proposer le mariage de sa fille Cléopatre avec le roi Ptolémée, avec cette clause, qu'on attendrait qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer, et qu'alors, le jour même des noces, il remettrait ces provinces à l'Égypte comme la dot de sa fille. Cette

Hieron. in Dan. c. 11.

[1] C'est ainsi que saint Jacques et saint Pierre les appellent. *Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione.* (JACOB. 1, 1.) *Electis advenis dispersionis Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Asiæ et Bithyniæ.* (1. JOAN. 1, 1.)

proposition fut goûtée, le traité conclu et ratifié; et les Égyptiens, comptant sur sa parole et sur ses engagements, lui laissèrent faire tout ce qu'il voulut d'un autre côté, sans l'inquiéter de celui-ci.

Je reprends les affaires de Macédoine. J'ai dit que Quintius Flamininus (je l'appellerai indifféremment de ces deux noms) était parti de Rome dès qu'il eut été nommé consul, et qu'il avait amené avec lui son frère Lucius pour commander la flotte. Quand il fut arrivé en Épire, il trouva Villius campé devant l'armée de Philippe, qui depuis long-temps gardait les passages et les défilés le long de l'Apsus, rivière du pays des Taulantiens, entre l'Épire et l'Illyrie. Ayant pris le commandement des troupes, il commença par considérer et examiner l'assiette du pays. Comme le défilé paraissait impraticable à une armée, parce qu'il n'y avait qu'un petit chemin escarpé et étroit taillé dans le roc, et que l'ennemi était maître des hauteurs, on lui conseillait de prendre un long circuit où il aurait trouvé un chemin large et facile. Mais, outre que ce détour traînait les affaires en longueur, il craignait de s'éloigner de la mer, d'où il tirait ses vivres. Ainsi il résolut d'aller par le haut des montagnes, et de forcer les passages, quoi qu'il dût lui en coûter.

An. M. 3806.
Av. J.C. 198.

Philippe ayant tenté inutilement des propositions de paix dans une entrevue qu'il eut avec le consul, où ils ne purent s'accommoder, il fallut en venir à la force ouverte. Il se donna plusieurs légères escarmouches dans une plaine qui avait assez d'étendue, les Macédoniens descendant par pelotons de leurs montagnes pour attaquer l'ennemi, puis se retirant par des sentiers rudes et escarpés. Les Romains, animés par l'ar-

deur du combat, voulant les y poursuivre, eurent beaucoup à souffrir, parce que les Macédoniens avaient disposé sur tous ces rochers des catapultes et des balistes, et les accablaient à coups de pierres et de traits. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre, et la nuit sépara les combattants.

Les choses étant en cet état, quelques bergers, qui paissaient leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent à Flamininus lui dire qu'ils savaient un détour qui n'était point gardé, et lui promirent de le rendre sur le sommet des montagnes en trois jours au plus tard. Ils amenaient avec eux pour garant de leur parole Charops, le premier et le plus considérable des Épirotes, qui favorisait secrètement les Romains. Sur cette garantie, Flamininus envoie un de ses généraux avec quatre mille hommes de pied, et trois cents chevaux. Ces pâtres, qu'on prit soin d'enchaîner de peur de surprise, conduisent le détachement. Pendant ces trois jours, le consul se contenta de donner quelques légères escarmouches pour amuser les ennemis. Au quatrième, dès la pointe du jour, il fait prendre les armes à toutes ses troupes, et, ayant aperçu sur les montagnes une grande fumée, qui était le signal dont on était convenu, il marche droit contre la hauteur, toujours exposé aux traits des Macédoniens, et toujours combattant par des coups de main contre ceux qui défendaient les passages. Les Romains redoublent leurs efforts, et poussent vivement l'ennemi dans les endroits les plus difficiles, jetant de grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons qui étaient sur la hauteur. Ceux-ci répondent du haut de la montagne à ces cris avec un bruit épouvantable, et tombent en même temps sur

les Macédoniens, qui, se voyant attaqués en tête et en queue, perdent courage et prennent tous la fuite. Il n'en fut pourtant pas tué plus de deux mille, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillèrent leur camp, et prirent leurs tentes et leurs esclaves.

Philippe d'abord avait pris la route de la Thessalie; mais, craignant que les ennemis ne vinssent encore l'y attaquer, il tourna vers la Macédoine, et s'arrêta à Tempé, pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaquerait.

Le consul passa par l'Épire sans ravager le pays, quoiqu'il sût que les principaux, à l'exception de Charops, avaient été contraires aux Romains. Mais, comme ils obéissaient de bonne grace, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'à leur faute passée, ce qui lui gagna le cœur des Épirotes et les lui attacha d'inclination. De là il entra en Thessalie. Les Étoliens et les Athamanes en avaient déja pris plusieurs villes; il se rendit maître des plus considérables. Celle d'Atrax, devant laquelle il avait mis le siége, le retint longtemps, et fit une si bonne défense, qu'enfin il fut obligé d'y renoncer.

La flotte romaine cependant, soutenue de celles d'Attale et des Rhodiens, agissait de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Érétrie et Caryste, qui étaient tenues par des garnisons macédoniennes; après quoi les trois flottes s'avancèrent vers Cenchrée, port de Corinthe. Liv. lib. 32 n. 16-25.

Le consul étant passé dans la Phocide, la plupart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Élatée qui lui ferma ses portes; il fut obligé de l'as-

siéger dans les formes. Pendant qu'il était occupé à ce siége, il forma un dessein important, qui était de détacher les Achéens du parti de Philippe, et de leur faire embrasser celui des Romains. Les trois flottes unies étaient prêtes à former le siége de Corinthe. Avant que de le commencer, il jugea à propos de faire offrir aux Achéens de faire rentrer Corinthe dans leur ligue, et de la leur livrer, à condition qu'ils se déclareraient pour les Romains. Des ambassadeurs, envoyés au nom du consul par Lucius son frère, au nom d'Attale, des Rhodiens et des Athéniens, leur portèrent ces paroles. Les Achéens leur donnèrent audience à Sicyone.

Les Achéens se trouvaient fort embarrassés sur le parti qu'ils devaient prendre. Le pouvoir des Lacédémoniens, leurs perpétuels ennemis, les tenait en bride; ils redoutaient encore plus les armes romaines. Ils avaient de tout temps, et tout récemment encore, de grandes obligations aux Macédoniens; mais Philippe leur était suspect à tous à cause de sa perfidie et de sa cruauté, et ils appréhendaient de tomber sous sa domination quand la guerre serait terminée : telle était la disposition des Achéens. L'ambassadeur des Romains parla le premier, puis ceux d'Attale, des Rhodiens et de Philippe; on réserva la dernière place aux Athéniens, pour réfuter ce qu'aurait avancé l'ambassadeur de Philippe. Ils parlèrent avec plus de violence que les autres contre le roi, parce que nul n'en avait été si maltraité qu'eux; et ils déduisirent fort au long toutes ses injustices et toutes ses cruautés. Ces harangues remplirent tout le temps de l'assemblée, qui fut remise au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des magistrats, ceux qui voudraient parler, à le faire: personne ne se leva; tous, se regardant les uns les autres, gardèrent un profond silence. Alors Aristène, premier magistrat des Achéens, pour ne pas renvoyer l'assemblée sans qu'on eût délibéré: « Qu'est donc devenue, leur dit-il, cette « vivacité et cette chaleur avec laquelle vous disputiez « entre vous dans les repas et dans vos entretiens au « sujet de Philippe et des Romains, presque jusqu'à « en venir aux mains? Pourquoi donc maintenant, « dans une assemblée indiquée uniquement pour ce « sujet, après que vous avez entendu les harangues et « les raisons de part et d'autre, demeurez-vous muets? « Si l'amour du bien public ne peut délier vos langues, « le parti que chacun de vous a pris en particulier « pour ou contre Philippe et les Romains ne doit-il « pas vous obliger à parler, d'autant plus que personne « de vous n'ignore qu'il ne sera plus temps de le faire « quand une fois la résolution aura été prise et for- « mée? »

Des reproches si sensés et si raisonnables, faits par le premier magistrat, non-seulement ne purent porter aucun des assistants à dire son avis, mais n'excitèrent pas même le moindre bruit, le moindre murmure, dans une assemblée si nombreuse, et composée de tant de peuples. Tout demeura muet et immobile.

Alors Aristène, reprenant encore la parole, leur dit: « Je vois bien, chefs de l'assemblée des Achéens, que « ce n'est pas tant le conseil qui vous manque que le « courage, personne d'entre vous n'osant prendre sur « soi en particulier de s'expliquer ouvertement sur ce

« qui regarde l'intérêt commun. J'en ferais peut-être « autant, si je n'étais qu'un simple particulier! mais, « comme premier magistrat, je vois, ou qu'il ne fallait « point accorder d'assemblée aux ambassadeurs, ou « qu'il ne faut point les renvoyer d'ici sans réponse; « or comment puis-je leur en donner sans être autorisé « de votre part par un décret? Mais, puisque aucun « de vous ne peut ou n'ose dire ce qu'il pense, suppo« sons pour un moment que les discours des ambassa« deurs que nous entendîmes hier soient autant d'avis « qu'ils nous donnent, non pour leur propre intérêt, « mais pour le nôtre, et pesons-les avec maturité. Les « Romains, les Rhodiens et Attale demandent à faire « alliance et amitié avec nous, et ils nous prient de les « aider dans la guerre qu'ils ont entreprise contre Phi« lippe: celui-ci de son côté nous fait souvenir du traité « que nous avons conclu avec lui, scellé et ratifié par « un serment; tantôt il demande que nous lui demeu« rions unis, tantôt il se contente que nous gardions « une exacte neutralité. Personne de vous n'est-il « étonné de voir que ceux qui ne sont point encore « alliés demandent plus que celui qui l'est ancienne« ment? Ce n'est point sans doute ni modestie de la « part de Philippe, ni témérité de la part des Romains, « qui les fait agir et parler ainsi. La différence de leurs « forces et de leur situation leur inspire ces divers sen« timents. Je m'explique. Nous ne voyons ici rien de « Philippe que son ambassadeur. La flotte romaine « mouille près de Cenchrée, chargée des dépouilles de « l'Eubée; le consul et ses légions, qui ne sont séparées « de la flotte que par un petit espace de mer, parcourent « impunément la Phocide et la Locride. Vous vous

« étonnez que Cléomédon, l'ambassadeur de Philippe, « vous ait exhortés avec tant de timidité et de réserve, « à prendre les armes pour le roi contre les Romains. « Si, en conséquence de ce même traité et de ce même « serment qu'il fait tant valoir, nous lui demandions « que Philippe nous défendît et contre Nabis et les « Lacédémoniens, et contre les Romains, il n'aurait « point de réponse à nous faire, loin de pouvoir nous « donner un secours réel : nous l'éprouvâmes l'an « passé, lorsque, malgré les termes précis de notre « alliance et ses belles promesses, il laissa ravager nos « terres par Nabis et les Lacédémoniens. Pour moi, « Cléomédon m'a paru se contredire lui-même claire- « ment dans tout son discours. Il parlait avec mépris « de la guerre contre les Romains, prétendant qu'elle « aurait le même succès que celle qu'ils avaient déja « faite contre Philippe. Pourquoi donc implore-t-il « notre secours de loin et par un ambassadeur, au lieu « de venir en personne nous défendre, nous qui sommes « ses anciens alliés, et contre Nabis et contre les Ro- « mains? Jugeons de nous par les autres. Pourquoi « a-t-il laissé prendre Érétrie et Caryste? Pourquoi « a-t-il abandonné tant de villes de Thessalie, aussi- « bien que la Phocide et la Locride entières? Pourquoi « actuellement souffre-t-il qu'on assiége Élatée? Est-ce « par force, ou par crainte, ou de propos délibéré, « qu'il a abandonné les défilés de l'Épire, et qu'il a livré « à l'ennemi ces barrières impénétrables, pour aller se « cacher dans le fond de son royaume? Si c'est volon- « tairement qu'il a abandonné tant d'alliés à la merci « des ennemis, doit-il les empêcher de pourvoir eux- « mêmes à leur propre sûreté? Si c'est par crainte, il

« doit nous pardonner la même faiblesse. S'il y a été « forcé, croyez-vous, Cléomédon, que nous, Achéens, « puissions soutenir les armes romaines, auxquelles les « Macédoniens ont été obligés de céder? Il n'y a nulle « comparaison à faire de la guerre passée avec la pré- « sente. Les Romains alors, occupés de soins plus im- « portants, défendaient faiblement leurs alliés: mainte- « nant, délivrés de la guerre punique qu'ils ont soutenue « pendant seize ans dans le cœur même de l'Italie, ils « n'envoient pas des secours aux Étoliens; mais eux- « mêmes, à la tête de leurs armées, ils attaquent Phi- « lippe par terre et par mer. Quintius, le troisième « des consuls qu'ils ont envoyés contre lui, l'ayant « trouvé dans un poste inaccessible, l'en a arraché, « lui a pris son camp, l'a poursuivi en Thessalie, et « lui a enlevé, presque sous ses yeux, les plus fortes « places de ses alliés. Qu'on suppose, je le veux bien, « que tout ce que l'ambassadeur d'Athènes a dit de la « cruauté, de l'avarice, des débauches de Philippe, ne « soit pas vrai; que nous ne devions pas être touchés « des crimes qu'il a commis dans l'Attique, et dans bien « d'autres endroits, contre les dieux du ciel et de « l'enfer; que même les sujets particuliers de plainte « que nous avons contre lui doivent être ensevelis dans « un entier oubli: en un mot, qu'on suppose que ce ne « soit point avec Philippe que nous avons affaire, mais « avec Antigone, prince plein de douceur et de justice, « et qui nous a rendu à tous de si grands services; « nous ferait-il jamais une demande comme celle qu'on « nous fait aujourd'hui, manifestement contraire à « notre sûreté et à notre conservation? Si Nabis, avec « ses Lacédémoniens, vient nous attaquer par terre, et

« la flotte romaine par mer, le roi sera-t-il en état de « nous soutenir contre de si formidables ennemis? ou « serons-nous en état de nous défendre nous-mêmes? « Le passé nous apprend ce que nous devons attendre « pour l'avenir. Le tempérament qu'on nous propose, « qui est de demeurer neutres, est un moyen sûr de « nous rendre la proie du vainqueur, qui ne manquera « pas de tomber sur nous, comme sur de rusés poli-« tiques qui attendaient le succès pour se déclarer. « Croyez-moi, il n'y a point de milieu: il faut que nous « ayons les Romains pour amis, ou pour ennemis. Ils « viennent eux-mêmes, avec une flotte nombreuse, « nous offrir leur amitié et leur secours. Nous refuser « à un tel avantage, et ne pas saisir avidement une « occasion si favorable, qui ne reviendra plus, c'est le « dernier des aveuglements; c'est vouloir se perdre « sans ressource et de gaîté de cœur. »

Ce discours fut suivi d'un grand bruit et d'un grand murmure dans toute l'assemblée, les uns y applaudissant avec joie, les autres s'y opposant avec violence. Le même partage se trouva entre les magistrats; on les appelait *démiurges*. De dix qu'ils étaient, cinq déclarèrent qu'ils mettraient l'affaire en délibération chacun dans son assemblée et devant son peuple; cinq protestèrent contre, prétendant qu'il était défendu par une loi aux magistrats de rien proposer, et à l'assemblée de rien statuer, qui fût contraire à l'alliance faite avec Philippe. Ce jour se passa encore tout entier en disputes et en cris tumultueux : il n'en restait plus qu'un; car la loi ordonnait de finir l'assemblée quand ce temps serait expiré. Les disputes s'allumèrent si violemment sur ce qui devait s'y décider, qu'à peine

les pères purent-ils s'empêcher de porter leurs mains sur leurs enfants. Memnon de Pellène était un des cinq magistrats qui refusaient de faire le rapport. Son père, il se nommait *Rhisiase*, le pria long-temps et le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sûreté, et de ne pas les exposer, par son opiniâtreté, à une perte certaine. Voyant que ses prières étaient inutiles, il jura qu'il le tuerait de sa propre main, s'il ne se rendait à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, et se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, et les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensaient, les Dyméens, les Mégalopolitains, et quelques-uns des Argiens se retirèrent de l'assemblée avant qu'on fît le décret : personne n'en fut surpris, et ne leur en sut mauvais gré, parce qu'ils avaient des obligations particulières à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avait rendu des services considérables. La reconnaissance est une vertu de tous les temps et de tous les pays, et l'ingratitude est par-tout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmèrent sur-le-champ par un décret l'alliance avec Attale et les Rhodiens, et remirent l'entière conclusion de celle qui regardait les Romains jusqu'au temps où l'on enverrait des députés à Rome pour obtenir la ratification du peuple, sans laquelle on ne pouvait rien terminer.

En attendant, on envoya trois députés à Quintius, et toute l'armée des Achéens se rendit à la ville de Corinthe, devant laquelle Lucius, frère du consul,

avait déja mis le siége, après s'être rendu maître de Cenchrée. D'abord l'attaque fut assez faible, parce qu'on espérait que la division se mettrait dans la ville entre la garnison et les habitants. Quand on vit que rien ne remuait, on fit approcher les machines de tous côtés, et l'on fit diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, et où les Romains furent toujours repoussés. Il y avait dans Corinthe un grand nombre de transfuges d'Italie, qui, n'attendant aucun quartier de la part des Romains s'ils étaient vainqueurs, se battaient en désespérés. Philoclès, capitaine de Philippe, ayant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, et n'y ayant plus d'espérance de la pouvoir forcer, Lucius enfin se rendit à l'avis d'Attale, et on leva le siége. Les Achéens ayant été renvoyés, Attale et les Romains remontèrent sur leurs flottes. Le premier se rendit au Pirée, et les autres à Corcyre.

Pendant que les flottes attaquaient Corinthe, le consul T. Quintius était occupé au siége d'Élatée, où il eut un succès plus heureux; car, après une longue et vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Dans le même temps, ceux d'Argos qui avaient embrassé le parti de Philippe trouvèrent le moyen de livrer leur ville à Philoclès, l'un de ses généraux. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venaient de faire avec les Romains, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, je veux dire de Corinthe et d'Argos.

§ III. *On continue le commandement à Flamininus, comme proconsul. Il a une entrevue inutile avec Philippe sur la paix. Les Étoliens se déclarent pour les Romains, aussi-bien que Nabis, tyran de Sparte. Maladie et mort d'Attale. Bataille gagnée par Flamininus sur Philippe près de Scotusse et de Cynocéphales en Thessalie. Paix accordée à Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux jeux isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.*

An. M. 3807. Av. J.C. 197. Liv. lib. 32, n. 27, 28.

On nomma de nouveaux consuls à Rome. Mais, comme on attribuait, et avec raison, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquents changements de ceux qui en étaient chargés, on continua Flamininus dans son commandement, et on lui envoya des recrues.

Id. ibid. n. 32-37. Polyb. l. 17, p. 742-752. Plut. in Flamin. pag. 371.

La saison étant déja avancée, Quintius avait pris ses quartiers d'hiver dans la Phocide et dans la Locride, lorsque Philippe lui envoya un héraut d'armes pour lui demander une entrevue. Il ne se rendit pas difficile, et la lui accorda, parce qu'il ne savait pas encore ce qu'on avait résolu à Rome à son sujet, et qu'une conférence lui laissait la liberté ou de continuer la guerre si on lui prorogeait le commandement, ou de porter les choses à la paix si on lui envoyait un successeur. Le lieu et le jour pris, ils s'y rendirent de part et d'autre. Philippe avait avec lui plusieurs seigneurs de Macédoine, et Cycliade, un des principaux des Achéens, qu'ils avaient depuis peu exilé. Le général

romain était accompagné d'Amynandre, roi des Athamanes, et des députés de tous les alliés. Après quelques disputes sur le cérémonial, Quintius fit ses propositions ; chacun des alliés fit aussi ses demandes. Philippe y répondit ; et comme il commençait à s'emporter contre les Étoliens, Phénéas, leur magistrat, l'interrompant, lui dit : « Il ne s'agit pas ici de paroles ; « il faut ou vaincre, les armes à la main, ou céder au « plus fort. La chose est claire même pour un aveugle, « reprit Philippe, en se raillant de Phénéas, qui était « incommodé de la vue. » Philippe [1] était naturellement railleur, et ne pouvait se contenir, même en traitant des affaires les plus sérieuses ; ce qui est un grand défaut dans un prince.

Cette première entrevue s'étant passée en altercations, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on était convenu. On crut qu'il l'avait fait exprès pour ne point laisser aux Étoliens et aux Achéens le temps de lui répondre. Il s'aboucha avec Quintius en particulier. Celui-ci ayant rapporté ses propositions aux alliés, nul d'eux ne les agréa, et l'on était près de rompre toute conférence, lorsque Philippe demanda qu'on remît la décision au lendemain, promettant de céder de sa part s'il ne venait pas à bout de les persuader. Quand on se fut rassemblé, il pria instamment Quintius et les alliés de ne pas s'opposer à la paix, et il se réduisit à demander du temps pour envoyer à Rome des ambassadeurs, s'engageant ou à conclure la paix aux conditions que lui-même proposait, ou à accepter celle qu'il plairait au sé-

[1] « Erat dicacior naturâ quàm regem decet, et ne inter seria quidem risu satis temperans. » (Liv.)

nat de lui imposer. On ne put lui refuser une demande si raisonnable, et l'on convint d'une trève, à condition néanmoins que sur-le-champ il ferait sortir ses troupes de la Phocide et de la Locride. On envoya de part et d'autre des ambassadeurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés, on commença par entendre ceux des alliés. Ils maltraitèrent fort Philippe sur plusieurs points, mais ils s'attachèrent à démontrer, par la situation même des lieux, que, s'il retenait Démétriade dans la Thessalie, Chalcis dans l'Eubée, et Corinthe dans l'Achaïe, villes qu'il appelait lui-même avec insolence, mais avec vérité, les entraves de la Grèce, elle ne pourrait jamais jouir de la liberté. On fit entrer ensuite les ambassadeurs du roi. Comme ils commençaient un grand discours, on leur coupa la parole en leur demandant s'ils céderaient ces trois villes ou non. Ayant répondu qu'ils n'avaient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent renvoyés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius maître de faire la paix, ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le sénat n'était pas fâché qu'on la continuât; et, de son côté, il aimait bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainsi il n'accorda plus d'entrevue à Philippe, et lui fit déclarer qu'il n'écouterait plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenait d'abord d'abandonner toute la Grèce.

Liv. lib. 31, n. 38-40. Plut. in Flamin. pag. 372.

Philippe alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre. Comme il ne pouvait pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis, tyran de Sparte, mais comme un simple dépôt, qu'il

lui remettrait en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, et qu'il garderait pour lui si les choses tournaient autrement. Le tyran accepta la condition, et fut introduit de nuit dans la ville. On pilla les maisons et les biens de quelques-uns des principaux, qui s'étaient échappés; on enleva à ceux qui étaient restés tout leur or et leur argent, on les taxa à de grosses sommes. Ceux qui les payèrent de bonne grace et promptement en furent quittes pour leur argent; les autres, qu'on soupçonnait ou de le cacher, ou de n'en découvrir qu'une partie, furent déchirés à coups de verges comme des esclaves, et traités avec la dernière indignité. Ensuite Nabis, ayant convoqué l'assemblée, fit un premier décret pour abolir les dettes, et un second pour distribuer également les terres à chacun des citoyens; ce qui est la double amorce dont on se sert ordinairement pour gagner la populace et pour l'animer contre les riches.

Le tyran oublia bientôt de qui et à quelle condition il tenait la ville. Il envoya des députés à Quintius et à Attale, pour leur faire savoir qu'il était maître d'Argos, et pour les inviter à une entrevue dans laquelle il espérait qu'ils conviendraient aisément des conditions du traité d'alliance qu'il souhaitait faire avec eux. Sa proposition fut acceptée. En conséquence, le proconsul et le roi se rendirent près d'Argos; démarche, ce semble, peu convenable à l'un et à l'autre. L'entrevue se fit. Les Romains voulaient que Nabis leur fournît des troupes, et finît la guerre avec les Achéens. Le tyran accorda le premier article, mais il ne voulut avec les Achéens qu'une trève de quatre mois. Le traité fut conclu à ces conditions. Cette al-

liance avec un tyran aussi décrié par ses injustices et sa cruauté que l'était Nabis fait peu d'honneur aux Romains; mais dans un temps de guerre on croit devoir prendre tous ses avantages aux dépens même de l'équité et de l'honneur.

Nabis, après avoir mis une bonne garnison à Argos, avait dépouillé tous les hommes, et leur avait enlevé toutes leurs richesses; il y envoya, peu de temps après, sa femme, pour traiter les dames de la même sorte. Elle faisait venir les plus qualifiées, ou séparément, ou plusieurs ensemble; et, partie par caresses, partie par menaces, elle tira d'elles, à différentes reprises, non-seulement tout leur or, mais encore tous leurs plus superbes habillements, leurs meubles les plus précieux, avec leurs pierreries et tous leurs bijoux.

Liv. lib. 33, n. 1, 2.

Quand le printemps fut venu (car ce que je viens de rapporter était arrivé pendant les quartiers d'hiver), Quintius et Attale songèrent à s'assurer de l'alliance des Béotiens, qui jusque-là avaient été incertains et flottants. Ils allèrent ensemble, avec quelques députés des alliés, à Thèbes, qui était la capitale du pays et le lieu de l'assemblée commune. Antiphile, le premier magistrat, leur était favorable, et les soutenait sous main. Les Béotiens avaient cru d'abord qu'ils venaient sans troupes et sans escorte. Ils furent bien surpris quand ils virent que Quintius s'était fait suivre d'un détachement de troupes assez considérable, et ils jugèrent dès-lors qu'il n'y aurait point de liberté dans l'assemblée. Elle fut indiquée pour le lendemain. Ils dissimulèrent leur surprise et leur douleur, qu'il aurait été inutile et même dangereux de faire paraître.

Attale parla le premier, et fit valoir les services que

ses ancêtres et lui-même avaient rendus à toute la Grèce, et en particulier à la république des Béotiens. Se laissant emporter à son zèle pour les Romains, et s'expliquant avec plus de véhémence que son âge ne le comportait, il tomba faible et comme à demi mort au milieu de sa harangue, et il fallut le transporter hors de l'assemblée, ce qui interrompit pour quelque temps la délibération. Aristène, capitaine-général des Achéens, reprit la parole, et après lui Quintius, qui dit peu de choses, et fit plus valoir la fidélité des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, et l'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer ni rien dire contre.

Comme, dans l'accident d'Attale, le danger n'était pas pressant, Quintius le laissa à Thèbes, et s'en retourna à Élatée, bien content de la double alliance qu'il venait de conclure avec les Achéens et les Béotiens, laquelle, mettant en sûreté tous ses derrières, lui donnait lieu de tourner tous ses soins et tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Dès que l'état et les forces d'Attale le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de temps après, âgé de soixante et douze ans, dont il en avait régné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices et de déréglements. L'usage généreux et magnifique qu'il fit des richesses, mais conduit et tempéré par la prudence, lui donna moyen d'augmenter ses états et de se décorer lui-même du titre de roi. Il comptait n'être riche que pour les autres, et que c'était placer son

Liv. lib. 33, n. 21. Polyb. in Excerpt. p. 101, 102.

argent à une grosse et légitime usure que de l'employer en bienfaits, et d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, et montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, père affectionné, il remplit parfaitement tous les devoirs et de prince et de particulier. Il laissa quatre fils, Eumène, Attale, Philétère et Athénée, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Polyb. l. 17, p. 754-762. Liv. lib. 33, n. 3-11. Plut. in Flamin. p. 372, 373. Justin. l. 30, cap. 4.

Les armées, des deux côtés, s'étaient mises en marche pour en venir aux mains, et pour terminer la guerre par une bataille. Elles étaient à peu près égales en nombre, et composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étaient aussi arrivés; mais, ne pouvant encore découvrir au juste où ils étaient campés, il donna ordre à ses troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Ici Polybe, et après lui Tite-Live qui souvent le copie, marquent la différence qu'il y avait entre l'usage des Grecs et celui des Romains par rapport aux pieux dont ils fortifiaient le rempart de leurs camps. Chez les premiers, les meilleurs pieux sont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc, ce qui les rend bien plus difficiles à porter; d'ailleurs, le soldat grec, embarrassé de ses armes, et ayant peine à en soutenir le poids, ne peut pas facilement être encore surchargé de pieux. Les Romains ne laissent à ceux qu'ils coupent que deux ou trois, tout au plus quatre branches, et toutes d'un seul côté. De cette manière, le soldat peut en porter deux ou trois liés en faisceau; d'autant mieux qu'il n'est point incommodé de ses armes, portant son bouclier suspendu

derrière l'épaule et quelques javelots seulement à la main.

De plus, des pieux de cette forme rendent bien plus de service. Ceux des Grecs sont très-aisés à arracher : comme ce pieu, dont le tronc est gros, est seul et détaché des autres, et que d'ailleurs les branches en sont fortes et en grand nombre, deux ou trois soldats l'enlèveront facilement, et voilà une porte ouverte à l'ennemi; sans compter que tous les pieux voisins seront ébranlés, parce que les branches en sont trop courtes pour être entrelacées les unes dans les autres. Il n'en est pas ainsi chez les Romains. Les branches sont tellement mêlées et insérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on distinguer le pied d'où elles sortent. Il n'est pas non plus possible de fourrer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que, serrées et tortillées ensemble, elles ne laissent aucune ouverture, et que d'ailleurs les bouts en sont soigneusement aiguisés. Quand même on pourrait les prendre, il ne serait pas facile d'en arracher le pied, et cela pour deux raisons : la première, parce qu'il entre si avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable; et la seconde, parce que par les branches ils sont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enlève plusieurs. En vain deux ou trois hommes réuniront leurs forces pour les arracher : que si cependant, à force de l'agiter et de le secouer, on vient à bout de le tirer de sa place, l'ouverture qu'il laisse est presque imperceptible. Ainsi ces sortes de pieux ont trois grands avantages sur ceux des Grecs : on les trouve en quelque endroit que l'on

soit, ils sont faciles à porter, et c'est pour le camp une barrière sûre et qui ne peut être rompue aisément.

Ces sortes de digressions, faites de main de maître tel qu'était Polybe, qui roulent sur les usages et les pratiques de la guerre, ne déplaisent pas ordinairement aux gens du métier, à qui elles peuvent fournir des vues; et je ne dois rien négliger, ce me semble, de tout ce qui peut avoir quelque rapport à l'utilité publique.

Quand le général se fut précautionné de la manière dont je l'ai marqué, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légères escarmouches, où la cavalerie étolienne se distingua et eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrêtèrent près de Scotusse. Une grosse pluie, accompagnée de tonnerre, étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le temps était si couvert et si sombre, qu'à peine voyait-on à deux pas du lieu où l'on était. Philippe détacha un corps de troupes, avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appelées *Cynocéphales*, qui séparaient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi dix escadrons de cavalerie, et environ mille soldats armés à la légère, pour aller reconnaître l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du temps. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens, qui s'était emparé des hauteurs. D'abord on fut de part et d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Des deux côtés on envoya avertir les généraux de ce qui se passait. Les Romains, malmenés, dépêchèrent à leur camp pour demander

du secours. Quintius y envoya aussitôt Archédame et Eupolème, tous deux Étoliens, et les fit accompagner de deux tribuns qui commandaient chacun mille hommes, et de cinq cents chevaux, qui, joints aux premiers, firent bientôt changer de face au combat. De la part des Macédoniens on ne manquait pas de valeur; mais, accablés sous le poids de leurs armes, ils se sauvèrent par la fuite sur les hauteurs, et de là envoyèrent au roi demander du secours.

Philippe, qui avait détaché pour un fourrage une partie de son armée, instruit du danger où étaient ses premières troupes, et l'obscurité commençant à se dissiper, fit partir Héraclide, qui commandait la cavalerie thessalienne, Léon, sous les ordres duquel était celle de Macédoine, et Athénagore, qui avait sous lui tous les soldats soudoyés, à l'exception des Thraces. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournèrent à la charge, et à leur tour chassèrent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complète, sans la résistance qu'ils rencontrèrent dans la cavalerie étolienne, qui combattit avec un courage et une hardiesse étonnante. C'était ce qu'il y avait de meilleur chez les Grecs que cette cavalerie, sur-tout dans les rencontres et les combats particuliers. Elle soutint de façon le choc et l'impétuosité des Macédoniens, qu'elle empêcha que les Romains ne fussent poussés jusque dans le vallon. A quelque distance de l'ennemi ils prirent un peu haleine, et retournèrent ensuite au combat.

Il venait à Philippe courriers sur courriers, qui criaient que les Romains épouvantés prenaient la fuite, et que le moment était venu de les défaire entière-

ment. Ni le temps ni le terrain ne plaisaient à Philippe; mais il ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée, qui demandait à combattre, et il la fit sortir de ses retranchements. Le proconsul en fit autant de son côté, et mit son armée en ordre de bataille.

Chacun des chefs, dans ce moment qui allait décider de leur sort, anima ses troupes par les motifs les plus intéressants. Philippe représentait aux siennes les Perses, les Bactriens, les Indiens, toute l'Asie et tout l'Orient domptés par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il fallait maintenant combattre avec d'autant plus de courage, qu'il s'agissait ici, non de la souveraineté, mais de la liberté, plus chère et plus précieuse à des gens de cœur que l'empire du monde entier. Le proconsul mettait devant les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore toutes récentes; d'un côté la Sicile et Carthage, de l'autre l'Italie et l'Espagne, assujetties aux Romains, et, pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement et peut-être supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains triomphantes; et, ce qui devait les animer encore plus vivement, ce même Philippe, contre lequel ils allaient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, et obligé de prendre la fuite devant eux.

Animés par de tels discours[1], ces soldats, qui se disaient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs de l'Occident, tout fiers, ceux-là de l'ancienne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci de leurs propres tro-

[1] « His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferentesque in bellum, alii majorum suorum antiquam et obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. » (JUSTIN. lib. 30, cap. 4.)

phées et de leurs victoires encore toutes récentes, se préparèrent de part et d'autre au combat. Flamininus, ayant commandé à son aile droite de ne pas branler de son poste, place les éléphants devant cette aile, et, marchant d'un pas fier et assuré, mène lui-même l'aile gauche aux ennemis. Les escarmoucheurs, se voyant appuyés des légions, retournent à la charge, et en viennent aux mains.

Philippe, avec les soldats armés à la légère et l'aile droite de sa phalange, se hâta d'arriver sur les montagnes, et donna ordre à Nicanor de marcher incessamment après lui avec le reste de l'armée. D'abord, arrivé assez près du camp des Romains, et voyant aux mains ses soldats armés à la légère, ce spectacle lui fit beaucoup de plaisir : mais quand il les vit plier, et dans un besoin extrême d'être secourus, il fallut les soutenir et entrer dans une action générale, quoique la plus grande partie de sa phalange fût encore en marche pour venir sur les hauteurs où il était. Il reçoit cependant ceux des siens qui étaient repoussés : il les rassemble, tant infanterie que cavalerie, à son aile droite, et donne ordre aux armés à la légère et à la phalange de doubler leurs files et de serrer leurs rangs sur la droite.

Cela fait, comme les Romains étaient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baissées, et aux armés à la légère de les déborder. Quintius avait aussi en même temps reçu dans ses intervalles ceux qui avaient commencé le combat, et chargeait les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jeta de part et d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avait visiblement tout l'avantage,

parce que, tombant impétueusement de ces lieux hauts sur les Romains avec sa phalange, ceux-ci ne purent soutenir le choc de ces troupes serrées et couvertes de leurs boucliers, et dont le front présentait une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche de Philippe, qui ne faisait que d'arriver. Comme ses rangs étaient rompus et séparés par les hauteurs et les inégalités qui remplissaient ce terrain, Quintius passa promptement à son aile droite, et chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, comptant que, s'il pouvait l'enfoncer et la mettre en désordre, elle entraînerait avec elle l'autre aile, quoique victorieuse. La chose arriva de la sorte. Cette aile ne pouvant, à cause de l'inégalité et de la difficulté des lieux, se maintenir en forme de phalange, ni doubler ses rangs pour donner de la profondeur à ce corps, ce qui fait toute sa force, elle fut entièrement renversée.

En cette occasion, un tribun, qui n'avait pas avec lui plus de vingt compagnies, fit un mouvement qui contribua beaucoup à la victoire. Voyant que Philippe, fort éloigné du reste de l'armée, poussait vivement l'aile gauche des Romains, il quitte la droite où il était, qui n'avait pas besoin de son secours, et, sans prendre conseil que de lui-même et de la disposition présente des armées, il marche vers la phalange de l'aile droite des ennemis, arrive sur leurs derrières, et les charge de toutes ses forces. Or tel est l'état de la phalange par la longueur excessive de ses piques et par le serrement de ses rangs, qu'on ne peut ni se tourner en arrière, ni combattre d'homme à homme. Le tribun enfonce donc toujours, en tuant à mesure qu'il avan-

çait; et les Macédoniens, ne pouvant eux-mêmes se défendre, jettent leurs armes, et prennent la fuite. Le désordre fut d'autant plus grand, que ceux des Romains qui avaient plié, s'étant ralliés, étaient venus en même temps attaquer en front la phalange.

Philippe, jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportait de son côté, comptait sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jeter leurs armes, et les Romains fondre sur eux par les derrières, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, et de là il considéra en quel état étaient toutes choses; et quand il vit que les Romains, qui poursuivaient son aile gauche, touchaient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces et de Macédoniens, et chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'était déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étaient sauvés de la défaite. Il avait pris la sage précaution d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuyards pendant quelque temps. On accusa les Étoliens d'avoir été cause que Philippe se sauva : car ils s'amusèrent à piller son camp pendant que les Romains étaient occupés à la poursuite; de sorte que, quand ils furent revenus, ils ne trouvèrent presque plus rien. Ils leur en firent d'abord des reproches, entrèrent ensuite en querelle, et de part et d'autre ils se chargèrent d'injures. Le lendemain, après avoir ramassé les prisonniers et le reste des dépouilles, on prit le chemin de

Larisse. La perte des Romains dans cette bataille fut d'environ sept cents hommes. Les Macédoniens y perdirent treize mille hommes, dont huit mille restèrent sur le champ de bataille, et cinq mille furent faits prisonniers. Ainsi se termina la journée de Cynocéphales.

Les Étoliens s'étaient certainement distingués dans cette bataille, et n'avaient pas peu contribué à la victoire. Mais ils eurent la vanité, ou plutôt l'insolence de s'attribuer à eux seuls cet heureux succès, au préjudice des Romains, se préférant à eux sans ménagement et sans pudeur, et répandirent ce bruit par toute la Grèce. Quintius, déja mécontent de l'impatiente avidité avec laquelle ils s'étaient jetés sur le butin sans attendre les Romains, fut encore plus choqué du mépris injurieux qu'ils en témoignaient par leurs discours insolents. Depuis ce temps-là il agit fort froidement à leur égard, et ne leur communiqua plus rien des affaires publiques, affectant en toute occasion d'humilier leur orgueil.

Il paraît que Quintius fut trop sensible à ces discours, qu'il ne ménagea pas assez prudemment des alliés si utiles, et qu'en les aliénant ainsi des Romains il prépara de loin la défection ouverte à laquelle les Étoliens se portèrent dans la suite. En dissimulant sagement, en fermant les yeux et les oreilles sur bien des choses, et ne paraissant point toujours instruit de ce que les Étoliens pouvaient dire ou faire mal à propos, il aurait peut-être remédié à tout.

Quelques jours après le combat, il vint des ambassadeurs de Philippe à Flamininus, qui était à Larisse, sous prétexte de demander une trève pour enterrer les morts, mais en effet pour obtenir de lui une entrevue. Le proconsul accorda l'un et l'autre, et ajouta des hon-

nêtetés pour le roi, en disant *qu'il devait avoir bonne espérance*. Ces paroles choquèrent extrêmement les Étoliens. Comme ils connaissaient mal les Romains, et qu'ils en jugeaient par leurs propres dispositions, ils s'imaginèrent que Flamininus n'était devenu favorable à Philippe que parce que celui-ci l'avait corrompu à force de présents, et ils ne rougirent point de répandre ce bruit parmi les alliés.

Le général romain partit avec les alliés pour le rendez-vous, qui était à l'entrée de Tempé. Il les assembla avant que le roi fût arrivé, pour savoir ce qu'ils pensaient sur les conditions de la paix. Amynandre, roi des Athamanes, qui portait la parole pour les autres, dit qu'il fallait faire un traité qui mît la Grèce en état de conserver la paix et la liberté, même en l'absence des Romains.

Alexandre l'Étolien prit ensuite la parole, et dit que, si le proconsul pensait qu'en faisant la paix avec Philippe il procurerait ou une paix solide aux Romains, ou une liberté durable aux Grecs, il se trompait : que l'unique moyen de finir la guerre avec les Macédoniens était de chasser Philippe de son royaume; que la chose était alors très-aisée, pourvu qu'il profitât de l'occasion qui se présentait. Il appuya son avis de plusieurs autres raisons, et s'assit.

Quintius, adressant la parole à Alexandre, « Vous « ne connaissez, lui dit-il, ni le caractère des Romains, « ni mes vues, ni les intérêts des Grecs. Ce n'est pas « l'usage des Romains, quand ils ont fait la guerre à « une puissance, de la détruire entièrement : Annibal « et les Carthaginois en sont une bonne preuve. Pour « moi, mon dessein n'a jamais été de faire à Philippe

« une guerre irréconciliable. J'ai toujours été disposé à « lui accorder la paix dès qu'il se soumettrait aux con- « ditions qui lui seraient imposées. Vous-mêmes, « Étoliens, dans les assemblées qui se sont tenues à ce « sujet, vous n'avez jamais parlé d'ôter à Philippe son « royaume. Serait-ce la victoire qui nous inspirerait « un tel dessein? Quel indigne sentiment! Quand un « ennemi nous attaque les armes à la main, il convient « de le repousser avec fierté et hauteur; mais quand il « est terrassé, le devoir du vainqueur est de faire « paraître de la modération, de la douceur, de l'hu- « manité. Quant aux Grecs, il est de conséquence pour « eux que le royaume de Macédoine soit moins puis- « sant qu'autrefois, je l'avoue; mais il leur importe « également qu'il ne soit pas tout-à-fait détruit. C'est « pour eux une barrière contre les Thraces et les « Gaulois [1], sans laquelle, comme il est déja souvent « arrivé, ils ne manqueraient pas de fondre sur la « Grèce. »

Flamininus conclut en disant que son avis et celui du conseil était, si Philippe promettait d'observer fidèlement tout ce qui lui avait été prescrit auparavant par les alliés, de lui accorder la paix, après qu'on aurait sur cela consulté le sénat, et que les Étoliens pouvaient là-dessus prendre telle résolution qu'ils jugeraient à propos. Phénéas, préteur des Étoliens, ayant représenté avec vivacité que Philippe, s'il échappait au danger présent, ne tarderait pas à former de nouveaux projets et à donner occasion à une nouvelle guerre, « C'est mon affaire, reprit le proconsul; je

[1] Plusieurs Gaulois s'étaient établis dans les contrées voisines de la Thrace.

« donnerai bon ordre qu'il ne puisse rien entreprendre « contre nous. »

Le lendemain Philippe arriva au lieu de la conférence; et trois jours après, le conseil s'étant rassemblé, il y entra, et parla avec tant de sagesse et de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il acceptait et exécuterait tout ce que les Romains et les alliés lui prescriraient, et que, pour le reste, il s'en remettait entièrement à la discrétion du sénat. A ces mots, il se fit un grand silence dans le conseil. Il n'y eut que l'Étolien Phénéas qui fit encore de mauvaises difficultés, auxquelles on n'eut aucun égard.

Au reste, ce qui engageait Flamininus à presser la conclusion de la paix, c'est que la nouvelle lui était venue qu'Antiochus, avec une armée, partait de Syrie pour faire une irruption dans l'Europe. Il craignait que Philippe ne pensât à mettre ses villes en état de défense, et par là ne gagnât du temps. D'ailleurs il sentait que, si un autre consul venait prendre sa place, on ne manquerait pas de lui attribuer tout l'honneur de cette guerre. C'est pourquoi il accorda au roi quatre mois de trève, reçut de lui quatre cents talents [1], prit pour ôtages Démétrius son fils et quelques autres de ses amis, et lui permit d'envoyer à Rome pour recevoir du sénat la décision de son sort. On se sépara ensuite, après s'être donné réciproquement les assurances nécessaires que, si la paix ne se faisait pas, Flamininus rendrait à Philippe les talents et les ôtages. Après cela, tous les intéressés dépêchèrent à Rome, les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle.

[1] Quatre cent mille écus.

Liv. lib. 33, n. 14-19.

Pendant tous ces mouvements pour une paix générale, il y eut de plusieurs côtés quelques expéditions particulières, mais de peu d'importance. Androsthène, qui commandait pour le roi à Corinthe, avait un corps de troupes assez considérable, qui montait à plus de six mille hommes : il fut vaincu dans une bataille par Nicostrate, préteur des Achéens, qui le prit au dépourvu, et l'attaqua dans un temps où ses troupes étaient dispersées dans la campagne et occupées à piller le plat pays. L'Acarnanie était partagée de sentiments, les uns tenant bon pour Philippe, les autres se déclarant pour les Romains. Ceux-ci avaient formé le siége de Leucas. La nouvelle de la victoire remportée à Cynocéphales soumit tout le pays aux vainqueurs. Dans le même temps les Rhodiens s'emparèrent de la Pérée, petite région de la Carie, qu'ils prétendaient leur appartenir, et leur avoir été injustement enlevée par les Macédoniens. Philippe aussi, de son côté, repoussa les Dardaniens, qui étaient entrés dans son royaume pour profiter du mauvais état de ses affaires. Le roi, après cette expédition, se retira à Thessalonique.

An. M. 3808. Av. J.C. 196. Polyb. in Excerpt. leg. p. 793, 794. Liv. lib. 33, n. 24, et 27-29.

A Rome, le temps de l'élection des consuls étant arrivé, on choisit L. Furius Purpuréo, et M. Claudius Marcellus. On reçut pour-lors des lettres de Quintius, qui apprenaient le détail de la victoire remportée contre Philippe. On en fit lecture d'abord dans le sénat, puis devant le peuple, et l'on ordonna des prières publiques pendant cinq jours pour remercier les dieux de la protection qu'ils avaient accordée aux Romains dans la guerre contre Philippe.

Quelques jours après, arrivèrent les ambassadeurs au sujet de la paix qu'on se proposait de faire avec le

roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le sénat. Les ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon ses intérêts et ses vues; mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant rapportée au peuple, Marcellus, qui souhaitait avec passion d'aller commander les armées dans la Grèce, fit tous ses efforts pour que le traité fût rompu; mais il ne put réussir. Le peuple approuva le projet de Flamininus, et ratifia les conditions. Le sénat nomma ensuite dix des plus illustres citoyens pour aller en Grèce en régler les affaires avec Flamininus, et assurer la liberté aux Grecs. Les Achéens demandèrent dans la même assemblée à être reçus au nombre des alliés du peuple romain. Cette affaire, qui souffrait quelques difficultés, fut renvoyée aux dix commissaires.

Il s'était élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partisans de Philippe et ceux des Romains, laquelle fut portée à de violents excès. Mais elle n'eut pas de suite, ayant été apaisée par le proconsul, qui y apporta un prompt remède.

Les dix commissaires partis de Rome pour régler les affaires de la Grèce ne furent pas long-temps sans y arriver. Voici quelles furent les principales conditions du traité de paix qu'ils réglèrent de concert avec Flamininus : que toutes les autres [1] villes grecques, tant en Asie qu'en Europe, seraient libres, et se gouverneraient selon leurs lois : que Philippe, avant la fête des jeux isthmiques, évacuerait celles où il avait gar-

Polyb. in Excerpt. leg. p. 795-800. Liv. lib. 33, n. 30-35. Plut. in Flamin. p. 374-376.

[1] Ce mot *autres* est mis ici par opposition aux villes grecques soumises à Philippe, dont une partie seulement est mise en liberté, parce que les Romains prétendaient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade et Corinthe.

nisou ; qu'il rendrait aux Romains les prisonniers et les transfuges, et leur livrerait tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq félouques et de la galère à seize rangs de rameurs; qu'il donnerait mille talents[1], moitié incessamment, et l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année, en forme de tribut. Parmi les ôtages qu'on exigea de lui était Démétrius son fils, qui fut envoyé à Rome.

Ce fut ainsi que Flamininus termina la guerre de Macédoine, au grand contentement des Grecs, et heureusement pour Rome; car, sans parler d'Annibal, qui, tout vaincu qu'il était, pouvait encore susciter bien des affaires aux Romains, Antiochus, voyant sa puissance considérablement accrue par ses glorieux exploits, qui lui avaient fait donner le surnom de *grand*, songeait actuellement à porter ses armes en Europe. Si donc Flamininus n'avait pas par sa grande prudence prévu ce qui devait arriver ; qu'il n'eût pas promptement conclu cette paix; que la guerre contre Antiochus se fût jointe au milieu de la Grèce à la guerre qu'on avait contre Philippe; et que les deux plus grands et les plus puissants rois qu'il y eût alors, unis de vues et d'intérêts, se fussent élevés en même temps contre Rome, il est certain qu'elle se serait trouvée encore engagée dans des combats et dans des dangers aussi grands que ceux qu'elle avait eus à soutenir dans la guerre contre Annibal.

Ce traité de paix, dès qu'on en eut connaissance, causa une joie universelle dans toute la Grèce. Les Étoliens seuls en parurent mécontents. Ils le décriaient

[1] Trois millions. = 5,500,000 fr. — L.

sourdement parmi les alliés, disant qu'il ne contenait que des paroles, et rien davantage : qu'on amusait les Grecs par un vain titre de liberté, et que sous ce beau nom les Romains couvraient leurs vues intéressées; qu'à la vérité ils laissaient libres les villes situées dans l'Asie, mais qu'ils paraissaient se réserver celles de l'Europe, comme Orée, Érétrie, Chalcis, Démétriade, Corinthe : qu'ainsi, à proprement parler, la Grèce n'était point délivrée de ses chaînes, et que tout au plus elle avait changé de maître.

Ces plaintes chagrinaient d'autant plus le proconsul, qu'elles n'étaient point tout-à-fait sans fondement. Les commissaires, selon les instructions qu'ils avaient reçues à Rome, conseillaient à Flamininus de rendre la liberté à tous les Grecs, mais de retenir les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, qui étaient les clefs de la Grèce, et d'y mettre de bonnes garnisons pour s'en assurer contre Antiochus. Il obtint dans le conseil que Corinthe serait mise en liberté; mais il fut résolu qu'on y mettrait une garnison dans la citadelle, aussi-bien que dans les deux villes de Chalcis et de Démétriade, et cela pour un temps seulement, et jusqu'à ce qu'on n'eût plus rien à craindre de la part d'Antiochus.

On était alors au temps où les jeux isthmiques devaient se célébrer, et l'attente de ce qui allait arriver y avait attiré un concours incroyable de peuples et de personnes de la plus grande considération. Les conditions du traité de paix, qui n'étaient point encore entièrement connues, faisaient le sujet de toutes les conversations, et l'on en parlait différemment, la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avaient prises.

Tout le monde était dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle, un héraut s'avance, et publie à haute voix : *Le sénat et le peuple romain, et Titus Quintius, général, ayant vaincu Philippe et les Macédoniens, délivrent de toutes garnisons et de tous impôts les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens Phthiotes, les Magnésiens, les Thessaliens et les Perrhèbes; les déclarent libres, et veulent qu'ils se gouvernent par leurs lois et leurs usages.*

A ces paroles[1], que plusieurs n'avaient ouïes qu'à demi à cause du bruit qui les interrompit, tous les spectateurs, transportés hors d'eux-mêmes, ne furent plus maîtres de leur joie. Se regardant les uns les autres avec surprise, et s'interrogeant mutuellement, ils n'en pouvaient croire ni leurs yeux ni leurs oreilles, tant ce qu'ils voyaient et entendaient leur paraissait semblable à un songe. Il fallut que le héraut recommençât encore la même proclamation, qui fut écoutée avec un profond silence, et l'on ne perdit pas un mot du décret. Alors, pleinement assurés de leur bonheur, ils se livrèrent de nouveau sans mesure aux transports de leur joie, avec des cris et des applaudissements

[1] « Auditâ voce præconis, majus gaudium fuit, quàm quod universum homines caperent. Vix satis credere se quisque audisse : alii alios intueri mirabundi velut somnii vanam speciem ; quod ad quemque pertineret, suarum aurium fidei minimùm credentes, proximos interrogabant. Revocatus præco... iterùm pronuntiare eadem. Tùm ab certo jam gaudio tantus cum clamore plausus est ortus, totiesque repetitus, ut facile appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum deindè ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent. Adeò unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. » (Liv. lib. 33, n. 32.)

si souvent et si fortement répétés, que la mer en retentit au loin, et que des corbeaux, qui dans ce moment volaient par hasard sur l'assemblée, tombèrent dans le stade : tant il est vrai que de tous les biens humains il n'en est point de plus agréable à la multitude que la liberté ! La célébration des jeux s'acheva à la hâte, et fort rapidement, sans que ni les esprits ni les yeux fussent attentifs au spectacle, personne ne s'y intéressant plus, et la joie étouffant tous les autres sentiments.

Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le général romain; en sorte que, chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, et de jeter sur lui des couronnes et des festons de fleurs, il aurait couru quelque risque d'être écrasé, si la vigueur de l'âge (car il n'avait guère que trente-trois ans) et la joie d'une journée si glorieuse ne l'avaient soutenu et mis en état de résister à toutes ces fatigues.

Je demande, en effet, s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuse que celle-ci le fut pour Flamininus et pour tout le peuple romain. Que sont tous les triomphes du monde en comparaison de ce que nous venons de voir? Qu'on entasse ensemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre et des plus grands capitaines, que deviennent-elles rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les princes ne soient pas sensibles comme ils devraient l'être à une joie aussi pure et à une gloire aussi touchante que celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir [1] d'une si agréable journée et d'un bienfait si important se renouvelait de jour en jour, et pendant un fort long temps il n'était parlé d'autre chose dans les repas et dans les entretiens. On disait, avec des transports d'admiration et dans une sorte d'enthousiasme, « qu'il était donc au monde une nation « qui, à ses frais et à ses risques, entreprenait des « guerres pour la liberté des autres, et cela non pour « des peuples voisins ou situés dans le même continent, « mais qui passait les mers et allait au loin pour em- « pêcher qu'il n'y eût, quelque part que ce fût, un « empire injuste, et pour faire régner par-tout les lois, « l'équité, la justice : que, par un seul mot et à la voix « d'un héraut, la liberté avait été rendue à toutes les « villes de la Grèce et de l'Asie : qu'il était d'une grande « ame de former seulement un tel dessein; mais que « de le mettre à exécution, c'était l'effet d'un rare bon- « heur et d'une vertu consommée. »

Plut. in Flamin.

Ils rappelaient tous les grands combats que la Grèce avait entrepris pour la liberté. « Après avoir soutenu « tant de guerres, disaient-ils, jamais sa valeur n'a « reçu une si douce récompense que lorsque des étran- « gers sont venus combattre pour elle. C'est alors que, « sans avoir presque versé une goutte de sang, et sans

[1] « Nec præsens omnium modò effusa lætitia est; sed per multos dies gratis et cogitationibus et sermonibus revocata. Esse aliquam in terris gentem quæ suâ impensâ, suo labore ac periculo, bella gerat pro libertate aliorum : nec hoc finitimis, aut propinquæ vicinitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet : maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, et ubique jus, fas, lex, potentissima sint. Unâ voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse : ad effectum adducere, virtutis et fortunæ ingentis. » (Liv. l. 33, n. 32.)

« avoir perdu un seul homme, elle a remporté le plus « beau de tous les prix, et le plus digne d'être disputé « par des hommes. La valeur et la prudence sont rares « dans tous les temps; mais de toutes les vertus la « plus rare, c'est la justice. Les Agésilas, les Lysandre, « les Nicias, les Alcibiade, ont bien su conduire des « guerres, et gagner des batailles par terre et par mer; « mais c'était pour eux et pour leur patrie, non pour « des inconnus et des étrangers : cette gloire était ré- « servée aux Romains. »

Voilà les réflexions que les Grecs faisaient sur l'état présent des affaires; et les effets répondirent promptement à la glorieuse proclamation faite aux jeux isthmiques : car les commissaires se partagèrent pour aller faire exécuter leur décret dans toutes les villes.

Quand Flamininus fut de retour à Argos, il fut fait président des jeux néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, et n'oublia rien de tout ce qui pouvait augmenter la célébrité et la magnificence de la fête; et il fit publier encore dans ces jeux, comme il avait fait dans les autres, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En visitant toutes les villes, il y établissait de bonnes ordonnances, y réformait la justice, rappelait l'amitié et la concorde entre les citoyens en apaisant les séditions et les querelles, et en faisant revenir les bannis; mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la persuasion, porter les Grecs à se réconcilier les uns avec les autres et à vivre bien ensemble, qu'il ne l'avait été d'avoir vaincu les Macédoniens : de sorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avaient reçus de lui. A quoi en effet leur aurait-elle

servi, si la justice et la concorde n'eussent été rétablies parmi eux? Quel modèle pour un gouverneur, pour un intendant de province! et quel bonheur pour celles qui en trouvent de tels!

On rapporte que le philosophe Xénocrate, ayant été délivré un jour à Athènes, par l'orateur Lycurgue, des mains des fermiers, qui le traînaient en prison pour lui faire payer une somme que les étrangers devaient au trésor public, et ayant rencontré, bientôt après, les fils de son libérateur, il leur dit: *Je paie avec usure à votre père le plaisir qu'il m'a fait; car je suis cause qu'il est loué de tout le monde.* Mais la reconnaissance que les Grecs témoignèrent à Flamininus et aux Romains n'aboutit pas seulement à les faire louer; elle servit encore infiniment à augmenter leur puissance, en portant tout le monde à se confier en eux et à s'abandonner à leur bonne foi: car on ne se contentait pas de recevoir les généraux qu'ils leur envoyaient; on les demandait avec empressement, on les appelait, et on se remettait avec joie entre leurs mains. Et non-seulement les peuples et les villes, mais les princes et les rois même, qui se plaignaient de l'injustice des rois voisins, avaient recours à eux, et se mettaient comme sous leur sauvegarde; de sorte qu'en peu de temps, par un effet de la protection divine [1], c'est l'expression de Plutarque, toute la terre fut soumise à leur domination.

Cornélius, l'un des commissaires qui s'étaient répandus de côté et d'autre, se rendit à l'assemblée des Grecs, qui se tenait à Therme [2], ville de l'Étolie. Il

[1] Θεοῦ συνεφαπτομένου.

[2] Tite-Live dit que ce fut aux Thermopyles. On doute s'il a bien rendu ici Polybe: Ἐπὶ τὴν τῶν θερ-

y fit un long discours pour exhorter les Étoliens à demeurer fermes dans le parti qu'ils avaient pris, et à ne se départir jamais du traité d'alliance qu'ils avaient fait avec les Romains. Quelques-uns des principaux d'Étolie se plaignirent, mais d'un ton modeste, que les Romains, depuis la victoire, ne paraissaient pas aussi bien disposés pour leur nation qu'ils l'avaient été auparavant. D'autres lui reprochèrent, en termes durs et injurieux, que, sans les Étoliens, non-seulement les Romains n'auraient point vaincu Philippe, mais que même ils n'auraient pas pu mettre le pied dans la Grèce. Cornélius, pour ne point donner lieu à des disputes et à des altercations, qui ont toujours un mauvais effet, se contenta sagement de les renvoyer au sénat, en leur promettant qu'on leur rendrait bonne justice: c'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

μικῶν σύνοδον. Il s'agit d'une assemblée des Étoliens dans la ville de Therme, qui est en Étolie.

= L'erreur de Tite-Live, remarquée par Paulmier de Grentemesnil et d'autres critiques, n'est point douteuse. Ce n'est pas le seul endroit où cet historien s'est mépris sur le sens de Polybe. — L.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SEPTIÈME.

HISTOIRE ANCIENNE

DES PERSES, DES GRECS ET DES MACÉDONIENS.

SUITE DU

LIVRE SEIZIÈME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

Depuis la bataille d'Ipsus jusqu'à la mort de Ptolémée-Évergète.

ART. I.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SUITE DE L'HISTOIRE

DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE,

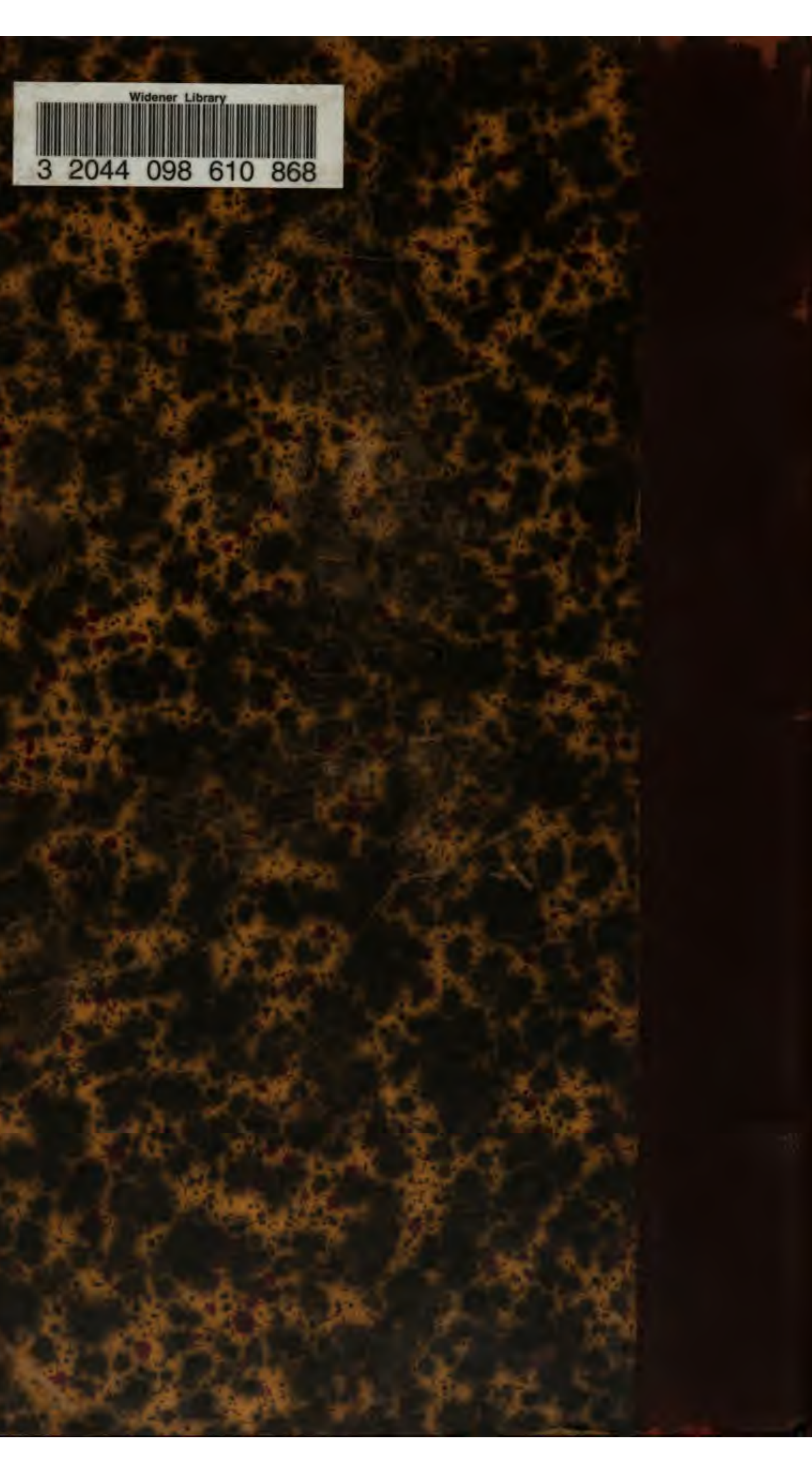
Depuis l'an du monde 3783 jusqu'à 3808.

Art. II.

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME.






Widener Library
3 2044 098 610 868